

Multiplicité des formes de l'antisémitisme et «antisémitisme mondialisé» actuel

«Qui a coulé le Titanic ? Iceberg, un Juif.»
(Serge Gainsbourg)

Historiquement, l'antisémitisme a pris de multiples formes, dont plusieurs se combinent aujourd'hui pour donner naissance à ce que certains spécialistes appellent «l'antisémitisme mondialisé» ou «globalisé». Sa fonction explicative et particulièrement dangereuse a parfaitement été résumée par le nationaliste antisémite Charles Maurras dans un article paru dans *L'Action française* le 28 mars 1911 : «(...) tout apparaît impossible ou affreusement difficile sans cette providence de l'antisémitisme. Par elle, tout s'arrange, s'aplatit ou se simplifie. Si l'on n'était antisémite par patriotisme, on le deviendrait par simple sentiment de l'opportunité». En clair, il s'agit d'une idéologie destructive multiforme qui n'a pas fini de faire des dégâts tant elle a d'avantages pour les démagogues qui la propagent.

1. L'antijudaïsme religieux multiséculaire, chrétien et musulman.

La concurrence entre les trois monothéismes ne pouvait qu'être violente, même si elle prit des formes différentes dans les zones géopolitiques où dominait la religion chrétienne et dans celles où l'islam était religion d'Etat. Etant partout minoritaires, les Juifs se trouvèrent partout en situation d'accusés pour les partisans des deux autres religions monothéistes, puisqu'ils étaient censés avoir rejeté les enseignements de Jésus et étaient même jugés responsables de sa condamnation à mort et de sa crucifixion¹.

¹ En admettant qu'un personnage nommé Jésus ait vraiment existé et qu'il soit vraiment mort crucifié (ce qui n'est pas encore prouvé), «il semble avéré aujourd'hui que pour le (ou plus probablement les) rédacteur(s) de l'Evangile de Jean, il était politiquement nécessaire de dédouaner Ponce Pilate, autant que de trouver de nouveaux responsables à la mort du Christ.» (M. Prazan, *L'écriture génocidaire*, op. cit., p. 283). C'est ainsi que pour devenir une religion dominante dans l'Empire romain,

Une grande partie des stéréotypes antisémites actuels (y compris ceux propagés par des athées...) ont donc une origine religieuse, soit chrétienne, soit musulmane.

Comme le montre Lisa Gorenstein¹ dans un article sur l’Inquisition, les théologiens catholiques ne considéraient pas les Juifs comme des êtres humains normaux : pour eux, le judaïsme était une sorte de virus, une «impureté» transmissible par le sang, une épidémie qu’il fallait éradiquer en torturant puis en tuant les Juifs.

Deux siècles après la conversion de leurs ancêtres juifs, les «convertis» étaient toujours considérés comme «contaminés», comme de faux catholiques, et l’Eglise accaparait donc leurs richesses en Espagne, au Portugal et au Brésil – opérations qui se révélèrent particulièrement dommageables à la santé économique de ces pays, selon l’auteure.

Bien sûr, l’antisémitisme ne prit pas seulement des formes purement religieuses, il eut aussi des conséquences politiques.

Ainsi en Italie, au XIX^e siècle, *«Un virulent antisémitisme catholique, né de l’émancipation accordée aux juifs, s’était développé aux lendemains de l’Unité. L’obtention par les juifs des droits civiques (...) était la conséquence logique d’une séparation de l’Église et de l’État. (...). L’égalité des cultes ne pouvait ainsi qu’indisposer une Église qui prit les juifs comme cibles faciles de l’esprit contre-révolutionnaire. Le lien et la complicité entre les juifs et le Risorgimento était évident pour l’Église (...)²»*

L’antisémitisme chrétien eut également des effets politiques criminels dans l’Allemagne nazie. *«Malgré un refus de principe du racisme, les catholiques s’alignèrent, sans trop de difficulté, sur le nouveau régime. Comme les protestants, ils espéraient une rechristianisation de la société allemande. Le régime nazi répondit en partie à cet espoir des deux confessions, ainsi par sa politique de lutte contre la pornographie, la prostitution, l’homosexualité, sans compter qu’il avait réduit au silence les*

les chrétiens fabriquèrent une version hostile aux Juifs et favorable aux Romains.

¹ «A Brief History of Iberian Antisemitism», *Global Antisemitism : A Crisis of Modernity*, volume III, *Global Antisemitism : Past and Present*, ISGAP, 2014.

² Sophie Nezri-Dufour, «La peste cléricale, plaie de notre malheureuse patrie» (Garibaldi, *I Mille*, 1874), *Italies* n° 15, 2011.

<http://italies.revues.org/3064>

défenseurs de l'athéisme, les communistes en tête¹.» Même si Hitler avait le projet (lointain) de détruire le christianisme après avoir liquidé les Juifs², force est de constater que les chrétiens lui facilitèrent considérablement le travail par leur soutien (les Eglises protestantes allemandes, par exemple, exclurent leurs fidèles d'origine juive de leurs offices en décembre 1941) ou du moins par leur attitude massivement indifférente.

Pour ce qui concerne la déshumanisation des Juifs par les théologiens musulmans d'hier³ et d'aujourd'hui, et notamment la thèse selon laquelle les porcs actuels descendraient des Juifs (par exemple, la fatwa d'un responsable du ministère égyptien des Affaires religieuses en 2009), ou le fait que les Juifs descendraient des cochons et des singes, on lira l'article de N.J. Kressel⁴.

Comme pour tous les textes religieux juifs, chrétiens, musulmans, bouddhistes et hindouistes, il est évident que l'on peut toujours choisir entre une interprétation littérale et une interprétation métaphorique de ces propos, ce qui n'entraîne pas du tout les mêmes conséquences !

On sait aussi que certaines biographies de Mahomet prétendent qu'il serait mort empoisonné par une femme juive et que le chiisme, qui a brisé l'unité de l'Islam, aurait été inspiré par un Juif yéménite...

On accuse souvent les «musulmans» aujourd'hui d'être plus antisémites que les Occidentaux, censés être tous vaccinés contre la judéophobie. Il faut donc rappeler à tous les «islamophobes» que ce sont des religieux chrétiens, français et francophones, qui ont exporté au XIX^e siècle les théories du complot concernant le prétendu pouvoir international, politique et financier, des Juifs. C'est un prêtre catholique, Antoine Yamin, qui traduisit pour la première fois en arabe *Le Protocole des Sages de Sion* et le

¹ Philippe Burrin, *Ressentiment et apocalypse. Essai sur l'antisémitisme nazi*, Points Seuil, 2004.

² Pour plus de détails, cf. Philippe Burrin, *Ressentiment et apocalypse. Essai sur l'antisémitisme nazi*, Points Seuil, 2004, p. 84.

³ Coran, sourate 5 verset 60 : «Dis : "Puis-je vous informer de ce qu'il y a de pire, en fait de rétribution auprès d'Allah? Celui qu'Allah a maudit, celui qui a encouru Sa colère, et ceux dont Il a fait des singes, des porcs, et de même, celui qui a adoré le Tagut [tout ce qui est adoré en dehors d'Allah, Y.C.], ceux-là ont la pire des places et sont les plus égarés du chemin droit»)

⁴ <http://haitiholocaustsurvivors.wordpress.com/anti-semitism/yale-anti-semitism-conference-papers/muslim-demonization-of-jews-as-pigs-and-apes-theological-roots-and-contemporary-implications-by-neil-kressel/>.

fit éditer en Egypte. Et le patriarche latin de Jérusalem (de l'Eglise orthodoxe) en fit la promotion l'année suivante¹.

2. L'antisémitisme social multiséculaire contre certaines minorités au sein des communautés juives qui assuraient des fonctions d'intermédiaires (usuriers, banquiers, commerçants) alors que l'immense majorité des Juifs vivaient dans une extrême pauvreté (domestiques, colporteurs, employés de bureau, artisans, apprentis, etc.). Cet antisémitisme marqua toutes les sociétés féodales puis capitalistes.

Il marqua aussi toutes les tendances politiques, de la droite nationaliste au mouvement ouvrier ; des anarchistes aux socialistes ; des partis politiques catholiques aux socialistes révolutionnaires de la Volonté du Peuple (cf. le manifeste antisémite du dirigeant ukrainien Gerasim Romnenko, de la Narodnaia Volia diffusé après les pogroms de 1881 et qui commence par ces mots : «*C'est des Juifs que le peuple ukrainien souffre le plus. Qui a accaparé toutes les terres et les forêts ? Qui possède toutes les tavernes ? Les Juifs... Où que vous vous tourniez, quoi que que vous fassiez, vous tombez sur des Juifs. C'est eux qui vous dirigent et vous escroquent ; c'est eux qui boivent le sang des paysans²*»).

3. L'antisémitisme athée européen.

L'athéisme a eu un rôle extrêmement positif : il a permis de lutter pour la séparation des Eglises et de l'Etat, même si cette séparation a pris des formes très diverses en Europe et si le processus n'a pas été totalement mené à son terme ; il a miné l'influence sociale et politique des Eglises ; il a contribué à la déchristianisation des sociétés européennes et a permis de supprimer la domination matérielle et idéologique qu'exerçaient les religieux sur l'enseignement ainsi que sur l'activité et la réflexion scientifiques. Il a permis aux exploités de pouvoir sortir de la résignation, du fatalisme, imposés par les hiérarchies religieuses et d'accéder à une compréhension rationnelle et matérialiste du monde.

Néanmoins, notamment à gauche, il a pu donner lieu à des analyses et des prises de position antisémites. Comme le souligne Philippe Burrin à

¹ Cf. l'article de Derek J. Penslar «Anti-Semites on Zionism : From Indifference to Obsession», dans *Anti-Semitism and anti-Zionism in Historical Perspective. Convergence and Divergence*, Routledge 2007.

² Cité dans A.B. Ulam *Prophets and Conspirators in Pre-Revolutionary Russia*. Ce texte suscita l'indignation de Julius Martov, futur dirigeant menchevik mais à l'époque militant socialiste-révolutionnaire. D'après A.B. Ulam, aucune revue, y compris celle du POSDR de Plekhanov et Lénine, n'accepta de publier sa lettre de protestation.

propos des Lumières du XVIII^e siècle et de Voltaire : «*Paradoxalement la déchristianisation renouvelait la judéophobie en renforçant l'irritation envers le particularisme juif ou par exécration du monothéisme juif, tenu pour la source du fanatisme et de l'obscurantisme. Cette attitude allait se prolonger dans le courant athée et matérialiste du siècle suivant*¹».

On constate d'ailleurs, dans les milieux antisionistes de gauche actuels, aussi officiellement athées soient-ils, une «irritation» particulière contre le judaïsme qui s'accompagne d'une grande complaisance vis-à-vis d'un mythique «islam-religion-des-opprimés». On peut d'ailleurs se demander, tout comme pour le philopalestinisme bizarroïde des groupes d'extrême droite ou fascistes, si l'antisionisme ne sert pas d'exutoire à des pulsions antijuives chez certains athées de gauche ou d'extrême gauche. L'inverse est aussi vrai puisque certains athées se déclarent bruyamment philosémites beaucoup plus par haine des «Arabes» et de l'Islam qu'en raison d'une solidarité effective avec les Juifs lorsqu'ils sont victimes d'actes ou de propos antisémites. L'enfer est pavé de bonnes intentions...

4. L'antisémitisme raciste pseudo-scientifique qui se développa au XIX^e siècle.

Même si sa cible principale était plutôt les peuples colonisés, le racisme pseudo-scientifique s'appliqua aussi aux Juifs. «*La nouvelle vague d'impérialisme européen outre-mer à la fin du XIX^e siècle et la diffusion du darwinisme social le rendirent populaire. De la même façon que l'emprunt à la linguistique de la distinction entre Sémites et Indo-Européens [distinction que beaucoup de «pro-palestiniens» reprennent à leur compte aujourd'hui, Y.C.], il habillait du prestige de la science des préjugés anciens. En tout cas, une fois appliqué aux juifs, il rendit la frontière infranchissable. Le déterminisme du "sang" ne laissait plus de place à la conversion ou à l'assimilation*²» Il ouvrait la voie à une légitimation de l'extermination des Juifs.

5. L'antisémitisme national ou nationaliste qui se développa avec la formation des Etats-nations en Europe au XIX^e siècle.

Cet antisémitisme considéra rapidement les Juifs comme un «corps étranger», une minorité particulièrement dangereuse pour la réalisation de l'unité nationale d'autant plus que les nationalistes fantasmaient sur une nation ethniquement pure : «*(...) la nation devenant le cadre d'allégeance de la plupart des Européens. Ce cadre, les Juifs étaient censés le menacer, que ce fût politiquement, économiquement ou culturellement, en raison de*

¹ Philippe Burrin, *op. cit.*, p. 23.

² Philippe Burrin, *op. cit.*, p. 27.

*leurs appétits de pouvoir ou de leur solidarité transnationale*¹». Les courants *völkisch* (nationaux-racistes) allemands sont certainement les plus emblématiques de cette évolution mais cette tendance se manifesta dans tous les pays européens. Il faut noter que le «sionisme», en tant qu'idéologie nationaliste, se construisit aussi en réaction contre ces courants et que certains de ces théoriciens en furent parfois influencés.

Le nationalisme français adopta évidemment l'antisémitisme comme en témoignent les écrits d'Edouard Drumont et de Jules Soury, réalisant une synthèse entre de pseudo-théories raciales, une idéologie nationaliste et l'antijudaïsme. Contrairement à ce qu'affirme P.A. Taguieff², l'antisémitisme nationaliste ne prit pas simplement des couleurs antirépublicaines en France, ce fut le cas aussi en Italie (cf. notre point 1) et en Allemagne (contre la République de Weimar accusée d'avoir été mise en place par les Juifs et pour le rétablissement de l'Empire).

6. L'antisionisme à tonalité antisémite dans les milieux sociaux-démocrates et communistes (puis staliniens) qui se développa contre le sionisme, dès les années 20, bien avant la création d'Israël. Pour prendre des exemples britanniques, peu connus en France, on constate, déjà à cette époque, une convergence entre les critiques antisémites du sionisme formulées par

* les conservateurs de droite (Churchill considérait les Juifs comme une «race mystique et mystérieuse» et condamnait «les manigances de la juiverie internationale» en vue d'établir un «foyer national juif» en Palestine) ;

* certains sociaux-démocrates (Ramsay McDonald, dirigeant du Labour Party, qui comprenait que les travailleurs fussent antisémites à cause du comportement des «riches ploutocrates juifs») ;

* et certains intellectuels de gauche comme George Orwell qui dénonçait les «sionistes» comme une «coterie [«a gang»] de Juifs de Wardour Street exerçant une influence considérable sur la presse britannique»³, même s'il critiquait par ailleurs l'antisémitisme.

¹ Philippe Burrin, *op. cit.*, p. 26.

² P.A. Taguieff, «L'invention raciale du Juif», *Raisons politiques*, 2002/1 (n° 5) : <http://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2002-1-page-29.htm>

³ Propos rapporté par un témoin lors d'une réunion du journal *Tribune*. Cf. Giora Goodman, «George Orwell et la question palestinienne», revue *Agone*, 45 | 2011, <http://revueagone.revues.org/996>. «Gang», en anglais, signifie aussi clique, camarilla, bande, voire... gang, donc groupe criminel. «Wardour Street» était à l'époque le siège de nombreuses compagnies

En URSS, les communistes juifs des Yevsektisya, souvent ex-membres du Bund, utilisèrent à fond les stéréotypes antisémites pour lutter contre la religion juive et contre le sionisme en URSS¹ ; ils firent campagne pour interdire l'enseignement de l'hébreu (jugé être une «langue contre-révolutionnaire» !) ; et ils n'hésitèrent pas à intervenir auprès de la police politique, la Tcheka, pour que les mouvements sionistes soient interdits et persécutés, ce qui conduisit à l'arrestation puis à l'exil de 3 000 militants juifs sionistes en 1924.

La Troisième Internationale privilégia le soutien aux nationalistes arabes comme le mufti de Jérusalem Amin al-Husseini quand elle ne soutint pas la monarchie saoudienne – en 1926, le Komintern salua l'avènement d'Ibn Saoud dans le Hedjaz et le Nedjd comme une étape dans «la libération» des peuples arabes.

L'Internationale communiste considérait tous les Juifs de Palestine, «autochtones» depuis des siècles ou récemment arrivés, comme des agents de l'impérialisme britannique² et n'hésita pas à assimiler sionisme et fascisme, sionisme et nazisme, et ce bien avant la création de l'Etat d'Israël en 1948.

Après 1928, le Komintern traita le Mappai de parti «social-fasciste» et le syndicat juif d'«Histadrout nazi» (il faut dire que la Histadrout se battait pour la «préférence nationale» et ethnique en Palestine...). Plutôt que de dénoncer les pogroms qui eurent lieu en Palestine lors des émeutes de 1929, le Komintern préféra dénoncer la «bourgeoisie sioniste-fasciste» et évidemment la provocation «anglo-sioniste».

Le Parti communiste palestinien déclara que les sionistes étaient responsables des pogroms parce que, pour les masses, les termes de «sionistes» et de «juifs» étaient devenus synonymes, raison pour laquelle les Arabes criaient «Mort aux Juifs».

cinématographiques britanniques ou américaines. Cette allusion n'est peut-être pas si anodine que le terme de «coterie» peut le laisser croire, car les trois quarts des compagnies de production américaines étaient dirigées par des... Juifs.

¹ Cf. le mémoire de Asmund Borgen Gjerde «Reinterpreting Soviet antizionism» (Oslo, 2011) disponible sur Internet et notre article «Sur l'antisémitisme en URSS après la Révolution d'Octobre».

² On se rapportera, pour plus d'informations au livre de Colin Schindler, *Israel and the European Left: Between Solidarity and Delegitimation*, Continuum, 2012.

7. L'antisémitisme d'Etat pratiqué en URSS et dans les démocraties populaires pour discréditer, emprisonner et/ou éliminer des opposants politiques, quels qu'ils soient, avant et après la création d'Israël.

Distinct du précédent car pas toujours lié à la critique du sionisme, cet antisémitisme se manifesta dès le début de la lutte de Staline contre Trotsky et ses partisans au sein du Parti communiste russe¹. *«Tout observateur honnête et sérieux, et en particulier celui qui a vécu quelque temps parmi les masses laborieuses, a remarqué l'existence de l'antisémitisme, non pas celui hérité de l'ancien régime, mais le nouvel antisémitisme "soviétique" ...»* notait Trotsky en 1937.

L'antisémitisme revint en force durant les procès de Moscou, en 1936, pendant lesquels un certain nombre de dirigeants bolcheviks mondialement connus sous leur pseudonyme depuis des décennies (Zinoviev, Radek, Kamenev) et qui ne s'étaient jamais réclamé de leur judéité furent dénoncés sous leur patronyme juif (Radomislanski, Sobelsohn, Rosenfeld). Lorsque l'écrivain stalinien allemand Lion Feuchtwanger rencontra Staline à la même époque, celui-ci lui déclara : *«Vous, les Juifs, vous avez créé une légende qui sera éternellement vraie, celle de Judas².»* Cela n'empêcha pas Feuchtwanger d'écrire, en 1937, que l'URSS était un paradis pour les Juifs. Les campagnes antisémites recommencèrent en 1948 en URSS et s'étendirent ensuite aux démocraties populaires.

Elles devinrent une tradition étatique stalinienne, chaque fois que surgissaient de fortes divergences au sein des sommets de l'appareil d'Etat, et parfois aussi pour empêcher les citoyens juifs de ces pays d'émigrer en masse en Israël.

C'est ainsi que lorsque le dirigeant stalinien tchèque Eugen Löbl fut arrêté et interrogé en 1952, dans le cadre des procès fabriqués de Prague, le conseiller soviétique Likhatchev lui déclara : *«Tu prétends être communiste mais tu n'es pas tchèque. Tu es une saleté de Juif, c'est tout ce que tu es. Israël est ta véritable patrie et tu as vendu le socialisme à tes patrons, les dirigeants sionistes impérialistes de la juiverie internationale. Laisse-moi*

¹ <http://www.marxists.org/archive/trotsky/1937/02/therm.htm> «Thermidor and Anti-Semitism» (février 1937). Apparemment ce texte de Trotsky n'est pas disponible en français sur Internet, seulement en anglais. On trouvera un bilan très complet sur l'évolution des positions de Trotsky dans l'article d'Arlene Clemesha «Trotsky et la question juive», traduit de l'espagnol et publié dans le n° 8/9 en 2004 puis dans la Compil' n° 1 de *Ni patrie ni frontières* en 2008 consacré à la question juive, au sionisme et à l'antisémitisme.

² Colin Schindler, *Israel and the European Left*, op. cit.

te dire une chose : le temps approche où nous allons exterminer tous les membres de ta race¹.»

A noter que les partis communistes occidentaux et leurs compagnons de route intellectuels reprirent pieusement ces accusations fantaisistes et calomnieuses, qu'il s'agisse de celle d'«hitléro-trotskistes» avant-guerre ou d'«espions américano-sionistes» après-guerre. Le PCF se distingua particulièrement sur ce terrain crapuleux, en mobilisant ses intellectuels et ses compagnons de route, par exemple au moment du procès fabriqué dit des «blouses blanches» (1953), en demandant à des médecins juifs français de dénoncer, dans les colonnes de *L'Humanité*, la prétendue tentative d'assassinat de Staline et des dirigeants soviétiques.

On aura une petite idée de la contribution soviétique à l'antisémitisme antisémite en lisant *L'anticommunisme, profession des sionistes*, publié, en 1972, aux Editions Novosti (l'agence officielle soviétique), téléchargeable sur Internet.

8. L'antisémitisme nazi, qui combine des éléments des formes précédentes tout en rajoutant la dimension d'un «complot juif mondial», d'une «révolution populaire» et un «schéma apocalyptique qui provient de la tradition chrétienne». Ses cibles sont le «le juif corrompant la culture nationale, le juif révolutionnaire, le juif fomentant la “guerre” juive pour amasser des profits ou faire s'entretuer les nations qui lui résistent²».

Inventant une nouvelle identité imaginaire, «celle de l'Aryen, du Germain ou de l'homme nordique», Hitler allait contribuer à créer, pour les Allemands, une nouvelle «religion commune de type ethnique ou ethnoraciste». Pour les nazis, le Christ était «aryen, bien sûr, et donc antisémite bien sûr» et le christianisme primitif avait été détourné par le «juif Paul qui l'a[vait] transformé en un universalisme qui, de la même façon que son rejeton bien plus tard, le bolchevisme, devait servir à répandre le métissage et la décadence pour le plus grand profit des juifs³»

¹ Meir Kotic, *The Prague Trial. The First Anti-Zionist Show Trial in the Communist Bloc*, Herzl Press, Cornwall Books, 1987.

² Philippe Burrin, *op. cit.*, p. 27.

³ *Idem*, p. 47, 51.

9. L'antisémitisme des nationalistes du Sud¹ influencés par le nazisme ou, en tout cas, prêts à faire alliance avec lui contre les puissances impérialistes :

- Le mufti de Jérusalem, Amin al-Husseini, considéré par Hitler comme un «Aryen honoraire» ;
- mais aussi l'Indien Sudras Chandra Bose (ce dirigeant du Parti du Congrès s'opposa à toute émigration des Juifs en Inde ; il collabora au journal de Goebbels *Der Angriff* et soutint que l'antisémitisme pouvait avoir un rôle anti-impérialiste positif dans son pays) ;
- les quelques milliers de soldats de la «Légion indienne» intégrés à la Wehrmacht ;
- le Parti social-national syrien créé en 1932 et dont le dirigeant Antoun Saadé rencontra Hitler ;
- le général Rashid Ali al-Gaylani qui organisa, avec quatre autres gradés, un coup d'Etat en Irak (salué par Hitler en 1941 en ces termes : «*Le mouvement des Arabes pour la liberté au Moyen-Orient est notre allié naturel contre la Grande-Bretagne*») et s'allia avec les puissances de l'Axe, etc.

On remarquera à ce propos que l'universitaire trotskisant Gilbert Achcar critique «l'historiographie sioniste» en expliquant que, avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, la plupart des mouvements nationalistes du Proche et du Moyen-Orient auraient été «antisionistes et anti-impérialistes» mais pas du tout antisémites. On aimerait le croire mais un certain scepticisme se fait jour pour peu qu'on creuse la question.

Le souci du régime hitlérien de se gagner les sympathies des mouvements nationalistes arabes était tel que le ministère de la Propagande demanda aux médias allemands de ne plus employer le mot «antisémite» ni même «sémite» puisque, dans l'univers fantasmagorique des nazis, les Arabes étaient non seulement des Sémites mais des «Sémites non juifs»² !

¹ Contrairement à ce que raconte Enzo Traverso, avec beaucoup d'aplomb, dans sa conférence devant les Indigènes de la République (http://www.dailymotion.com/video/xp4jth_pour-lecture-decoloniale-de-la-shoah-enzo-traverso_news), **les nazis n'étaient pas du tout hostiles aux alliances avec les mouvements nationalistes du tiers monde**, même si Hitler et les autres dirigeants nationaux-socialistes méprisaient les peuples «non aryens». Les nécessités militaires et géopolitiques sont souvent contradictoires avec l'idéologie, comme chacun d'entre nous peut le vérifier tous les jours...

² Toutes les informations qui suivent sont extraites d'un article de l'historien anticommuniste et néoconservateur Jeffrey Herf, «Convergence : The Classic Case Nazi Germany, Anti-Semitism and anti-

En 1941, le même ministère recommanda aux journaux d'évoquer favorablement un livre qui comprenait un article de Herman Erich Seifert sur «La révolte dans le monde arabe» dans lequel il louait l'«*héroïque guerre défensive des Arabes*» contre la «*politique coloniale anglaise*» et la «*juiverie internationale*». La maison d'édition du parti nazi publia cet article sous la forme d'une brochure séparée dans laquelle l'auteur expliquait que l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste soutenaient les Arabes dans leur lutte contre le colonialisme français et anglais.

En septembre 1942, le ministère de Goebbels incita les médias à adopter une attitude beaucoup plus compréhensive et favorable à l'égard de la «*culture du monde islamique*» : «[Nous devons] *renforcer et approfondir les sympathies nazies qui existent dans le monde islamique. Il faut rapprocher de nous cette grande puissance culturelle qui, par essence, est profondément antibolchevique et antijuive. De façon amicale, mais sans obséquiosité, nous devons convaincre les musulmans du monde entier qu'ils n'ont pas de meilleurs amis que les Allemands.*»

Le 20 mars 1943, le quotidien nazi *Völkischer Beobachter*, reproduisit l'appel qu'avait lancé, depuis une mosquée de Berlin, le grand mufti de Jérusalem pour que les «*Arabes combattent pour leur liberté aux côtés de l'Axe*».

Lors d'un discours devant des officiers et des imams d'une division SS de volontaires musulmans bosniaques, al-Husseini souligna tous les points communs entre le nazisme et l'islam : «*le monothéisme, défini comme l'obéissance à une autorité spirituelle, politique et militaire ; l'importance de l'obéissance et de la discipline ; le combat comme une des expressions les plus importantes de la foi ; la prééminence de la communauté sur l'intérêt individuel ; et la valorisation du travail*».

Et al-Husseini, dans un discours du 26 novembre 1942 à la radio allemande, alla encore plus loin, anticipant ce qui allait devenir un mantra de l'antisionisme (à condition de remplacer le mot «juif» par le mot «sioniste») :

«*La force de l'influence juive aux Etats-Unis est clairement apparue dans cette guerre. Les Juifs et les capitalistes ont poussé l'Amérique à étendre la guerre afin d'étendre leur influence dans de nouvelles zones riches. Les Africains du Nord savent parfaitement quels malheurs les Juifs*

Zionism during World War II», inclus dans l'ouvrage collectif *Anti-Semitism and anti-Zionism in Historical Perspective. Convergence and Divergence*, Routledge 2007.

leur ont apportés. Ils savent que les Juifs sont les combattants d'avant-garde de l'impérialisme qui a maltraité l'Afrique du Nord depuis si longtemps. Ils savent aussi à quel point les Juifs ont servi d'espions et d'agents aux impérialistes, et comment ils cherchent à accaparer les sources d'énergie de l'Afrique du Nord pour accroître leur richesse (...). L'intervention américaine en Afrique du Nord renforce le pouvoir des Juifs, elle augmente leur influence et multiplie leurs méfaits. L'Amérique est le plus puissant agent des Juifs et les Juifs sont les véritables patrons de l'Amérique¹.»

On voit que le régime nazi savait ménager et entretenir les nationalismes du Sud, quand cela pouvait affaiblir les puissances impérialistes rivales de l'Allemagne.

Cette influence nazie dans certains pays du monde arabo-musulman continua bien après 1945 : l'Obersturmbanführer SS Bernard Bender (qui dirigea le département politique de la police secrète égyptienne), l'Obersturmbanführer SS Joachim Daümling (qui aida à la création des services secrets égyptiens), l'officier SS Karl Weseman et bien d'autres criminels de guerre nazis furent employés par le roi Farouk puis par Nasser pour réprimer le Parti communiste égyptien qui comprenait de très nombreux Juifs.

L'un des idéologues antisémites les plus radicaux du Troisième Reich, Johann von Leers, travailla ensuite au ministère égyptien de la Propagande, fut chargé de la propagande contre Israël, se convertit à l'islam et donna des conférences aux responsables égyptiens².

Le Standartenführer Wilhem Voss travailla, à partir de 1950, au ministère égyptien de la Guerre et posa les bases de l'industrie d'armement locale. Il fit venir une soixantaine d'ex-officiers et généraux allemands qui travaillèrent comme consultants pour l'armée égyptienne, tant sous le roi Farouk que sous Nasser.

L'homme d'affaires nazi Joachim Hertslet mena campagne, au Moyen-Orient, avec al-Husseini, contre le paiement des réparations allemandes à Israël. Nasser était persuadé que l'Allemagne avait été forcée par «les Juifs» à payer des réparations, comme en témoigne son interview en mai 1964 au *Deutsche National and Soldaten Zeitung*, publication d'extrême

¹ Jeffrey Herf, *op. cit.* Comme l'affirme l'auteur après cette citation, «le Grand Mufti fut l'un de ceux qui ont traduit l'idéologie national-socialiste en arabe et dans les différents idiomes de l'islam fondamentaliste».

² Ce même Johan von Leers échangea une correspondance avec les négationnistes français Rassinier et Bardèche qui se servirent de ses écrits nazis (<http://www.phdn.org/negation/rassinier/leers.html>).

droite fort appréciée par les néonazis : dans cette interview il affirma que l'Holocauste était un mythe¹.

Tous ces éléments ont mûri et se sont transformés et aujourd'hui, comme l'explique l'historien anticomuniste et néoconservateur Jeffrey Herf : *«Pour la première fois depuis 1945, l'idée d'un complot juif international est portée par un mouvement politique significatif, Al-Qaïda, et les différents autres groupes inspirés par le fondamentalisme islamique. C'est à travers ce prisme que les islamistes ont compris la victoire des Alliés au terme de la Seconde Guerre mondiale, la fondation de l'Etat d'Israël et ses victoires au cours des guerres israélo-arabes, la victoire de l'Amérique et de l'Occident au terme de la guerre froide, et les guerres en Irak. Chaque événement a confirmé la validité de la théorie paranoïaque du complot, définie d'abord par Hitler et les propagandistes du régime nazi, selon laquelle le pouvoir international des Juifs était une force dominante dans les affaires mondiales. Si l'on accepte cette perspective définie par l'idéologie nazie et ses conséquences, le rôle prééminent des Etats-Unis après la fin de la guerre froide et la persistance de l'Etat d'Israël sont apparus comme une preuve supplémentaire que le complot juif international avait réussi à triompher une nouvelle fois après les années 1989/1990.»* Il faut ajouter – ce qui est important si l'on ne veut pas tomber dans le piège de «l'islamophobie» – que cette théorie du complot «sioniste» est également partagée et propagée par toutes sortes de courants, aux origines parfaitement **«occidentales»**, qu'elles soient religieuses (catholiques, protestantes) ou politiques (gauchisme, altermondialisme, nationaux-populismes et fascismes européens, etc.).

10. L'antisémitisme antisioniste, qui utilise les crimes de guerre de l'Etat d'Israël après 1948 et les discriminations au sein même de la société israélienne, pour (re)construire une image du Juif tueur d'enfants, du «sionazi» et/ou du «complot américano-sioniste». Cet antisionisme antisémite plus récent va de l'extrême droite à l'extrême gauche. Nous n'en donnerons que quelques exemples.

* Les groupes d'extrême gauche partisans de la lutte armée (Armée rouge japonaise, Fraction Armée rouge allemande et Brigades rouges italiennes) ont grandement contribué à diffuser dans les années 70 cet

¹ Toutes les informations de ce paragraphe sont tirées du livre de Colin Schindler, *Israel and the European Left*, *op. cit.* et de l'article d'Ulricke Becker «Postwar Antisemitism : Germany's Foreign Policy Toward Egypt», *Global Antisemitism : A Crisis of Modernity*, volume III, *Global Antisemitism : Past and Present*, ISGAP, 2014

amalgame entre sionisme et nazisme, à la fois en Occident et au Moyen-Orient (dans ce dernier cas en raison de leur participation à des entraînements militaires dans cette région et de l'organisation commune d'opérations contre des objectifs israéliens ou américains).

Le concept de nazisionisme est toujours d'actualité, en juillet 2014, pour Giuliano Deroma, ex-militant des BR, qui a fait 18 ans de prison (<http://ilminatorerosso.blogspot.fr/2014/07/intervista-giuliano-deroma-militante.html>) mais en 1986 son organisation utilisait déjà des expressions comme les «porcs sionistes» ou les «cochons sionistes» dans une amusante convergence avec la qualification des Juifs dans le Coran... (<http://www.bibliotecamarxista.org/brigade%20rosse/1986/volantino%20%20conti.htm>).

Horst Mahler, de la RAF, aurait¹ décrit la prise d'otages par Septembre Noir de neuf athlètes israéliens lors des Jeux Olympique de Munich en 1972 comme une «*action antifasciste destinée à chasser le souvenir d'Auschwitz et de la Nuit de Cristal*» et aurait affirmé également : «*aussi macabre que cela puisse paraître, le sionisme est devenu l'héritier du fascisme allemand, suite à la cruelle expulsion du peuple palestinien des terres sur lesquelles il avait vécu pendant des milliers d'années*».

Quant à la RAF elle écrivit un long texte intitulé : «L'action de Septembre Noir à Munich : analyse de la stratégie de lutte anti-impérialiste» qui, après avoir salué l'action de Septembre Noir comme «une action anti-impérialiste, antifasciste et internationaliste» et dénoncé le «nazi-fascisme d'Israël», employa une formule pour le moins ambiguë qui lui fut beaucoup reprochée : «*Israël a pleuré des larmes de crocodiles. Israël a brûlé ses propres athlètes exactement comme les nazis ont brûlé les Juifs – exacerbant la politique d'extermination impérialiste*²».

Ce qu'il y a de certain, en tout cas, c'est que, dans ce texte, l'analyse du nazisme était un peu courte («*Le national-socialisme n'a été rien d'autre que le précurseur politique et militaire du système international des grandes entreprises multinationales*») tout comme celle de l'antisémitisme qualifié simplement de phénomène «*irrationnel et létal*». Par contre,

¹ Ces déclarations sont présentées au conditionnel car il ne m'a pas été possible d'en vérifier l'authenticité. Il faut d'autre part rappeler que Mahler fut exclu à la même époque de la RAF, et que les militants emprisonnés étaient soumis à un régime particulièrement inhumain au sein des prisons allemandes, ce qui ne leur permettait guère de réfléchir confortablement dans le calme de leur salon comme leurs critiques extérieurs...

² J. Smith et A. Moncourt, *The Red Army Faction. A documentary history*. Volume 1 : *Projectiles for the people*, 2009, p. 231.

quelques années plus tard, le commando Halimeh du FPLP-Opérations Externes qui détourna un avion allant de Palma à Francfort pour obtenir la libération des onze militants de la RAF emprisonnés poussa le raisonnement jusqu'au bout : leur communiqué assimilait totalement «*le néonazisme en Allemagne et le sionisme en Israël*» et considérait le «*régime sioniste comme la continuation pratique la plus authentique du nazisme¹*». Ce discours n'allait pas tarder à se répandre...

*** Le dérapage de Perry Anderson.**

Même s'il ne s'était jamais signalé jusqu'ici par des remarques antisémites, Perry Anderson, célèbre marxiste britannique, a fini par déraiper dans un article consacré à la situation en Israël après les accords d'Oslo et à un rappel historique par ailleurs excellent. Selon lui, en effet, les colons juifs qui ont quitté leur mère patrie auraient suivi un chemin original en émigrant en Palestine car ils se seraient engagés dans une sorte de colonisation inversée... des Etats-Unis !!! C'est ainsi qu'il écrit à propos des colons israéliens : «*Solidement implantés dans l'économie, l'administration et les médias, le sionisme américain a, depuis les années 60, acquis une solide emprise sur les leviers de l'opinion publique et de la politique gouvernementale envers Israël, emprise qui ne s'est que très rarement affaiblie. D'un point de vue taxonomique, les colons ont, en ce sens, à la longue, acquis quelque chose comme l'Etat métropolitain – ou l'Etat dans l'Etat – qui leur manquait au départ².*» Quand un intellectuel marxiste tombe à ce niveau de délire complotiste par «antisionisme», il n'y a plus grand-chose à espérer du marxisme et de l'antisionisme de gauche... Car Perry Anderson tient, sur ce point précis, le même discours que le journaliste «paléo-conservateur» (?!), catholique traditionaliste, Pat Buchanan pour qui «*la colline du Capitole est un territoire occupé par les Israéliens*».

*** Et pour finir le dérapage du philosophe marxiste Georges Labica,** peu courageux puisqu'il se contenta, le 15 septembre 2006, de citer le terme «sionazisme» utilisé par un journaliste italien sans donner d'autre précision (<http://liberonsgeorges.over-blog.com/article-4521600.html>). Mais ses propos ne doivent pas nous étonner puisqu'ils sont dans la droite ligne de la Charte de l'OLP qui stipule : «*Article 22 : Le sionisme (...) est*

¹ Les prisonniers de la RAF étaient en désaccord avec cette action mais la soutinrent publiquement. Ils furent «suicidés», ou se suicidèrent, quelques jours plus tard.

² Editorial de la *New Left Review* n° 10, juillet-août 2001, sur les accords d'Oslo : <http://newleftreview.org/II/10/perry-anderson-the-oslo-accords>

raciste et fanatique par nature, agressif, expansionniste et colonial dans ses buts, et fasciste par ses méthodes.» (souligné par nous, Y.C.).

Comme l'explique Michael Prazan de façon parfois caricaturale (il existe des antisionistes qui ne tiennent pas des discours antisémites) mais tout de même assez juste : *«L'antisionisme, en réalité n'est pas une opinion. C'est avant tout un discours et, derrière le discours une idéologie. Le discours qui, dans le vocabulaire ("rafles", "camps d'internement", "miradors", "colonisation"¹, le slogan "Israël=nazis", etc.), identifie Israël au nazisme, qui, implicitement, symboliquement, efface Auschwitz, est certainement un discours antisémite, sans pour autant être de l'antisémitisme. Car ces deux mots (antisémitisme et antisionisme) désignent des réalités différentes, des époques et des émetteurs différents. (...) L'antisionisme est – comme la création de l'Etat d'Israël – une conséquence de la Seconde Guerre mondiale, une émanation de la gauche radicale, une vision du monde née à la fin des années 60, et qui a commencé de se déclarer comme telle (de se nommer) au lendemain de la Guerre des Six Jours de 1967. Contrairement à l'antisémitisme – dont ce n'est pas le propos – l'antisionisme fonde son discours sur la morale². Il y a d'une part des oppresseurs, d'autre part des opprimés ; d'une part l'injustice, d'autre part la justice. (...) Fondé sur l'idée de justice, l'antisionisme aurait donc plus à voir avec l'antiracisme qu'avec l'antisémitisme. Et dans cette même mesure, il paraît impérieux, afin de justifier le discours tout entier, d'assimiler le sionisme – terme à tiroir, s'il en est, au racisme³.»*

¹ Il est pourtant évident, lorsqu'on regarde l'évolution des frontières d'Israël de 1948 à 2014, qu'on assiste bien à un processus d'expansion progressive et donc de **colonisation** ! A moins de considérer, ce qui serait d'une naïveté insigne, que cette expansion n'est que défensive et provisoire... On peut certes trouver une phrase de Jabotinsky, reprise par Ariel Sharon, affirmant que «nous n'avons jamais considéré l'établissement d'une nouvelle colonie comme une fin en soi» mais il ne faut pas confondre politique et contes de fées.

² Cette analyse de l'antisionisme est à la fois partielle et partiale. De même qu'il y a **des** sionismes, et non pas un sionisme, il existe **des** antisionismes. L'antisionisme de Matzpen, des Anarchistes contre le mur, d'Uri Avnery ou de Michel Warshawski ne peut être réduit à une simple attitude morale, même s'il a bien sûr une composante éthique. Par contre l'analyse de M. Prazan s'applique davantage aux motivations des personnes les moins politisées, aux ONG du mouvement altermondialiste, etc.

³ Michael Prazan, *L'écriture génocidaire. L'antisémitisme en style et en discours*, Calmann-Lévy, 2005, p. 203-204.

11. **L'antisémitisme mondialisé actuel** (en anglais *global antisemitism*), qui remixe tous les éléments précédents d'antisémitisme, et correspond à des convergences concrètes, et à des influences mutuelles, entre l'extrême droite et l'extrême gauche, entre les courants catholiques et protestants traditionalistes et les courants fondamentalistes musulmans, les nationalistes ou les nationaux-populistes du Sud et les jeunes nostalgiques du fascisme.

Il est par exemple important de souligner que plusieurs partis nationaux-populistes européens (à commencer par le Jobik hongrois) et de multiples ONG utilisent l'arme de l'antisémitisme, même s'ils le font dans un langage plus ou moins voilé lorsqu'ils attaquent les «oligarchies», les «spéculateurs financiers», etc.

Comme l'écrit Georges Bensoussan : *«C'est alors que convergent, venus d'horizons idéologiquement différents, sinon même totalement opposés, deux discours : en premier lieu, un discours antisémite et négationniste centré sur le vieux thème du “complot juif mondial” et qui va découvrir la portée de l'antisionisme. En second lieu, un discours antisioniste et antiraciste, centré sur le “complot sioniste mondial” et qui va découvrir, lui, le négationnisme voire, dans certains cas, l'antijudaïsme. On assiste, autrement dit, à un chassé-croisé : le point d'arrivée des uns est le point de départ des autres, mais, dans les deux cas de figure, le “Juif sioniste” finit par incarner la figure absolue du mal...»* («Négationnisme et antisionisme: récurrences et convergences des discours du rejet» in *Revue d'histoire de la Shoah* n° 166, mai-août 1999, http://www.antirev.org/textes/Bensoussan_99a/).

Sur ce sujet, il existe une abondante littérature en anglais. A ma connaissance, aucun des auteurs n'est d'extrême gauche, un certain nombre sont «islamophobes» et anticommunistes, beaucoup ont des opinions politiques réactionnaires et favorables à l'impérialisme américain ou aux gouvernements israéliens, et sont des néoconservateurs plus ou moins avoués. Malheureusement, ce sont les seuls chercheurs qui s'intéressent systématiquement à l'antisémitisme mondialisé actuel.

Les intellectuels de gauche et d'extrême gauche, français comme anglosaxons, ne s'intéressent qu'à «l'islamophobie» et la critique du «sionisme», préoccupation certes indispensable mais qui les empêche de comprendre les passerelles et les connexions constantes entre ces deux formes de racisme, qu'il faut **dénoncer avec tout autant de virulence l'une que l'autre**.

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, 18 septembre 2014

*Increvables
négationnistes !*

**«Ultragauches»,
«libertaires»
et antisémitisme :
un long aveuglement
(1948-2014)*

«On en a marre de ce genre d'ouvrages d'apprentis-procureurs: il est tellement plus facile d'être clairvoyant avec dix ou vingt ans de recul.» Didier Eribon dans un article éreintant un livre de Serge Quadrupani dans *Libération*

«Ceux qui traitent ma critique de "travail de procureur" révèlent seulement leur mentalité policière: pour ces gens-là, dénoncer, ce ne peut être que pour, tôt ou tard, dénoncer à la police. (...) Crier au flicage chaque fois qu'on rappelle à un auteur ses propos de la veille, ou qu'on attire l'attention sur la faiblesse de son texte, est un procédé courant du terrorisme intellectuel.» Serge Quadrupani, *Catalogue du prêt à penser*, Balland, 1983

«Ni les subtils témoignages de Pierre Vidal-Naquet, ni les fresques et les essais discutables de Léon Poliakov, ni les innombrables études sur le sujet ne comblent l'absence d'une analyse qui prendrait en compte la spécification historique du révisionnisme lui-même : quels changements expliquent que de la discrétion passée, où très peu s'intéressaient sérieusement au problème, on en arrive à la surenchère actuelle, avec apparition de censeurs épaulés par la loi et animés d'un souci maniaque d'instruire des procès rétroactifs ?» Louis Janover, *Nuit et brouillard du révisionnisme*, Paris Méditerranée, 1996

Ces trois citations initiales délimitent bien le champ de mines sur lequel quiconque s'engage lorsqu'il souhaite traiter du «révisionnisme» (dixit Janover), ou plutôt du négationnisme de gauche, puisqu'il vaut mieux appeler un chat un chat et un négationniste un fasciste en gestation.

D'un côté, pour aborder la question du négationnisme de gauche, il est indispensable de citer des noms d'individus et de groupes, de préciser des itinéraires politiques souvent sinueux voire dépourvus de toute logique réelle, d'indiquer des passerelles (potentielles mais pas automatiques) entre des camps fondamentalement opposés.

De l'autre, cette discussion est piégée par les médias (qui l'ont eux-mêmes lancée avec l'affaire Faurisson) et par les intellectuels qui ont cherché à discréditer toute pensée critique radicale en l'amalgamant au négationnisme.

D'un côté, il faut pointer toutes les ambiguïtés de la gauche, de l'extrême gauche et de l'ultragauche face à la «question juive». De l'autre, on ne doit jamais oublier que le régime de Vichy ne reposa jamais sur des cadres politiques venus de l'«ultragauche», pas plus d'ailleurs que le nazisme allemand ou le fascisme italien. Et si l'on veut pointer des dérives fascisantes importantes à gauche, c'est plutôt vers d'anciens dirigeants

socialistes, syndicalistes ou staliniens (Déat, Belin, Lefranc, Vigne, Doriot, etc.) qu'on devrait regarder.

D'un côté, il faut garder l'esprit critique face à certains discours complètement creux de théoriciens ultragauches, de l'autre il faut reconnaître qu'ils ont souvent su analyser, de façon plus incisive que bien des intellectuels encensés par les médias (Sartre, Althusser, Foucault, Bourdieu, Deleuze, Guattari, etc.), ce qu'ont représenté le fascisme, le nazisme, le stalinisme, le colonialisme et toutes les mystifications idéologiques des démocraties impérialistes.

Ce numéro de *Ni patrie ni frontières* a pour objectif de décortiquer des idées réactionnaires défendues par des individus et des groupes considérés de gauche, voire d'extrême gauche ou d'ultragauche, pas de «flinguer» des personnes. Mais, les idées s'incarnant toujours chez des êtres humains, ceux-ci s'exposent à la critique, aussi désagréable soit-elle pour leur ego et surtout pour leurs groupies...

Aux lectrices et lecteurs d'apprécier si cette chronologie du négationnisme esquisse un premier bilan utile du «révisionnisme» et du négationnisme venus de la gauche et de l'extrême gauche – ou si elle ne constitue qu'une vaine polémique, ce que ne manqueront pas d'affirmer les partisans de l'omerta et du copinage sans principes.

J'en profite pour remercier ici tous ceux qui ont lu une première version de ce texte et m'ont fait part de leurs critiques et suggestions, même s'ils ne seront sans doute pas satisfaits du contenu final de ce numéro. Sans eux, ce texte aurait été encore plus critiquable... mais pour de mauvaises raisons !

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, septembre 2014

Présentation

On assiste, depuis 1967 et la guerre des Six-Jours, à une montée de l'antisémitisme de gauche en Europe, particulièrement en France, et on assiste aussi, depuis une trentaine d'années, à l'enracinement du Front national, parti politique national-populiste avec une forte composante fasciste et antisémite en son sein. Ces deux phénomènes ont des origines et des dynamiques différentes mais aussi des points communs dans la mesure où le négationnisme et l'antisémitisme sévissent aussi bien à gauche qu'à l'extrême droite, et que les antisionistes de gauche brandissent souvent exactement les mêmes arguments que ceux employés par les négationnistes.

La chronologie qui va suivre tente de restituer l'histoire de cet antisémitisme de gauche et du négationnisme dit «ultragauche», en essayant de rappeler succinctement la dimension internationale de ces questions qui ne sont pas simplement franco-françaises : multiples guerres d'agression d'Israël contre les armées arabes et contre les populations civiles du Moyen-Orient ; antisémitisme d'Etat dans les pays staliniens jusqu'en 1989 ; jeux géostratégiques de l'URSS dans le cadre de la guerre froide poursuivis aujourd'hui par la Russie de Poutine ; collaboration et influence idéologique mutuelle entre «guérilleros» d'extrême gauche et palestiniens dans les années 70, etc.

L'essentiel de cette chronologie porte cependant sur la France et les différentes formes de négationnisme apparues dans la «patrie des droits de l'Homme».

Il est évident, comme est obligé de le reconnaître même le très réactionnaire Roger Cukierman du CRIF, que le Front national est le parti qui rassemble le plus grand nombre de nostalgiques de Vichy, donc d'antisémites et de fascistes. Derrière les allusions voilées de Jean-Marie Le Pen, la propagande antisémite se déploie : *«Supposés tenir la presse et l'opinion (“pensée unique” et autre “politiquement correct”), [les Juifs] sont le plus souvent réduits à des paraphrases ou à des noms propres. Dans tous les cas, ils sont culturellement identifiés au complot “mondial”, “droit de l'hommiste”, “européiste” ou “antifrançais” (...) la mention de l'Europe (...) permet de délivrer, dans le même temps, une stigmatisation diffuse des Juifs (“l'oligarchie internationale et cosmopolite”), par l'évocation d'un complot transnational derrière lequel on peut lire explicitement, y compris dans les termes utilisés une référence à la dialectique des Protocoles»* des Sages de Sion. *«(...) comme dans le*

pamphlet antisémite, les conspirateurs ont pour objectif d'imposer un gouvernement mondial, passant par la destruction préalable des nations¹»

Mais il ne faut pas oublier qu'à la marge du Front national, il existe aussi une pléiade de petits groupes, ouvertement fascistes eux, qui lui fournissent des gros bras et des idées. Ces idées finissent par devenir également des forces matérielles bien qu'elles ne soient pas, elles-mêmes, à l'origine des bases matérielles et sociales de l'antisémitisme, par exemple.

Dans ce contexte, comme le fascisme l'a toujours fait (car c'est une idéologie attrape-tout), les organisations néofascistes minoritaires et leurs idéologues récupèrent tout ce qu'ils peuvent récupérer, surtout à gauche.

*** Fascistes et liberté d'expression**

Cette opération est d'autant plus facile qu'ils bénéficient d'une certaine complaisance à gauche, à l'extrême gauche, à l'«ultragauche» et parfois dans les milieux anarchistes ou libertaires.

Cette complaisance peut être liée à différents facteurs :

– à l'idée de la peur du «terrorisme intellectuel» (notion matraquée par la droite et l'extrême droite depuis mai 68²) et qui a instillé une sorte de complexe chez certains militants ou sympathisants nés après les années 70 ;

– à l'impression que, puisque «toutes les idéologies se valent» et que «le marxisme a fait faillite», il faut tout lire et discuter avec tout le monde (notions très répandues chez les internautes et dans les milieux altermondialistes) ; ces conceptions étant généralement liées au relativisme post-soixante-huitard en France qui se combine au relativisme postmoderne diffusé à l'échelle internationale depuis des années ;

– à une défense inconditionnelle de la liberté d'expression totale, comme on a pu le constater à propos de Dieudonné, ou du néo-nazi Vincent Reynouard ;

– ou à une indécision, une confusion, au sujet de quelques principes éthiques élémentaires pour des militants qui croient encore à la possibilité – fût-elle lointaine – d'une révolution sociale, et, en tout cas, qu'il faut essayer de créer, tous les jours au boulot, dans la vie sociale, des clivages élémentaires avec ceux qui défendent bec et ongles l'exploitation capitaliste et son idéologie.

Ces principes s'appliquent bien évidemment à tous ceux qui défendent la collaboration de classe, la hiérarchie, le carriérisme, la débrouille individuelle au détriment des collègues, le caractère prétendument naturel de l'exploitation, quand ce n'est pas l'infériorité mentale et intellectuelle de

¹ M. Prazan, *L'écriture génocidaire*, op. cit., p. 231-232.

² Ceux que cela intéresse pourront lire à ce sujet le livre du très réactionnaire Jean Sévillia : *Le terrorisme intellectuel* (Perrin 2000, puis Tempus 2004).

ceux qui sont en bas de l'échelle sociale, en particulier s'ils viennent d'Afrique, du Proche-Orient, du Moyen-Orient ou d'Asie.

Ces principes élémentaires s'appliquent aussi aux intellectuels qui ont un pied dans l'université ou les médias, un autre dans les «mouvements sociaux», et qui concluent toutes sortes de compromis personnels et politiques pour, d'un côté, conserver leurs sources de revenus et leur prestige médiatique, et, de l'autre, donner des leçons aux militants de base, aux ouvriers qui luttent, aux sans-papiers qui se battent pour leurs droits, etc.

Si l'on défend ce type de principes (qu'on appelait dans l'ancien mouvement ouvrier des principes de lutte de classe), il est évident que l'on ne peut, comme l'intellectuel marxiste Denis Collin, aller donner une conférence sur «Le marxisme et la nation» au local du fasciste Serge Ayoub, le 19 décembre 2009¹ ; ni accepter, comme le fit le dirigeant du NPA Alain Krivine, d'être invité à se goberger tous frais payés par le régime castriste (même s'il regrette cette prébende dans son autobiographie *Ca te passera avec l'âge*, Flammarion, 2006) ; ou, à une échelle plus importante et beaucoup plus grave, comme le Front populaire de libération de la Palestine (icône de l'extrême gauche occidentale), accepter d'être financé par l'Iran, en échange d'un soutien au régime de Bachar al-Assad².

Ce type de principes est évidemment totalement étranger à quelqu'un comme le libéral anticommuniste, souverainiste, Pierre-André Taguieff, qui entretient des liens d'amitié avec le fasciste et raciste Alain de Benoist, tout comme Alain Finkielkraut qui fricote avec l'écrivain raciste et antisémite Renaud Camus. Dans son livre récent sur *La diabolisation du Front national*, Pierre-André Taguieff explique qu'il faut parler, échanger des idées, avec tout le monde et que le public tranchera. On retrouve curieusement le même type de raisonnement chez des libertaires ou des ultragauches, sauf que eux remplacent le terme «public» par «les travailleurs»...

Il est particulièrement néfaste de discuter avec des militants fascistes, racistes et/ou antisémites ou avec ceux qui dialoguent avec ces individus-là. Il faut maintenir certaines règles d'étanchéité élémentaires, au boulot, comme dans la vie sociale et militante. Ces règles d'étanchéité gênent considérablement les fascistes, surtout lorsqu'ils sont minoritaires (quand

¹ Sa conférence est notamment téléchargeable sur le site d'extrême droite ekouter.

² <http://www.ism-france.org/analyses/L-Iran-augmente-son-aide-au-FPLP-du-fait-de-sa-position-vis-a-vis-de-la-Syrie-article-18421> (les antisionistes de l'ISM n'ont rien à redire à ce rapprochement avec les bourreaux du peuple syrien et semblent plutôt s'en féliciter...)

ils sont majoritaires, ils éliminent leurs adversaires, la «discussion démocratique» est close). Leur stratégie actuelle est justement de «discuter avec tout le monde¹», de publier dans leurs médias des articles ou des citations de livres écrits par des intellectuels classés à gauche voire à l'extrême gauche, comme on peut le voir, par exemple, avec des sites comme Egalité et Réconciliation ou Fdesouche. Ou comme le tentent régulièrement Marine Le Pen et Louis Alliot, par exemple, en citant E. Todd, J. Jaurès, etc.

* Révision et Négation

Tous les fascistes (avec des variantes) veulent réécrire l'histoire, surtout la leur évidemment, car leurs crimes passés les disqualifient dans le jeu démocratique parlementaire dans lequel ils se sont engagés en Europe surtout depuis une trentaine d'années en France, et plus récemment dans d'autres pays, formant le noyau dirigeant de ce qu'on appelle les partis «nationaux-populistes».

Dans cette réécriture (indispensable pour eux) de l'histoire, ils ont été obligés de consacrer beaucoup d'efforts à revisiter celle de la Seconde Guerre mondiale. Cette entreprise a démarré dès 1945 (grâce au fasciste Maurice Bardèche et en 1950 grâce au pacifiste, socialiste et libertaire Paul Rassinier), deux prétendus «révisionnistes»².

En 1978/1979, le grand public put découvrir les thèses négationnistes et antisémites grâce à la collaboration efficace qui se noua entre Robert Faurisson, professeur de lettres modernes, et plusieurs ultragauches dont Pierre Guillaume, expert en provocations médiatiques. Et surtout grâce à la collaboration des grands médias, à commencer par *Le Monde*, mais aussi *Libération* (dont la diffusion était beaucoup plus faible que celle du précédent mais qui influençait un milieu militant gauchisant important) qui

¹ Cf. l'article de Brasiers et cerisiers reproduit dans le n° 42-43 de *Ni patrie ni frontières* et sur leur site : «La connerie du jour : moi je parle avec tout le monde» (<http://www.brasiersetcerisiers.antifa-net.fr/la-connerie-du-jour-moi-je-parle-avec-tout-le-monde/>).

² Mais il faut dire que le Führer leur avait déjà considérablement facilité le travail : «*D'abord par le secret qui entoure la Solution finale (Hitler et les responsables nazis avaient pris soin, pour que le secret du génocide soit bien gardé, de détruire toute trace du crime – d'un point de vue administratif, ou en faisant sauter les chambres à gaz avant l'arrivée des Alliés, une fois la guerre perdue)*» (Michael Prazan, *L'écriture génocidaire*. Calmann-Lévy, 2005). Et le régime de Vichy avait, lui aussi, apporté sa contribution préalable au négationnisme en présentant les Alliés comme les pires criminels. Les négationnistes de droite et de gauche n'eurent plus qu'à suivre leur exemple.

leur fournirent de nombreuses tribunes et offrirent autant de contre-tribunes à leurs adversaires, à la fois pour vendre du papier et pour concentrer l'attention de tous uniquement sur le Front national.

En **1995**, le même Pierre Guillaume (qui avait alors considérablement resserré ses liens avec l'extrême droite) fit à nouveau parler de lui et surtout de Roger Garaudy en éditant *Les mythes fondateurs de la politique israélienne*. Garaudy (1913-2012), tout en ayant été député, permanent et idéologue du PCF de 1933 à 1970, réussit la performance de se convertir successivement aux trois grandes religions monothéistes, au cours d'une seule vie.

En **2008**, très exactement le 26 décembre, le négationniste Robert connut une nouvelle jeunesse médiatique grâce à un autre expert en provocation et en communication, Dieudonné, lors de sa présentation au Zénith, puis lors d'un film et de sketches massivement diffusés sur Internet.

*** Des camarades piégés**

Ces tentatives de réviser l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, du nazisme et du judéocide, n'ont malheureusement pas été menées seulement par des militants d'extrême droite, ce qui était tout à fait dans leur intérêt et dans leur nature fasciste. Elles ont été facilitées pendant un temps, plus ou moins long selon la minuscule poignée d'individus concernés, par **des camarades** (car c'est bien ainsi que nous les considérons à la fin des années 60) **qui défendaient le communisme, l'antistalinisme, les conseils ouvriers et l'autonomie des travailleurs.**

Et ces camarades (dont certains appartenaient à l'équipe de La Vieille Taupe dite «n° 1» avant 1968) se sont laissés bernier comme des débutants. Ils se sont laissé bernier non seulement par des individus (Rassinier étant mort en 1967, ils ne l'ont pas rencontré mais certains d'entre eux discutèrent plusieurs fois avec Faurisson), mais **ils se sont aussi laissé bernier par des textes anticommunistes, antisémites, exprimant une haine incroyable (et non une critique justifiée) de la Résistance et des antifascistes, et souhaitant clairement que tout le monde oublie la Collaboration, le nazisme, le fascisme et le judéocide.**

Le très long texte qui suit a été écrit à la suite de discussions avec des militants du groupe Doorbrak, aux Pays-Bas, qui voulaient comprendre ce qui s'était passé en France dans les années 1970/1980. Leur intérêt était lié surtout au fait que les écrits d'un des protagonistes de cette affaire (Gilles Dauvé) constituent des références jugées sérieuses actuellement sur le Net anglophone et dans les milieux libertaires, conseillistes, autonomes, communistes, post-situationnistes, ultragauches, etc., sur des questions théoriques comme le communisme, la nature de la démocratie, l'évolution du capitalisme et du salariat, le situationnisme, mais aussi des problèmes

historiques comme la révolution allemande de 1918-1923, le 11 Septembre ou le Moyen-Orient.

La forme de la chronologie¹ m'a paru utile parce que les débats sur le négationnisme «ultragauche» sont très souvent menés sans aucune connaissance factuelle de son évolution dans le temps et de son contexte. Cette ignorance est entretenue par les principaux protagonistes de ces événements ; en effet, ils n'ont jamais écrit de compte rendu détaillé, accompagné de documents fiables, sur ce qui s'était passé à la fin des années 1970 et au début des années 1980. Pourquoi la France est-elle le seul pays qui ait vu une alliance durable entre des néofascistes qui ne cachaient rien de leurs idées et de leurs fréquentations et une poignée d'ultragauches, ces derniers étant censés représenter les critiques les plus sophistiqués du capitalisme et les interprètes les plus radicaux du marxisme antistalinien et anti-étatique ? Pourquoi plus généralement l'antisionisme de gauche converge-t-il si facilement avec des théories antisémites du complot en France mais aussi dans d'autres pays d'Europe ?

Ce texte tente de montrer comment la sous-estimation puis la négation du judéocide, les critiques anticommunistes de la Résistance et des camps staliniens, nées à l'extrême droite fasciste, ont progressivement migré vers certains éléments ultraminoritaires de la gauche, de l'extrême gauche et de l'ultragauche, avec l'aide plus ou moins consciente de quelques radicaux antistaliniens, conseillistes, anarchistes, etc. Ce processus a commencé bien avant la création du Web et est aujourd'hui devenu un phénomène mondial dont les effets délétères sont multipliés par les bienfaits de la technologie moderne et grâce à la diffusion massive des idées relativistes postmodernes.

Mais cette chronologie a aussi une autre ambition : montrer que l'antisémitisme de gauche actuel puise, consciemment ou pas, dans plusieurs sources idéologiques convergentes : les écrits de l'extrême droite collaborationniste après-guerre (Bardèche) ; ceux d'un pacifiste libertaire antisémite (Rassinier) ; les discours ambigus (*La Banquise*) ou carrément réactionnaires (Pierre Guillaume, *La Guerre Sociale*, PIC/Jeune Taupe,

¹ Contrairement au choix de l'auteur de la chronologie (P. Rabcot) que l'on trouve dans *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme*, aucune information sur le négationnisme d'extrême droite, néonazi, etc., ne figure dans cette chronologie. C'est un choix, pas un oubli. Ce texte s'intéresse aux productions originales, autonomes, de l'antisémitisme et du négationnisme de gauche (staliniens, anarchistes, marxistes, etc.) et à leur influence sur le contenu antisémite de l'antisionisme de gauche. Que des néofascistes ou des néonazis soient antisémites et négationnistes est inscrit dans leurs gènes politiques, en quelque sorte, et ne présente aucune originalité particulière.

etc.) de certains ultragauches des années 70 et 80 face à la question juive, au sionisme et à l'antifascisme ; et enfin la contribution particulière de Roger Garaudy, au milieu des années 90, dont les thèses ont été massivement diffusées dans le monde arabo-musulman. Il existe d'autres sources intellectuelles de l'antisémitisme actuel mais elles ne seront pas abordées pas ici puisque la question a déjà été traitée ailleurs¹.

Cette chronologie rappelle aussi régulièrement l'influence de l'antisémitisme stalinien, notamment de l'antisémitisme étatique en URSS et dans les démocraties populaires, car, sans cette influence internationale délétère, sans les jeux géopolitiques de l'URSS et la propagande qui les ont accompagnés, le négationnisme n'aurait pu migrer et s'enraciner aussi facilement à gauche et serait sans doute resté un phénomène d'extrême droite.

* **Bons et mauvais ultragauches ?**

Ce texte utilise le terme journalistique d'«ultragauches²» pour désigner les militants qui se réclament des acquis théoriques des Gauches communiste italienne, allemande et hollandaise, oppositions nées au sein de la Troisième Internationale communiste. Cette minuscule ultragauche historique a influencé, souvent indirectement, une mouvance difficilement classable dans cette case précise mais beaucoup plus large. Cette mouvance rassemble des courants spontanés du gauchisme postmoderne³, influencés par le situationnisme, l'autonomie allemande et italienne, l'anarchisme non aligné sur des courants historiques idéologiquement

¹ Cf. «Sur les sources de l'antisémitisme de gauche anticapitaliste et/ou anti-impérialiste», «Pourquoi le SPD et le KPD furent-ils autant désarmés face à l'antisémitisme nazi ?» et «Kautsky et les Juifs» dans *Antisémitisme de gauche et antisémitisme* (n° 44-45 de *Ni patrie ni frontières*, septembre 2014, tome 2 de *Nos tares politiques*) et aussi le texte qui ouvre ce numéro : «Multiplicité des formes de l'antisémitisme et “antisémitisme mondialisé” actuel».

² Ceux qui s'en offusqueraient pourront se reporter à *La Banquise* qui à l'époque utilisait ce terme pour identifier ses amis politiques et n'y voyait aucun signe de stigmatisation.

³ Bien qu'ils se retrouvent ponctuellement sur des actions ou dans des manifestations communes, il faut distinguer les courants spontanés radicaux (les électrons libres de l'anarchisme et de l'«autonomie») des courants légalistes qui, parmi les altermondialistes, les «désobéissants», les écologistes, les mouvements gays, lesbiens, antiracistes, etc., ont une orientation réformiste, se sentent partie prenante de la «gauche de la gauche», voire de la gauche officielle. (Cf. le numéro 27/28/29 de *Ni patrie ni frontières*, 2009).

structurés (et ossifiés) comme en France la Fédération anarchiste ou la CNT, etc.

Dans un livre de Louis Janover consacré au négationnisme¹, l'auteur établit une différence radicale entre les (bons) ultragauches «historiques» dont les idées fondamentales s'appuieraient sur des principes et une «pratique révolutionnaires» (disons, pour interpréter les propos de l'auteur qui ne précise pas sa pensée, le KAPD, les groupes issus des Gauches communistes italienne, allemande et néerlandaise, et quelques individus marxistes) et les (néfastes) ultragauches «post-soixante-huitards» (La Vieille Taupe n° 1, *La Banquise*, Gilles Dauvé, etc.), qu'il finit même par appeler les «hyper-gauchistes». Nous reviendrons plus loin sur cet ouvrage.

Pour le moment, nous nous contenterons de souligner que les groupes de l'ultragauche «historique» qui se réclament strictement de l'héritage politique des Gauches communistes des années 20 sont aujourd'hui minuscules en France ou dans d'autres pays (si l'on excepte Lotta comunista en Italie qui se revendique de cette tradition). Ils étaient déjà très faibles dans les années 30 mais leurs écrits abondent aujourd'hui sur Internet, ce qui peut permettre aux jeunes générations d'en prendre connaissance, de surcroît en différentes langues. Ces écrits ont influencé une mouvance plus large que leurs maigres effectifs et cette mouvance «post-soixante-huitarde», «postmoderne» ou «relativiste» (ces étiquettes sont à peu près équivalentes) picore parfois dans leurs textes.

Ceux qui veulent mieux connaître l'histoire des Gauches communistes stricto sensu pourront se rapporter à la bibliographie établie par *Echanges et mouvements* sur les communistes de conseils²; aux livres de Philippe Bourrinet à ce sujet³ et aux deux études partielles publiées par nos soins : Michel Roger, *Les années terribles (1926-1945)*, *La Gauche italienne dans l'émigration parmi les communistes oppositionnels*, 2012, et *L'enfer continue. De la guerre de 1940 à la guerre froide. La Gauche communiste de France parmi les révolutionnaires*, 2013.

Pour résumer en une formule lapidaire le destin théorique et politique de ces courants depuis quatre-vingt-dix ans, autant les Gauches communistes des années 20 et 30 défendaient des **positions communistes**, autant la plupart de leurs très lointains épigones ne défendent plus aujourd'hui que

¹ *Nuit et brouillard du révisionnisme*, Paris Méditerranée 1996, qui, comme son titre l'indique, n'ose pas appeler «négationnistes» les prétendus «révisionnistes» ultragauches, ce qui, dès le départ, est plutôt inquiétant...

² «Communisme de conseils. Bibliographie de la Gauche germano-hollandaise» <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1059>

³ <http://www.left-dis.nl/index.htm>

des **poses abstraites, pseudo-radicales, voire rebelles** (entendre les adeptes du style artiste-provocateur).

– **La pose et la prose**

Il n'est donc pas surprenant que les amateurs de la pose radicale aient été ou soient encore séduits par la prose parfois emphatique, le style ronflant, des Gauches communistes, les jongleries verbales des situationnistes et des post-situationnistes, les discours abscons, théoriciens, de certaines revues radicales et l'élitisme postmoderne de nombreux universitaires actuels. Il y a, chez ces lecteurs et lectrices, une fascination pour tout ce qui leur semble bien écrit, si possible dans un style violent, même s'ils n'y comprennent pas grand-chose, car ils ont l'impression d'y trouver la Vérité sur ce monde. Louis Janover réduit cette littérature «hypergauchiste» à une «religion de la nouvelle petite bourgeoisie» : cette condamnation est sans doute rassurante pour ses lecteurs (qui, vous l'avez deviné, ne sont évidemment pas des petits bourgeois) mais elle gagnerait à être solidement étayée.

Peut-être l'explication de J. Valjak et M. Argery¹ est-elle plus satisfaisante : *«certaines sectes “gauchistes” ou “libertaires” ont tendance à vivre dans un monde imaginaire. Leurs membres essaient certes d'échapper à l'idéologie dominante, aux idées reçues, aux mensonges de la presse et de l'histoire officielle... mais ces efforts ne les empêchent pas de tomber dans un univers de chimères où la parole d'un chef, d'un maître à penser, remplace le libre arbitre et la recherche de la vérité».*

Les positions politiques claires et compréhensibles sont pourtant préférables aux poses déclamatoires, confusionnistes et creuses, que le lecteur rencontrera si souvent dans les citations de cette chronologie et qui se multiplient depuis la diffusion des thèses des différents courants postmodernes dans les universités et les médias.

– **Pérennité d'une négation**

Certains militants, comme Serge Quadruppani, ont esquissé une autocritique partielle², sans procéder à un bilan politique approfondi de leurs erreurs. Ils ne se sont pas demandé si leur critique de l'antifascisme et de la démocratie bourgeoise, leur analyse de la «question juive», du sionisme et de l'antisémitisme n'ont pas eu des effets négatifs, même à une

¹ «Dossier négationnisme», *L'Affranchi*, 1999.

² «Sur Faurisson, nous aurions dû être beaucoup plus virulents, beaucoup plus rapidement. [...] C'est un faussaire antisémite. [...] Le nazisme est une des pires saloperies que l'humanité ait jamais produite, entre autres du fait qu'il a organisé le massacre des juifs parce que juifs» in *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme*, Reflex, 1996. Pour plus de détails sur la position de Quadruppani, cf. les pages 163 à 173.

échelle réduite, et si elles n'ont pas contribué à la montée du relativisme qu'ils prétendaient combattre¹. Virulents dénonciateurs des modes intellectuelles dans la petite bourgeoisie (nouvelle philosophie, structuralisme, écologisme, tiersmondisme, féminisme bourgeois, antiracisme interclassiste) ils n'ont pas vu à quel point eux-mêmes étaient victimes d'autres modes : relativisme, antisionisme de gauche à tonalité antisémite, voire anticomunisme ou antitotalitarisme réactionnaire.

D'autres ont accepté de répondre, sous couvert de l'anonymat ou publiquement, aux questions d'historiennes comme Valérie Igounet ou d'essayistes trop pressés comme Christophe Bourseiller, mais cela n'a guère fait avancer la compréhension de cette époque, **du moins d'un point de vue «révolutionnaire»**.

D'autres enfin, comme Gilles Dauvé, ne renient rien de leurs écrits de l'époque ; ils regrettent même d'avoir participé à la timide (et pseudo) tentative d'autocritique que constitua la publication de *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme* en 1996 ; et ils réduisent la question de l'existence des chambres à gaz à un «*gigantesque détail de la Seconde Guerre mondiale*».

On voit aujourd'hui le résultat de cette criminelle légèreté et de ce sentiment d'impunité et de toute-puissance intellectuelle (même si les ultragauches, «historiques» ou «post-soixante-huitards», sont loin d'être les seuls responsables de cette situation liée à la prégnance de l'antisémitisme depuis des siècles et à sa capacité de prendre de nouvelles formes, phénomène jamais vraiment compris par les marxistes) : prolifération actuelle de l'antisionisme antisémite de gauche sur tous les réseaux sociaux, les forums et listes de discussion sur Internet ; impact des «blagues» et de la propagande antisioniste-antisémite de Dieudonné ; incapacité des principales organisations trotskystes et anarchistes d'affronter la question de l'antisémitisme en France sinon en dénonçant... Israël, le CRIF, Sarkozy, Valls ou Hollande ; alliance du Nouveau parti anticapitaliste avec le PIR qui prône les vertus «progressives» (*sic*) de l'antisémitisme² et avec le collectif Cheikh Yassine, groupe à la fois social-chauvin et islamiste, etc.

Le refus de certains ultragauches soixante-huitards (à part leur plaidoyer pro domo – «Le **roman** de nos origines³») de revenir en profondeur sur ce qui s'est passé au début des années 80 a facilité le «travail» de certains historiens ou journalistes sans scrupules : ceux-ci peuvent ainsi attaquer

¹ Cf. le texte des Luftmenschen et notre réponse dans ce numéro.

² «Mme Bouteldja falsifie CLR James au service d'un «antisémitisme progressif»... imaginaire !», *Ni patrie ni frontières* n° 43-44.

<http://www.mondialisme.org/spip.php?article2089>

³ <http://troploin0.free.fr/biblio/roman/roman1.htm>

injustement et impunément toutes les idées des Gauches communistes historiques (cf. par exemple Christophe Bourseiller dans son *Histoire générale de l'ultragauche*, mais aussi une pléthore de journalistes voire même certains historiens, sociologues ou politologues dont le plus vicieux – parce qu'il mélange le vrai et le faux – est certainement P.A. Taguieff) à cause de l'omerta et du copinage sans principes qui règnent dans les milieux «radicaux», si dévoués à la cause de la «vérité révolutionnaire».

Le débat français sur le négationnisme de gauche et d'ultragauche a commencé en 1978, mais, pour cette présentation, nous avons été obligés de remonter en arrière dans le temps parce que les deux principales références du négationnisme de gauche et d'ultragauche (Rassinier et son disciple Faurisson) ont commencé à sévir avant la décennie 1970, Garaudy ayant rejoint cette bande plus tard, et après un itinéraire pour le moins sinueux.

Même si cette chronologie concerne pour l'essentiel les milieux groupusculaires de l'ultragauche «marxiste», il n'est pas possible de passer sous silence le fait que l'antisémite et négationniste Rassinier écrivit des articles antisémites dans la presse anarcho-pacifiste **dès 1955-1956**, qu'il fit partie de la Fédération anarchiste **entre 1954 et 1963** et que son livre – *Le Mensonge d'Ulysse* – fut défendu par Maurice Joyeux, le grand dirigeant de la Fédération anarchiste, jusqu'en... **1987**.

Certaines péripéties récentes comme l'article d'un certain Jacques Langlois reprenant, dans *Le Monde libertaire* du 3 décembre 2009¹, un argument négationniste sur la nature génocidaire du judaïsme depuis ses origines ; ou la mise au pilon du supplément du *Monde Libertaire* en mars 2014 suite à la parution d'un article soutenant Dieudonné ne peuvent s'expliquer que si l'on tient compte de tendances antisémites lourdes aussi dans ces milieux libertaires.

– **Autocritique nécessaire**

Il m'est arrivé à plusieurs reprises d'écrire sur ces questions en me montrant prudent, et même timoré, par rapport à l'accusation d'antisémitisme portée contre *Auschwitz et le grand alibi* ou vis-à-vis des âneries monumentales publiées par *La Banquise* ou du livre *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme*. J'avais notamment émis quelques réserves à propos d'un excellent «Dossier négationnisme» de J. Valjak et M. Argery publié pour la première fois dans *L'Affranchi* en 1999 et réédité dans *Question juive» et antisémitisme, sionisme et antisionisme* (2008), la première compil' de *Ni patrie ni frontières*.

J'ai eu tort.

¹ <http://www.monde-libertaire.fr/expressions/13083-lantisemitisme-pretendument-de-gauche> (cf. mon commentaire p. 146).

J'aurais dû lire les torchons antisémites, anticommunistes et négationnistes de Paul Rassinier, torchons jugés «utiles» ou «intéressants», par des ultragauches comme Gilles Dauvé.

Si l'on n'a jamais lu les écrits de Maurice Bardèche ou de son pote Paul Rassinier, l'idée d'établir le moindre lien entre les écrits de ces deux antisémites et l'article du Parti communiste international peut sembler saugrenue et diffamatoire. La façon dont les négationnistes utilisent depuis des années le très mauvais texte de Marx qu'est *La Question juive*, certains écrits de Bernard Lazare ou *La conception matérialiste de la question juive* d'Abraham Léon aurait dû pourtant m'alerter. Mais c'est seulement en découvrant récemment les livres de ces deux compères (Bardèche et Rassinier) qui communient dans l'antisémitisme, la dénonciation des résistants, l'anticommunisme, la haine des Juifs et le négationnisme, que j'ai pu commencer à comprendre :

– pourquoi une poignée d'ultragauches pro-situs ont pu être fascinés par *Auschwitz ou le grand alibi* (que je trouvais stupide mais ne permettant aucune interprétation antisémite), puis par *Le Mensonge d'Ulysse* et *Ulysse trahi par les siens*,

– et comment ils ont pu réexporter, plus ou moins consciemment, dans les milieux radicaux soixante-huitards une partie des thèses crypto-fascistes qu'ils avaient découvertes chez Rassinier, offrant ainsi à ces thèses un public bien différent, tout en reprenant certains raisonnements d'*Auschwitz ou le grand alibi* et en les poussant jusqu'à l'absurde et l'ignominie.

En effet, entre le petit article du Parti communiste international¹ publié en 1960 et les deux livres de Rassinier parus en 1950 et en 1961, il existe malheureusement plusieurs points communs, même si la taille des trois textes n'est pas comparable, et surtout si les objectifs des auteurs étaient diamétralement opposés.

* Mécanisme et dogmatisme du PCI

Au nom d'une conception mécaniste du marxisme, *Auschwitz ou le grand alibi* exhale la haine de toute compassion «interclassiste» envers les Juifs, puisqu'un «communiste» ne réserve sa solidarité humaine qu'aux prolétaires et que le marxiste juif athée qui écrit ce texte ignorait qu'il y avait des millions de prolétaires juifs en Europe et que le nazisme les avait exterminés.

¹ Le Parti communiste international est l'un des héritiers de la Gauche communiste italienne, appelée «bordiguiste», en raison du nom du fondateur du Parti communiste d'Italie en 1921. Le texte figure dans ce numéro.

Fidèle à l'interprétation erronée d'Abraham Léon dans *La conception matérialiste de la question juive* (elle-même fortement inspirée de celle de Karl Kautsky dans *Rasse und Judentum*), l'auteur s'est entièrement focalisé sur la thèse simpliste des Juifs comme «peuple-classe». Son antistalinisme le conduisit à une dénonciation de l'antifascisme «stalinien, démocratique et sioniste» (*sic*) qui, reprise quelques années plus tard par des esprits beaucoup moins armés politiquement que les militants «bordiguistes» italiens des années 20 ou 30, put insensiblement converger avec une critique d'extrême droite.

Le Parti communiste international (PCI) dénonçait l'antifascisme «sioniste» en ignorant qu'en France, comme ailleurs, les staliniens, grâce à leur influence prépondérante dans la Fédération nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes (FNDIRP), avaient justement obligé les déportés juifs à taire les motifs racistes et raciaux de leur déportation et surtout de l'extermination de 97% d'entre eux, enfants compris, pour qu'ils se rangent tous dans la catégorie des «déportés antifascistes» et dans les rangs de l'Union nationale socialo-gaullo-communiste. Pas plus que les staliniens, le PCI ne sut (et il n'a pas progressé d'un pouce depuis¹) saisir la

¹ Cf. par exemple le lamentable article «Nouvelles attaques contre "Auschwitz ou le grand alibi"», *Le Prolétaire*, numéro 454, juillet-août 2000 <http://www.sinistra.net/lib/upt/prolac/muua/muainucaf.html> qui montre que l'argumentation du PCI devient de moins en moins subtile. Ainsi dans ce texte le PCI nous explique que l'extrême droite serait aujourd'hui plus anti-arabes qu'anti-juive, comme si les fascistes ne pouvaient être les deux à la fois, et comme si la thèse du complot juif international avait disparu de leur grille de lecture. On a l'impression que les militants du PCI n'ont jamais entendu un seul discours ni lu une seule interview de Le Pen. Ils prétendent que les nazis voulaient seulement expulser les Juifs et pas les exterminer. Décidément sans complexes, l'auteur de l'article reprend aussi la légende des «sionistes» faisant sauter **des** synagogues (en réalité une seule) au Moyen-Orient pour expliquer l'exil forcé des 900 000 Juifs orientaux après la création d'Israël. Le PCI croit que la «sacralisation de la Shoah» et la religion seraient le principal ciment de l'idéologie nationaliste en Israël et oublie de signaler des éléments matériels aussi importants que l'hostilité des Etats et populations du Moyen-Orient suite aux nombreuses guerres d'agressions israéliennes et à l'expansion coloniale permanente de cet Etat, le développement de l'islam politique et du djihadisme internationaliste, etc. Le PCI dénonce, avec raison, la complicité des «impérialismes occidentaux» durant le judéocide sans en tirer la seule conséquence politique utile : les bordiguistes auraient dû à l'époque lutter de toutes leurs forces pour l'ouverture des frontières des Etats dits

spécificité du programme nazi à l'égard des Juifs : les premiers par antifascisme borné, les seconds par anti-antifascisme dogmatique.

De plus, en dénonçant la Résistance bourgeoise stalinienne, le PCI négligea, dans ce texte, de se démarquer des tentatives de l'extrême droite qui se démenait à l'époque pour blanchir les ex-collaborateurs de Vichy, particulièrement nombreux à tous les niveaux de l'Etat français. Aveugle à l'offensive idéologique des négationnistes qui avaient commencé par dénoncer les «excès de l'épuration¹» et prôner la réconciliation nationale entre résistants et collabos puis s'étaient de plus en plus enhardis à nier le judéocide et à minimiser les crimes du nazisme, le PCI évoqua un «grand alibi» à propos d'Auschwitz sans se préoccuper du contexte politique dans lequel il écrivait. La diffusion microscopique de sa prose n'excuse pas cette erreur d'appréciation, du moins pour des militants attachés aux principes communistes. Pour un Gilles Perrault², bien sûr, on ne s'attend pas à des miracles de lucidité...

Force est de constater que la critique des staliniens, de la Résistance, de la démocratie parlementaire et de l'antifascisme se trouvait à la même époque exprimée de façon tout aussi virulente (dans la forme, bien sûr, pas dans le fond politique) dans les deux premiers livres de Rassinier et son recueil d'articles qui fit scandale en 1955 et 1956 : *Le Parlement aux mains des banques*.

*** L'offensive anticommuniste et antisémite de Rassinier**

Dans ses écrits, ce socialiste pacifiste et libertaire exprimait clairement son formidable ressentiment contre les détenus staliniens (en particulier des kapos «communistes») des camps où il était passé, sa haine pathologique

démocratiques, revendication évidemment inconcevable pour des puristes comme eux. Ils citent bien sûr le douteux et indigent pamphlet de Norman Finkelstein et font appel à une citation de J.C. Pressac («*le coefficient multiplicateur émotionnel [des estimations antérieures par rapport à la réalité] varie de 2 à 7 et est en moyenne de 4 à 5*») pour insinuer que finalement le nombre de Juifs assassinés par les nazis serait peut-être bien inférieur à six millions...

¹ Cette offensive fasciste est loin d'être terminée comme en témoignent, par exemple, *L'épuration sauvage* de Philippe Bourdrel, Perrin/Tempus 2002 et le n° 74 de *La Nouvelle Revue d'Histoire* (septembre-octobre 2014) sur le même thème.

² Gilles Perrault écrivit, en 1996, une préface très complaisante pour les Banquisards dans *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme*, réduisant les analyses dangereuses de *La Banquise* à des «dérappages sur la forme», à «l'amour du paradoxe» et à quelques «perles» qui n'étaient pas de «bon goût». Bref, à de petites fautes de style...

contre les résistants français (considérés presque tous comme des salauds et des profiteurs) et sa conviction que, quelque part, les Juifs «chouinaient» un peu trop bruyamment et allaient encore une fois provoquer une nouvelle guerre mondiale. On percevait aussi sa haine des Juifs, qu'ils fussent députés, directeurs de journaux ou capitalistes, derrière sa prétendue critique de la corruption parlementaire.

Les militants de la Gauche communiste italienne n'étaient pas consciemment, délibérément, antisémites mais leurs raisonnements étaient «limite», comme le montrent, chacun à sa façon, Mitchell Abidor, André Dréan, Alain Bihr et le site progressisme.info, dont les critiques sont partiellement reproduites dans ce numéro. Le raisonnement du PCI était dès le départ vicié à cause de plusieurs handicaps idéologiques :

- incompréhension de l'antisémitisme en général et plus particulièrement de l'antisémitisme exterminationniste nazi (inimaginable pour qui croyait, comme le PCI, que les motivations de Hitler étaient purement économiques ou le fruit d'un mécanisme social prolongeant la survie économique de la petite bourgeoisie allemande) ;

- opposition à toutes les formes d'antifascisme qui ne soient pas communistes à 100 % (position abstraitement juste mais inapplicable en période de «contre-révolution», de recul des luttes, de régression politique, à moins de s'interdire toute pratique politique en dehors de l'étude et du commentaire des textes sacrés du marxisme) ;

- mise sur le même plan de tous les crimes de guerre et génocides, attitude qui risquait d'aboutir et aboutit effectivement, chez certains esprits faibles, à établir des comparaisons absurdes et graduées plaçant le judéocide au bas du «palmarès» des crimes du Capital ;

- dogmatisme théorique consistant à croire que tout avait été dit par Marx dans *La Question juive*, et que ce texte lui-même ne pouvait être soumis à aucune lecture critique, en tenant compte de l'évolution de cette question pendant un siècle.

Rassinier, lui, partit d'une position pacifiste libertaire pour arriver au négationnisme et à l'antisémitisme. Il suivit donc un itinéraire que ne parcoururent pas les ultragauches historiques stricto sensu (ceux du Parti communiste international ou des groupes se réclamant des Gauches italienne, allemande ou néerlandaise).

L'ultragauche «new look»

Mais, une dizaine d'années plus tard, certains ultragauches «new look» influencés par le situationnisme, ceux de La Vieille Taupe, tentèrent d'effectuer une synthèse entre ce qu'ils avaient (mal) compris d'*Auschwitz ou le grand alibi*, les écrits de Paul Rassinier, ceux de la Gauche communiste allemande et la dénonciation de la «société du spectacle». Dans le cadre de ce cocktail improbable, certains comme le marxiste

ultragauche Pierre Guillaume rencontrèrent l'antisémite Faurisson et construisirent même une alliance politique durable avec lui. D'autres, comme les «hyper-gauchistes» de *La Banquise*, s'arrêtèrent à mi-chemin entre ce qu'ils avaient compris de la critique radicale de l'antifascisme par Bordiga et ses camarades, d'un côté, et les délires anticomunistes et antisémites de Rassinier, de l'autre. Cette position, évidemment intenable, sema la confusion dans un milieu minuscule. Malheureusement, avec les années, cette confusion ne fit qu'augmenter dans une conjoncture de plus en plus favorable au relativisme bourgeois et à l'extrême droite, d'un côté, à l'antisémitisme de gauche, de l'autre.

Si les ultragauches soixante-huitards, de *La Vieille Taupe* n° 1, de *La Banquise*, ou d'autres groupes minuscules des années 1970, n'étaient sans doute pas majoritairement et consciemment antisémites, ils ont cru qu'exprimer des doutes sur l'existence des chambres à gaz (ou, au minimum, sur le nombre exact de Juifs assassinés pendant la Seconde Guerre mondiale), réclamer un débat entre des historiens et des charlatans comme Faurisson sur ces questions, pourrait provoquer un séisme idéologique, permettre à la fois de démystifier les mensonges stalinien sur la Résistance, l'idéologie de l'unité nationale promue par le Conseil national de la Résistance, de Gaulle, le PCF et la SFIO, et faire exploser la confiance des prolétaires en les vertus de la démocratie parlementaire. Comme le note avec perspicacité l'historien conservateur Robert Wistrich, ils ont cru que «*toute la société bourgeoise était devenue un camp de concentration*» et que le prétendu «*mythe de l'Holocauste*» avait servi à «*dissimuler les crimes du monde capitaliste démocratique et des régimes communistes tyranniques*¹».

En ouvrant la porte aux négationnistes (qu'ils persistent, contre toute évidence, à appeler «révisionnistes»), non seulement les «ultragauches» soixante-huitards n'ont pas entamé la domination du Capital, mais ils ont permis à un antisémitisme de gauche de se parer de couleurs radicales (l'antisionisme des ultragauches – historiques et new look – utilise souvent les mêmes arguments que les antisémites). Quant à la désaffection des masses vis-à-vis de la démocratie parlementaire, elle s'est bien produite, notamment sous l'influence des participations désastreuses de la gauche au pouvoir depuis 1981, mais pas du tout en raison de l'efficacité de la critique ultragauche. Et elle n'a profité qu'à un seul camp en France : celui du Front national et des groupuscules fascistes.

Auschwitz ou le grand alibi ou les quelques textes de *La Banquise* sur la question juive ou les camps s'intègrent parfaitement dans la confusion

¹ Cf. Robert Wistrich, *From Ambivalence to Betrayal, The Left, the Jews and Israël*, University of Nebraska Press, 2012, p. 465.

actuelle des antisionistes de gauche, qui ne sont officiellement pas négationnistes, mais puisent sans cesse dans l'arsenal idéologique des ultragauches new look, et dans celui des crapules qui eurent l'idée rusée de s'appeler «révisionnistes» pour faire passer en contrebande leur propagande philofasciste. Internet et les copier-coller des réseaux sociaux ont fait le reste...

Si on lit les deux premiers livres de Rassinier, on comprend aussi pourquoi la haine de la Résistance, clairement exprimée chez ce socialiste et libertaire comme chez son ami le fasciste Bardèche, a pu séduire certains ultragauches soixante-huitards. Plus anticomunistes qu'antistalinien¹, ceux-ci n'établissaient (et n'établissent toujours) aucune différence entre le militant stalinien de base et les dirigeants du Parti communiste ou ceux de l'Union soviétique ; ils n'établissaient aucune différence entre le résistant antifasciste de base et ses dirigeants qui préparaient le redressement de l'économie capitaliste avec de Gaulle à la Libération. Et souvent aucune différence fondamentale entre fascisme et démocratie, comme ce fut le cas d'ailleurs d'autres courants des années 60 et 70, mao-staliniens ou spontanéistes, Fraction Armée Rouge, Brigades Rouges, Action directe, puis autonomes, etc.

Une génération occidentale sacrément vernie

Il faut dire à leur décharge, que nés après la Seconde Guerre mondiale, ils n'avaient jamais connu concrètement le fascisme, le nazisme, et les choix précis, de vie ou de mort, que leurs parents ou leurs grands-parents avaient dû faire à l'époque : collaborer avec le régime de Vichy ou s'y opposer d'une façon ou d'une autre (même l'édition d'un petit bulletin révolutionnaire clandestin diffusé à 50 exemplaires pouvait vous amener en prison ou au peloton d'exécution) ; cacher des Juifs ou fermer les yeux sur les rafles, les lois antisémites et le port obligatoire de l'étoile jaune ; fabriquer des faux-papiers et cacher des résistants ou adopter une attitude «neutre» ; accepter ou refuser d'être mobilisés pour le Service du travail obligatoire en Allemagne. L'anti-anti-fascisme des «hyper-gauchistes» des années 60 et 70 se situait dans la stratosphère de la Grande Théorie Révolutionnaire² et ne tenait aucun compte de choix politiques pratiques

¹ *La Banquise* en était bien consciente puisqu'elle critiquait, certes en passant, «la stalinophobie de certains ultragauches» («Les révolutionnaires ont-ils une contre-révolution de retard», *La Banquise* n° 3, p. 45), ce qui ne manque pas de sel..

² Un seul exemple de ce radicalisme stérile : il ne concerne pas l'antifascisme, mais les droits des travailleurs immigrés en France. Dans *La Banquise* n° 3 («Marcher pour l'égalité c'est marcher pour quoi ?»), ce tract se termine par un slogan plutôt sympathique («A bas la France, à bas

qui déterminent la vie ou la mort d'un militant. De plus, certains d'entre eux, sans doute poussés par la révolte contre leurs parents et leurs idées d'autant plus favorables à la Résistance qu'ils n'y avaient pas participé et que leurs souvenirs embellissaient au fil des années, crurent que prendre l'exact contrepied de la version socialo-stalino-gaulliste des années 1939-1945 permettrait d'atteindre la Vérité Révolutionnaire¹. Sans se préoccuper du fait que c'était exactement ce que cherchaient les ex-collabos et les groupes d'extrême droite.

On m'objectera que cette critique de certains aspects de l'antistalinisme primaire des ultragauches revient à opposer une mythique «bonne» base communiste aux «méchants» bureaucrates staliniens. Les crimes bien réels des partis communistes (notamment l'assassinat de leurs opposants trotskystes ou anarchistes, du Vietnam à la Grèce en passant par la France ou l'Espagne) ont souvent été commis par de «braves» militants qui suivaient et appliquaient les consignes de leurs dirigeants. Mais d'autres militants staliniens de base s'y sont opposés ou au moins ont voté avec leurs pieds. La responsabilité des Partis staliniens est aussi écrasante dans l'avènement du nazisme (refus de toute alliance avec les militants sociaux-démocrates qu'ils qualifièrent de «sociaux-fascistes» jusqu'à l'avènement de Hitler) et dans les défaites des mouvements de grèves qui précédèrent ou accompagnèrent les Fronts populaires français et espagnol. Cependant, on ne peut que souligner la totale incapacité des «ultragauches» (de la branche

toutes les patries)), et est signé «des partisans de la communauté humaine». Les Banquisards s'y moquent des «revendications des bonnes âmes (*carte de séjour de dix ans, par exemple*)», puisque cette mesure pourrait être «supprimée à tout moment». Certes, dans l'abstrait, ils ont raison mais en attendant la Révolution Communiste Planétaire Simultanée, que doivent faire les prolétaires sans papiers ? Pendant combien de décennies devront-ils attendre que «la banquise» fonde et libère les énergies révolutionnaires endormies de la classe ouvrière mondiale ? On trouve pourtant, dans «De Pretoria à Liverpool» (n° 4 de *La Banquise*, p. 49 à 55), des remarques utiles et toujours actuelles sur le racisme et les questions de l'immigration en France et en Grande-Bretagne.

¹ Certains «hypergauchistes» étaient conscients du piège dans lequel ils risquaient de tomber puisqu'ils écrivaient, à propos de Pierre Guillaume et «La Vieille Taupe n° 2» dans «Le Roman de nos origines» : «Prendre le contrepied de la version officielle n'est pas la critiquer.» C'est pourtant ce qu'ils ont fait et continuent à faire pour certains en se spécialisant dans les positions «anti-anti» : anti-antifascistes, anti-antiracistes, etc. Cette position «anti-anti» ne mène qu'à une pose ultradicale (sur le papier) et à une attitude abstentionniste sur le terrain des luttes concrètes.

«historique» ou de la branche para-situationniste, soixante-huitarde) à définir une stratégie qui soit autre chose qu'une dénonciation globale, déclamatoire et indifférenciée de tous les staliniens.

Il en est de même pour ce qui est de la critique de la démocratie et des crimes des puissances impérialistes et coloniales.

En invoquant les bombardements de Dresde et d'Hiroshima (comme le fasciste Bardèche et plus tard Jacques Vergès, l'avocat du nazi Klaus Barbie, ou Roger Garaudy), les ultragauches (historiques ou new look) en arrivèrent, involontairement sans doute, à établir un quasi trait d'égalité entre la démocratie et le fascisme, tant ils étaient pressés de défendre la lutte pour le communisme, version dictature du prolétariat (pour Bordiga c'était plutôt une dictature du Parti représentant les intérêts historiques de classe ouvrière), ou version pouvoir des conseils ouvriers (La Vieille Taupe n° 1).

La génération 68 et le judéocide

Les ultragauches européens, comme la plupart des militants de la génération 68 d'ailleurs, avaient également hâte d'oublier le judéocide et le silence ou les explications gênées de la gauche et de l'extrême gauche face à l'Holocauste, quand ce n'était pas leurs propres positions¹. Ils voulaient du passé faire table rase et se focaliser sur l'actualité immédiate qu'ils avaient sous les yeux : guerre des Six Jours (juin 1967), guerre du Kippour (octobre 1973), intervention israélienne au Liban (juin-septembre 1982). L'extension progressive des pratiques coloniales israéliennes après 1967, et les crimes de guerre qui les ont accompagnées, permirent de transformer les dirigeants d'Israël en nouveaux nazis et les Palestiniens en nouveaux Juifs, victimes d'un prétendu génocide.

De nombreux universitaires anglosaxons spécialistes de l'antisémitisme (R. Wistrich, J. Herf, C. Schindler, etc.) considèrent que ce n'est pas un hasard si, dans les pays qui ont connu des régimes fascistes ou profascistes (Italie, Allemagne et Japon), sont apparus des mouvements (Brigades rouges ; RAF et Cellules révolutionnaires ; Armée rouge japonaise) qui ont souligné les similitudes entre le «sionisme» et le «fascisme», se sont alliés avec les mouvements palestiniens pratiquant la lutte armée et ont soutenu ou participé à des actions contre des civils israéliens (enlèvement de 9 athlètes israéliens lors des Jeux Olympiques de Munich en 1972, détournement de l'avion d'Air France qui atterrit à Entebbe en 1976, etc.). Selon eux, ces jeunes militants, ne pouvant supporter le poids de la

¹ Cf. les textes des Communistes révolutionnaires/RKD («Appel aux ouvriers juifs», 1943) et de la Fraction française de la Gauche communiste («Buchenwald, Maïdanek, démagogie macabre», 1945) et nos commentaires dans la compil' n° 1 de *Ni patrie ni frontières*.

culpabilité collective qui pesait sur leurs pays, particulièrement en Allemagne, auraient transformé les Juifs de victimes absolues en cibles nazifiées pour se débarrasser du problème que leur posait la compréhension des fautes ou des responsabilités de leurs parents et, ajouterons-nous, le soutien populaire à des régimes totalitaires.

Michael Prazan développe la même thèse : *«Pour toute une fraction de la jeunesse de l'époque, le Juif, celui du génocide, prend la dimension d'une victime exemplaire, indépassable. (...) dans les années 60 – et plus précisément après la Guerre des Six Jours de 1967 –, les Juifs ne peuvent plus être des Juifs. C'est-à-dire que, sous l'influence et l'assimilation de vocabulaires appartenant à différents champs, tant historiques qu'idéologiques (colonialisme=impérialisme=capitalisme=fascisme), les Juifs ne peuvent plus être des victimes. D'abord parce qu'ils sont devenus des "impérialistes", à l'instar de la France ou des Etats-Unis, ensuite parce qu'il est nécessaire – voire vital – pour la jeunesse des anciens pays de l'Axe (et, dans une certaine mesure, la jeunesse française) de se défaire de la culpabilité d'Auschwitz (principalement pour les Allemands de la RAF). Faire des victimes d'hier les bourreaux d'aujourd'hui autorise à nuancer l'importance du crime commis et, inconsciemment sans doute, permet de solder à peu de frais le compte vertigineux et écrasant légué par les parents¹.»*

Ces hypothèses, qui relèvent de la psychologie collective, ont certainement une certaine valeur mais il faudrait les étayer davantage.

En tout cas, on peut au moins constater, dans les milieux militants dits marxistes, que la compréhension des spécificités de la question juive a toujours posé problème, que les marxistes n'ont pas vu venir le judéocide (à l'exception de Trotsky en 1938²) et qu'après-guerre ils ont bien vite enterré la question de l'Holocauste pour passer à autre chose ou la noyer parmi tous les crimes du capitalisme (esclavage, colonialisme, Dresde, Hiroshima, etc.). Dans des pays comme la France, où le régime de Vichy

¹ Michael Prazan, *L'écriture génocidaire*, op. cit., p. 217.

² *«Le nombre de pays qui expulsent les Juifs ne cesse de croître. Le nombre de pays capables de les accueillir diminue. En même temps la lutte ne fait que s'exacerber. Il est possible d'imaginer sans difficulté ce qui attend les Juifs dès le début de la future guerre mondiale. Mais, même sans guerre, le prochain développement de la réaction mondiale signifie presque avec certitude l'extermination physique des Juifs»*, 22 décembre 1938 (<https://www.marxists.org/francais/trotsky/œuvres/1938/12/lt19381222a.htm>). Malgré cette analyse brillante, on ne peut pas dire que les trotskystes y accordèrent, après 1945, une importance particulière et comprirent, mieux que d'autres, la spécificité du judéocide nazi.

collabora joyeusement avec les nazis, où les lois antisémites furent encore plus sévères qu'en Allemagne, où les flics français et la Milice firent du zèle, il n'est pas invraisemblable de penser que des jeunes militants venus à la politique dans les années 60 et 70 n'aient eu ni envie d'entendre parler du passé (résistant, collabo ou «neutre») de leurs parents, ni d'écouter les discours officiels favorables à la Résistance qui faisaient (et font toujours) l'objet d'un consensus national gauche-droite.

*** Rassinié précurseur de l'antisionisme**

En ce qui concerne Israël et le sionisme, ce qui frappe en lisant les deux premiers livres de Rassinié (*Le Mensonge d'Ulysse*, 1950, et *Ulysse trahi par les siens*, 1961), c'est à quel point tout l'argumentaire tendanciellement antisémite des antisionistes de gauche actuels, quelles que soient leurs bonnes intentions, se trouve déjà développé dans ces ouvrages. En effet, tout comme Rassinié et Faurisson (sans oublier leur successeur Garaudy) les antisionistes généralement:

– tracent un trait d'égalité entre le comportement de l'armée israélienne et celui des nazis ;

– nient que le sionisme ait pu être un mouvement de libération nationale – inédit certes, mais bien réel, aussi destructeurs aient été ses effets sur le peuple palestinien ;

– nient que beaucoup de Juifs à travers le monde puissent se reconnaître dans l'Etat-nation israélien, aussi colonialiste soit-il, et pas pour des raisons religieuses ;

– pleurnichent sans cesse qu'ils ne peuvent critiquer la politique d'Israël sans être aussitôt accusés d'antisémitisme ;

– affirment qu'Israël serait le principal fauteur de guerre sur cette planète (reprenant une thèse de Rassinié, Garaudy, dans les années 90, pensait même qu'Israël risquait de déclencher une «troisième guerre mondiale», et il a de nombreux disciples chez les antisionistes aujourd'hui) ;

– soulignent le pouvoir de la communauté juive américaine à influencer voire à déterminer entièrement la politique étrangère des Etats-Unis ;

– et pensent qu'Israël mène un «génocide» au nom d'une idéologie aussi raciste que celle des nazis.

Tout cela, et bien d'autres idées nuisibles encore, se trouve intégralement dans les écrits de Paul Rassinié.

Au-delà donc des particularités de l'antisémitisme et du négationnisme «à la française», c'est toute une série de questions qu'il faudrait réexaminer à la lumière des combats idéologiques menés par les ex-collaborateurs de Vichy et leurs amis pacifistes, libertaires, antisémites et antisionistes. Combats repris ensuite par une infime poignée d'ultragauches soixante-huitards dont aucun n'a voulu jusqu'ici tirer le bilan. Malheureusement, ces

combats idéologiques continuent à l'extrême droite, sous des formes très variées et originales, et ils convergent avec la propagande d'extrême gauche ou anarchiste sur le conflit Israël/Palestine comme sur bien d'autres problèmes¹.

*** Une vraie solidarité ?**

Peut-être pourra-t-on un jour, après avoir effectué le ménage dans nos têtes, le faire aussi dans nos écrits et dans nos manifestations de «solidarité avec la Palestine». Celles-ci deviendraient alors de véritables manifestations de solidarité avec les peuples du Proche-Orient et du Moyen-Orient, Israéliens inclus. Elles ne pourraient plus accueillir les partisans du Hamas, du Hezbollah et du Djihad islamique, les musulmans antisémites et leurs amis gauchistes antisémites (conscients ou inconscients) ou les ultra-orthodoxes de Neturei Karta (qui considèrent que le judéocide est une punition divine et participent à des réunions négationnistes, y compris à l'invitation du gouvernement iranien). On n'y entendrait plus des slogans du type «Mort aux Juifs», «Les Juifs au four», «CRIF, la France ne t'appartient pas», «Les sionistes d'aujourd'hui sont les nazis d'hier», «Il faut désioniser les médias», «Sionistes, fascistes, c'est vous les terroristes», etc.

Ceux qui veulent attaquer des synagogues ou des magasins juifs ne pourraient plus se planquer dans les manifestations dites abusivement «pro-palestiniennes» pour se défouler de leurs pulsions antisémites ou de leurs frustrations sociales, politiques ou existentielles.

Peut-être un jour, pourra-t-on se livrer à une critique de tous les nationalismes, pas simplement du nationalisme israélien (autrement dit le «sionisme» actuel), et mettre en avant les intérêts de classe communs entre les prolétaires, les exploités, de tous les pays, plutôt que de se contenter de réclamer l'application des dispositions de l'ONU ou de regretter la diplomatie gaullienne de la France, comme le font la plupart des antisionistes – fussent-ils de gauche.

Mais pour opérer cette révolution mentale et idéologique, il faudrait d'abord tirer le bilan de tous les discours ambigus, de tous les propos délirants, irresponsables voire criminels diffusés dans les milieux «radicaux». C'est à quoi s'attachent ce texte et la revue depuis quelques années.

Malheureusement, force est de constater qu'on observe plutôt une fuite en avant vers la négation de tout antisémitisme à gauche et de gauche, qu'une prise de conscience de toutes ces déviations.

¹ Cf. *Extrême droite/extrême gauche : inventaire de la confusion (Ni patrie ni frontières n° 36-37)*, septembre 2011.

I. 1948-1960 :

– Le fasciste Bardèche et le pacifiste libertaire Rassinier posent les fondations du négationnisme en France et de la critique d'extrême droite de l'antifascisme.

– L'écrivain fasciste et antisémite Céline se démène pour interdire la publication et la diffusion de ses pamphlets antisémites, «*effaçant ainsi toute une dimension de son œuvre, toute trace de son antisémitisme militant, (...) reprenant le même principe méthodique que Rassinier : seuls comptent mon histoire, mon expérience, mon témoignage. Le reste est faux ou n'existe pas*¹».

– Une série de campagnes antisémites sont menées en URSS et dans les démocraties populaires, perpétuant une tradition antisémite de gauche et installant les fondements de l'antisionisme antisémite de gauche.

– Sayed Qutb, théoricien des Frères Musulmans, apporte sa contribution à la définition de l'islam politique et de l'antisionisme musulman antisémite et conspirationniste.

– Israël intervient militairement en Egypte, premier accroc à son image de pays «socialisant» et manifestation évidente de son choix géopolitique en faveur des intérêts impérialistes occidentaux.

Après la Libération, entre 1944 et 1947, il règne en France une fervente unanimité nationale entre gaullistes, socialistes, démocrates-chrétiens et staliniens. Un certain nombre de collaborateurs sont exécutés sans procès (près de 9 000), d'autres après un procès (près de 1 600). Et un certain nombre d'individus sont emprisonnés et condamnés à des peines de prison (environ 37 000). Dans un tel climat de répression contre les ex-collabos (répression relative puisque la majorité furent amnistiés rapidement), deux sinistres individus vont jouer un rôle important, au départ à une échelle groupusculaire, mais leurs travaux de propagande auront une influence sur le long terme, non seulement à l'extrême droite mais aussi à l'extrême gauche.

Du côté fasciste, on voit s'activer Maurice Bardèche (1907-1998), dont le beau-frère, Robert Brasillach (1909-1945), avait dirigé pendant la Seconde Guerre mondiale l'hebdomadaire raciste et antisémite *Je suis partout* et avait été fusillé en 1945. Cet événement incitera Bardèche, qui jusqu'ici n'était pas un militant politique très actif (il admirait quand même le fascisme et collabora à *Je suis partout*), à fonder une maison d'édition, à

¹ M. Prazan, *L'écriture génocidaire*, op. cit., p. 185.

écrire des livres et animer des revues d'extrême droite pendant plusieurs décennies. «*La thèse de Bardèche est simple : les crimes nazis ont été fabriqués par les Alliés (...) de manière à camoufler l'importance de leurs propres crimes*» (M. Prazan, *L'écriture génocidaire, op. cit.*, p. 183).

Du côté pacifiste-libertaire, Paul Rassinier (1906-1967), qui avait été déporté à Buchenwald, tient à faire connaître sa version de l'expérience concentrationnaire, spécialement en attaquant David Rousset mais aussi d'autres témoins, journalistes ou historiens. Il «*revêt la posture du témoin, et se présente comme une victime, au même titre qu'une victime juive, à égalité. Sa parole n'est donc pas a priori suspecte, comme peut l'être celle, pour le moins politisée de Bardèche. (...) Rassinier impose et généralise son expérience concentrationnaire à l'intégralité de la réalité historique (...)*» (M. Prazan, *idem*).

Le tandem Bardèche-Rassinier, auquel viendra s'adjoindre vingt ans plus tard Faurisson, ne s'attèle pas immédiatement à une réhabilitation franche et directe du nazisme ou de la Collaboration. Nos deux compères procèdent par petites touches, mais de plus en plus appuyées :

– ils s'attaquent au comportement des kapos «communistes» (ceux chargés par les nazis d'encadrer les détenus) dans les camps mais aussi à tous les résistants survivants. Comme l'explique son ami, l'écrivain antisémite Albert Paraz qui écrivait fréquemment dans *Le Monde libertaire* : Rassinier «*établit d'une façon irréfutable que les responsables des camps (la Häftlingsführung), cette élite de déportés qui nous a fourni nos gouvernants, nos censeurs, nos patriotes et nos juges, constitue la plus prodigieuse collection de canailles de l'histoire*». Grâce à sa préface au *Mensonge d'Ulysse*, Paraz «*oriente le texte vers la négation pure et simple*» (M. Prazan, *L'écriture génocidaire, op. cit.*) ;

– ils rappellent qu'il n'y a pas eu de camps de concentration seulement en Allemagne mais aussi en URSS, et bien avant ceux mis en place par Hitler ;

– au nom de la paix (pour Rassinier), ou de l'amitié franco-allemande (pour Bardèche), ils réclament qu'on mette la pédale douce sur la «*germanophobie*» (sentiment était alors bien présent) et qu'on arrête de parler des camps et surtout de l'Holocauste «*tout le temps*» ;

– ils trouvent «*démesurées*» les réparations versées par l'Allemagne à Israël (déjà ils dénoncent le «*Shoah Business*» et «*l'industrie de l'Holocauste*», même si ces expressions apparurent plus tard) et se posent des questions, instillent le doute, sur le nombre de fours crématoires et leur utilisation, ainsi que sur l'existence des chambres à gaz ;

– ils traquent la moindre contradiction dans les témoignages des déportés et dans la propagande stalinienne antifasciste ;

– ils critiquent le «*mythe*» de la Résistance en France, etc.

Un peu plus tard ils défendront le comportement du pape Pie XII durant la Seconde Guerre mondiale et s'indigneront de l'enlèvement d'Eichmann et de son procès à Jérusalem.

Dans cette première partie, nous nous intéresserons surtout aux écrits de Paul Rassinier puisqu'ils furent ensuite jugés «utiles» ou «intéressants» par quelques ultragauches. Ces radicaux irresponsables ont sans doute été séduits par le côté «seul contre tous» de cet auteur, «persécuté» par la justice bourgeoise, ce pseudo «rebelle» s'attaquant aux staliniens. Ils ont sans doute aussi été attirés par les déclamations abstraites de Rassinier qui le conduisaient à mettre tout sur le même plan : les bombardements de Dresde, Hiroshima, Nagasaki et Auschwitz ; la première et la deuxième guerre mondiale ; les guerres coloniales et les persécutions religieuses menées par l'Église catholique ; les régimes fascistes et les régimes démocratiques.

Mais les livres de Rassinier suintaient aussi l'antisémitisme¹, contrairement aux affirmations de certains anarchistes ou ultragauches qui en recommandèrent la lecture. Et cet antisémitisme-là, non seulement ils ont fait semblant de ne pas le voir, mais ils ont refusé d'analyser ce qui était déjà évident, c'est-à-dire les convergences avec le discours de la guerre froide, avec l'anticommunisme de droite et avec la volonté de l'extrême droite collaborationniste de passer l'éponge le plus vite possible sur la Seconde Guerre mondiale, la Résistance, le fascisme, le nazisme et le judéocide.

Rassinier et Bardèche, s'ils faisaient sembler de n'être ni de droite ni de gauche, s'ils dénonçaient les deux camps, l'Ouest et l'Est, avaient en fait choisi leur camp, celui de l'extrême droite. Et même si leurs critiques du stalinisme, de la Résistance gaulliste ou communiste ou de l'usage de la bombe nucléaire contre le Japon pouvaient sembler abstraitement «justes», il était impossible d'ignorer dans quel cadre politique ils les formulaient, cadre qui disqualifiait par avance le contenu factuel de ces critiques, fondées souvent sur des falsifications éhontées.

On trouvera quelques exemples des falsifications de Rassinier sur le site phdn.org (Pratique de l'Histoire et Dévoiement négationniste).

– Janvier 1948

L'assassinat de Solomon Mikhoels, président du Comité antifasciste juif, en 1948 marque le début d'une campagne antisémite en Union soviétique. Le Comité est dissous en novembre 1948, quinze intellectuels juifs sont arrêtés clandestinement en 1949 et jugés en 1952 par un tribunal. «*La*

¹ Cf. l'étude de Nadine Fresco, *Fabrication d'un antisémite : Paul Rassinier*, Seuil, 1999.

démonisation du sionisme et son identification avec les Juifs en tant que Juifs, alors qu'il s'agissait d'internationalistes et de vieux bolcheviks, servit à Staline d'avertissement attrape-tout pour éliminer des opposants imaginaires¹.» Le 12 août 1952, treize poètes et écrivains juifs, tous communistes et fidèles à l'URSS, sont fusillés mais leur mort ne sera révélée qu'en mars 1956.

– 1948

L'écrivain fasciste Maurice Bardèche publie le premier livre négationniste important *Nuremberg ou la Terre Promise*. Tout en ne se prétendant pas antisémite, il considère

– que les Juifs sont «originellement des étrangers» en France comme en Allemagne ;

– qu'ils seraient responsables de la Seconde Guerre mondiale («ils n'ont pas hésité à entraîner notre pays dans une guerre désastreuse mais souhaitable, parce qu'elle était dirigée contre un ennemi de leur race»);

– que Hitler voulait seulement les rassembler dans des «réserves» (*sic*) en attendant qu'il leur trouve une patrie ; «nous n'avons pas le droit d'en conclure davantage que le national-socialisme aboutissait nécessairement à l'extermination des juifs : il proposait seulement de ne plus les laisser se mêler à la vie politique et économique du pays, et ce résultat pouvait être obtenu par des méthodes raisonnables et modérées» (??) ;

– et que les Juifs ont exagéré l'importance du judéocide pour obtenir le soutien matériel et politique de la communauté internationale à la création de l'Etat d'Israël.

Cet écrivain pro-franquiste et pronazi notoire prétend que s'il «avait connu pendant la guerre certains actes qu'on reproche aujourd'hui à l'Allemagne», il aurait «protéstité contre ces actes»! «Mais, ajoute-t-il aussitôt, d'abord, nous le répétons, nous devons exiger une vérification impartiale de ces accusations, vérification qui n'a pas encore été faite; ensuite, nous ne pouvons parler de ces choses en feignant d'oublier que les Alliés ont pris à leur compte, par des méthodes différentes mais aussi efficaces, un système d'extermination presque aussi étendu».

Ces raisonnements annoncent déjà ceux des ultragauches négationnistes qui, trente ans plus tard, exigeront toujours de nouvelles preuves écrites que l'Holocauste a bien eu lieu, que les chambres à gaz et les fours crématoires ont bien existé, et considéreront Auschwitz comme un «grand alibi» couvrant les «massacres de la démocratie bourgeoise²» ; ils banaliseront le

¹ Colin Schindler, *Israel and the European Left*, Continuum, 2012.

² «Une récente affiche du MRAP attribue au nazisme la responsabilité de la mort de 50 millions d'êtres humains dont 6 millions de Juifs. Cette

judéocide en le noyant dans une longue liste de crimes de guerre, de massacres coloniaux, de déportations d'esclaves et de génocides, et affirmeront qu'il n'existe aucune différence vraiment importante entre fascisme et démocratie, puisque tous deux sont des formes de domination du Capital.

Et on retrouvera plus tard une grande partie de cette rhétorique chez les antisionistes de gauche, les anti-impérialistes philostaliniens ou néostaliniens, les altermondialistes, les islamo-djihadistes, etc.

– 16/24 septembre 1949

Procès de Laszlo Rajk, stalinien hongrois, pendu le 15 octobre 1949. La campagne antisémite soviétique s'étend aux démocraties populaires. Comme l'écrit le quotidien du Parti «communiste» hongrois : *Szabad Nép* : «*L'ambiance et le borbier idéologique dans lesquels vécurent Rajk et ses complices étaient faits de trotskysme, de fascisme, de sionisme et d'antisémitisme*» (19 juin 1949). On admirera cette façon de brouiller les pistes : la moitié des accusés étaient Juifs, et furent donc accusés de sionisme et d'antisémitisme à la fois !

– 1950

Le Libertaire, publication de la Fédération anarchiste, couvre le procès contre l'écrivain français antisémite et profasciste Louis-Ferdinand Céline¹ dans plusieurs articles. *Le Libertaire* présente les écrits antisémites de Céline publiés sous l'Occupation comme des «maladresses» ; il reproduit plusieurs courriers d'écrivains collaborationnistes qui défendent Céline et aussi une lettre de Paul Rassinier, résistant et ancien déporté qui a passé quatorze mois à Dora et Buchenwald après avoir été arrêté et torturé par les nazis. (Signalons que Rassinier a vécu une expérience très particulière puisqu'il a passé l'essentiel de son séjour dans les camps soit à l'infirmerie soit comme ordonnance d'un officier SS.) L'intérêt principal du *Libertaire* dans cette affaire est de défendre la fameuse liberté d'expression totale², si

position, identique au "fascisme-facteur-de-guerre" des soi-disant communistes, est une position typiquement bourgeoise. Refusant de voir dans le capitalisme lui-même la cause des crises et des cataclysmes qui ravagent périodiquement le monde, les idéologues bourgeois et réformistes ont toujours prétendu les expliquer par la méchanceté des uns ou des autres.» («Auschwitz ou le grand alibi», Programme communiste n° 11, 1960)

¹ <http://florealanar.wordpress.com/2011/01/26/un-peu-dhistoire/>

² Cf. «Radio libertaire et la liberté d'expression totale : un piège mortel», <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1661>

chère aux anarchistes, et de ne pas s'attarder sur l'antisémitisme de Céline, fléau censé être inexistant dans les milieux libertaires. Nous verrons – hélas ! – que cet aveuglement face à l'antisémitisme de gauche ou libertaire reste une constante jusqu'à aujourd'hui.

Paul Rassinier, membre à la fois de cercles anarcho-pacifistes et de la très droite SFIO (ancêtre du Parti socialiste actuel), publie *Le Mensonge d'Ulysse*. Cet ouvrage provoque un grand scandale et plusieurs procès. Le livre est recommandé par des journaux comme *Le Libertaire* et *La Révolution prolétarienne*, et des intellectuels antistaliniens de gauche comme Maurice Dommanget et André Prudhommeaux (dont les critiques élogieuses sont reproduites dans les rééditions du livre).

Selon Maurice Dommanget, *Le Mensonge d'Ulysse* est un «livre de bonne foi dont le seul but est la recherche de la vérité, écrit par un homme qui a le courage de la sincérité, un livre contre le courant et qui a le tort de convaincre d'inexactitudes et de mensonges un certain nombre d'oracles».

Dans cet ouvrage, Rassinier prétend qu'il y avait probablement moins de chambres à gaz que le nombre officiel («*Mon opinion sur les chambres à gaz ? Il y en eut : pas tant qu'on croit. Des exterminations par ce moyen, il y en eut aussi : pas tant qu'on l'a dit.*»). Il pense que c'est la «bureaucratie concentrationnaire» (les kapos et surtout les communistes, pas les SS !) qui est responsable d'une grande partie des morts. De plus il nie toute intention exterminatrice chez les nazis : «*il est remarquable que, dans toute la littérature concentrationnaire et pas davantage au tribunal de Nuremberg, aucun document n'ait pu être produit, attestant que les chambres à gaz avaient été installées dans les camps de concentration allemands, sur ordre du gouvernement, dans le dessein de les faire utiliser pour l'extermination massive des détenus*» (préface de 1954). Officiellement, donc, à l'époque, il n'est pas un «révisionniste», encore moins un «négationniste» ni un antisémite affirmé. Mais l'écrivain collaborateur Louis-Ferdinand Céline, lui, ne s'y trompe pas puisqu'il écrit à l'anarchiste antisémite Albert Paraz¹ : «**son livre admirable va faire grand bruit – quand même il tend à faire douter de la magique chambre à gaz !**»

Dans une lettre au *Monde* parue le 21 février 1970, l'historien George Wellers expliqua très bien quelles étaient les méthodes de l'auteur du

¹ Notons que le site et mensuel *Causeur* qui prétend lutter contre l'antisémitisme fait, sous la signature d'un certain Jérôme Leroy, la promotion des rééditions d'Albert Paraz en attaquant la «censure» des éditeurs de gauche et en cachant que cet auteur pensait que les résistants avaient fait plus de morts que les SS (<http://www.causeur.fr/lisons-albert-paraz-10693.html#>).

Mensonge d'Ulysse puis de son discipline Faurisson : «Rassinier et ses imitateurs appliquent des règles de travail très simples et très pratiques. La première règle consiste à écarter tous les témoignages plus ou moins gênants, sous deux prétextes : si les témoignages sont concordants, ils sont déclarés sans valeur, soit parce que provenant de connivences nées des intérêts communs des témoins, soit parce qu'ils ont été obtenus sous la torture ou grâce à des promesses. Si les témoignages sont contradictoires, leurs auteurs sont de toute évidence des menteurs. La seconde règle consiste à prendre à la lettre les euphémismes du langage officiel, inventés pour cacher la vérité.»

En clair les déportés sont des menteurs, seuls les nazis disent la vérité.

Voici les méthodes charlatanesques que des partisans du marxisme antistalinien et anti-étatique prirent au sérieux dans les années 1970 et 1980 !!!

LES ORIGINES DE L'ANTISEMITISME POLITIQUE DE RASSINIER

Rassinier a eu un parcours douteux avant même d'être déporté. Comme l'écrit très justement Jean-Pierre¹, Paul Rassinier *«écrivait dès 1934 : «Non, moi, quelquefois je me prends à penser que l'homme de la rue, le pauvre prolétaire, a décidé une fois pour toutes qu'il est moins pénible de subir les effets du fascisme, même comme sous Hitler, et fût-ce pendant des éternités, que de chercher la vérité dans ce fatras» (cité dans Nadine Fresco, Fabrication d'un antisémite, Le Seuil, 1999). Ce "fatras", c'était l'extrême gauche de l'époque. Rassinier avait alors 28 ans... Il préférerait déjà la paix avec le Reich aux discussions à la SFIO. Et l'historienne de noter : "Et Paul Rassinier entre dans la guerre au sein de la mouvance socialiste où militent ceux dont le pacifisme et l'anticommunisme sont si intenses et si intensément mêlés qu'ils en sont venus à considérer les juifs et les communistes comme solidairement intéressés par un conflit armé avec l'Allemagne nazie et qu'ils les tiennent dès lors pour responsables du déclenchement de la guerre." (...) [On observe chez Rassinier] dès sa jeunesse, cette obsession commune à toute l'extrême droite antisémite (et bien présente dans une partie de la gauche, qui pourra ainsi facilement changer de camp, comme l'ont montré les travaux d'historiens tels que*

¹ cf. Les amis de Nemesis, «Correspondance avec les giménologues.»
<http://www.lesamisdenemesis.com/wp-content/uploads/2006/11/correspondance.gimenologues1.pdf>

Zeev Sternhell), qui consiste à voir les Juifs, simultanément, derrière la Phynance et derrière la Révolution, s'activant pour détruire la belle civilisation européenne traditionnelle (celle des paysans et de la petite industrie locale). Dès 1934, Rassinier penchait de ce côté, mais il penchait encore au sein de cercles de gauche qui vont lui valoir d'aller faire un tour à Buchenwald en 1943. (...) Rassinier d'avant-guerre appartenait à une mouvance socialiste qui tenait les Juifs pour des fauteurs de guerre. Dauvé soutenait donc un antisémite. Quant au Mensonge d'Ulysse, ce livre est déjà un témoignage de la dérive de Rassinier. Des antisémites notoires comme Céline et Paraz ne s'y sont pas trompés.»

En 1950, Rassinier contacte Maurice Bardèche qui deviendra l'un de ses partisans enthousiastes pendant ses prétendues «recherches» sur le génocide juif. Bardèche publie d'ailleurs une suite de son livre précédent qui lui a valu 50 000 francs d'amende et un an de prison (en fait, il n'est resté en taule que quelques semaines) pour apologie de crimes de guerre : *Nuremberg II ou les Faux Monnayeurs* pour lequel il s'appuie sur les thèses de Paul Rassinier.

Les méthodes de Rassinier seront copiées vingt-huit ans plus tard par Pierre Guillaume et Robert Faurisson : elles consistent à créer des scandales dans les médias en attaquant des intellectuels célèbres afin d'attirer l'attention et de promouvoir ses livres ; proposer des articles à la presse de gauche, puis, lorsqu'ils sont refusés, nouer des alliances tactiques et enfin stratégiques avec l'extrême droite, parce que ce «n'est pas leur faute» si «la vérité» ne se trouve que dans les médias fascistes.

Comme le dit Rassinier dans une de ses préfaces au *Mensonge d'Ulysse* : «On m'a dit que M. Maurice Bardèche était d'extrême droite (...). à une page près dans ses deux ouvrages sur Nuremberg – tout aussi injustement condamnés que Le Mensonge d'Ulysse – il traite du problème allemand à partir des mêmes impératifs qui étaient au lendemain de la guerre de 1914 (...) [ceux des gens de gauche]. Et ce n'est pas ma faute à moi si (...) les gens de gauche, adoptant à partir de 1938-39, le nationalisme et le chauvinisme qui étaient de droite, ont par là même obligé la vérité qui était de gauche à chercher asile à droite et à l'extrême droite.»

Pour tenter de faire croire à ses lecteurs que le nationalisme et le chauvinisme n'étaient plus défendus par l'extrême droite, il fallait un sacré culot !

Afin de défendre la collaboration de Rassinier à l'hebdomadaire d'extrême droite *Rivarol* sous le pseudonyme de Bermont, Pierre Guillaume, en bon disciple de Rassinier, écrira trente plus tard : «*toutes les*

tribunes se valaient, et (...) dans l'immense naufrage, aucune n'était plus déshonorante qu'une autre, la meilleure étant celle qui était accessible».

Le marxiste, nationaliste italien et antisioniste, Costanzo Preve (1940-2013), qui fut édité par des maisons d'extrême droite pendant les dix dernières années de sa vie et était invité à toutes sortes de réunions marxistes internationales, ne tenait pas un discours différent¹. Et il se trouve toujours des militants d'extrême gauche pour défendre ce type de comportements et vouloir «dialoguer» avec l'extrême droite.

Aujourd'hui, Dieudonné défend parfois le même point de vue prétendument neutre, «apolitique» à la fois sur les chambres à gaz, le sionisme et l'extrême droite française.

La ficelle est grosse, mais peut apparemment resservir plusieurs fois sans que personne n'y trouve à redire.

– Avril 1950

Roger Garaudy publie dans *Les Cahiers du communisme* une attaque en règle contre les témoignages des ex-détenus des camps soviétiques. Comme le soulignent M. Prazan et A. Minard, sa démarche «*ressemble (...) beaucoup à celle qu'adopte au même moment le pionnier du négationnisme, le socialiste Paul Rassinier, qui passe au crible les témoignages des anciens déportés des camps nazis pour leur dénier tout légitimité. Roger Garaudy n'adopte évidemment pas le même point de vue (...) mais sa familiarité avec de tels procédés rhétoriques et polémiques a très probablement facilité, dans les années 90, son engagement négationniste*» (Roger Garaudy, *Itinéraire d'une négation*, p. 82)

– Novembre 1950

Lors des débats, à l'Assemblée nationale, sur la loi d'amnistie, le député MRP Maurice Guérin dénonce Rassinier parce que ce dernier nie l'existence des chambres à gaz. Suite à une publicité parue dans la revue d'extrême droite *Le nouveau Prométhée* pour *Le mensonge d'Ulysse*, Rassinier est poursuivi par des associations de déportés. Au procès, en avril 1951, les parties civiles sont déboutées. Le même mois, Rassinier est exclu de la SFIO.²

¹ Cf. «Qui diable peut, à gauche, pleurer la disparition du “marxiste” social-chauvin Costanzo Preve, l'ami d'Alain de Benoist ?» et les articles associés à cette discussion dans *Ni patrie ni frontières* n° 42-43 <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2003>

² Cf. Frayard, *op. cit.*, p. 158 à 184

– 1951 (en cette année ou aux alentours de 1951)

Sayed Qutb (1906-1966) publie une brochure d'une soixantaine de pages : «Notre combat contre les Juifs¹» qui aura une grande influence sur les Frères musulmans, organisation à laquelle il adhère en 1952 pour en devenir rapidement l'un des principaux théoriciens. Cette influence sur les militants de l'islam politique augmentera après son exécution par Nasser et surtout après la Guerre des Six Jours et la faillite des nationalismes arabes ou panarabes². Pour lui les Juifs sont les «assassins des prophètes», à commencer par Jésus-Christ ; ce sont des individus «perfides», «menteurs», «égoïstes» et «fanatiques» : «*Cette disposition d'esprit ne leur permet pas de ressentir cette connexion avec les autres êtres humains qui unit l'humanité. C'est pourquoi les Juifs ont toujours vécu dans l'isolement.*» Il cite les Protocoles des Sages de Sion comme une source fiable pour démontrer que les Juifs non seulement mènent la guerre à l'Islam depuis 1400 ans mais qu'ils provoquent des guerres à répétition pour mieux dominer le monde et imposer leurs idées.

La même année, lors de son procès, Céline renvoie les nazis et les Alliés dos à dos, tout deux aussi barbares l'un que l'autre, ce lui permet «*de comparer son sort avec celui d'un rescapé des camps de la mort*» (M. Prazan, *L'écriture génocidaire, op. cit.*) et de faire oublier que sa définition de la judéité, dans ses écrits sous l'Occupation, était encore plus large que celle des nazis.

– 1952

Exécution en URSS des principaux membres du Comité antifasciste juif.

Procès «Slansky en Tchécoslovaquie : 11 des 14 accusés sont juifs, on leur reproche leur «nationalisme bourgeois juif», leur «sionisme» et leur

¹ <http://www.isgap.org/wp-content/uploads/2011/10/bassam-tibi-online-working-paper-20101.pdf> Communication de Bassam Tibi en anglais «De Sayyid Qutb au Hamas : le conflit du Moyen-Orient et l'islamisation de l'antisémitisme».

² Comme l'explique Derek J. Penslar, il est compréhensible que des explications antisémites fantasmagoriques se soient répandues après les trois défaites des armées arabes en 1948, 1956 et 1967. Car, pour expliquer ces défaites, il fallait effectuer un changement complet de perspective : passer de la vision ancestrale du Juif comme un être faible et sans défense, un *dhimmi* soumis, à celle d'un «Petit Satan» ayant un pouvoir mondial sur le «Grand Satan». «Antisemitism on Zionism: From Indifference to Obsession», in *Anti-Semitism and Anti-Zionism in Historical Perspective, Convergence and Divergence*, Routledge, 2007. Nathan Weinstock a écrit un livre intéressant à ce sujet *Histoire de chiens. La dhimmitude dans le conflit israélo-palestinien*, Mille et une nuits, 2004.

«cosmopolitisme». Depuis 1949, «cosmopolites» est le terme codé chez les staliniens de l'URSS et des démocraties populaires pour désigner les Juifs. «*Beaucoup de Tchèques croyaient que les Juifs contrôlaient totalement le pays et servaient leurs maîtres étrangers. Ils applaudirent à ces mesures. Dans des réunions publiques, des ouvriers se plaignirent que Hitler n'ait pas fini son travail. Dans le quartier industriel de Kladno apparut "une ambiance de pogrom et les habitants affirmaient qu'il fallait chasser tous les Juifs en Palestine". Dans une entreprise électrique à Kolin la majorité des travailleurs déclarèrent que "tous les hommes juifs devraient être pendus"*¹.»

L'Humanité déclare que les accusés «sionistes» sont des espions des Etats-Unis, pays «où règne un antisémitisme rampant». «*Onze des quatorze accusés étaient des juifs qui avaient mis de côté leur judéité depuis des décennies pour se dévouer à la cause de la révolution internationale*².» Mais le quotidien stalinien *Rude Pravo* affirme à leur propos : «*Dans le tribunal qui siégeait dans la prison de Pancraz étaient assis onze cosmopolites juifs, individus sans honneur, sans caractère, sans patrie, qui ne désirent qu'une chose : faire carrière, conclure des affaires et gagner de l'argent*³.» Après avoir été fusillés, leurs cendres furent dispersées dans les rues de Prague. Leurs lettres d'adieu à leurs familles révélèrent qu'ils étaient toujours de staliniens et ne voulaient rien avoir à faire avec le sionisme et ne sentaient pas juifs... Ils ne sauvèrent pas leur tête pour autant...

La même campagne se déroula en Allemagne de l'Est⁴ incitant la moitié de la population juive de ce pays à fuir à l'Ouest.

En décembre 1952, Staline déclare, devant le présidium du Comité central du Parti communiste de l'URSS, que «*tout Juif est un ennemi potentiel au service des Etats-Unis*».

– Janvier 1953

La campagne antisioniste-antisémite se poursuit en URSS avec le procès des «blouses blanches», neuf médecins dont six sont juifs, accusés d'avoir tenté de tuer plusieurs dirigeants staliniens. Plusieurs centaines

¹ Colin Schindler, *Israël and the European Left*, op. cit., p. 143.

² *Idem.*

³ *Idem.*

⁴ En RDA, les staliniens allemands, pour justifier leurs purges, puisèrent dans une certaine tradition marxiste (à commencer par *La Question juive*) qui associait les Juifs au mépris pour les capitalistes ; et ils reprirent aussi des arguments avancés par les courants nationalistes allemands d'avant-guerre qui associaient le cosmopolitisme des Juifs au mépris pour l'Occident et les Etats-Unis.

d'arrestations sont effectuées et la campagne antisémite, initiée dès 1949, se développe dans tout le bloc de l'Est. Selon l'agence Tass, «*«La majorité du groupe terroriste (...) était liée à l'organisation juive internationale nationaliste bourgeoise Joint, créée par les services secrets américains soi-disant pour venir en aide aux Juifs d'autres pays.»*

Annie Kriegel, à l'époque membre du PCF, dénonce ces «médecins terroristes», complices du «sionisme»... Elle fait signer par dix médecins (dont, comme par hasard, la moitié sont Juifs) une pétition soutenant cette accusation fantaisiste¹.

– 1953

Rassinier publie un article sur le procès de Nuremberg dans *Défense de l'homme*, une revue anarcho-pacifiste de Louis Lecoin qui défend surtout les droits des objecteurs de conscience. «*A propos du procès de Nuremberg et de ceux qui lui ont fait cortège, ces gens qui se prétendent de gauche ont laissé à Maurice Bardèche le soin de reprendre, sur la guerre, les idées qui au lendemain de celle de 1914-1918, furent si brillamment illustrées par Mathias Mohrardt, Michel Alexandre, Romain Rolland, Marcel Martinet, etc. Et à propos d'Oradour, ils ont laissé à un curé, l'archevêque Rastouil, de Limoges, le beau geste qui a consisté à refuser d'aller témoigner pour le compte de l'accusation, en invoquant la charité chrétienne qui lui interdisait de participer de quelque façon que ce soit à cette abominable campagne d'excitation à la haine...»*. Et il conclut son article en ne cachant absolument pas ses préoccupations révisionnistes : «*Alors, je pose à nouveau la question que je posais déjà dans Le Passage de la ligne et Le Mensonge d'Ulysse : si on ne peut mettre que 87 morts au compte des expériences médicales, comment et pourquoi sont morts les autres ?*»

Dans son roman *Pompes funèbres* écrit en 1948 mais publié dans sa version définitive en 1953, Jean Genet inaugure une longue tradition littéraire ou cinématographique qui brouille les différences entre bourreaux et victimes, résistants et collabos, déportés et SS. «*Ce discours prend de l'ampleur dans les décennies suivantes avant d'être plus largement diffusé dans les années 60 et 70*» (M. Prazan, *L'écriture génocidaire, op. cit.*, p. 193).

– 1954

Rassinier adhère à la Fédération anarchiste.

¹ Pour plus de détails on pourra lire l'article utile de Jean-Michel Krivine (<http://jeunes.npa2009.org/spip.php?article508>).

– 1955/1956

Rassinier publie une brochure («Le Parlement dans les mains des banques») comme supplément à la revue anarcho-pacifiste *A contre-courant*. Cette brochure est elle-même la reprise de ses articles et la réponse aux objections qui lui ont été faites notamment à propos de son antisémitisme.

Cette brochure commence par une rubrique «A tout seigneur... [tout honneur]» consacrée aux... Juifs qui ont réussi dans les affaires et en politique «*grâce à certaine solidarité de secte*». Comme on le voit, Rassinier savait déjà bien se servir des mots codés. Et l'auteur d'égrener le contenu de ses fiches sur les Schreiber, Dassault, Gradis, Lazard et Mendès-France. Les membres des deux premières familles sont accusées par Rassinier d'être des «juifs antisémites» parce qu'ils «n'osent plus porter leur nom» (?!), les premiers l'ayant transformé en Servan-Schreiber, les seconds ne s'appelant plus Bloch. On voit à quel niveau descend Rassinier dans une publication qui se prétend anarchiste. Mais il ne s'arrête pas là : il explique que les banques catholiques et protestantes sont devenues minoritaires à la Libération suite aux nationalisations et que, sur les quatre-vingt parlementaires dont il dénonce les liens avec le milieu des affaires, la plupart siègent au conseil d'administration de banques ou d'entreprises «juives».

RASSINIER, PRECURSEUR DE L'ANTISIONISME DE GAUCHE

Pour clore sa brochure Rassinier se livre à une tirade digne de n'importe quel antisioniste de gauche actuel :

«C'est une disposition collective d'esprit bien spéciale à la France que, sauf pour s'en féliciter et renchérir, on n'y puisse absolument pas émettre le moindre jugement sur le comportement des israélites dans les affaires publiques, sans être automatiquement accusé d'antisémitisme et de racisme. Pour cette raison, à gauche et dans le mouvement ouvrier, à l'exception d'une seule fois en 1947 (Révolution Prolétarienne et École émancipée qui n'ont du reste pas insisté) il n'a jamais été possible de prendre position contre le sionisme si remarquablement démantelé par Tolstoï, ou contre la création de l'État d'Israël si catégoriquement réprouvée par les principes du socialisme libertaire et même du socialisme tout court. La plupart inconsciemment, les autres cédant au chantage à l'antisémitisme et au racisme, les militants de ces principes qui postulent la suppression de l'État se sont tus et en ont laissé créer un nouveau. Résultat : indépendamment de tout ce qui fait que cet État n'est pas essentiellement différent des autres, 1 million 900 000 habitants se trouvent

déjà entassés sur 10 000 kilomètres carrés de Palestine et représentant une densité de population de 190 au kilomètre carré dans un pays qui ne peut pas subvenir aux besoins de plus d'environ 25 à 30. On voit à quel chiffre sera portée cette densité si, en admettant que la moitié au moins des israélites du monde sont assez raisonnables pour ne pas répondre aux appels du sionisme, l'autre moitié seulement, soit 6 millions environ, se donne rendez-vous en Israël. On voit aussi la responsabilité encourue par ceux qui se sont tus ou ont encouragé cette opération qui a fait du sionisme un facteur de guerre au Moyen-Orient où tant d'autres se rencontrent déjà.»

Les informations distillées dans cette série d'articles d'*A contre courant* réunis ensuite en brochure sont inspirées par *Les financiers qui mènent le monde*, un livre d'Henri Coston (1910-2001), «*éditeur avant-guerre du Protocole des Sages de Sion, associé aux services secrets de propagande allemande sous Vichy, condamné comme collaborateur aux travaux forcés à perpétuité en 1947 mais libéré au début des années cinquante*» (Valjak et Argery, «Dossier négationnisme», *op. cit.*). Coston financera indirectement (par l'intermédiaire de la librairie de sa femme) la réédition du *Mensonge d'Ulysse* en 1954.

Les liens matériels et politiques entre Rassinier et les néofascistes commencent donc dès les années 1950. L'antisémitisme du personnage est manifeste dans cette brochure. Les «ultragauches» des années 1970 ne peuvent prétendre sérieusement en avoir ignoré l'existence. On jugera donc assez pitoyables les arguments des ex-membres de la La Vieille Taupe «n° 1» qui prétendent soit qu'ils n'avaient pas lu Rassinier¹, soit que les deux ouvrages qu'ils avaient lus n'étaient pas antisémites...

¹ «Certains (dont je n'étais pas) avaient lu les deux premiers livres de Rassinier (qui ne sont pas négationnistes, le délire négationniste apparaissant dans les ouvrages ultérieurs, que nul n'avait lus) et les avaient déclarés «intéressants» en raison de leur critique du rôle de la bureaucratie stalinienne dans les camps.» in <http://www.geocities.com/~johngray/quad.htm>. Cette explication ne tient pas debout : Rassinier avait déjà écrit des articles antisémites dans la presse anarchiste et été exclu pour cela de la Fédération anarchiste ; ses ouvrages jugés «intéressants» étaient antisémites ; ils étaient publiés par des maisons d'édition fascistes, après avoir été d'abord édités à compte d'auteur ; ils minimisaient le nombre de Juifs tués par les nazis et le rôle des chambres à gaz ; ils prétendaient que les SS et les nazis étaient moins pires que les kapos et les staliniens.

On notera enfin que la brochure parut avec la préface d'un certain... Henri Jeanson (1900-1970). Au nom d'une critique de la corruption parlementaire, ce journaliste (qui mangea un peu à tous les râteliers du *Crapouillot* au *Canard Enchaîné*, en passant par *L'Aurore*, *Combat* et *Cinémonde*) ne critiqua pas les raisonnements antisémites de Rassinier (qu'il considérait comme un homme «honnête», un «pur», etc.). Il en rajouta même une louche en dénonçant lui aussi «les profiteurs des fours crématoires», et traita Servan-Schreiber de «*Goebbels de Mendès-France-Dimanche*».

– Octobre 1956/mars 1957. Guerre du canal de Suez

L'intervention israélienne en Egypte est le premier accroc au mythe de l'Etat israélien «socialisant», non-aligné, soucieux de ne dépendre ni de l'URSS ni des Etats-Unis. Dans *Israel and the European Left*, Colin Schindler affirme que les Etats arabes et africains ne laissèrent aucune chance à Israël et le poussèrent en quelque sorte dans les bras des vieilles puissances impérialistes (France, Grande-Bretagne) et de la nouvelle superpuissance capitaliste mondiale (les Etats-Unis). On voit mal quel parti politique aurait pu – en Israël – définir une autre politique, utopique de toute façon, vu les conditions de création de l'Etat israélien contre l'opposition de la population arabe palestinienne et celle des pays limitrophes.

Quoi qu'il en soit, par cette décision d'intervenir en Egypte, Israël facilita la transformation de l'image des Juifs de celle de «Shylock» en celle de «Rambo», selon l'expression de Daniel Goldhagen. Cette transformation eut des effets catastrophiques à long terme puisque désormais antiaméricanisme primaire (de gauche comme de droite), antisémitisme et antisionisme purent former un cocktail politique détonant...

– 1959/1960

Suite au XX^e Congrès du Parti communiste soviétique, la politique extérieure de l'URSS change considérablement face aux mouvements de libération nationale dans les pays du tiers monde. «(...) *l'Union soviétique décida d'apporter désormais son soutien aux régimes nationaux "progressistes" à direction bourgeoise, du moment que leur politique extérieure s'inspirait de l'anti-impérialisme et accordait donc une priorité absolue à l'indépendance nationale face à l'Occident*» («La politique de l'Union soviétique», Renata Fritsch, *Revue française de science politique*, 1969, volume 19, n° 2). L'URSS oblige les partis communistes à taire leurs critiques face à des régimes comme celui de Nasser en Egypte ou à entrer dans des «fronts nationaux». La presse soviétique attaque de plus en plus Israël, critiques qui ne feront que s'accroître jusqu'à la guerre des Six

Jours. Dans un tel cadre, il n'est pas étonnant que l'antisionisme soviétique se développe et prenne une tonalité antisémite.

En 1958, quand l'écrivain Howard Fast rompt avec le Parti communiste américain, la *Literaturnaya Gazeta* souligne ses origines juives pour expliquer ses positions. «L'année suivante, Ivanov et Sheynis publient L'Etat d'Israël qui fait aussi appel à des stéréotypes antisémites qu'on pensait disparus depuis longtemps. En 1963, l'écrivain ukrainien Trofim Kichko publie *Le judaïsme sans fard qui provoque une tempête de protestation en Europe occidentale*¹» notamment à cause de sa couverture antisémite. Ce type de dessin, très répandu dans la presse soviétique, ressemble aux caricatures antisémites publiées en Ukraine sous l'occupation nazie.

– 1959-1960

Selon Valjak et Argery («Dossier négationnisme», *op. cit.*), Rassinier appartient au groupe Elisée-Reclus de Nice puis au groupe de la Fédération anarchiste d'Asnières. Il publie des articles dans la presse libertaire (*Le Monde libertaire*, *La Voie de la Paix*, *Contre-Courant*, *Défense de l'homme*) et plusieurs contributions dans les bulletins internes de la Fédération anarchiste, organisation qui apparemment «ignorait» les liens entre l'extrême droite et leur camarade mais ne pouvait ignorer le contenu antisémite de ses articles dans *A contre-courant* ni le scandale qu'ils avaient provoqué jusqu'au Parlement et le procès qui s'ensuivit.

¹ Cf. Colin Schindler, *Israel and the European Left*, *op. cit.*

II. 1960-1965 :

– *Auschwitz ou le grand alibi* ouvre une minuscule brèche dans la digue antifasciste de gauche et aboutit à des résultats inattendus.

– Rassinier poursuit son travail de sape contre l'antifascisme de gauche et s'affiche avec des néonazis en Allemagne.

– Le procès Eichmann ouvre une nouvelle phase dans la construction du nationalisme israélien en rappelant aux Etats européens et aux Etats-Unis leurs responsabilités dans le judéocide. Il est intéressant de noter que ce procès fut présenté dans la presse soviétique comme un complot pour liquider «*le principal témoin des tractations du sionisme international avec la Gestapo*».

– Cette seconde période s'ouvre par la publication d'un texte qui deviendra célèbre à partir de 1978 et de l'affaire Faurisson : «*Auschwitz ou le grand alibi*». Cet article très ambigu sera utilisé par la poignée d'ultragauches qui tomberont dans le négationnisme.

– 1960

Le Parti communiste international publie «*Auschwitz ou le grand alibi*».

Cet article, paru dans le numéro 11 de la revue *Programme communiste*, conçu comme une réponse à la propagande du MRAP (organisation antiraciste et antifasciste dominée par le Parti communiste français à l'époque) n'est pas ouvertement antisémite. Il ne nie pas l'existence des chambres à gaz ou des fours crématoires, ni l'estimation de six millions de Juifs assassinés par les nazis. Néanmoins, ce texte explique que les Juifs ont été exterminés seulement pour des raisons économiques et nie la dimension exterminationniste du projet nazi. Il sous-estime délibérément le rôle de l'antisémitisme religieux et racial. Le fait que son auteur ait été un athée juif n'y est pas probablement étranger, comme en témoignent les attitudes de nombreux marxistes juifs¹ au cours du XIX^e et du XX^e siècle, et jusqu'à aujourd'hui.

¹ Le livre fondamental sur cette question est celui de l'historien conservateur Robert Wistrich, *From Ambivalence to Betrayal* (De l'ambiguïté à la trahison) qui passe en revue, dans les quatre cents premières pages, les écrits de Marx, Engels, Bebel, Mehring, Kautsky, Luxembourg et Trotsky. Son point de vue politiquement réactionnaire ne doit pas occulter l'importance de ce travail et de ses hypothèses. A ma connaissance, aucun marxiste ne s'est donné la peine de s'atteler à une

Son auteur anonyme (il s'agirait en fait de Martin Axelrad (1926-1910), un professeur universitaire de physique, selon le dictionnaire Maitron) prétend que les Juifs étaient «*presque exclusivement des petits-bourgeois¹, et, dans cette petite-bourgeoisie, le seul groupe suffisamment identifiable. Ce n'est que sur eux que la petite bourgeoisie pouvait canaliser la catastrophe. Il était en effet nécessaire que l'identification ne présentât pas de difficulté : il fallait pouvoir définir exactement qui serait détruit et qui serait épargné*». En tant que tels, ils constituaient donc un obstacle à la croissance du capital allemand moderne.

Selon la thèse du Parti communiste international, le Capital et l'Etat nazi auraient convaincu et forcé la petite bourgeoisie allemande à accepter l'élimination physique de la petite bourgeoisie juive pour des raisons purement économiques. «*Harcelée par le capital, la petite bourgeoisie*

synthèse de ce type. On peut en avoir un timide écho dans les conférences (en français) du même Wistrich, malheureusement beaucoup moins documentées et donc moins convaincues cf. <http://www.akadem.org/conferencier/Wistrich-Robert-1487.php>. I

Il existe un autre livre, lui aussi en anglais, beaucoup plus équilibré dans ses jugements que celui de R. Wistrich : Jack Jacobs, *On Socialists and the Jewish Question after Marx*, New York University Press, 1992, moins complet car il ne concerne que les analyses K. Kautsky, E. Bernstein et R. Luxembourg. Colin Schindler aborde lui aussi certains aspects des analyses marxistes plus actuelles, staliniennes et trotskystes dans *Israel and the European Left. Between Solidarity and Delegitimization*, Continuum, 2012.

¹ Marx adopta la même attitude dans «La question juive» ; ce texte est malheureusement centré sur ce qu'il considérait comme la fonction symbolique de la religion juive à l'intérieur du capitalisme. Le judaïsme représente pour lui, en 1844, l'essence des pires aspects du capital: l'usure, la cupidité, l'avidité, etc. («*Quel est le fond profane du judaïsme ? Le besoin pratique, l'utilité personnelle. Quel est le culte profane du Juif ? Le trafic. Quel est son Dieu profane ? L'argent.*») Ni Marx ni ses disciples (Bebel, Mehring, Kautsky, Luxembourg, Trotsky et plus tard Abraham Léon) n'ont jamais étudié l'évolution historique, socio-économique du peuple juif à l'intérieur des sociétés précapitalistes et capitalistes. Et quand ils s'y sont aventurés (K. Kautsky et A. Léon) c'est à partir de matériaux particulièrement pauvres en informations sur la composition de classe des communautés juives. A propos de Kautsky, il est intéressant de mentionner, comme le note Jack Jacobs, qu'il prit soin, dans ses propres écrits, de ne jamais mentionner *La Question juive* de K. Marx, sans doute parce qu'il était conscient de ses aspects potentiellement antisémites et qu'il ne souhaitait pas donner flanc à la critique ni provoquer de polémique.

allemande a donc jeté les Juifs aux loups pour alléger son traîneau et se sauver. Bien sûr, pas de façon consciente, mais c'était cela le sens de sa haine des Juifs et de la satisfaction que lui donnait la fermeture et le pillage des magasins juifs. On pourrait dire que le grand capital de son côté était ravi de l'aubaine : il pouvait liquider une partie de la petite bourgeoisie avec l'accord de la petite bourgeoisie ; mieux, c'est la petite bourgeoisie elle-même qui se chargeait de cette liquidation. Mais cette façon "personnalisée" de présenter le capital n'est qu'une mauvaise image : pas plus que la petite bourgeoisie, le capitalisme ne sait ce qu'il fait. Il subit la contrainte économique immédiate et suit passivement les lignes de moindre résistance.»

Selon le Parti communiste international, les nazis n'auraient pas eu l'intention explicite d'exterminer les Juifs pour des raisons «raciales», mais simplement parce qu'ils étaient des concurrents pour la classe moyenne. Ils ont été exterminés «non parce que Juifs, mais parce que rejetés du processus de production, inutiles à la production».

Le pire aspect de cette explication «marxiste», c'est qu'elle ignore l'existence de classes sociales à l'intérieur des différentes communautés juives, principalement en Russie et en Europe de l'Est mais aussi en Europe occidentale et en Amérique. Elle néglige l'existence d'un parti de masse (le Bund) et de syndicats au sein de la classe ouvrière juive organisée en Russie et en Pologne et la présence d'ouvriers juifs dans toute l'Europe de l'Est durant les années 1920 et 1930. Enfin, elle refuse d'envisager que la «question juive» ait pu se transformer en question nationale, ne serait-ce qu'après la création de l'Etat-nation israélien ; elle considère le fait d'être «juif» uniquement comme une religion, ou de façon encore plus vague comme une culture aux contours imprécis, et donc s'empêche de comprendre les liens complexes entre les Juifs de la Diaspora, athées, agnostiques ou religieux, et Israël.

Ce que des antisémites ont principalement utilisé plus tard dans cette brochure, ce n'est pas tant son analyse «marxiste-économique» (même si la sous-estimation ou l'ignorance de l'antisémitisme racial convenaient et conviennent parfaitement aux objectifs politiques des fascistes) que l'explication politique induite par la deuxième partie du titre : «*le grand alibi*».

Pour les disciples français de Bordiga¹, et pour Bordiga lui-même, le judéocide aurait été utilisé comme un «alibi» idéologique pour couvrir tous les massacres commis par les démocraties occidentales : bombardements des villes allemandes pendant la Seconde Guerre mondiale, lâcher de

¹ Bordiga est mort en 1970. Bien qu'il n'ait pas écrit lui-même cet article, nous pouvons supposer qu'il en approuvait le contenu.

bombes atomiques contre Hiroshima et Nagasaki, et tous les massacres commis depuis le XIX^e siècle dans le monde colonial et néocolonial par les puissances occidentales. C'est donc un «alibi» pour la démocratie capitaliste.

Les ultragauches relativistes qui ont développé cette position dans les années 1970 n'étaient pas vraiment intéressés par l'idée – plutôt banale – qu'Israël a utilisé le judéocide comme un alibi à la fois pour justifier son existence et ses multiples aventures et conquêtes militaires. Ils se sont «posé des questions» sur les chambres à gaz, et se sont servi de ce texte dix-huit ans plus tard pour diffuser un écran de fumée radical, grâce à Gilles Dauvé d'un côté et Pierre Guillaume de l'autre. Et tous deux ont fini par rencontrer Faurisson.

Gilles Dauvé mettra l'accent sur le caractère ultrarévolutionnaire de la critique de la démocratie¹ et affirmera que toute personne qui refuse de se limiter à la dimension économique-rationnelle du nazisme n'est qu'un moraliste ou un antifasciste bourgeois. Pierre Guillaume, lui, poussera un peu plus loin la logique en s'acoquinant avec Faurisson pendant des années et en finissant par devenir un fasciste.

– 1960/1961

Robert Faurisson est très actif dans les milieux proches de l'OAS (mouvement clandestin implanté dans l'armée et la police et opposé à l'indépendance de l'Algérie) et les cercles pro-collaborationnistes («les Amis de Robert Brasillach» et «Pour la défense du maréchal Pétain») et en contact étroit avec les néofascistes français. Avec ses amis, Robert Faurisson appose une plaque commémorative des «Amis du Maréchal Pétain» devant le bureau que celui-ci avait occupé pendant la guerre dans un grand hôtel de Vichy. Un pugilat s'ensuit avec un commissaire de police.

– 1961

Paul Rassinier prononce une douzaine de conférences en Allemagne et en Autriche sous le titre «Vérité historique ou vérité politique», thème qui sera réutilisé plus tard par les ultragauches négationnistes comme Serge

¹ Il n'y a pas de lien automatique entre critique radicale de la démocratie et négationnisme. Mais il faut souligner ces passerelles invisibles aux yeux de certains ultragauches des années 60 obsédés par la volonté de «démystifier» les différentes formes d'idéologie bourgeoise. Ils s'acharnaient d'autant plus à essayer de «déchirer le voile» et «déconstruire le mythe» de la démocratie, qu'ils croyaient naïvement que les prolétaires adopteraient ensuite magiquement leurs positions.

Thion. Cette conférence sera reprise dans *Ulysse trahi par les siens* en dissimulant devant quel public elle a été prononcée. Rassinier est invité par des groupes nazis, est interviewé dans un journal nazi et son livre est traduit par une maison d'édition nazie. Mais bien sûr, il jure, la main sur le cœur, qu'il n'est pas devenu fasciste ! Il n'est qu'un honnête traqueur de la Vérité, un homme indépendant et libre....

La Fédération anarchiste (FA) est alertée par des anarchistes allemands qui ont découvert son double jeu¹ ! Mais Rassinier se défend bec et ongles, comme le racontent A. Valjak et M. Argery dans leur «Dossier négationnisme» : Rassinier «*rappelle que Le Mensonge d'Ulysse publié en Allemagne est exactement le même livre "qui a été soutenu en son temps par la Fédération anarchiste et Le Libertaire et affirme que les "soi-disant anarchistes allemands sont comme cul et chemise avec les communistes". (...) Il nie le fait que son éditeur allemand soit un ancien SS, mais dit aussi que peu lui importe, car Julliard, l'éditeur de Mendès-France, a aussi édité des pétainistes. Concernant les quatorze conférences faites en Allemagne, il dit y avoir invité "les singuliers anarchistes" qui l'accusent et qu'"ils ont décliné l'offre !!" (...). Enfin le journal (d'extrême droite) allemand dans lequel se trouve une interview de lui "publie intégralement ce qu'on lui dit, ce qui n'est pas le cas du Monde libertaire"*». On ignore exactement quand Rassinier fut exclu de la Fédération anarchiste. D'après Valérie Igounet il fut exclu seulement en 1963 !

Rassinier publie *Ulysse trahi par les siens*, suite des *Mensonges d'Ulysse*. Il continue à défendre la même thèse sur les responsables de la répression nazie et l'extermination : «*les communistes n'ont pas désarmé dans la culture de l'horreur*», «*ils ont leur bonne part [dans l'horreur] puisqu'ils administraient eux-mêmes les camps allemands de concentration et y avaient la haute main sur tout*» ; «*sous les regards de la SS, les camps étaient administrés par les internés eux-mêmes et ceci explique tout*». En bon petit soldat de la guerre froide, il prône sa conception de «l'amitié franco-allemande» comme son ami le néo-nazi Maurice Bardèche, et concentre ses attaques sur les témoignages de déportés et les livres parus sur le judéocide, mais aussi sur les témoignages des nazis au procès de Nuremberg.

Ses objectifs :

¹ Cf. le «Dossier négationnisme» de J. Valjak et M. Argery publié *L'Affranchi* n° 16 (printemps-été 1999), reproduit dans la compil' n° 1 de *Ni patrie ni frontières*, disponible aussi sur Internet : <http://direct.perso.ch/aff1601.html> et l'article de Pierre Sommermeyer dans le n° 44-45 de *Ni patrie ni frontières*.

– minimiser le nombre de Juifs qui ont été tués dans les camps (le titre du chapitre II est «*Les chambres à gaz : 6 000 000 de gazés, ou...?*» ; pour lui le terme «solution finale» est une expression vague ; ni Hitler, ni Himmler, ni Eichmann ne voulaient exterminer les Juifs ; ils voulaient seulement les expulser d'Allemagne ou les enfermer dans des camps de travail ;

– minimiser le nombre de chambres à gaz ;

– minimiser le nombre de fours crématoires.

A grands renforts de calculs statistiques fantaisistes, Rassinier explique que les Juifs ont émigré un peu partout dans le monde dans les années 30 et 40 et auraient donc pu échapper en grande partie à l'Holocauste. Il affirme que le chiffre de 6 millions et le fait de parler sans cesse des chambres à gaz et du judéocide ne peuvent qu'entretenir la recrudescence de l'antisémitisme. Rassinier remet en cause le montant des réparations payées par l'Allemagne à Israël. Il se défend d'être pronazi, prétend s'insurger seulement contre l'idée d'une responsabilité collective du peuple allemand, considère que les Allemands n'ont jamais su ce qui se passait dans les camps et que les SS «*qui veillaient aux portes en ignoraient eux-mêmes la plus grande partie*» !!!

Il faut absolument garder en mémoire les citations de *Auschwitz et le grand alibi* et de Paul Rassinier présentées précédemment pour comprendre les raisons de l'omerta ultragauche depuis l'affaire Faurisson qui commencera en 1978.

– 1962

Paul Rassinier publie *Le Véritable procès Eichmann ou les Vainqueurs incorrigibles* avec l'aide d'une maison d'édition fasciste : Les Sept Couleurs. Elle a été fondée par le collaborateur nazi Maurice Bardèche, en 1948, dans le but explicite de réhabiliter tous les écrivains fascistes condamnés après la Seconde Guerre mondiale (*Les sept couleurs* étant le titre d'un roman pronazi écrit en 1939 par Robert Brasillach, exécuté en 1945).

Dans *Le Véritable procès Eichmann ou les Vainqueurs incorrigibles*, on trouve de nombreux arguments que reprendront des ultragauches durant les années 70 et 80 : tous les Etats européens sont responsables du judéocide pas simplement le régime nazi (donc démocratie et fascisme c'est quasiment bonnet blanc et blanc bonnet, diront *La Banquise*, *La Guerre sociale* et tutti quanti) ; les «sionistes» ont tenté de négocier avec les nazis donc il n'y a pas de différence entre les deux ; et un argument qu'il avait déjà exposé auparavant : Hitler voulait seulement expulser les Juifs, mais pas les exterminer...

Rassinier développe aussi un argument que connaissent bien les antisionistes de gauche actuels : «*Que ce qui se passe en Israël ne justifie pas ce qui s'est passé en Allemagne, j'en conviens encore ne serait-ce que parce qu'on ne peut pas justifier le mal par le mal mais je ne justifie pas, j'explique et, pour expliquer je démonte un mécanisme : si je cite Israël, c'est seulement pour montrer, à la fois que le mal raciste, dans le sens où le national-socialisme entendait le mot, est beaucoup plus grand qu'on ne le pense, puisque les champions de cet antiracisme-là en sont aujourd'hui des protagonistes, et par manière de dire que, contrairement à ce qu'on pense généralement, l'Allemagne hitlérienne n'en est pas la seule illustration.*»

L'historien de gauche antistalinien Maurice Dommanget rend hommage à ce torchon en ces termes: «*Ce livre remarquable (...) est encore une contribution à l'histoire des crimes de guerre que nous apporte l'ami Rassinier*». «L'ami Rassinier»...

– 1963

Europe-Action, groupe néofasciste dirigé par Dominique Venner, et journal animé par Alain de Benoist, fait l'éloge de Rassinier et du *Véritable procès Eichmann*.

– 1964

Paul Rassinier publie *Le Drame des Juifs européens*. Edité par Les Sept couleurs, il est censé répondre au livre de Raul Hilberg, *La destruction des Juifs européens* paru en anglais en 1961. On remarquera à ce propos que Rassinier était capable de lire l'anglais et de prendre connaissance des travaux sur le judéocide dans d'autres pays. Il n'a pas eu besoin d'attendre la traduction de ce livre vingt-quatre ans plus tard pour prendre position sur les chambres à gaz (cf., dans cette chronologie, le passage consacré aux justifications ridicules avancées par *Le Monde* pour avoir publié la lettre de Faurisson en 1978).

Rassinier abat ses cartes : «*l'Europe était une proie facile pour le bolchevisme*» (vous reconnaîtrez le vocabulaire sans fard de l'extrême droite) ; si l'union de l'Europe se réalise, cela signifiera la fin des subventions pour Israël et c'est pourquoi apparaissent régulièrement des livres et des témoignages sur le judéocide (on voit à quel point son antisémitisme obsessionnel était complotiste) ; mais en même temps si l'Europe continue à soutenir Israël, on va vers une «troisième guerre mondiale» (Garaudy reprendra le même thème) ; Rassinier continue à croire en l'existence de **peuples sémites** comme beaucoup d'antisionistes actuels.

Il nous livre aussi le récit de sa rencontre avec un ancien SS qui trouve, comme lui, que «seuls un ou deux fous parmi les SS» (expression que l'on trouve déjà dans *Le Mensonge d'Ulysse*) ont pu commettre des atrocités dans les camps car «dans sa grande masse c'était un milieu correct» (*sic !*). Le nazi ajoute alors : «chaque fois que les autorités du III^e Reich ont été informées de faits de ce genre [il fait allusion aux actes commis par une poignée, selon lui, de «criminels sadiques», Y.C.], elles y ont mis fin». Après un petit couplet contre la Résistance et la Milice qu'il renvoie dos à dos pour leurs «atrocités», l'ex-SS lui donne sa bénédiction : «l'honneur de l'Allemagne vous doit tant», conclue-t-il !

Rassinier nous apprend également qu'il croit toujours à la théorie des races : «Que l'humanité du XX^e siècle soit affrontée à un problème racial ne paraît pas douteux : celui, par exemple, des rapports qui peuvent ou doivent exister entre la race blanche et les races de couleur et entre ces races entre elles».

En **octobre 1964**, Rassinier perd le procès qu'il avait intenté, en avril 1964, à la Ligue internationale contre l'antisémitisme et à son président, Bernard Lecache, au motif qu'ils l'avaient traité d'«agent nazi». Lors du procès, Rassinier est identifié (par tests graphologiques) comme celui qui signe «Bermont» dans le journal d'extrême droite *Rivarol* depuis 1959.

Rassinier adhère à l'Alliance ouvrière anarchiste, un groupuscule issu de la Fédération anarchiste qui deviendra ouvertement négationniste plus tard !

Robert Faurisson contacte Paul Rassinier, préparant ainsi la relève pour la diffusion des idées négationnistes et néofascistes.

Création la même année du groupe Occident qui dénonce, lui aussi, «la fable des 6 millions de morts».

– 1965

Paul Rassinier publie *L'Opération Vicaire* (La Table ronde) dans lequel il blanchit le pape Pie XII. Il arrive à écrire un livre entier sur le plus haut responsable de l'Eglise catholique sans s'interroger une seule fois sur l'antisémitisme chrétien et catholique, ni sur les filières du Vatican qui exfiltrèrent des nazis un peu partout dans le monde. Bien sûr, il expose de nouveau ses doutes sur l'existence des chambres à gaz et proteste encore une fois contre les sommes «excessives» qu'aurait reçues Israël...

III. 1965-1978 :

- Ouverture de la librairie ultragauche La Vieille Taupe.
- La guerre des Six Jours (5-10 juin 1967) et la guerre du Kippour (6-24 octobre 1973) altèrent considérablement l'image internationale d'Israël, renforçant ou donnant naissance à différentes formes d'antisionisme, parfois antisémite.
 - La brèche s'élargit dans la digue antifasciste de gauche.
 - La confusion s'installe durablement dans le minuscule milieu ultragauche.
 - Le relativisme «hypergauchiste» converge avec le relativisme bourgeois qui cherche à acquérir l'hégémonie dans le champ intellectuel.
 - Le tiers-mondisme chasse, lentement mais sûrement, le judéocisme dans la conscience des militants de gauche et d'extrême gauche.
 - En dehors de la Rhodésie et de l'Afrique du Sud, après 1975, il n'y a plus de cause anticoloniale à soutenir, à part la Palestine, qui prend désormais la première place.

Les années 60 et 70 sont des années bouillonnantes, sur le plan social comme intellectuel, en France comme dans toute l'Europe. D'innombrables textes révolutionnaires, de toutes tendances, sont réédités ; les débats font rage entre les différentes chapelles d'extrême gauche et libertaires à partir de Mai 1968.

C'est aussi durant cette période qu'ont lieu deux guerres importantes auxquelles prend part Israël : celle des Six Jours (juin 1967) et celle du Kippour (octobre 1973).

Comme le souligne Shulamit Volkov : *«En fait, c'est seulement après la victoire israélienne de 1967, quand l'existence d'Israël sembla finalement assurée et que sa politique d'occupation commença à susciter des critiques, que l'antisionisme commença à jouer le rôle d'un code culturel au sein du cadre idéologique de la Nouvelle Gauche, aux Etats-Unis et en Europe. Encore une fois, nous avons affaire à un consensus global au niveau de la production des idées. Ses principales composantes sont l'anticolonialisme, un anticapitalisme vague, mais souvent violent, et une profonde suspicion vis-à-vis de la politique des Etats-Unis, non seulement au Vietnam, mais aussi en Amérique latine. Dans certains pays, ce consensus idéologique a inclus, plus récemment, l'argumentation écologique. Dans l'ensemble, ce n'était plus le vieux consensus antimoderne, même s'il possédait encore quelques similitudes avec son prédécesseur. Le plus important était qu'il n'était plus situé à droite mais à gauche. Mais malgré des différences*

fondamentales, il s'agissait là aussi d'une posture antijuive utilisée pour servir de symbole, d'indication d'appartenance à un camp [celui «de l'anti-impérialisme, de l'anticolonialisme et d'une nouvelle forme d'anticapitalisme», précise l'auteur plus loin], de code culturel. Le consensus idéologique avait été transformé ; son point de focalisation social et politique s'était déplacé ; mais la façon générale dont ce mécanisme opérant était la même sous de nombreux aspects¹.»

C'est dans ce contexte international plus général qu'apparaît une librairie qui s'oppose au maoïsme, au stalinisme et au trotskysme dominants à la «gauche» du PCF. Elle est LE lieu parisien où l'on peut dénicher avant 1968, et même après, beaucoup de livres ou de revues qu'il est impossible de trouver ailleurs, notamment les publications les plus antistaliniennes. C'est aussi parmi les animateurs et les sympathisants de cette librairie que vont naître les premiers doutes sur l'existence des chambres à gaz, la remise en cause de l'antifascisme de gauche, une critique radicale du sionisme, etc. **Dès 1970**, des militants de cette mouvance, dont Jacques Baynac, dénoncent ce qu'ils appellent le «révisonégationnisme».

– 1965

Ouverture de la librairie «La Vieille Taupe» (appelée plus tard «numéro un» pour la différencier du second groupe, portant le même nom, et défendant des positions ouvertement négationnistes à partir de 1979).

Pierre Guillaume et Jacques Baynac attirent des militants comme Gilles Dauvé. Cette librairie vend toutes sortes de livres, revues, brochures, marxistes et anarchistes, mais aussi un fort contingent de livres et revues de droite ou d'extrême droite, anticomunistes sur la Russie, les démocraties populaires, la Chine et les partis communistes. C'est ainsi qu'on trouve de nombreux livres des éditions Les Iles d'Or, la revue *Le Crapouillot* (anticommuniste de droite et parfois antisémite), le bulletin d'esprit très guerre froide *Est-Ouest* et la revue anticomuniste *La Critique sociale*, des auteurs comme Benoist-Méchin, Paul Barton, etc. On trouve le fond des Editions Spartacus, maison très œcuménique puisqu'elle accueille des sociaux-démocrates (Guesde, Jaurès), des marxistes (Luxembourg, Mattick, Korsch, Pannekoek, Trotski, Rubak, Simon, Brendel), des anarchistes (V. Serge, I. Mett, G. Leval, R. Rocker, M. Stirner, D. Guérin), des collectifs ou des individus ultragauches de différentes tendances (J. Camatte, G.

¹ «Readjusting Cultural Codes : Reflections on Anti-Semitism and Anti-Zionism» articles inclus dans l'ouvrage collectif *Anti-Semitism and anti-Zionism in Historical Perspective. Convergence and Divergence*, Routledge 2007.

Dauvé, P. Sabatier, C. Reeve), des antistaliniens de droite (M. Collinet, D. MacDonald) et de gauche (G. Munis).

Bien que, à ma connaissance, l'argument de la «liberté d'expression» totale n'ait pas été officiellement invoqué à l'époque par «La Vieille Taupe n° 1», on peut en voir ici les prémices : la coexistence pacifique, au sein d'une librairie radicale, entre une littérature de gauche, d'extrême gauche, d'ultragauche, des auteurs marxistes et anarchistes, d'un côté, et, de l'autre, toutes sortes de publications favorables à la guerre froide ou fascistes. C'est aujourd'hui ce que nous pouvons observer sur de nombreux sites de la gauche radicale, altermondialistes, autonomes, anarchistes, alternatifs, etc. **En ce sens, «La Vieille Taupe n ° 1» annonce la confusion politique et le relativisme actuels.**

– 14 octobre 1965

Lors d'une réunion des Nations unies, l'URSS demande que «le sionisme, le nazisme et le néonazisme» (dans cet ordre) soient qualifiés comme des crimes racistes.

– 1966

Dans le roman *Treblinka* Jean-François Steiner, comme le souligne Michael Prazan, l'auteur «*ne manque jamais une occasion de souligner la participation des Juifs à leur propre génocide, procédant ainsi à un dévidage de la culpabilité nazie*»; de plus le roman se termine par des «*scènes orgiaques réunissant dans une ultime extase mortelle les internés du camp et les nazis, les victimes et les bourreaux*¹». Continuant Genet, précédant L. Cavani et R.M. Fassbinder, Steiner participe bien de l'esprit du temps, confusionniste et relativiste à la fois.

– 1967

Paul Rassinier publie *Les Responsables de la Seconde Guerre mondiale* aux Nouvelles Editions latines, maison d'édition d'extrême droite qui publie Hitler, Rosenberg, etc. Rassinier reprend ici l'idée de son ami Bardèche, celle du complot juif : «*tous les Juifs du monde, au lieu de rechercher un compromis d'autant plus aisé à trouver que Hitler en recherchait un, passionnèrent le débat en se déclarant aussitôt, et de leur propre aveu, en état de guerre, non seulement avec l'idéologie nazie, ce qui eût été parfaitement légitime et n'eût, au pis-aller, entraîné comme conséquence qu'une discussion académique, mais encore avec l'Allemagne, ce qui supposait une intervention militaire*».

¹Michael Prazan, *L'écriture génocidaire. L'antisémitisme en style et en discours*, Calmann-Lévy, 2005, p. 202.

– 5/10 juin 1967

La Guerre des Six Jours ouvre un fossé durable au sein de la gauche, fossé qui ne fera que s’approfondir pendant les décennies suivantes, entre ceux qui considèrent que

– les Juifs ont le droit d’avoir leur Etat,

– et ceux qui pensent qu’Israël est devenu la «Prusse» du Moyen-Orient (Isaac Deutscher), la tête de pont de l’impérialisme américain. Ceux-ci jugent que sa phase «révolutionnaire» est achevée et que désormais son «exclusivisme, son égoïsme national et son racisme» anti-Arabes ne pourront que croître. Pour le trotskyste Marcel Liebmann, Israël est devenu une «nation ghetto» qui se considère différente sur les plans ethnique et social et politique et est devenu un «élément étranger dans la région¹». Ces militants veulent donc que disparaisse l’Etat d’Israël en tant qu’Etat juif et soutiennent la création d’un Etat binational.

Ce débat se déroule partout en Europe. Comme l’expliquent, par exemple, J. Smith et André Moncourt², l’enthousiasme délirant de la presse de droite allemande, l’attribution à Moshe Dayan du même surnom («le Renard du Désert») qui avait été attribué au maréchal Rommel, les louanges dithyrambiques et parfois même très ambigus en faveur d’Israël, eurent pour principal effet de faire basculer toute la Nouvelle Gauche et l’Opposition extraparlamentaire du côté de l’antisionisme. Selon les auteurs, les militants de l’époque qui se mirent désormais à traiter les Israéliens de «nouveaux nazis» utilisaient une formulation «incorrecte», en partie excusable par le fait qu’ils réagissaient contre une poussée de chauvinisme allemand en faveur d’un «Etat juif raciste» (?). Ce système de défense est évidemment ridicule mais ce qui importe ici c’est de souligner un point de basculement capital dans l’opinion de gauche allemande et européenne.

Sous l’impulsion de Youri Andropov, le chef du KGB, les campagnes antisionistes se développent en URSS et à l’étranger : certains dirigeants soviétiques sont persuadés que le complexe militaro-industriel américain et la presse internationale sont dominés par les Juifs.

Le représentant soviétique à l’ONU déclare, en juin 1967, à propos des Israéliens que ces «agresseurs présomptueux ont repris à leur compte les fameuses théories nazies en matière géopolitique concernant le Lebensraum, l’espace vital, pour installer un “nouvel ordre” et des

¹ Cf. Colin Schindler, *Israel and the European Left*, *op. cit.* et surtout *Le dilemme israélien, un débat entre Juifs de gauche: lettres de Marcel Liebman et Ralph Miliband*, éditions Page deux, 2006.

² *The Red Army Faction, A documentary history. Volume 1 : Projectiles for the people*, PM, 2009, p. 552-553.

“frontières vitales” au Moyen-Orient». Le 6 juin 1967, les *Izvestia* affirment que «même les correspondants occidentaux comparent ces crimes à ceux commis par les nazis dans les territoires occupés pendant la Seconde Guerre mondiale». Le 17 juin 1967 la *Pravda* titre «C’est un génocide !». Le 21 juin, la *Kazakhstanskaya Pravda* publie une caricature représentant Hitler obéissant aux ordres du général Moshe Dayan¹.

François Duprat, idéologue de l’extrême droite française, sent le vent tourner et décide qu’il est important de soutenir le mouvement de libération nationale palestinien. Il crée le Rassemblement pour la Libération de la Palestine.

La négation du judéocide, le soutien aux mouvements palestiniens (y compris des rencontres très concrètes sur le terrain entre organisations fascistes européennes et nationalistes palestiniens) et l’antisémitisme antisioniste entament un long flirt au sein des milieux fascistes.

Flirt qui annonce les convergences actuelles au sein de la blogosphère et dans les manifestations (Parti Anti Sioniste, Gaza Firm, PIR, Collective Cheikh Yassine, etc.)

– Juillet 1967

A la mort de Rassinier, deux cérémonies sont organisées : l’une avec les fascistes Maurice Bardèche et Pierre Sidos à Paris ; l’autre, à Bermont, près de Belfort, avec des représentants de Force Ouvrière (créé grâce à des fonds américains au début de la guerre froide, ce syndicat scissionne de la CGT contrôlée par les staliniens et accueille un patchwork de salariés anticommunistes, socialistes, anarchosyndicalistes et trotskistes) et les socialistes pacifistes de *La voie de la paix*².

– 5 août 1967

La *Sovietskaya Latvia* décrit le sionisme comme une «*Cosa Nostra internationale disposant d’un centre, d’un programme et de fonds communs*».

– 1967/1968

Campagne antisémite dans la Pologne stalinienne menée contre la «cinquième colonne» sioniste. Une purge à grande échelle est menée dans

¹ Cf. Robert Wistrich, *From Ambivalence to Betrayal, The Left, the Jews and Israël*, University of Nebraska Press, 2012, p. 456.

² F. Brayard, *op. cit.*, p. 445 et 446.

le parti, des milliers de Juifs quittent définitivement le pays et les «sionistes» sont rendus responsables de la rébellion étudiante.

– **Mai 1968**

Membre d'un syndicat d'enseignants de gauche (le SNES), Robert Faurisson soutient le Comité d'action lycéen, structure de base et autonome) dans le lycée où il enseigne, à Clermont-Ferrand. Faurisson montre une fois de plus son talent pour pénétrer les cercles de gauche.

Derrière les tentatives de libéralisation du régime stalinien en Tchécoslovaquie, la presse soviétique et la presse de la RDA voient la main du... «sionisme» et accusent les «forces sionistes» d'infiltrer et de contrôler le Parti communiste tchèque. Elles dénoncent Edouard Goldstücker, président de l'Union des écrivains, et Frantisek Kriegel, de l'équipe du réformateur communiste Dubcek, comme des agents de l'American Jewish Joint Distribution Committee, une organisation juive caritative fondée en 1914. Il faut savoir que Goldstücker, communiste depuis les années 30, avait été condamné à mort lors des procès antisémites de 1948, et, sa peine ayant été commuée en prison à vie, il avait été libéré en 1953. Quant à Kriegel, il avait adhéré au PC dans les années 20, combattu dans les Brigades internationales. «Purgé» pour des motifs antisémites dans les années 50, il fut ensuite réhabilité, et était membre du Comité central à l'époque. Plus tard il fut l'un des signataires de la Charte 77.

En Pologne suite aux manifestations étudiantes de à partir de janvier, *«Sous couvert de lutte contre le "sionisme", une campagne d'antisémitisme s'ouvre, qui frappe surtout les juifs occupant des postes élevés dans l'appareil du pouvoir. (...) [Au sein de la police politique] un service est créé pour suivre les questions "sionistes" et alimenter la campagne de propagande. Dans la presse apparaissent force libellés, enquêtes et pseudo-études pour démontrer l'implication des juifs dans le stalinisme, le "revanchisme" ouest-allemand, l'impérialisme et même le nazisme. (...). De fait, comme les précédentes, cette nouvelle campagne de propagande (...) ne mobilise guère que la nomenklatura communiste, celle-là même qui l'a organisée et convoite les places à prendre. Il est vrai que l'exemple vient de haut : déjà, en 1956, Khrouchtchev trouvait excessif le nombre de Juifs dans l'appareil de direction du Parti communiste polonais, un phénomène qu'il comparait à un "virus". A Varsovie, l'ambassade soviétique propageait ces vues en recommandant aux communistes polonais la régulation des cadres "par élimination de l' "excédent de juifs". (...) Lundi 11 mars, l'organe du comité central, Trybuna ludu, publie des noms, de consonance juive pour la plupart, de "meneurs" du mouvement étudiant,*

mentionnant les postes de responsabilités occupés par leurs pères. Des meetings de protestation sont orchestrés dans les usines (...).

Mardi 19 mars, (...) le premier secrétaire du POUP rompt enfin le silence sur la crise et, dans un discours prononcé devant trois mille apparatchiks (...), s'emploie à jeter le discrédit sur le mouvement étudiant. Le mot "sioniste" déclenche à chaque fois un tonnerre d'applaudissements. (...) Gomulka (...) déçoit les attentes de son auditoire en essayant de trier parmi les Juifs (...) : les "sionistes qui font ouvertement allégeance à Israël" sont invités, à mots à peine couverts, à quitter la Pologne ; les "cosmopolites" à l'allégeance partagée entre Israël et la Pologne peuvent rester, mais ne doivent pas travailler dans les domaines "où l'affirmation nationale est essentielle"; les autres, "les plus nombreux (...) qui ont bien mérité de la Pologne populaire", sont félicités de leur loyauté.

(...) Les "Partisans" de Moczar continuent pour leur part de propager la thèse d'un "complot sioniste révisionniste" qui, abondamment illustrée par la presse, sert de fondement à une vaste chasse aux "citoyens d'origine inappropriée", les Juifs, jusque dans l'appareil du pouvoir : une centaine de ministres et hauts fonctionnaires sont limogés et exclus du Parti. Au ministère des Affaires étrangères, 40 % des postes moyens et élevés sont affectés par la purge. A la seule université de Varsovie, près de cent enseignants sont évincés de leurs postes. Des serviteurs du régime, comme le philosophe Adam Schaff, sont sanctionnés, pour la seule raison qu'ils sont juifs. (...) Au total, neuf mille personnes seront, au fil des semaines, écartées des postes généralement élevés qu'ils occupent. Inquiets pour leur avenir en Pologne, la plupart d'entre eux décident de quitter le pays pour Israël ou pour un pays de l'Ouest. Et c'est un exode massif qui s'étale d'avril à juillet 1968 ; on évalue à quinze mille le nombre des partants, la moitié environ de la population juive de Pologne.» (...) [Citation extraite d'un article de Stéphane Meylac «Il y a vingt-cinq ans. La purge antisémite en Pologne», *Le Monde*, 14 décembre 1993.]

– 1969

Le stalinien soviétique Yuri Ivanov publie *Attention au sionisme*, qu'il définit en ces termes : «Le sionisme moderne est l'idéologie, un système ramifié d'organisations et de pratiques politiques au service de la riche bourgeoisie juive qui s'est alliée avec les cercles monopolistes aux Etats-Unis et à d'autres pays. Le sionisme se caractérise surtout par son chauvinisme et son anticommunisme guerriers».

La même année, le **9 novembre 1969**, un groupe intitulé les Tupamaros de Berlin Ouest dépose, pour sa première action après un voyage dans un camp d'entraînement du Fatah en Jordanie, une bombe devant le centre

communautaire juif le jour du 31^e anniversaire de la Nuit de Cristal –bombe fournie par un indic et qui heureusement n’explosa pas.

Quelque temps auparavant, un tract intitulé «Schalom und Napalm» avait annoncé des actions semblables en ces termes : «*Chaque cérémonie mémorielle à Berlin-Ouest et en Allemagne de l’Ouest dissimule le fait que les sionistes répètent tous les jours la Nuit de cristal de 1938 dans les territoires occupés, dans les camps de réfugiés et dans les prisons israéliennes. Les Juifs qui ont été chassés par le fascisme sont devenus eux-mêmes des fascistes et, en collaboration avec le capital américain, ils veulent éradiquer le peuple palestinien. Nous devons détruire le soutien direct qu’apporte l’industrie et le gouvernement allemands à Israël. De cette façon, nous ouvrirons la voie à la victoire du peuple palestinien et à une nouvelle défaite pour l’impérialisme mondial*¹.»

– Janvier 1970

Premiers départs de «La Vieille Taupe n° 1» : Jacques Baynac dénonce, dans des lettres privées à ses camarades, les dangers du «réviso-négationnisme» huit ans avant que le scandale Faurisson n’éclate (cf. Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme*, p. 187). Malheureusement ces lettres n’ont jamais été publiées. Malgré cette prise de position, Baynac continuera à vouloir dialoguer avec Pierre Guillaume pendant les dix années suivantes...

Rappelons que plusieurs livres de Rassinier, d’abord auto-édités puis publiés par des maisons d’édition fascistes, étaient vendus à «La Vieille Taupe n° 1». Tous les membres du collectif pouvaient sinon les lire, du moins les feuilleter d’autant plus qu’ils étaient très visibles sur les étagères.

Selon ce qu’affirme Pierre Guillaume, «*En deux mots, depuis 1970, la Vieille Taupe partageait pour l’essentiel les thèses de Paul Rassinier*» et «*Le Mensonge d’Ulysse fit l’unanimité de la Vieille Taupe pour reconnaître son importance radicale sur tous les plans*».

Dauvé et ses amis réagirent trois ans plus tard, dans «Le Roman de nos origines» (*La Banquise* n° 2) en écrivant que la première affirmation était inexacte et la seconde «très exagérée». «*Quant à la première, les “ thèses ” de Rassinier étaient mal connues, et récemment encore très peu de ceux qui le défendaient avaient lu autre chose que Le Mensonge d’Ulysse et Le Drame des Juifs Européens.*»

Cette explication ne tient pas debout car même *Le Mensonge d’Ulysse* est un ouvrage anticommuniste de droite qui remet en cause l’existence des chambres à gaz et le chiffre de 6 millions de Juifs exterminés par les nazis, livre chaudement approuvé par des antisémites comme Céline et Paraz...

¹ Colin Schindler, *Israel and the European Left*, op. cit.

D'autre part, Rassinier avait publié en 1955-1956, soit dix ans avant, une série d'articles clairement antisémites, sans compter toutes les saloperies que cet individu raconte dans *Ulysse trahi par les siens* (1961), *Le Véritable procès Eichmann ou les vainqueurs incorrigibles* (1962) et *L'Opération Vicair* (1965), ce dernier étant paru à La Table ronde, une maison d'édition ayant pignon sur rue.

La conclusion minimale que nous pouvons tirer de ces informations contradictoires fournies par certains protagonistes est que la Vieille Taupe «n° 1» était déjà, en 1972, un rassemblement d'ultragauches antisémites et non antisémites. Une hypothèse qui pourrait expliquer l'évolution future de certains de ses membres, le silence, la gêne et la confusion des autres..

Le tournage de ce qui deviendra plus tard *Ici et ailleurs*, film de Jean-Luc Godard et Anne-Marie Miéville, commence en février 1970 dans les camps de réfugiés de Gaza, de Cisjordanie et du Liban. L'image de Hitler est associée à celle de Golda Meir dans le film.

– 2 avril 1970

B.M. Fikh écrit dans la *Sovetskaya Belorussia* que Hitler, avec sa théorie de l'espace vital, «n'avait fait que reprendre, sur ce point, l'idée du père du sionisme, Theodor Herzl». C'est ce que Robert Wistrich appelle «l'inversion de l'Holocauste par la Gauche».

– 17 mai 1970

Yevgueni Yevseev écrit dans la *Komsomolskaya Pravda* : «Les sionistes devraient faire édifier un monument en l'honneur d'Hitler. Après tout, c'est le Führer enragé qui, dans Mein Kampf, a posé les bases du dogme sioniste, l'existence d'un "peuple juif international" et de la "race juive"¹.»

– 1971

Yevgueni Yevseev, chercheur au prestigieux Institut de philosophie de l'Académie soviétique des sciences, publie *Le fascisme à l'étoile bleue*. Ce spécialiste dont les articles sont régulièrement reproduits dans la presse dévoile «le vrai visage du sionisme», «le dogme chauvin et raciste du peuple élu» et il considère que le sionisme est une variété de fascisme. Le livre se vend à 75 000 exemplaires et bénéficie de très bonnes critiques².

¹ Cf. Robert Wistrich, *From Ambivalence to Betrayal, The Left, the Jews and Israël*, University of Nebraska Press, 2012, p. 456.

² Cf. William Korey, *Russian Antisemitism, Pamyat, and the Demonization of Zionism*, Harwood Academic Publishers, 1995.

La même année, Gilles Dauvé, membre du groupe de La Vieille Taupe, réédite... «*Auschwitz ou le Grand Alibi*» et cette réédition est tout sauf innocente d'un point de vue politique, étant donné son contenu. «*Comprendre comment on avait utilisé, voire grossi, les atrocités nazies, pour justifier la guerre et l'après-guerre, aidait à mieux comprendre la fausse opposition démocratie-fascisme. Ce fut pour cette raison que nous avons republié un article de Programme Communiste: "Auschwitz ou le grand alibi", en 1971 et 1974*», expliquent Dauvé et ses amis dans «Le roman de nos origines». Comme nous l'avons vu, il n'est pas du tout évident que cet article du Parti communiste internationaliste aide vraiment à comprendre ce qu'est la démocratie et ce qu'est le fascisme.

– 1972

Création de la revue *Le Mouvement communiste* par Pierre Guillaume et Gilles Dauvé.

Sortie de *Portier de nuit* de Liliana Cavani qui, comme d'autres films des années 70, brouille les frontières entre déportés et nazis. Primo Levi réagit en ces termes : «*Je sais que les assassins ont existé, pas seulement en Allemagne, et qu'ils existent encore, retraités ou en service, et que les confondre avec leurs victimes est une maladie morale ou une coquetterie esthétique ou signe sinistre de complicité ; c'est surtout un précieux service rendu (volontairement ou non) à ceux qui nient la vérité.*»

Michael Prazan restitue le contexte plus général de ce film et d'autres œuvres romanesques ou cinématographiques : «*(...) dès le lendemain de la capitulation allemande, à travers la structuration du discours négationniste ou les procédés d'inversions sémantiques et symboliques dont Jean Genet, avec son roman Pompes funèbres (...) est sans doute l'un des pionniers*» on assiste à une mise en place d'un discours confusionniste, potentiellement antisémite et plutôt de gauche. «*Ce discours prend de l'ampleur dans les décennies suivantes avant d'être plus largement diffusé dans les années 60/70, porté par une partie de la génération du baby-boom, génération tentée par le vertige de la radicalité, et qui, bien qu'elle n'ait pas connu les événements de la Seconde Guerre mondiale, porte le fardeau d'une culpabilité dont elle s'évertue, à force d'artifices esthétiques et de constructions symboliques ou subversives, à tailler en pièces l'héritage. On comprend mieux, dès lors, la multiplication des œuvres mettant en scène des Juifs et des nazis (ou éventuellement leurs avatars symboliques) et qui, par l'intervention d'une fantasmagorie sexuelle – très certainement l'une des obsessions philosophiques et esthétiques de l'époque – tente de créer un pont entre la victime et son bourreau, un langage commun qui permettrait ainsi de relativiser l'inhumanité ou la spécificité du crime (la*

Shoah) commis. De telles œuvres, un tel discours, un tel imaginaire, proviennent ou sont récupérés par une fraction de la jeunesse des anciens pays de l'Axe, l'Allemagne, l'Italie et le Japon. La France également, dans la mesure ambiguë de sa politique collaborationniste¹.»

– 30 mai 1972

Attaque à la grenade menée conjointement par trois militants de l'Armée rouge japonaise, soutenus par le FPLP, contre des passagers de toute nationalité et de toute religion à l'aéroport de Lod de Tel-Aviv. 26 morts, 80 blessés.

– 5 septembre 1972

Septembre Noir prend en otages neuf athlètes israéliens lors des Jeux Olympiques de Munich.

A ce sujet, l'écrivain Jean Genet se distingue par ses insinuations antisémites : *«Si le drame de Munich souleva une telle tempête de protestations, ce ne fut pas en vertu des Jeux eux-mêmes, mais à cause de la presse occidentale, plus ou moins directement liée à Tel-Aviv par une organisation complexe de directeurs de publication, de rédacteurs en chef et de journalistes.»*

– 15 décembre 1972

La librairie La Vieille Taupe «n° 1» ferme mais les membres du groupe continuent à entretenir des liens d'amitié et à organiser des discussions politiques entre eux.

La fermeture de La Vieille Taupe constitue peut-être la fin d'un cycle, celui des années 1965-1972, comme l'indique Serge Quadruppani dans son Catalogue du prêt à penser (1983), lorsqu'il écrit que *«les réformismes radicaux (féminisme, écologie, autogestion d'entreprises) se substituèrent à la perspective de la révolution»* environ quatre ans après Mai 1968.

Parution en URSS du livre de V. Boshakov, *Le sionisme au service de l'anticommunisme*, dans lequel on peut lire des bobards du type : *«La majorité [des 17 sociétés les plus importantes de Wall Street] sont partiellement ou entièrement entre les mains de la puissante bourgeoisie juive américaine.»* *«Il est très compliqué d'analyser le labyrinthe constitué par le sionisme international. Cela s'explique par plusieurs facteurs dont le premier est le fait que le caractère secret de sa structure organisationnelle est soigneusement dissimulé aux yeux des non-initiés.»* *«La grande*

¹ Michael Prazan, *L'écriture génocidaire. L'antisémitisme en style et en discours*, Calmann-Lévy, 2005, p. 193.

entreprise sioniste internationale (...) avec ses innombrables branches et filiales (...) constitue l'une des unités les plus puissantes du capital financier.» «On sait aujourd'hui que les sionistes polonais qui se sont ensuite enfuis en Israël ont travaillé en coopération étroite avec la Gestapo et les services d'espionnage de l'armée allemande durant la guerre.» Et encore plus ignoble : «Avec l'aide des nazis, la "sélection" des colons, les citoyens du futur Israël, put se mettre en place. Les "poussières du vieux monde" se transformèrent dans les cendres des camps de concentration¹.»

Sous le nom de Jean Barrot, Gilles Dauvé publie deux livres *Le Mouvement communiste* et *Communisme et question russe*.

– 1973

URSS, magazine de l'ambassade d'URSS en France, et dont le responsable de publication est un député du PCF, se voit traîner en justice² à cause d'un article reprenant mot pour mot certains passages du *Protocole des Sages de Sion*, en ayant seulement remplacé le mot «juif» par «sioniste».

La même année, paraissent deux ouvrages collectifs en URSS : le premier sous la direction de I. Mints, *Le sionisme théorie et pratique*, le second sous la direction de M. Davydov, *Nos opinions critiques sur le sionisme*, qui constituent de véritables anthologies de l'antisémitisme et de l'antisionisme antisémite de gauche³ :

– les sionistes, durant la guerre civile, «agirent comme des alliés de la contre-révolution (...). Ils créèrent des unités militaires sionistes qui conduisirent une lutte armée contre la république soviétique» (l'auteur ne mentionne pas les unités sionistes qui combattirent dans l'Armée rouge aux côtés des bolcheviks) ;

– A la fin des années 40 et au début des années 50, «des agents secrets du sionisme stimulèrent la peur chez les Juifs de Syrie, de Libye, de Tunisie, du Liban, d'Algérie, du Maroc et d'Égypte, pays dans lesquels des

¹ Stan Crooke, *op. cit.*

² Colin Schindler, *Israel and the European Left, op. cit.*

³ Toutes les citations proviennent des articles de Stan Crooke, membre de l'Alliance for Workers Liberty :

«The Stalinist roots of Left antisemitism» <http://www.workersliberty.org/system/files/wl10stalinismantisemitism.pdf> et «The Stalinist roots of Left antizionism» en deux parties <http://www.workersliberty.org/story/2004/02/24/stalinist-roots-left-anti-zionism-1> <http://www.workersliberty.org/story/2004/02/24/stalinist-roots-left-anti-zionism-2>

communautés entières partirent [pour Israël] (...) Durant plusieurs années, les sionistes alimentèrent et provoquèrent, de toutes les façons possibles, des “activités antisémites utiles” qui aidèrent à promouvoir l’exil de masse de centaines de milliers de juifs croyants hors des pays arabes» ;

– «En ce qui concerne la théorie de la “pureté raciale”, les traités sur les peuples “inférieurs” et “supérieurs”, les concepts de l’ “Aryen” et du “Surhomme”, il existe beaucoup de points communs entre les sionistes et les fascistes». Les théories des «idéologues du sionisme» n’étaient absolument pas différentes «des théories sur l’exclusivité raciale qu’on trouve dans les œuvres de Hitler, de Rosenberg et d’autres théoriciens fascistes».

– 1974

Robert Faurisson écrit des lettres à plusieurs journaux niant l’existence des chambres à gaz, en indiquant à chaque fois, à côté de sa signature, qu’il est membre du SNESUP, syndicat d’enseignants de gauche (dont le dirigeant Alain Geismar fut une des figures de Mai 1968 puis un dirigeant de la Gauche prolétarienne maoïste avant de devenir inspecteur de l’Education nationale). Cette indication d’appartenance syndicale est un bon moyen de propager la confusion politique extrême droite/extrême gauche. Faurisson diffuse de plus en plus ouvertement ses idées négationnistes parmi ses étudiants.

– 1975

L’ONU adopte la résolution 7770 selon laquelle le sionisme est «une forme de racisme et de discrimination raciale». Bien que l’ONU soit considérée comme un «machin» (dixit de Gaulle) ou une «caverne de brigands» (Lénine pour la SDN), cette résolution légitime et dynamise l’antisionisme à l’échelle internationale. Elle sera abrogée en 1991, mais l’argumentation des antisionistes n’en sera pas affectée, bien au contraire.

La même année Rainer-Werner Fassbinder écrit et fait représenter *Les ordures, la ville, la mort* où un proxénète nommé A., et appelé par tous les personnages de la pièce «le Juif riche» «renoue avec un antisémitisme traditionnel (le Juif de la pièce incarne tout à la fois le Juif usurier de la tradition antisémite, et le capitalisme triomphant conspué par la génération des années 60) juxtaposant certains thèmes déjà cités (prostitution, nazisme, homosexualité, violence et barbarie, sadomasochisme, politique, histoire, etc. (...) Passer outre l’antisémitisme, jouer avec ses clichés “tabous” dans la RFA des années 70, est bien, ici, la démarche assumée par Fassbinder¹.»

¹ M. Prazan, *L’écriture génocidaire*, *op. cit.*

La même année sort *Salo ou les 120 journées de Sodome*, un film de Pier Paolo Pasolini qui joue avec «*l'image taboue du plaisir dans le camp d'extermination, du camp comme argument esthétique, érotique et subversif, qui donne à voir (ou à imaginer) toutes les déviances sexuelles*¹».

– 1975

V. Skurlatov publie en URSS *Le sionisme et l'apartheid*, ouvrage dans lequel il affirme : «*Les doctrines raciales biologiques, selon lesquelles les êtres humains sont divisés entre, d'un côté, le "peuple élu" et de l'autre les goyim, ont été transformées en une idéologie et une politique étatiques officielles en Israël et en Afrique du Sud, où les individus "inférieurs" sont séparés par la force des individus "supérieurs". Voilà ce qu'est l'apartheid.*» «*Dès 1945, les émigrants juifs [en Afrique du Sud], avec le soutien du Capital sioniste international, occupèrent rapidement les positions clés dans l'économie et le commerce et commencèrent à tirer profit du système d'inégalité raciale qui dominait dans ce pays.*» «*Les représentants du capital sioniste international aspirent ouvertement à dominer le monde, même s'ils masquent leurs ambitions de conquête de la planète par de vagues phrases sur le "socialisme éthique"*².»

– 1976

Sous le nom de Jean Barrot, Gilles Dauvé publie avec Denis Authier *La Gauche communiste en Allemagne, 1918-1921* chez Payot. Denis Authier fera partie de «*La Vieille Taupe n° 2*» qui regroupera, après 1980, une partie des ultragauches négationnistes.

La même année paraît en URSS un ouvrage antisémite de R. Brodsky et Y. Shulmeister, *Le sionisme, un instrument de la réaction*, dans lequel les auteurs écrivent : «*Les plans des dirigeants fascistes et sionistes coïncidèrent: les fascistes prévoyaient d'expulser les Juifs de l'"espace vital" allemand et les sionistes voulaient réaliser leur objectif sur le dos de ces Juifs qui étaient expulsés*³.» L'attitude des sionistes était de laisser «*des millions [de Juifs] périr dans le sang à condition qu'ils aient la voie libre pour que des centaines de milliers se rendent en Palestine*» (idem).

– 27 juin 1976

Détournement d'un avion d'Air France par des membres du FPLP et deux membres des Cellules Révolutionnaires : Wilfred Böse et Brigitte

¹ M. Prazan, *L'écriture génocidaire*, *op. cit.*

² Cité dans Stan Crooke, *op. cit.*

³ Cité dans Stan Crooke, *op. cit.*

Kuhlman. Les militants des CR laissent débarquer la plupart des non-Juifs et gardent tous les Juifs en otages (85), acte que Indymedia en langue espagnole qualifie délicatement d'«opération mal organisée» !!! Quant à *Libération*, le lendemain de la libération des otages par un commando israélien, il titra «Championnat du terrorisme : Israël en tête»...

Comme le soulignent J. Smith et André Moncourt (*op. cit.* p. 440), la plupart des Allemands, y compris l'hebdomadaire *Der Spiegel* qui y vit une tactique sophistiquée, ne distinguèrent pas en quoi cet acte avait une dimension antisémite. D'ailleurs, Böse lui-même n'était pas antisémite puisqu'il passa beaucoup de temps à rassurer une passagère survivante de l'Holocauste qui se trouvait à bord, lui promettant qu'il ne la tuerait pas. De plus, lorsque le commando israélien fit irruption dans l'avion, il ne fit pas feu sur les passagers qu'il tenait pourtant en joue¹.

Il faudra des années pour que le débat sur cette décision de séparer les passagers juifs des passagers non juifs ait lieu dans l'extrême gauche et les milieux «radicaux» en Allemagne. Les Cellules révolutionnaires évoqueront ce sujet en 1992, mettant en avant le fait qu'à l'époque leurs militants étaient seulement préoccupés par la mort de leurs deux camarades, l'analyse de leur échec militaire, etc.

Ainsi que le remarquent J. Smith et A. Moncourt, au sujet d'Ulrike Meinhof, et de la façon dont quelques phrases d'une de ses déclarations rapportées par un journaliste à propos de l'attentat de Munich furent transformées en propos antisémites, l'extrême gauche et les radicaux extraparlamentaires allemands de ces années-là n'avaient absolument pas saisi la spécificité génocidaire antijuive du nazisme. «*Certains radicaux, y compris la RAF, semblaient souvent ne voir dans le Troisième Reich qu'une forme d'hypercapitalisme, à laquelle il suffisait d'opposer une solution simple : celle d'un hyper-anticapitalisme*» (*op. cit.*, p. 198). Et dans une note du second volume (*The Red Army Faction. A documentary history. Volume 2 : Dancing with imperialism*), Smith et Moncourt ajoutent même que jusqu'à aujourd'hui (2013 !) la gauche radicale allemande discute pour savoir si l'intention des «guérilleros» était de «mettre à part les Juifs ou bien les Israéliens»... Le fait que cette sorte de «débat» sinistre sur la responsabilité collective d'otages civils juifs (israéliens ou pas) n'ait pas été encore tranché dans l'extrême gauche est très inquiétant...

1976-1977 : lancement de la «Nouvelle philosophie» grâce à Bernard-Henri Lévy, qui deviendra célèbre sous ses initiales : BHL avec ses compères A. Glucksman, C. Jambet, G. Lardreau et quelques autres.

¹ M. Prazan, *L'écriture génocidaire*, *op. cit.*, p. 207.

Comme l'explique Serge Quadrupani dans le *Catalogue du prêt à penser*, «*L'éloge de la révolte, rebaptisée rébellion va remplir une fonction bien particulière. Tout effort de critique du monde dans sa totalité ne peut aboutir qu'au totalitarisme ; à l'ouest toute perspective révolutionnaire est condamnable, parce qu'antidémocratique : tel est le discours du personnel politique de droite et de gauche, et des intellectuels défenseurs d'une démocratie capitaliste conçue comme éternelle. Toute l'originalité des nouveaux philosophes fut d'apporter la caution d'une "rébellion" à ce point de vue dominant, dont l'éminent interprète fut Raymond Aron.*»

– 1977

Dans les années 70, Roger Garaudy découvre les horreurs de l'esclavage et commence à établir une hiérarchie numérique dans les crimes contre l'humanité (traite des Noirs = 100 millions de morts – chiffre d'ailleurs faux – et judéocide = 6 millions). Son tiersmondisme de plus en plus prononcé l'amène sur une voie qui le conduira à minimiser l'Holocauste. Son trajet intellectuel et politique est celui de beaucoup de gauchistes des années 70 et correspond à celui de beaucoup de militants à la fin du XX^e siècle et au XXI^e siècle, sous l'influence de l'altermondialisme, du postmodernisme, des études postcoloniales et devant la politique de plus en plus expansionniste de l'Etat israélien et ses crimes de guerre.

1977 est aussi l'année où la droite israélienne (le Likoud, créé en 1973, et héritier à la fois de la droite révisionniste de Jabotinski et surtout du Herout de Begin) prend le pouvoir pour la première fois depuis 1948. Le fait que la plupart des gouvernements israéliens depuis 47 ans aient été dominés par la droite alliée à l'extrême droite et aux partis fondamentalistes religieux a évidemment renforcé et légitimé de plus en plus l'antisionisme de gauche, facilitant les tendances antisémites de gauche.

IV. 1978-1983 :

- Les convergences entre certains négationnistes et une poignée d'ultragauches se matérialisent.
- Le négationnisme bénéficie d'une publicité exceptionnelle grâce à l'appui des grands médias.
- Le relativisme triomphe sur toutes les questions politiques et sociales.
- Le MRAP change de nom et supprime la mention de l'antisémitisme dans son appellation.
- L'Iran devient une république islamique, soutenue par certains intellectuels de gauche français comme Michel Foucault¹. Ce pays deviendra bientôt un ardent propagateur de l'antisionisme, de l'antisémitisme et du négationnisme.

L'affaire Faurisson déclenche une décennie de polémiques au sein de l'extrême et de l'ultragauche, mais aussi au sein des médias. Aucune des personnes directement impliquées ne sortira indemne de ces discussions. Des amitiés se muent en haines durables, une poignée de militants passent lentement de l'ultragauche à l'extrême droite. Ces années ne sont pas simplement celles de polémiques politiques fratricides dans un milieu minuscule, elles sont aussi celles où triomphent les «nouveaux philosophes», où commencent à se diffuser les discours sur le respect de la «différence», les idéologies multiculturalistes et identitaires, l'antiracisme à la sauce social-démocrate, où se répand de plus en plus l'équation communisme=nazisme, etc. Bref, la confusion s'installe et le relativisme antirévolutionnaire triomphe en adoptant fréquemment une rhétorique souvent radicale.

¹ Sartre et Beauvoir faisaient partie du comité de soutien à Khomeiny lorsque celui-ci se trouvait en exil en France. Une forte délégation de féministes françaises se rendit en Iran en mars 1979, découvrant alors qu'elles devraient porter le voile si elles voulaient rencontrer l'ayatollah Khomein ! Elles durent téléphoner à Beauvoir pour savoir quelle décision prendre et la compagne de Sartre leur suggéra de refuser. Cf. les précisions et le droit de réponse de Michel Contat à la fin de l'article de Daniel Salvatore Schiffer qui comprenait de grossières inexactitudes mais frappait sur un point sensible http://www.lepoint.fr/invites-du-point/daniel-salvatore-schiffer/iran-quand-les-intellectuels-francais-encensaient-les-fous-d-allah-12-02-2013-1626554_1446.php

– 1978

Faurisson commence une carrière à l'Université Lyon 2. Il déclare que les chambres à gaz nazies sont une «légende» lors d'un colloque universitaire qui se tient à la fin de janvier 1978.

– 28 mai 1978

Faurisson diffuse un texte négationniste dans lequel il affirme : «*Le nombre des Juifs "exterminés" par Hitler ou "victimes du génocide" s'élève heureusement à ZERO*» (les guillemets «ironiques» sont évidemment de Faurisson).

– Juin 1978

Faurisson publie un article «apolitique» (sic !) dans la revue fasciste *Défense de l'Occident* sur «Le Problème des chambres à gaz» (il avait déjà pondu un article l'année précédente dans la même revue fasciste).

– Juin 1978

Le MRAP, Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix devient le Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples, sous prétexte que le racisme «engloberait» l'antisémitisme et que le judéocide aurait eu lieu il y a longtemps ! Ce mouvement étant sous forte influence du PCF, du moins à l'époque, on peut s'interroger sur la signification réelle de ce changement.

Comme le souligne justement une représentante du bureau de Grenoble à l'époque (Laure Fresneau), cela ne correspondait-t-il pas à la volonté de l'URSS de nier l'antisémitisme dans les pays prétendument «socialistes» et cela ne donnait-il pas un blanc-seing aux staliniens soviétiques qui dénonçaient à l'époque, le «cosmopolitisme», le «hooliganisme», le «parasitisme social», termes codés pour qualifier les Juifs, notamment quand ils étaient «sionistes»? De plus, écrivit-elle, «*tout autant que discriminé, le Juif est nié comme Juif. C'est lui refuser son identité, que de nier le racisme spécifique qui pèse sur lui*» (<http://archives.mrap.fr/images/e/ec/Pourmaintien.pdf>).

Le MRAP a donc un rôle pionnier et une responsabilité particulière dans la confusion actuelle à gauche et à l'extrême gauche sur l'antisémitisme.

– 28 octobre 1978

Darquier de Pellepoix, commissaire général aux questions juives à partir de mai 1942, et réfugié en Espagne, donne une interview à *L'Express*, interview dans laquelle il déclare : «*Je vais vous dire, moi, ce qui s'est exactement passé à Auschwitz. On a gazé. Oui, c'est vrai. Mais on a gazé*»

les poux.» C'est cette déclaration qui permet à Faurisson de s'immiscer dans le «débat»...

– **16 novembre 1978**

Le quotidien «*Le Matin de Paris*» dénonce l'intervention négationniste du professeur Faurisson en janvier 1978, lors d'un colloque à Lyon «Eglises et chrétiens de France dans la Seconde Guerre mondiale». L'article du *Matin* arbore un titre sensationnaliste et racoleur : «*Les chambres à gaz : ça n'existe pas !*»

– **Novembre 1978**

Jean Gabriel Cohn-Bendit (anarchiste et frère de Daniel Cohn-Bendit ancien leader du mouvement de mai), Hervé Denes et Pierre Guillaume rencontrent Faurisson (selon l'historienne Valérie Igounet). A l'époque, vu la médiatisation des propos de Faurisson dans *Le matin de Paris* puis plus tard dans *Le Monde* (médiatisation qui a déclenché cette prise de contact), il est impossible d'ignorer la teneur antisémite de ses propos, même si l'on peut supposer que, au départ, le trio ultragauche ci-dessus mentionné ne connaissait pas les engagements pro-OAS de Faurisson et ses amitiés avec plusieurs collaborateurs vichystes.

– **28 décembre 1978**

Le Monde, LE journal «respectable» des élites politiques françaises, publie une lettre de Faurisson sur «Le problème des chambres à gaz ou la rumeur d'Auschwitz», inspirée par son article paru dans la revue fasciste *Défense de l'Occident*.

«*En 1978-1979, pendant quelques mois, on s'est posé des questions sur Faurisson, admettra Serge Quadruppani quelques années plus tard. Il avait été légitimé, nous avons cru qu'un vrai débat historique s'instaurait. Mais sa rencontre nous a vite refroidis.*» (*Libération*, 21 août 1996). Quand on lit cette phrase, on peut en déduire que Gilles Dauvé et Serge Quadruppani (que désigne ce «on» et ce «nous» ?) ont rencontré Faurisson au moins une fois, sans doute plusieurs, sinon Quadruppani n'aurait pas écrit «vite» mais «immédiatement». Mais Quadruppani nie avoir jamais rencontré Faurisson. Quant à Dauvé il ne fournit aucune explication sur ces rencontres, leur fréquence, les participants, etc.

Précisons que la revue fasciste *Défense de l'Occident* se trouvait en vente, bien en vue dans tous les kiosques du Quartier latin. Il n'était donc pas très difficile de vérifier qui étaient les amis du sieur Faurisson, quelles qu'aient été ses proclamations «apolitiques» à l'époque devant un public ultragauche...

Enfin, on peut se demander par qui, selon Quadruppani, Faurisson aurait soudain été «légitimé». Par la rédaction du *Monde* soucieuse de défense de la liberté d'expression des fascistes, ou par la communauté des historiens de la Seconde Guerre mondiale ? Poser la question c'est y répondre...

«*On se disait que quelqu'un qui subit un battage médiatique peut avoir mis le doigt sur quelque chose de juste*», ajoute Quadruppani, selon *Libération*. Curieuse phrase, sans doute extraite d'une explication plus sophistiquée mais qui, présentée isolément, donne l'impression aux lecteurs que ce tenant de la théorie du spectacle serait bien naïf.

LES EXPLICATIONS EMBARRASSEES DU JOURNAL *LE MONDE* TRENTE-QUATRE ANS PLUS TARD

On consultera à ce sujet l'article d'Ariane Chemin¹ qui présente un argumentaire de défense assez étonnant :

1) Il s'agissait de respecter la liberté d'expression d'un brave abonné inconnu – mais quand même maître de conférences – qui harcelait *Le Monde* de ses courriers; «*Au journal, le grand débat, c'était la liberté d'expression, se souvient aujourd'hui Bruno Frappat. Dans l'après-Mai 68, l'ouverture d'esprit et l'humanisme étaient nos guides.*» Et le chapeau au-dessus de la lettre de Faurisson d'expliquer : «*M. Robert Faurisson a, dans une certaine mesure, réussi. Nul n'ignore plus, à l'en croire, qu'il n'y a jamais eu de chambres à gaz dans les camps de concentration. (...) Aussi aberrante que puisse paraître [cette] thèse, elle a jeté quelque trouble, dans les jeunes générations notamment, peu disposées à accepter sans inventaire les idées acquises. Pour plusieurs de nos lecteurs, il était indispensable de juger sur pièces.*»

Donc un fasciste a le droit de dire n'importe quoi dans le quotidien «de référence» de la bourgeoisie française, et, puisque les jeunes sont rétifs à l'autorité, on leur refile de la daube négationniste, qu'on présente sur la même page que les textes de deux spécialistes de l'univers concentrationnaire : Georges Wellers et Olga Wurmser-Migot. Et ensuite

¹ http://www.lemonde.fr/actualite-medias/article/2012/08/20/le-jour-ou-le-monde-a-publie-la-tribune-de-faurisson_1747809_3236.html

on inaugure un feuilleton intitulé «Le débat sur les “chambres à gaz”», guillemets négationnistes inclus et offerts en prime. Le piège relativiste a parfaitement fonctionné, mais cela *Le Monde* a du mal à le reconnaître, même en 2012.

2) A l'époque les recherches sur le judéocide étaient peu développées en France. «Si *Le Monde* semble perdu, c'est aussi parce que, à la fin des années 1970, il n'y a pas encore de travaux de référence et de spécialistes faisant autorité», rappelle Laurent Joly. Dans une conférence devant les militants du PIR¹ l'intellectuel trotskisant Enzo Traverso avance l'hypothèse que, dans les années 50, personne n'aurait été choqué si un homme politique avait affirmé, à l'époque, que «la Shoah était un détail de l'Histoire». Je me permets d'en douter mais le plus important n'est pas là : Traverso ne dit pas que si les déportés juifs n'ont pas mis en avant leur spécificité, c'est qu'ils y furent contraints sous la pression des staliniens...

La bibliographie partielle que nous reproduisons plus loin montre qu'on n'était quand même pas tout à fait ignare sur le sujet, même s'il est vrai que les recherches se sont beaucoup développées dans les années 80 et 90.

3) Raoul Hilberg ne fut traduit qu'en 1988 (la première version de ce livre parut pourtant en anglais en 1961 et Rassinier, le mentor de Faurisson, l'avait lu, contrairement aux journalistes du *Monde*). Quant au livre de Michael Marrus et Robert Paxton, *Vichy et les juifs*, il est exact qu'il fut publié en anglais en 1981 et traduit en français la même année.

4) On ne connaissait pas le passé de Faurisson. «N'oublions pas que Faurisson était un universitaire, faisait profession d'apolitisme et avançait masqué», rappelle Valérie Igounet pour venir au secours du *Monde*.

Le fait d'ignorer les travaux parus dans d'autres langues que le français sur le judéocide montre bien les limites d'un journal comme *Le Monde* qui n'avait donc pas un seul journaliste lisant d'autres langues que le français (!) et n'était même pas capable de payer des pigistes pour lire les livres importants parus à l'étranger sur l'Holocauste (!)...

Quant à ne pas savoir qui était Robert Faurisson, en quoi consiste le métier de journaliste si ce n'est de mener des enquêtes ? Ariane Chemin souligne involontairement l'incompétence (ou plutôt les choix politiques) des journalistes mais aussi des universitaires français qui n'ont pas su **en trente ans** écrire des livres et constituer un stock d'articles suffisamment solides pour contrer l'argumentaire d'un fasciste... Ou bien tout cela viendrait-il de leurs réticences à s'attaquer à la question du fascisme français ?

¹ indigenes-republique.fr/intervention-de-enzo-traverso-lors-de-la-conference-pour-une-lecture-decoloniale-de-la-shoah/

Seul le premier argument, celui de la «liberté d'expression», pourrait tenir la route si on ignorait comment les fascistes se servent de cette fameuse liberté. Or, *Nuremberg et la Terre promise* de Maurice Bardèche fut publié en 1948. Trente ans plus tard, les journalistes du *Monde* ne pouvaient plus se retrancher derrière l'inexpérience et la naïveté. Cela faisait trois décennies que les néonazis allemands essayaient de gommer l'existence des camps et des fours crématoires, soutenus par l'extrême droite française.

– 1979 : lancement de la Nouvelle Droite qui, s'appuyant sur le GRECE, le Club de l'Horloge, tentera d'influencer le RPR gaulliste. Alain de Benoist lance son opération de confusion et souligne ses convergences avec la Nouvelle Gauche : *«refus du totalitarisme, critique de la société du spectacle et de l'économisme marchand, remise en cause de l'hégémonie des superpuissances, recours aux cultures populaires, désir d'enracinement»* (in S. Quadrupani, *Catalogue... op. cit.*). Le fasciste de Benoist montre bien comme l'extrême droite veut récupérer toute une partie de la critique situationniste, voire gauchiste du système capitaliste.

– 9 janvier 1979

Pierre Guillaume écrit une lettre (*«Connaissez-vous Rassinier ?»*), accompagnée de plusieurs autres signatures, au quotidien *«Libération»* pour prendre sa défense, en le présentant comme un brave type qui vient de la gauche et qui était un socialiste et un pacifiste quand il a écrit *Les mensonges d'Ulysse*. Selon le négationniste Serge Thion, cette lettre ouverte aurait été soutenue par Gilles Dauvé, Allain Caillié et Jean-Pierre Carasso.

Dans *«Le Roman de nos origines»*, Dauvé et ses amis expliquent seulement : *«Certains de ceux qui rédigent La Banquise ont donné leur signature à cette lettre parue sous le titre "Connaissez-vous Rassinier?" Aujourd'hui, nous considérons qu'avoir donné ces signatures fut une première erreur, pour plusieurs raisons, dont la principale est que cette lettre visait avant tout à préparer le "débat". En effet, de quel débat s'agissait-il? La version officielle et l'opinion courante affirment que les nazis ont délibérément massacré des Juifs. Les "révisionnistes" à la Faurisson répliquent que les déportés sont morts de faim, de maladie, etc. Au lieu de mettre un pied dans ce débat, comme nous le fîmes, au lieu de s'y perdre, comme le firent quelques révolutionnaires, nous eussions tous été mieux avisés de répondre: "Ce débat est faussé. Nous ne deviendrons pas plus des spécialistes du Zyklon B que nous n'avons réclamé en 1977 de*

procéder nous-mêmes à l'autopsie de Baader. Un très grand nombre (que nous vous laissons fixer) de Juifs, et Baader et ses camarades ont été tués par l'Etat allemand et le système capitaliste mondial.»

On remarquera la désinvolture de l'expression «un très grand nombre de Juifs (que nous vous laissons fixer)» et le flou artistique de l'allusion au fait que les Juifs furent «tués par l'Etat allemand et le système capitaliste mondial». Mais surtout la revue passe sous silence, dans ce passage, la falsification à laquelle se livrèrent Guillaume et certains des futurs membres de *La Banquise* en dissimulant l'antisémitisme de Rassinier et ses liens avec l'extrême droite depuis 1950. Plus exactement ces informations n'apparaissent que plus loin dans «Le Roman de nos origines», puisque les auteurs expliquent à propos de Rassinier «*Il a fini par mettre son pacifisme au service du camp occidental de la guerre froide, et plus particulièrement de l'extrême droite. (...) Le soi-disant antiraciste Rassinier, qui trouve à juste titre dégoûtant le discours stalinien de l'Humanité, n'est pas gêné d'écrire en 1963-64 dans un torchon comme Rivarol où s'étale à longueur de colonnes le racisme le plus graveleux. (...) Les "Juifs" permettent à Rassinier de reprendre à son compte une vision du monde bien connue: la vieille tradition, étrangère à la critique révolutionnaire, qui explique la politique mondiale par les manigances d'un réseau international de financiers et de marchands d'armes tirant toutes les ficelles. Rassinier rejoint ceux qui identifient ce réseau avec la "communauté" transnationale juive, opposant le "capitalisme international" à l'industrie et au travail national.»*

Tout est dit sur Rassinier dans ce texte de *La Banquise* en 1983, mais bien trop tard. Le mal est fait : pendant plusieurs années les ultragauches de La Vieille Taupe n° 1 ont recommandé la lecture des livres antisémites, anticomunistes, profascistes de Rassinier en prétendant que l'intérêt de Rassinier résidait «*dans son refus de la propagande de guerre*» et qu'il «*tranch[ait] sur la plupart des écrits de concentrationnaire et sur le délire de certains*» («Le roman de nos origines»). Mais quelques lignes plus loin, les mêmes dialecticiens subtils reconnaissent que Rassinier «débloque» quand il se «met à expliquer la guerre et la question juive». Donc pour combattre des écrits délirants sur «la propagande de guerre» on recommande la lecture d'autres écrits rédigés par un fasciste antisémite qui «débloque» ?

Pierre Guillaume enverra d'autres lettres qui paraîtront dans le courrier des lecteurs de *Libération*, suivant ainsi l'exemple de son mentor Faurisson qui harcelait *Le Monde* avec ses courriers.

Dans «Connaissez-vous Rassinier ?», Guillaume commence par condamner les déclarations de Darquier de Pellepoix et ajoute même qu'il faudrait «*l'empêcher de nuire*» s'il récidivait (il se place donc dans le camp

antifasciste qu'il déteste...); il embraie ensuite en affirmant qu'il ne connaît rien des thèses de Faurisson et attend que le scandale s'apaise pour en prendre connaissance (une pirouette dont les négationnistes seront très friands); puis il passe au plat de résistance, sa défense inconditionnelle de Rassinier.

Selon Pierre Guillaume, la lecture des ouvrages de Rassinier est «bouleversante» et ses livres ne contiennent aucune falsification. De plus, invoquant le témoignage de René Lefeuvre, éditeur des *Cahiers Spartacus* (autre technique des négationnistes : toujours mouiller une autorité dans un milieu donné, universitaire ou militant), Rassinier se serait plaint d'avoir été utilisé par l'extrême droite !!! On sait, depuis le travail de Valérie Igounet (*Robert Faurisson, portrait d'un négationniste*, Denoël, 2012), qu'il s'agit d'un mensonge grossier. Enfin, il conclut par une énième pirouette : «nous n'adhérons pas aux thèses de Rassinier», ce qui fait que l'on se demande quel est exactement l'objet de cette lettre signée par Jacob Assous, Joseph Benhanou, Hervé Denes, Christine Martineau et Jean-Luc Redlinski.

Notons que Assous, Redlinski et Denes accompagneront Guillaume dans son voyage vers le négationnisme et que C. Martineau rompra avec Guillaume pour rejoindre *La Banquise*.

– 5 mars 1979

Libération publie une lettre de Jean-Gabriel Cohn-Bendit aux avocats des deux parties dans le procès qui oppose Faurisson quotidien *Le Matin* : «C'est justement parce que le meurtre de masse a eu lieu, ce que, pour leur part, ni Rassinier, ni Faurisson ne mettent en doute qu'on peut se demander comment, y compris techniquement, il a pu avoir lieu.» Encore un innocent qui n'a visiblement pas lu Rassinier mais qui lui sert tout de même de caution «radicale» au nom de la liberté d'expression et se sert de sa judéité comme d'un alibi.

– 7 mars 1979

Le quotidien *Libération* publie un article de Pierre Guillaume – «Que savent les Français des massacres de Sétif ?».

P. Guillaume, comme beaucoup d'ultragauches avant et après lui, minimise l'importance du judéocide en mettant tous les massacres, crimes de guerre et génocides de l'histoire sur le même plan, et en mélangeant camps d'internement et camps d'extermination. Pour jouer les anticolonialistes, il ajoute à son énumération les Algériens assassinés par la police parisienne le 17 octobre 1961, un massacre d'Algériens dans l'Oranais où plusieurs centaines d'entre eux ont été enfermés dans des caves et tués par du gaz carbonique ; et les intentions génocidaires d'un élu

gaulliste (un certain Alexandre Moscovitch, résistant dès 1940, membre du RPF puis assez «compréhensif» vis-à-vis des partisans de l'Algérie française et considéré comme un mythomane) qui aurait proposé au conseil municipal de Paris de mettre les immigrés d'Afrique du Nord dans des bateaux, puis de les couler. Evidemment Pierre Guillaume cite pour ce dernier point un livre de Vidal-Naquet pour se couvrir à gauche.

Le lecteur peut penser, au départ, qu'il s'agit d'une posture pacifiste, humaniste, voire anticolonialiste classique, d'autant plus que P. Guillaume commence par qualifier le feuilleton *Holocauste* de «*crime contre la mémoire des victimes*» (expression qui pourrait supposer une empathie pour les Juifs), mais ce n'est pas du tout son objectif. En fait, son but est de prendre la défense de Faurisson, mais il est suffisamment habile pour ne pas mentionner une seule fois son nom dans cette tribune – tout en reprenant l'intégralité de son argumentaire.

Il nous explique qu'il est contre la responsabilité collective du peuple allemand (vieux argument pacifiste mais aussi pronazi, donc à manier avec prudence...). Puis il écrit que les Allemands ne savaient rien des camps d'extermination, pas plus que les Français ne connaissent le massacre de Sétif commis par l'armée française. Là, on commence à être sceptique... Ensuite il avance encore un pion : Eichmann aurait été «*scandalisé*» par les conditions de vies faites aux Juifs au camp de... Gurs dans les Pyrénées-Atlantiques. Ayant fait l'apologie de l'humanisme bien connu de Eichmann, il passe à l'étape supérieure : Hitler !

Selon lui, le Führer, cet autre grand humaniste, n'aurait «*jamais ordonné l'exécution d'un seul Juif parce qu'il est juif*» et les Juifs seraient morts de «*faim et de froid*» selon une «*mécanique inexorable et "involontaire"*» que l'on retrouve finalement dans toutes les guerres (les lecteurs apprécieront les guillemets à «involontaire»). La propagande antifasciste depuis 1944 (ce que ce monsieur appelle «*l'antinazisme sans nazis qui règne sur le monde*») n'est, pour Pierre Guillaume, que la continuation de la propagande de guerre des Alliés. Et la série «Holocauste» une «*tentative grossière de prise de pouvoir idéologique par l'Union Sacrée des directeurs de conscience patentés*». Bref, Pierre Guillaume dénonce, avant l'apparition de cette expression, la dictature de politiquement correct et souhaite que l'on oublie Auschwitz : «*La réaction "Tout ça c'est du passé" ou encore "Hitler ? Connais pas" est une réaction de santé.*» Une «réaction de santé», vous avez bien lu !?

Puisque les nazis sont un «*ennemi mythique*» on comprend que Guillaume soutienne Faurisson qui a «*cherché et fait progresser la Vérité*». Il révélera d'ailleurs, cinq jours plus tard, que son article avait en fait été coécrit avec son pote négationniste.

Un débat s'engage dans *Libération*, un certain Julien Brunn réfute parfaitement les arguments bidons de Pierre Guillaume mais l'ultragauche Jean-Pierre Carasso lui répond en invoquant la judéité de son père pour faire taire les critiques contre les négationnistes. Le procédé est connu et aura une longue postérité.

Au procès de Faurisson contre *Le Matin de Paris*, à la même époque, Gabriel Cohn-Bendit qui se présente comme «*Juif d'extrême gauche, libertaire pour tout dire*», défend le fait que «*la liberté de parole, d'écrit, de réunion, d'association doit être totale et ne supporte pas la moindre restriction*». Pris quand même d'un petit doute, il écrit : «*On peut, quand on a vécu cette époque, et vu disparaître une partie de sa famille, répugner à la discussion sur le mode d'extermination et le nombre des victimes. Mais l'historien ne peut évacuer ce problème.*» Seule difficulté de ce raisonnement : ni Rassinier ni Faurisson ne sont des historiens sérieux, mais Gabriel Cohn-Bendit ne peut l'admettre parce qu'il sait «qu'ils n'ont rien à voir avec» des néo-nazis...

Misère du copinage sans principes et du dogmatisme «hypergauchiste»...

– Mai 1979

Pierre Guillaume distribue à l'Université de Lyon (où Robert Faurisson enseigne), deux tracts négationnistes pour défendre son ami néofasciste.

– Juin 1979

Un article de Gilles Dauvé («Le totalitarisme et son mythe») est utilisé par ses amis de *La Guerre sociale* pour écrire «De l'exploitation dans les camps à l'exploitation des camps», texte publié dans le numéro 3 de la revue. Cette publication prend au sérieux les arguments de Rassinier et prétend que la question de l'existence des chambres à gaz doit être débattue sans la moindre censure académique ou politique. Dans un premier temps, *La Guerre sociale* n'affiche pas son soutien aux négationnistes et aux antisémites : elle se contente de leur ouvrir la porte et de leur cirer les pompes. Néanmoins, «De l'exploitation dans les camps à l'exploitation des camps», commence par une citation de Faurisson et une autre de Rassinier, deux antisémites notoires en 1979.

Dauvé n'a jamais daigné expliquer quelle partie de ce texte était de lui et quels passages avaient été écrits par Dominique Blanc ou d'autres. Néanmoins, il est clair (!) qu'il a donné son texte à *La Guerre sociale* ainsi qu'un autre article sur «La question de l'État», apparemment lui aussi charcuté. Toutes ces explications embrouillées qu'on retrouve aussi dans «Le roman de nos origines» supposent des liens étroits, politiques et

amicaux entre Gilles Dauvé et Dominique Blanc, le principal animateur (et rewriteur ?) de *La Guerre sociale*.

Plusieurs tracts sont distribués par *La Guerre sociale*:

– «Les chambres à gaz sont-elles nécessaires à notre bonheur ?» (qui affirme : «*le professeur Faurisson est viscéralement antitotalitaire*» et «de bonne foi», «*il n'a fait que poursuivre le travail de déconstruction de la rumeur commencé par Paul Rassinier*» :

– et «Qui est le Juif ?» (la réponse à cette question étant... Robert Faurisson, bouc émissaire pour les antifascistes qui – selon *La Guerre sociale* – défendent la démocratie bourgeoise et donc le capitalisme).

«Qui est le Juif ?» affirme : «*La légende des "chambres à gaz" a été officialisée par le tribunal de Nuremberg, où les nazis étaient jugés par leurs vainqueurs. Sa première fonction est de permettre au camp stalino-démocratique de se distinguer absolument de celui des nazis et de leurs alliés.*» Et à propos de Faurisson le texte déclare : «*Nous qui sommes révolutionnaires entendons en tout cas le soutenir (...) parce que Faurisson est attaqué pour avoir cherché et fait progresser la vérité (...)*». Derrière une phraséologie pseudo-radical ces ultragauches reprennent la propagande des pronazis et des collabos.

Le tract est lui-même tiré de «De l'exploitation dans les camps à l'exploitation des camps», texte que Dauvé n'a pas écrit mais... tout de même un peu.

Apparemment Dauvé et Quadruppani n'ont pas condamné et critiqué **publiquement** ces tracts antisémites à l'époque, spécialement ceux qui contenaient des extraits du texte de Dauvé utilisés (et modifiés) par *La Guerre sociale*.

En tout cas leurs critiques (publiques ou privées) ne sont pas reproduites sur les sites français et anglais qui propagent leurs explications. Aucun document n'explique leur silence public à propos de ces questions entre 1979 (date de parution de ces textes) et 1983 (création de la revue *La Banquise* censée incarner une «rupture» avec *La Guerre sociale*. Quatre longues années de silence...

– **14 septembre 1979** : Faurisson donne une conférence à Washington devant les membres de la National Alliance, le parti néo-nazi américain.

Toujours en 1979, Gilles Dauvé, sous le nom de Jean Barrot, écrit une longue introduction à un recueil d'articles publiés dans une revue de la Gauche communiste *Bilan* : «Contre-révolution en Espagne de 1936 à 1939». Dans ce livre, il cite le calamiteux «Auschwitz ou le grand alibi», et écrit que deux livres de Rassinier sont «utiles» à lire : *Le mensonge d'Ulysse* et *Ulysse trahi par les siens* sans émettre le moindre commentaire

critique à l'égard de Rassinier (dont il admettra pourtant, quatre années plus tard dans «Le Roman de nos origines», *La Banquise* n° 2, que cet individu tenait des raisonnements antisémites, écrivait dans la presse raciste et avait mis son pacifisme «au service du camp de la guerre froide et plus particulièrement de l'extrême droite»). Pire : il affirme que la condamnation de la décision consciente des nazis d'exterminer les Juifs serait absurde et moraliste.

Voici exactement ce que Dauvé écrit au début de ce texte: *«L'opinion publique ne reproche pas tant au nazisme son horreur, car depuis les autres Etats et simplement l'organisation capitaliste de l'économie mondiale ont fait mourir de faim ou dans des guerres autant d'hommes qu'il en avait lui-même tués ou mis en camp. Elle lui reproche surtout de l'avoir fait exprès, d'avoir été consciemment méchant¹, d'avoir "décidé" d'exterminer les juifs. Personne n'est "responsable" des famines qui déciment les populations, mais les nazis, eux, ont voulu exterminer. Pour extirper ce moralisme et cette absurdité, il importe d'avoir une conception matérialiste des camps de concentration, montrant qu'il ne s'agissait pas d'un monde aberrant ou démentiel, et qu'il obéissait au contraire à la logique capitaliste "normale" appliquée seulement à des circonstances spéciales. Dès leur origine comme dans leur fonctionnement, les camps faisaient partie de l'univers marchand capitaliste. Les ouvrages de Pierre Rassinier sont utiles à cet égard.»* (Dans les traductions anglaises, la dernière phrase et les références positives aux deux livres de Rassinier ont été gommées par les traducteurs. On se demande pourquoi...)

Comme l'écrit, de façon lapidaire mais juste, Fabrice² à propos de cette préface de Dauvé aux textes de la revue Bilan : *«Bref, Rassinier vient à*

¹ Beaucoup d'ultragauches avancent cet argument polémique mais inconsistant. Les antifascistes, les universitaires antimarxistes, les «sionistes», etc. considéreraient les fascistes ou les nazis comme des gens «méchants» voire comme des «monstres». Il suffit de connaître un peu les réflexions des intellectuels qui ne partagent pas les analyses marxistes (ultragauches ou pas) pour découvrir que leur compréhension du fascisme et du nazisme ne relève pas du registre moral : mise en avant des mécanismes du totalitarisme, importance des techniques de manipulation des masses, rôle des tendances idéologiques lourdes (religions, mythologies, traditions nationales), capacités des leaders charismatiques, intervention des partis politiques, etc. On est loin d'explications seulement «morales»...

² Les Amis de Nemesis : correspondance avec les Giménologues
<http://www.lesamisdenemesis.com/wp-content/uploads/2006/11/correspondance.gimenologues1.pdf>

l'appui de la falsification négationniste selon laquelle la volonté exterminatrice des nazis serait une "absurdité".»

Selon son propre témoignage, **Jacques Baynac se réunit quatre fois avec Robert Faurisson et Pierre Guillaume**. Même si Baynac avait «rompu» avec Pierre Guillaume huit ans auparavant, il est difficile de comprendre pourquoi lui et d'autres militants ultragauches ont encore accepté de discuter avec Faurisson.

En tout cas, de telles rencontres montrent que, durant ces années-là, une partie de l'ultragauche n'a toujours rien compris à l'antisémitisme, puisqu'elle n'est pas capable d'en détecter les manifestations ni en lisant les livres de Rassinier et les articles de Faurisson, ni même en rencontrant un négationniste fanatique. Autre hypothèse : l'attitude de ces militants s'explique par le fait que ce petit milieu est traversé par des courants antisémites qui ne s'assument pas ouvertement comme tels. Les deux explications sont sans doute valables, la situation étant facilitée par le fait qu'un certain nombre d'entre eux (comme J.P. Carasso qui brandit la judéité de son père dans *Libération* comme un argument pour faire taire les critiques à l'égard de Pierre Guillaume) sont d'origine juive et qu'ils servent de caution, d'alibi, ou d'idiots utiles aux autres.

– 1980

La Vieille Taupe «n ° 2» réédite plusieurs livres de Paul Rassinier et publie un ouvrage dirigé par Serge Thion *Vérité historique ou vérité Politique ? le dossier de l'affaire Faurisson, la question des chambres à gaz*, avec des contributions de Jacob Assous, Denis Authier, Jean-Gabriel Cohn-Bendit, Maurice Di Scullo, Jean-Luc Redlinski et Gábor Tamás Rittersporn.

Rappelons que, à cette époque, Pierre Guillaume, Denis Authier, Serge Thion, etc., prétendent toujours être marxistes.

– 3 octobre 1980

Un attentat visant la synagogue de la rue Copernic, à Paris, fait quatre morts et vingt-deux blessés. Si les dix kilos de pentrite avaient explosé quelques minutes auparavant, il y aurait eu des dizaines de morts puisque le lieu de culte était plein.

Trois ans plus tard, dans «Le Roman de nos origines» (*La Banquise* n° 2) les «hypergauchistes» évoquent des hypothèses qui ressemblent fort à une théorie du complot : «1980, en France : une stratégie de la tension visant la "communauté" juive est à l'œuvre. Ce qui a commencé par des mitraillages nocturnes de synagogues et d'écoles culmine avec l'attentat de la rue Copernic. Etat israélien, Etat arabe, politique française,

jusqu'aboutistes palestiniens, qu'elles aient été les forces à l'origine de ces actes, il est clair que, comme plus tard lors de la guerre du Liban, elles visaient à obtenir une cristallisation défensive de la communauté juive que les appareils politiques et les idéologues de tout poil s'employèrent à manipuler.» (Curieusement **tout ce passage a été supprimé et réécrit** dans la version que l'on trouve sur le site de Dauvé troploin).

– **Octobre 1980.**

Plusieurs minuscules groupes ultragauches (Les Amis du potlatch, Le Frondeur, Le groupe Commune de Cronstadt, Le Groupe des Travailleurs vers l'autonomie ouvrière, Pour une intervention communiste-Jeune Taupe) distribuent 60 000 exemplaires d'un tract négationniste «Notre royaume est une prison» dans lequel on peut lire : « *La rumeur des chambres à gaz, rumeur officialisée par le Tribunal de Nuremberg, a permis d'éviter une critique réelle, profonde du nazisme. C'est cette horreur mythique qui a permis de masquer les causes réelles et banales des camps et de la guerre.*» Et aussi : «*Il n'y a pas de monstre en face de nous. Nos ennemis, ce sont des rapports sociaux, même si ce sont des hommes qui les défendent et que nous devons affronter¹.*»

Ces deux citations montrent que le cadre théorique des ultragauches les rend incapables d'expliquer le judéocide, mais aussi d'ailleurs d'autres génocides dans l'histoire (les génocides arménien ou rwandais, par exemple), puisqu'ils prétendent combattre des «rapports sociaux» abstraits sans tenir compte des hommes concrets qui ont effectivement des projets politiques totalitaires, délirants et **monstrueux**. De toute façon, on sait aujourd'hui, trente ans plus tard, qu'ils ont été incapables de fournir la «*critique, réelle, profonde du nazisme*» dont ils réclamaient la production et que tout cela n'était qu'un écran de fumée.

Un tel constat devrait nous inciter à conserver intégralement notre esprit critique face aux novateurs ultra-radicaux qui prétendent faire table rase de toutes les explications du capitalisme et du mouvement ouvrier produites avant eux.

– **25/10/1980**

Libération publie «La gangrène» (reproduit plus loin), article écrit par plusieurs anciens militants de La Vieille Taupe (dont Jacques Baynac) et

¹ *La Banquise*, en 1983, trouva que «*ce tract dénonçant l'antifascisme eût été bon (...) s'il n'avait comporté un passage parfaitement faurissonien sur les camps*». Quatre années de réflexion n'avaient rien appris aux Banquisards...

des communistes de conseils, afin de critiquer l'influence de Faurisson sur certains milieux ultragauches.

En même temps, Jacques Baynac continue à écrire à Pierre Guillaume et Serge Thion (Valérie Igounet, *op. cit.*, p. 292) en essayant désespérément de les convaincre !

Mystères insondables de l'amitié et sans doute aussi de la conviction que le dialogue peut faire évoluer des camarades dans l'erreur !

Jean-Pierre Carasso, Gilles Dauvé, Christine Martineau et Serge Quadruppani (les futurs rédacteurs de *La Banquise*) «rompent» avec Pierre Guillaume et, selon leur version de l'histoire, lui écrivent quatre lettres. Un extrait de l'une de ces lettres (de Quadruppani) est cité dans «Le roman de nos origines» : elle montre malheureusement que la «rupture» n'est pas du tout claire à ce moment-là :

«Pour moi (pour nous, j'espère) l'ignominie (et je pèse mes mots) du système hitlérien n'a jamais tenu à tel ou tel aspect de la mort de telle ou telle quantité de gens, c'est en cela que je me distingue des tenants du discours officiel, du délire officiel, qui ont besoin de leur 39.000 tonnes de cadavres juifs pour que ce soit vraiment horrible. Le programme (parfaitement en accord avec l'idéal démocratique, d'ailleurs) nazi comportait la liquidation d'un certain nombre d'obstacles (fussent-ils humains) à la bonne marche d'une Allemagne et d'une Europe et d'un monde capitalistes, ce programme était aussi chargé d'horreur en 1933 qu'en 1945, comme le programme de la démocratie contenait les morts de Hiroshima en 1942 aussi bien qu'en 1945. En entrant dans le calcul des tenants du délire, même pour les réfuter, je renoncerais à ce qui me distingue d'eux. Or, cette différence, c'est, si je ne me trompe, la seule garantie réelle dont je dispose PERSONNELLEMENT quant au fait qu'autre chose est possible. Aucun savoir théorique ne peut remplacer cette différence. Je n'en veux pour preuve que l'existence d'une myriade de chiens de garde du capital qui sont sans doute plus malins que moi, mieux armés théoriquement, qui pourraient citer la totalité des œuvres de Marx et Lukacs dans trois langues et qui sont pourtant CONTRE-REVOLUTIONNAIRES.» (extrait d'une lettre adressée en mars 1980 à Pierre Guillaume par l'un des futurs rédacteurs de *La Banquise*).

On remarquera la délicatesse et la finesse de Serge Quadruppani qui parle de «tonnes» de cadavres, comme s'il s'agissait de fruits et légumes et non d'êtres humains, humiliés, torturés et assassinés ; on notera aussi qu'il réduit le négationnisme à un «délire» et dénonce l'indignation morale des démocrates qui trouvent le judéocide «horrible»...

La même année, La Vieille Taupe «n ° 2» publie un livre de Faurisson *Mémoire en défense de ceux qui m'accusent de falsifier l'histoire* avec une

préface de Noam Chomsky (en fait une lettre présentée comme une préface, un «avis», mais avec l'accord de Chomsky au nom de la défense de la liberté d'expression et parce que, selon l'icône de la gauche américaine et internationale, Faurisson serait un chercheur sérieux!) : «*Le Dr Robert Faurisson a occupé pendant plus de quatre ans, et avec considération, un poste de professeur de littérature française du XX^e siècle et de critique documentaire à l'université de Lyon-II en France. Depuis 1974 il a entrepris une recherche historique indépendante et approfondie [souligné par moi] sur la question de l'holocauste. Dès qu'il commença à publier ses conclusions, le professeur Faurisson a été l'objet d'une campagne venimeuse faite de tracasseries d'intimidations de calomnies et de violences physiques avec pour objectif de le réduire purement et simplement au silence. Des responsables timorés ont même essayé de l'empêcher de poursuivre ses recherches en lui refusant l'accès aux bibliothèques et aux archives publiques.*»

Comme Pierre Guillaume travaille comme directeur de collection pour Jean-Edern Hallier¹, sa relation avec Chomsky se poursuivra pendant un certain temps comme l'ont démontré Werner Cohn (<http://wernercohn.com/Chomskydocs.html>) et aussi Pierre Guillaume : <http://www.paulbogdanor.com/chomsky/guillaume.html>). Le livre de Chomsky et Herman (*Economie politique des droits de l'homme*, 1979) est traduit par Denis Authier (membre des groupes La Vieille Taupe «n° 1» et «n° 2») et publiés en français en 1981, dans une collection dirigée par Pierre Guillaume avec une préface signée de ses initiales : PG.

On voit donc que Chomsky, ce grand donneur de leçon d'éthique, soigna ses relations avec les négationnistes gaulois pour arriver à faire traduire et publier son livre en France... On comprend mieux aussi pourquoi il se vante toujours de n'avoir jamais lu une ligne de Faurisson. Cela lui permettait de raconter n'importe quoi sur la prétendue valeur scientifique des travaux de Faurisson (qu'il n'avait pas lus) tout en ménageant son éditeur au beau pays des droits de l'homme....

Vingt ans plus tard, Chomsky continue à prétendre que Faurisson n'était pas antisémite², que Vidal-Naquet ne lui avait pas apporté de preuves suffisantes concernant son antisémitisme (le professeur Chomsky était trop occupé pour vérifier, il laissait cette tâche subalterne à celui qu'il

¹ Fils du général André Hallier, ce transfuge de l'extrême droite pro-OAS flirtera ensuite avec les maoïstes, escroquera la Résistance chilienne, puis cet antisémite reviendra à ses premières amours fascistoïdes avec le soutien d'une flopée d'intellectuels réactionnaires quand il recréera *L'Idiot international* en 1989.

² <http://www.noam-chomsky.fr/deux-heures-de-lucidite-3/>

considérerait comme son coursier : Pierre Vidal-Naquet¹) et que les «Français entretiennent un mensonge autour de la Résistance» sans nous préciser lequel, ce qui oblige sa traductrice à préciser sa pensée dans une note comme si «*l'intellectuel vivant le plus important*» (sic) n'était pas capable de le faire lui-même...

Le 17 décembre 1980 sur Europe 1, Faurisson déclare à Ivan Levaï: «*Les prétendues chambres à gaz hitlériennes et le prétendu génocide des Juifs forment un seul et même mensonge historique, qui a permis une gigantesque escroquerie politico-financière dont les principaux bénéficiaires sont l'Etat d'Israël et le sionisme international, et dont les principales victimes sont le peuple allemand – mais non pas ses dirigeants – et le peuple palestinien tout entier.*» Antisioniste, toujours, le Robert.

¹ De toute façon, Chomsky faisait davantage confiance à son ami Serge Thion qu'à Vidal-Naquet. Comme toujours les relations d'amitié priment sur la lucidité politique et l'honnêteté intellectuelle. Chomsky s'est fait manipuler par Serge Thion, ce que ce dernier raconte dans un film qui est pourtant entièrement à la gloire de Chomsky : *Manufacturing Consent. Chomsky and the media (1993)*, de Mark Achbar et Peter Wintonik, qui n'eut d'ailleurs pas l'heur de plaire au Maître. Pour une critique des positions politiques de Chomsky on pourra lire «Sur le film *Chomsky et Compagnie* d'Olivier Azam» (2008) <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1186> et l'article d'Octavio Alberola «Chomsky le bouffon de Chavez» <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1334> (2009).

La gangrène

Qu'elles qu'en soient les causes, individuelles et/ou collectives, pathologiques, le fait est là : une petite partie de ce qui fut l'ultragauche d'après 68 est pourrie.

Trois jours après l'attentat de la rue Copernic, les groupes ou publications suivants : les Amis du Potlach, le Groupe Commune de Cronstadt, le Groupe des travailleurs pour l'autonomie ouvrière, ainsi que Pour une intervention communiste et des «révolutionnaires communistes sans sigle», Le Frondeur, La Guerre sociale et La Jeune taupe ont cru devoir publier un tract intitulé «Notre royaume est une prison» (1) qui affirme en substance que fascisme et antifascisme sont semblables en ce qu'ils n'ont d'autre objectif réel que de sauver l'Etat en évacuant les «oppositions sociales réelles» et en «pervertissant» les idéaux prolétariens et socialistes.

Voilà déjà un débat engagé en termes discutables mais qui deviennent franchement inadmissibles dès lors que les auteurs de ce texte se croient autorisés à banaliser le nazisme. Pour eux, *«ce n'est pas la volonté de ses dirigeants qui a rendu le fascisme meurtrier (...) il était pris dans la guerre et (comme ses adversaires) il voulait la gagner par tous les moyens»*. C'est faire bon marché de la vérité historique que d'affirmer cela. Car, qui a commencé à tuer communistes et Juifs allemands avant même que n'ait éclaté la guerre ?

Et puis, peut-on écrire sans tomber dans une absurdité coupable que «la déportation et la concentration de millions d'hommes ne se réduisent pas à une idée infernale des nazis, c'est avant tout le manque de main-d'œuvre nécessaire à l'industrie allemande qui en a fait un besoin». Si telle était la réalité, pourquoi avoir déporté les enfants, les malades, les vieillards juifs et tsiganes ?

Tant qu'à justifier les nazis, les auteurs de ce texte n'y vont pas de main morte. Pour eux, la disparition de millions de déportés s'explique par le fait que *«contrôlant de moins en moins la situation, la guerre se prolongeant et rassemblant contre lui des forces bien supérieures, le fascisme ne pouvait nourrir les déportés et répartir convenablement la nourriture»*. Autrement dit : si les déportés mouraient de faim, c'est à cause de ceux qui faisaient la guerre aux nazis.

C'est d'ailleurs ce qu'affirme ce texte : «les déportés qui ne sont pas revenus sont morts du fait de la guerre» et pas des chambres à gaz, «horreur mythique» puisque «ces chambres à gaz dont on nous rebat les oreilles et qui auraient été l'instrument du crime le plus énorme de l'histoire (dans

plusieurs camps de concentration des SS ont “avoué” et des déportés “témoignent” de leur existence) et que l’on continue à présenter aux touristes, on reconnaît officiellement qu’elles n’existaient pas».

Mais qui reconnaît officiellement cela, sinon les auteurs de ce texte qu’un reste de bon sens contraint cependant à avouer qu’ils «n’auront peut-être jamais de preuves “scientifiques” de l’inexistence des “chambres à gaz” hitlériennes» mais qui se consolent aisément à l’idée que ceux qui affirment l’existence des chambres à gaz n’en ont pas non plus, et qui voient poindre l’heure de leur triomphe dans le fait qu’«un nombre croissant de Juifs» remet en cause l’existence des chambres à gaz. Si même des juifs le disent, il n’y a vraiment plus à se gêner, pensent apparemment les auteurs de ce texte.

Somme toute, ces gens semblent croire que puisque la droite eut raison quant aux camps soviétiques, elle a aussi raison quant aux camps nazis. Et cela ne les gêne apparemment pas du tout de se retrouver en compagnie des nazis Fredriksen et Durand. Mieux, quand on les somme, ainsi que je l’ai maintes fois fait, de se démarquer des nazis, ils refusent de le faire au motif que ces nazis ne font que reprendre une soi-disant vérité scientifique établie par M. Robert Faurisson, devenu maître à penser de ces soi-disant révolutionnaires ultragauches.

Cette gangrène faurissonienne gagne rapidement, sinon l’ultragauche du moins des individus dont on pouvait penser que leur passé était une garantie. Dans l’époque de décomposition du mouvement révolutionnaire que nous traversons, et tant que le mouvement ne renaîtra pas sur d’autres bases, il faut redouter que cette pseudo théorie de l’anti-antifascisme ne ravage ceux que l’échec a démoralisés et, plus grave, ceux qui ignorent tout. Il faut craindre que soit ainsi réveillé le filon antisémite qui, à l’extrême gauche, ne date pas d’hier mais qui, comme partout, sommeille.

Il faut combattre ces éléments qui cachent leur camelote nazie sous les drapeaux de la «lutte communiste des prolétaires, de la destruction du salariat, de la marchandise et des Etats».

Jacques Baynac, 6 octobre 1980

PS. : Vu l’urgence, les personnes suivantes ont décidé de s’associer au présent article : Miguel Abensour, Pierre Arenes, Béla Elek, Georges Goldfayn, Alain le Guyader, Americo Nunez, Robert Paris, Carlos Semprun-Mora, Hubert Tonka

1. Note de *Libération*. Une première édition de ce tract avait été publiée avant l’attentat. Il a été retiré tel après à 60 000 exemplaires.

– 1981

Actif dans les cercles anarchistes et ultragauches, Jean-Gabriel Cohn-Bendit utilise l'argument qu'une partie des membres de sa famille sont morts dans les camps de concentration pour justifier une liberté d'expression absolue dans un livre (*Intolérable intolérance*), publié par La Différence en 1981, avec des contributions d'Eric Delcroix (avocat fasciste et négationniste), Claude Karnoouh (négationniste ultragauche et anthropologue¹), Vincent Monteil (officier de l'armée française, professeur d'université spécialisé dans les études islamiques, converti à l'islam, antisémite et défenseur de Faurisson) et J. Tristani (romancier).

Après la publication du livre, Jean- Gabriel Cohn Bendit rompt ses liens avec Pierre Guillaume... parce que son texte dans *Intolérable intolérance* a été coupé par son ami négationniste ! Encore une fois, les acteurs de ces péripéties para-négationnistes ou négationnistes sont beaucoup moins influencés et motivés par les principes politiques «communistes» qu'ils prétendent défendre si bruyamment que par de petites querelles d'ego et des inimitiés personnelles.

Lors de journées de l'Union des travailleurs communistes libertaires (ancêtre de l'actuelle Alternative libertaire) à la Mutualité, «De Cronstadt à Gdansk, 60 ans de résistance au capitalisme d'État, 1921-1981», Jacques Baynac est agressé physiquement par des membres de *La Guerre sociale* pour avoir dénoncé leur négationnisme.

– 9 octobre 1982

Rome : attentat palestinien à la synagogue contre des juifs qui fêtaient Chemini Atseret (fête qui se déroule le huitième jour de Souccot et mobilise particulièrement les enfants). Bilan : 37 blessés, dont plusieurs graves, et un mort, un enfant de deux ans.

– 1982

Dans le livre de Claude Guillon et Yvon Le Bonniec, *Suicide, mode d'emploi*, Paris, Alain Moreau, paru en 1982, on trouve ce passage, qui reflète bien l'esprit de l'époque (ce passage est malheureusement reproduit par Robert Faurisson comme caution libertaire à son négationnisme) :

«Après Rassinier (dont l'appréciation sur l'existence des chambres à gaz est plus nuancée), Faurisson présente l'intérêt d'avoir, dans le même temps où il prétend dénoncer un mensonge vieux de quarante ans,

¹ Il prétend évidemment n'avoir jamais été négationniste, et avoir seulement eu des doutes sur certains témoignages concernant le judéocide... On connaît la chanson.

effectivement révélé de nombreux mensonges, et suscité parmi ses contradicteurs l'une des plus formidables productions de nouveaux mensonges de la décennie. [...] Pour ce qui concerne la production récente, nous nous bornerons à citer la conclusion d'une déclaration signée par trente-quatre historiens sur la politique hitlérienne d'extermination : "Il ne faut pas se demander comment, techniquement, un tel meurtre de masse a été possible. Il a été possible puisqu'il a eu lieu. Tel est le point de départ obligé de toute enquête historique sur ce sujet. Cette vérité, il nous appartenait de la rappeler simplement : il n'y a pas, il ne peut y avoir de débat sur l'existence des chambres à gaz." Nous sommes tout prêts pour notre part à considérer n'importe laquelle des méthodes d'élimination, y compris les chambres à gaz. Il est possible que les arguments techniques de Faurisson se révèlent sans valeur. Cela dit, il est inévitable de se demander comment techniquement fonctionnent les chambres, c'est-à-dire simplement si elles existent ou ont existé. Tel est le passage obligé de toute enquête historique. Si d'aventure il ne se trouvait personne pour montrer comment une seule chambre à gaz a pu fonctionner, nous en déduirions que personne n'a pu y être asphyxié. Nous apprendra-t-on que la logique est nazie ? [...] Il n'y a pas, il ne peut y avoir de sujet qui échappe au débat critique.» (Cette citation est fournie par Claude Guillon lui-même sur son blog et reproduite telle quelle et nous en faisons la critique dans les pages suivantes.)

Quelques points de désaccord avec Claude Guillon

Claude Guillon est revenu sur cette analyse dans un texte intitulé «Diffamation stalinienne, morale, et vérité historique. À propos du livre *Suicide, mode d'emploi*», et notamment dans la partie «en quoi je me suis trompé» qu'on peut consulter sur Internet : http://claudeguillon.internetdown.org/article.php3?id_article=58. On peut trouver ce texte aussi dans deux ouvrages *Pièces à convictions* (2001), et *Le Droit à la mort* (2004).

Afin d'expliquer pourquoi lui et d'autres militants ont pu être abusés par Pierre Guillaume, il avance six arguments qui éclaireront peut-être les jeunes générations tentées de suivre de nouveaux charlatans comme Thierry Meyssan ou Michel Collon, par exemple :

1°) Claude Guillon ne connaissait pas Robert Faurisson mais connaissait Pierre Guillaume qui «*jouissait d'une réputation de révolutionnaire antistalinien*». On a là une des sources de la confusion actuelle. Des individus d'extrême droite, pas très connus en tant que tels, se rapprochent de militants d'extrême gauche ou libertaires, ceux-ci leur font confiance parce qu'ils ignorent leur proximité idéologique avec l'extrême droite ou qu'ils ont été recommandés par une tierce personne juge fiable. C'est ainsi que L'Echappée, par exemple, a publié la prose d'Olivier Rey et Charles Robin (qui écrivent dans la revue du fasciste Alain de Benoist). Mais ces éditeurs libertaires n'ont rien appris des mésaventures des ultragauches et des libertaires des années 70. Non seulement ils n'ont pas utilisé Google [:=)] mais ils se sont refusé à analyser les sources profondes de leur erreur.

2°) Sur Faurisson lui-même, C. Guillon et Y. Le Bonniec se sont laissé avoir : Faurisson niait effectivement l'existence du judéocide (il ne considérait pas simplement que le chiffre de 6 millions était «exagéré») ; ses «travaux» ne relevaient pas de la méthode historique qui consiste à accumuler et confronter les preuves, les témoignages, les documents voire les traces archéologiques ; sa prétendue expertise technique était un piège grossier, un écran de fumée, pour nier l'existence même des chambres à gaz, vieux projet politique des néonazis et de l'extrême droite.

3°) Guillon était choqué par la déclaration des 34 historiens qui refusaient de réfuter les arguments des négationnistes («Il ne faut pas se demander comment, *techniquement*, un tel meurtre de masse a été possible. Il a été possible techniquement puisqu'il a eu lieu», écrivirent-ils). Sur ce point je pense que les Luftmenschen dans «A propos des racines et

excroissances du négationnisme» ont répondu à cette inquiétude : il n'y a aucune raison pour que les historiens se soumettent aux diktats de fascistes ou même d'«hurluberlus» (pour reprendre l'expression utilisée par *La Banquise* à propos de Robert Faurisson) qui veulent réviser l'histoire et surtout nier la réalité. J'ajouterai (cf. la bibliographie détaillée p. 99/100) que le travail qui avait été fait jusqu'en 1978 et les témoignages disponibles à l'époque permettaient déjà de comprendre cette attitude des historiens qui ne relevait pas du simple et détestable argument d'autorité.

Si de nouveaux négationnistes arrivent sur le marché des idées (il en arrive tous les jours, et pas simplement sur la question du judéocide) il faut donc nous demander très sérieusement quelles sont leurs motivations politiques et quel est le travail qui a été accompli antérieurement AVANT d'accorder crédit à leurs interrogations, fussent-elles présentées sous une forme apolitique ou pseudo radicale. Cela supposera donc de faire un gros travail de lecture si nous ne maîtrisons pas le sujet. Prenons deux exemples «au hasard» : le statu de dhimmi (notamment pour les Juifs) dans le monde arabo-musulman était-il si idyllique que la pensée-*Monde-diplo* le prétend ? Quelle a été l'importance de la traite interne à l'Afrique et dans le monde arabo-musulman ?

Ceux qui posent ces questions aujourd'hui ont évidemment des arrière-pensées politiques – réactionnaires le plus souvent. Il faut donc lire un sacré paquet de livres et y consacrer beaucoup de temps pour commencer à avoir un début de réponse à ces deux interrogations. Temps libre et lecture intensive ne sont pas vraiment l'apanage des militants...

4°) Sur la question de savoir si les militants qui avaient des doutes sur les chambres à gaz étaient antisémites, Claude Guillon écrit : «*L'antisémite est par nature prosélyte, et par là aisément repérable.*»

Cet argument me semble fragile : rétrospectivement, si l'on se penche sur le prosélytisme frénétique de Pierre Guillaume on peut se demander s'il n'était pas justement, dès le départ, antisémite !

Mon expérience personnelle m'a appris, à la fois pour les antisémites et pour les racistes, que le prosélytisme ouvert n'est pas forcément leur caractéristique principale. En France, les antisémites avancent masqués, à la fois pour des raisons légales (ils sont prudents), et aussi parce qu'ils ont besoin de sortir de leur isolement. Ils ne se baladent pas avec *Mein Kampf* dans leur sac à dos ; ils n'arborent pas de pin's avec une croix gammée ou le portrait d'Hitler à la boutonnière. Ils posent généralement leurs pions un par un dans la discussion pour tester leurs interlocuteurs, surtout si l'on travaille dans la même boîte ou qu'on se retrouve dans une soirée avec des amis d'amis (faut pas casser l'ambiance tout de même !).

Ils ont souvent des «amis juifs» (tout comme les racistes ont des amis arabes ou africains) et même des amis juifs d'ultra-gauche comme c'était le

cas de Pierre Guillaume et de Dominique Blanc (*La Guerre sociale*). On sait que plusieurs d'entre eux, à commencer par Jean-Gabriel Cohn-Bendit, ont utilisé leur judéité et même le fait qu'une partie de leur famille avait disparu dans les camps pour cosigner les tribunes de Pierre Guillaume dans la presse, soutenir des livres qu'il édita à La Vieille Taupe, ou participer à *Intolérable intolérance*.

Enfin, je dirai que l'anticapitalisme a toujours eu des tendances et une dimension antisémites. Donc méfiance...

5°) Claude Guillon défend la valeur du doute scientifique en 1978 comme aujourd'hui, doute qui expliquerait pourquoi un certain nombre de militants d'ultragauche se sont fait avoir. «*En soi, douter n'est jamais ni une erreur ni un crime, écrit-il. C'est au contraire la seule méthode intellectuelle et scientifique acceptable.*» Du point de vue d'un scientifique qui travaille en laboratoire, ou d'un chercheur honnête qui travaille sur les archives, ou d'un militant sans aucun titre universitaire qui prend le temps de lire beaucoup d'ouvrages et de confronter différentes théories, Claude Guillon a parfaitement raison.

D'un point de vue pratique, c'est plus compliqué. Quiconque a fréquenté les milieux militants, y compris ultragauches, sait bien que les «révolutionnaires» se caractérisent davantage par leurs affirmations dogmatiques, leur manque de culture et de méthode, que par leur souci de la nuance, de la confrontation des sources et des points de vue. Nous savons que entre le boulot, les transports, les activités militantes, la vie de famille, les sorties, les militants ont peu de temps. Même les étudiants, à moins qu'il ne s'agisse de fils à papa, bossent pour payer leurs études. Et ils préfèrent danser, fumer, boire et faire l'amour que de se taper des dizaines de bouquins pour vérifier telle ou telle affirmation fantaisiste qui circule sur le Net, surtout lorsque cette affirmation est soutenue par un intellectuel altermondialiste, «critique», ou qui a une réputation de «rebelle»...

A mon avis, l'obsession présente chez Bardèche, Rassinier, Faurisson et Guillaume (j'amalgame délibérément les quatre individus) n'était pas le fruit d'un doute scientifique ni de recherches sérieuses aiguillonnées par le souci de rétablir «la vérité» sur les chambres à gaz, le nazisme ou la véritable nature des démocraties occidentales, mais d'une obsession antisémite et anticomuniste (pas antistalinienne, anticomuniste style guerre froide) masquée sous un vernis pacifiste, libertaire, apolitique ou ultragauche selon les cas précités.

De plus il faut souligner que leur acharnement à ne voir dans les contradictions des déportés, ou même de certains historiens antifascistes, qu'une volonté idéologique montre qu'ils n'éprouvaient aucune empathie vis-à-vis de l'enfer qu'avaient connu les déportés (les tribunes de Pierre Guillaume dans *Libération* dès 1979, les articles de *La Banquise* entre 1983

et 1986, et «Le fichisme ne passera pas», 1999, montrent que l'empathie n'était pas, et n'est toujours pas d'ailleurs, leur tasse de thé). Imagine-t-on qu'un déporté puisse sortir de plusieurs mois ou de plusieurs années passés dans un camp à tenter de survivre en étant psychologiquement indemne et en étant prêt à délivrer immédiatement un témoignage d'une précision scientifique absolue ?

Seuls des anticommunistes et des antisémites fanatiques pouvaient ignorer délibérément les conditions matérielles infrahumaines des déportés pour s'amuser à traquer leurs incohérences, leurs invraisemblances, voire leurs mensonges au nom d'une lutte idéologique.

6°) «Rappeler le fait que le stalinisme, y compris dans sa seule version soviétique (sans compter donc Chine et Cambodge) a fait – directement ou indirectement – davantage de victimes que l'hitlérisme, est une affirmation qui peut vous rendre suspect, y compris devant un public non stalinien, supposé capable d'une critique historique lucide.» Sur ce point, je suis tout à fait d'accord. Cependant je crois avoir montré, dans la partie de la chronologie consacrée à Paul Rassinier, que son antistalinisme n'était qu'un anticommunisme primaire, teinté d'antisémitisme, exprimé sans fard dans les deux livres jugés «utiles» ou «intéressants» par les ultragauches de l'époque *Le Mensonge d'Ulysse* et *Ulysse trahi par les siens*.

7°) Claude Guillon s'interroge sur la façon dont les journalistes, des historiens ou certains individus douteux (Didier Daeninckx) peuvent utiliser les erreurs des «ultragauches» ou des «libertaires» des années 70 afin de «*discréditer des militants révolutionnaires qui se sont fait remarquer dans les luttes sociales, et singulièrement dans le combat contre l'extrême droite et les intégristes, et dans la lutte en faveur des sans-papiers*». Sur ce point, il a tout à fait raison.

C'est pourquoi il vaut mieux réfléchir en profondeur sur «nos tares politiques» que laisser nos adversaires le faire en nous diffamant.

– 1982

Bernard Granotier, homme de gauche sensible à la cause des travailleurs immigrés, publie aux éditions L'Harmattan un livre intitulé *Israël, cause de la Troisième Guerre mondiale ?* dans lequel il reprend tous les poncifs antisémites :

- le sionisme empêche l'intégration des Juifs, et favorise leur «auto-ségrégation»,
- les sionistes sont responsables de la Première Guerre mondiale parce qu'ils avaient intérêt au démantèlement de l'empire ottoman,
- Israël, en semant la terreur au Moyen-Orient, risque de provoquer un nouveau conflit mondial.

Conclusion : *«Le sionisme apparaît maintenant clairement comme le danger numéro 1 pour la paix mondiale»* et bien sûr: *«Les esprits sont conditionnés par le sionisme, du fait de l'accès privilégié de ses porte-parole, en France en particulier, aux grands moyens d'information.»*

L'antisionisme de gauche puise encore une fois dans le répertoire de l'extrême droite.

– **Juillet 1982** : Roger Garaudy se convertit à l'islam dans une moquée chic de Genève. Il «rencontre des prédicateurs et des intellectuels saoudiens qui l'accueillent à bras ouverts. Il fait la connaissance d'Habib Chatty, le secrétaire général de l'Organisation de la conférence islamique» (M. Prazan, A. Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation, op. cit.*), qui regroupe 57 Etats et s'intitule désormais l'Organisation de la coopération islamique. Il est présenté comme le *«plus grand philosophe occidental du XX^e siècle»* dans les médias marocains, iraniens, jordaniens, libyens, égyptiens, etc. On comprend pourquoi, avec de tels contacts et une telle réputation, ses livres, ses articles et sa propagande antisionistes puis négationnistes auront plus tard une grande influence dans le monde arabo-musulman.

Mais même en France, la portée de ce revirement individuel s'inscrit dans une perspective plus large, comme l'indiquent M. Prazan et A. Minard, *«ce déplacement doctrinal, celui d'un individu, (...) est aussi celui d'une génération de militants ayant vu refluer les mouvements sociaux (...). L'engagement tiersmondiste et anticolonialiste a émergé depuis les années 60 comme ciment doctrinaire a minima de la gauche. C'est donc lui qui, pour certains, va servir de substrat à l'antisionisme. (...) Il s'agit de poursuivre, malgré tout, un combat, en déplaçant l'objet de la lutte tout en sauvegardant, dans le naufrage, le peu d'idées qu'il est possible de préserver. (...). C'est renoncer partiellement aux utopies de demain pour se réfugier dans la subversion d'une histoire, celle du peuple juif et d'Israël.»* (op. cit., p. 147).

Parution dans *Le Monde* d'un placard publicitaire (coût de l'opération : 7 600 euros actuels) signé par Garaudy, le pasteur Mathiot et le père Lelong¹ (qui seront tous deux témoins dans ses procès pour négationnisme en 1996). L'argument antisioniste aujourd'hui classique est déployé : «*L'antisémitisme et le sionisme sont ainsi frères jumeaux : même définition raciste du "Juif", même objectif de ghetto et même inévitable résultat : (...) soulever finalement la haine de l'opinion mondiale*». Bien avant son virage négationniste, on trouve déjà dans ce texte trois thèmes chers aux antisémites et à beaucoup d'antisionistes :

- le «sionisme» (donc par extension les Juifs) est raciste par essence : par conséquent on pourra le comparer au nazisme ;
- les sionistes veulent vivre dans un ghetto (comme si ce n'était pas les chrétiens occidentaux d'un côté et les musulmans orientaux de l'autre qui les avaient enfermés durant des siècles dans des quartiers réservés, bien avant l'apparition du sionisme) ;
- ils sont haïs à cause de leur comportement et non à cause de la haine des antisémites envers eux et de l'utilisation politique et sociale de cette haine par les pouvoirs en place, sous le féodalisme, comme sous le capitalisme.

– **9 août 1982** : Attentat 7 rue des Rosiers, à Paris, contre le restaurant Goldenberg : 6 morts, 22 blessés

C'est en cette même année que Mahmoud Abbas, aujourd'hui président de l'Autorité nationale palestinienne, présente sa thèse de doctorat en histoire à Moscou qui porte sur «*Les liens secrets entre les nazis et les dirigeants du mouvement sioniste*». Elle sera publiée en arabe sous forme de livre en 1984. Selon Abbas «*A la fin de la guerre, la rumeur se répandit que six millions de Juifs avaient été victimes du conflit et qu'une guerre d'extermination avait visé principalement les Juifs (...). En vérité personne ne peut ni confirmer ni infirmer ce chiffre. En d'autres termes, il est possible que le nombre de victimes ait atteint six millions, mais en même*

¹ Ce même père Lelong, que l'on entend souvent sur les ondes de Radio Courtoisie, affirme encore aujourd'hui que «*l'épiscopat français était un peu sous influence*» et que lui et ses deux compères antisémites ont été défendus «*par un avocat juif et un avocat français*» (M. Prazan et A. Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation, op. cit.*) ! Décidément, Raymond Barre avec sa déclaration sur les «Français innocents» tués lors de l'attentat de la rue Copernic, le 3 octobre 1980, a fait école.

temps, il est possible que le chiffre soit bien inférieur, au-dessous d'un million¹».

– 16/18 septembre 1982

Massacre, par les phalangistes libanais d'Elie Hobeika, d'au moins plusieurs centaines (sinon plusieurs milliers) de civils palestiniens dans les camps de réfugiés de Sabra et de Chatila. Le chef d'état-major israélien Rafaël Eytan a rencontré la veille les chefs phalangistes pour coordonner avec eux l'attaque simultanée de l'armée israélienne à Beyrouth-Ouest et celle des Phalanges contre les deux camps en question. Ce massacre, qui aura un énorme retentissement international, a considérablement facilité, et facilite toujours, l'assimilation du «sionisme» au nazisme, ou des opérations militaires israéliennes à des «génocides» dans la mesure où plusieurs généraux israéliens, dont Ariel Sharon, étaient sur place, ont été informés au fur et à mesure, ont contrôlé l'éclairage du camp pendant les deux nuits meurtrières, et n'ont «réagi» que lorsque le massacre était complètement terminé.

Genet, qui arrive le 19 septembre au Liban écrit plusieurs textes où il suggère que les soldats israéliens ont participé activement aux massacres, compare Chatila à Oradour. *Libération*, en la personne de Gérard Dupuy, fait de même en invoquant une «*perversion majeure de l'éthique juive*²». Cette tarte à la crème de l'éthique reviendra souvent dans les décennies suivantes : certains «juifs non-juifs» comme Deutscher, Bensaïd ou Löwy s'en serviront pour construire un fil rouge éthique-révolutionnaire qui irait de certaines figures marginales du judaïsme jusqu'à certaines personnalités juives athées ou religieuses du XIX^e et du XX^e siècle ; quelques antisionistes invoqueront aussi cette mythique «éthique juive» passée (qui, comme toutes les morales, comporte ses zones d'ombre et ne peut en aucun cas être ramenée à une ethnie, à une nation ou à une religion qui aurait été à un moment de son histoire pure et parfaite) pour mieux criminaliser les gouvernements israéliens actuels.

¹ Citation extraite d'un rapport du Centre Simon Wiesenthal, *Holocaust Denial's Assault on Memory: Precursor to Twenty-First Century Genocide*, H. Brackman, A. Breitbart, R.A. Cooper, 2007.

² Pour plus de détails, cf. M. Prazan, *L'écriture génocidaire*, op. cit., p. 222-223.

V. 1983-1996 :

– La demi-rupture de *La Banquise* avec le négationnisme renforce la confusion sur la critique de l'antifascisme de gauche, l'analyse du sionisme et de la question juive, dans de minuscules milieux «radicaux».

– Le philosophe stalinien Roger Garaudy, converti à l'islam, tiersmondiste impénitent, rejoint la bande des négationnistes.

Cette période s'ouvre par la création d'une petite revue *La Banquise*. Gilles Dauvé, l'un de ses animateurs, habile vulgarisateur des idées défendues par les Gauches communistes italienne, allemande et hollandaise, avait commencé à publier des livres dès 1972 mais sa «renommée» s'affirme dans les cercles de l'ultragauche. La traduction de ses articles ou de ses livres dans d'autres langues lui permet d'apparaître peu à peu comme un théoricien antistalinien, indépendant du marxisme académique, et cela aura son importance pour sa future carrière de consultant international de l'ultragauche. Et à partir des années 2000 avec le développement du Web, bien sûr, cela ne pourra que prendre de l'ampleur. Cette partie s'attachera à la critique des idées défendues par *La Banquise* sur la question juive et le sionisme» [les positions de Dauvé et de ses amis sur la pédophilie et la «paraphilie» (?!) seront abordées à propos d' «Alice in Monsterland» dans l'entrée consacrée à l'année 2001]¹. Cette période se conclut par l'irruption de Roger Garaudy, intellectuel de référence du PCF pendant des années, dans le marécage négationniste.

– 1983

Parution de *L'Affaire Israël* de Roger Garaudy, livre dans lequel le philosophe accuse Israël de «rentabiliser un meurtre ancien» et compare sionisme et nazisme. Garaudy prétend se réclamer des analyses de Bernard

¹ Cette partie reprend et développe deux articles parus dans *Ni patrie ni frontières* en novembre 2007 : «Des comparaisons absurdes défendues par «*La Banquise*» sur la question juive et le sionisme» (<http://www.mondialisme.org/spip.php?article1054>) et certains éléments d'un autre texte : «Sur les origines d'un certain relativisme «ultragauche» et ses dérives hypercritiques» (<http://www.mondialisme.org/spip.php?article1960>), lui-même un complément à un article indispensable des Luftmenschen : «A propos des racines et des excroissances du négationnisme» luftmenschen.over-blog.com/article-negationnisme-noyau-dur-et-satellites-101552144.html

Lazare, célèbre Juif dreyfusard, dans *L'antisémitisme, son histoire, ses causes* (1894). Ce livre avait été réédité en 1982 aux Editions de la Différence (maison qui avait publié en 1981 *Intolérable intolérance*, plaidoyer en faveur de la liberté d'expression des négationnistes signé par V. Monteil, E. Delcroix, C. Karnooh et J. G. Cohn-Bendit) dans une collection dirigée par le négationniste Pierre Guillaume et il figure désormais aux catalogues de Kontrekulture, la maison d'édition du national-socialiste Alain Soral. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout est recyclé chez les fascistes !

Une correspondance s'établit entre Roger Garaudy et Pierre Guillaume qui lui fait parvenir des textes de Robert Faurisson, selon M. Prazan et A. Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation, op. cit.*, p. 173).

– **1985**

Le ministre syrien de la Défense, Mustapha Tlass, consacre son pamphlet antijuif, *Le Pain azyne de Sion*, à essayer de prouver que les Juifs tuent des enfants pour recueillir leur sang...

– **1983-1986**

«*La Banquise*», revue regroupant notamment Gilles Dauvé, Serge Quadruppani, publie quatre numéros en quatre ans. Les articles ne sont pas signés et donc collectivement assumés par les membres du groupe.

Sur les discours «hypergauchistes» de La Banquise

Si on lit attentivement les 334 pages (illustrations et sommaires inclus) des 4 numéros de *La Banquise* l'analyse du judéocide, de la question juive ou des camps d'extermination prend une place finalement assez réduite (une quarantaine de pages environ). A l'époque, les Banquisards se préoccupent d'effectuer un bilan des années post-68, d'analyser ce qu'ils appellent les mouvements «néoréformistes» [autogestion, écologie, féminisme qu'ils qualifient de «corporatisme clitoridien» (?!)] et de la social-démocratie au pouvoir. Ils s'intéressent aux transformations du capitalisme et du salariat et à l'évolution des guerres. Ils ne semblent guère se passionner pour la Seconde Guerre mondiale, ses causes et ses conséquences. Et pourtant, ils n'arrivèrent pas à se dépêtrer de l'affaire Faurisson-Guillaume pour des raisons amicales (Guillaume a été le mentor de certains d'entre eux) et théoriques car ils voulaient à la fois se démarquer théoriquement de «La Vieille Taupe n° 2» et de *La Guerre sociale* et en même temps conserver intactes les positions qu'ils avaient défendues sur de nombreux points avec leurs camarades qui avaient mal tourné. Cette gymnastique impossible les conduisit à s'embourber comme nous allons le voir...

– «*La Banquise*» **n'est capable de montrer aucune empathie envers les victimes du judéocide**

En ce qui concerne l'Holocauste, «*La Banquise*» se distingue par une confusion totale. Tout d'abord elle ne montre absolument aucune empathie envers les victimes du judéocide et dénonce la «**mythologie des camps de concentration**» sans nier leur existence. Elle se reconnaît certains points théoriques communs avec *La Guerre sociale*¹ qui a pourtant été un

¹ Pour avoir une idée de ce qu'était les milieux de l'ultragauche négationniste, au printemps 1983 citons le témoignage d'André Dréan, qui se rendit, à reculons, à l'une des réunions du groupe *Guerre de classe* (issu d'une scission du groupe Commune de Cronstadt de la FA), et après celle-ci rompit tout lien avec eux : «*Nous sommes tombés sur des individus des deux sexes, obsédés par la question juive, au point que même la question des chambres à gaz est passée à l'arrière-plan. Sans même parler du reste.*

introduceur actif du négationnisme en France dans les milieux «hypergauchistes» notamment en défendant Faurisson.

La création de *La Banquise* est considérée par certains comme un point de rupture avec le négationnisme. L'historien Pierre Vidal-Naquet a qualifié cette revue, de façon plus adéquate, de porte-parole d'un «négationnisme discret» (même s'il émettra un jugement beaucoup plus indulgent par la suite). Un ex-membre de La Vieille Taupe est allé plus loin en expliquant qu'il s'agissait selon lui d'une scission entre des «faurissoniens intransigeants, intégristes (*La Guerre sociale*) et des faurissoniens critiques, méfiants, peu enthousiastes, mais pas en désaccord fondamental avec le révisionnisme (*La Banquise*)» (Bernard Ferry, p. 288 de Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme*).

Voici ce qu'écrivait *La Banquise* n° 2 dans un article intitulé «Y a-t-il une question juive ?» : «*Dans Nuit et Brouillard, Alain Resnais, utilisant des documents réalisés par les Américains après la libération des camps, montre des monceaux de cadavres remués au bulldozer. Pour l'adolescent occidental moderne, il est pratiquement impossible de ne pas être saisi d'horreur devant de telles images. Était-ce pour me défendre contre cette horreur que j'éprouvai aussitôt le besoin de prendre un peu de recul ? Première objection: en remuant avec de gros engins à chenilles la terre du cimetière de Bagneux, on obtiendrait des images à peu près aussi horribles. Que prouveraient-elles ?*»

Ce qui frappe dans ce type de «raisonnements» stupides, c'est le peu d'empathie que ce collectif ultragauche exprime face aux victimes du plus important génocide commis dans l'histoire humaine, du moins dans un espace de temps aussi limité et avec tous les moyens fournis par la technique industrielle moderne. Face à l'horreur qui le saisit, notre auteur a besoin «de prendre un peu de recul». Et ce «recul» (un terme fort bien choisi en l'occurrence...), où le mène-t-il ?

En guise de critique du monde, on nous a présenté, enrobée dans de la phraséologie néo-bordiguiste, la énième version du complot juif sur le monde et de véritables justifications de l'antisémitisme à l'Est de l'Europe depuis l'époque de la Révolution française. D'après les rédacteurs de Guerre de classe, dans la société médiévale encore basée sur les communautés à dimensions humaines, les juifs auraient représenté le capital financier, joué le rôle d'usuriers et d'intendants au service des nobles contre les paysans, etc. Donc, à l'Est, il y aurait eu de «l'antisémitisme révolutionnaire. (...) En fin de soirée, le summum a été atteint quand l'un d'entre eux a prétendu que Le Protocole des sages de Sion, le célèbre faux antisémite écrit par l'Okhrana, la police politique de Nicolas II de Russie, pour justifier les pogroms, était peut-être véridique !»

Tout d'abord à la comparaison absurde ci-dessus, qui ignore la différence élémentaire entre le fait d'être enterré dans un banal cimetière parisien et celui d'être jeté dans la fosse commune d'un camp d'extermination nazi après avoir été affamé, fusillé ou gazé (on notera que ce passage et cette comparaison figuraient déjà textuellement dans «L'horreur est humaine», article publié dans *La Banquise* n° 1 et qu'il ne s'agit donc pas d'une simple «maladresse» de rédaction).

Comment peut-on mettre sur le même plan la mort d'individus décédés dans leur lit, de mort naturelle le plus souvent, suite à une maladie, entourés de soins médicaux, et l'assassinat planifié de millions d'individus par la famine, la promiscuité, le travail forcé, les fusillades, les tortures, les marches forcées, les expérimentations «médicales» et le zyklon B ?

Mais le «recul» prôné par les Banquisards ne s'arrête pas là. Nos «radicaux» ne comprennent pas non plus l'importance de dénombrer précisément les victimes du génocide. Ils laissent, avec mépris, cette tâche aux historiens (bourgeois, ajoutons-nous). Dans «L'horreur est humaine», ils vont jusqu'à écrire: «*Les passions soulevées par la mise en question du nombre des victimes juives du nazisme révèlent un mode de pensée commun aux bourreaux et à leurs contempteurs.*»

Encore une fine comparaison: bourreaux et «contempteurs» du nazisme partageraient le même «mode de pensée»? On connaît la prochaine étape de ce «raisonnement» (du moins pour les négationnistes et les antisémites): la comparaison entre bourreaux et victimes du génocide hitlérien. Emportée par sa fougue, *La Banquise* prête aussi à l'historien Poliakov l'idée absurde que le chiffre de six millions de victimes serait «six fois plus horrible qu'un million» ! Sans bien sûr apporter la preuve de cette assertion par la moindre citation.

Et les Banquisards insistent dans «Le roman de nos origines»: «*Traiter le massacre des Juifs pendant la guerre en consacrant cent pages (un tiers du Drame des Juifs européens*¹, 1964, à des calculs statistiques pour savoir

¹ Il s'agit d'un ouvrage de Rassinier mais il n'est pas honnête de laisser croire que les préoccupations statistiques monomaniaques de Rassinier seraient apparues seulement en 1964 car on les voit à l'œuvre dès *Le Mensonge d'Ulysse* et dans tous ses livres ultérieurs. *Le Mensonge d'Ulysse* est avec *Ulysse trahi par les siens* l'un des deux ouvrages antisémites de Rassinier recommandés comme «utiles» par... Gilles Dauvé dans sa préface de 1979 et à propos duquel, en 1983, dans «Le Roman de nos origines» il persiste et signe : «*Le Mensonge d'Ulysse de Rassinier est un document intéressant, s'il tranche sur la plupart des écrits de concentrationnaires, et sur le délire de certains*». Pourtant, s'il y a bien un

si 1 million 600 000 Juifs ou bien 6 millions sont morts, c'est bien prendre les choses par le petit bout de la lorgnette, continuer Nuremberg en le contestant. Un livre profond et neuf sur ce sujet serait documenté, mais sortirait des faux problèmes de quantification. On a tout dit quand on a montré comment se forma comme un dogme le chiffre pour le moins douteux de six millions. On ne dit rien quand on élabore soi-même des statistiques rivales aussi invérifiables, pour le lecteur non spécialiste, que celles qu'on critique.»

A l'époque, le travail de Raoul Hilberg sur *La Destruction des Juifs d'Europe* était déjà paru en anglais (en 1961). Mais, même si cet ouvrage n'était pas encore publié en français, on savait déjà beaucoup de choses. Le fait de trouver secondaire («*petit bout de la lorgnette*», «*faux problèmes*», «*chiffre douteux*») la quantification du génocide pose plusieurs problèmes graves. Quant au «*livre profond et neuf sur ce sujet*», trente ans plus tard, les Banquisards ne l'ont toujours pas écrit !

Comment ignorer que tout individu qui croit avoir perdu un ou des proches lors d'une guerre, d'une catastrophe naturelle ou même d'un accident d'avion, a besoin de savoir s'il est vivant ou mort ? Et comment acquérir cette certitude sans mener une enquête approfondie, et, entre autres démarches, compter les morts ? Comment ignorer que la «comptabilisation» des victimes et la vérification font partie des tâches nécessaires à la fois pour les survivants mais aussi pour la justice ?

A moins de considérer que toute forme de justice disparaîtra magiquement avec l'avènement de la «communauté humaine», parce que toute forme de criminalité meurtrière aurait disparu elle aussi par miracle, la «comptabilité» des victimes a (hélas !) un bel avenir, même sous le «communisme» que nous souhaitons !

Faute d'informations précises, des centaines de milliers de Juifs ont attendu pendant des années qu'on leur donne la preuve que leurs proches étaient morts. Là encore, le matérialisme vulgaire joue des tours aux pseudo-radicaux. Pour faire son deuil de quelqu'un, il faut déjà savoir s'il est mort, et donc il faut comptabiliser et identifier les personnes décédées. Ne pas comprendre cela, c'est – au minimum – vivre sur une autre planète où l'empathie est objet de mépris. Or sans empathie, il n'y a pas de solidarité solide, que des calculs ou des raisonnements froids.

- ***La Banquise est incapable d'expliquer les causes de l'antisémitisme et nie la spécificité du judéocide***

Obnubilé par ce qu'ils appellent l'«antisémitisme moderne», les auteurs sont incapables de nous expliquer les causes de ses formes antérieures, et

ouvrage «délirant», anticomuniste et mensonger sur tous les plans, c'est bien celui-là !

donc le lien entre passé et présent, lien pourtant essentiel pour un «penseur» qui se dit «marxiste». Les auteurs se réfugie dans des généralités d'une banalité affligeante: *«La société capitaliste qui repose sur la concurrence et l'uniformisation a produit cet antisémitisme de concurrence qui, en période d'exacerbation de celle-ci, tend à l'élimination des éléments les moins uniformisés.»* Et ils se contentent de remarquer à propos des siècles précédents: *«Jusqu'à la constitution de l'empire russe en Europe orientale, et jusqu'à la fin de l'empire ottoman en pays musulman, de multiples ethnies et confessions différentes cohabitèrent sans trop de heurts pendant les périodes de paix et de prospérité, tandis qu'aux époques troublées, les minorités étaient évidemment les premières visées par l'agitation.»* On admirera le sens de la litote de nos Banquisards: «heurts» et «agitation», voilà des mots bien pudiques et neutres pour décrire les persécutions et massacres antijuifs durant des siècles...

L'article ne nous offre aucune analyse de l'histoire du peuple juif. Il réduit le nationalisme juif à une simple «manipulation politique»: *«Mais il n'est pas possible de ne pas voir que, depuis le XIX^e siècle, qui a vu apparaître à la fois l'antisémitisme moderne et le sionisme, la prétendue question juive et les diverses manières de la poser et de poser son existence relèvent de la pure et simple manipulation politique.»* Ce qui lui permet de ne pas réfléchir aux problèmes posés par le nationalisme – y compris le nationalisme juif ou israélien – et aux moyens de le combattre efficacement, ici et maintenant.

La Banquise renvoie dos à dos l'antisémitisme et le «philosémitisme», comme si les effets de l'un et de l'autre étaient en quoi que ce soit comparables !

Les auteurs écrivent: *«Les manipulateurs ennemis – politiciens sionistes et antisémites – avaient en commun d'invoquer en renfort de leurs manipulations une mythique communauté de destin juive et une étanchéité du judaïsme aux autres cultures qui relevait, elle aussi, du mythe.»* «La Banquise» met tous les «sionistes» dans le même panier, et ignore sans doute qui était Ber Borochov¹ et ce que représentaient les sionistes de gauche, malgré toutes leurs limites.

Les auteurs prétendent que *«la question juive était sur le point d'être résolue par l'assimilation pure et simple des citoyens de confession israélite»*: on se demande alors comment Hitler a pu aussi facilement

¹ Théoricien marxiste et socialiste sioniste (1881-1917) dont on trouve quelques-uns des textes en anglais, notamment «La question nationale et la lutte des classes» (1905), «Le développement économique du peuple juif» (1916), sur le site http://www.zionism-israel.com/hdoc/Borochov_Economic_Development.htm

persécuter, fiché, déporter puis exterminer une fraction aussi «assimilée» de la population allemande sans susciter de réactions des autres «citoyens» et des autres «confessions»; de plus, une telle affirmation péremptoire suggère que «l'assimilation» dans la société capitaliste pourrait être – en soi – une chose positive, ce qui est pour le moins contestable pour un «communiste» mais qui, reconnaissons-le, est bien dans la tradition marxiste, social-démocrate, communiste et stalinienne.

«La Banquise» affirme, bien sûr, que l'existence d'Israël nourrit l'antisémitisme: *«Conduit par la logique de sa situation et de sa nature belliciste à soutenir partout les pires régimes exploiteurs et terroristes étatiques – Afrique du Sud, Amérique latine – l'Etat d'Israël ne peut que susciter des sentiments anti-israéliens et antisionistes chez les exploités du monde entier, tout en s'acharnant à dénoncer partout (parfois même à juste raison) un antisémitisme qu'il prétend combattre mais dont il a besoin pour survivre»*. Comme si l'antisémitisme était né en 1948 et que le génocide avait eu lieu après la création d'Israël !

- *La Banquise* **tient des propos ultra-radicaux contre le capitalisme, le colonialisme, l'impérialisme, etc., mais ses discours sont incohérents.**

La Banquise commence par expliquer qu'il n'y a pas de hiérarchie dans l'horreur, puis elle dénonce tous les crimes du colonialisme ou du capitalisme, comme s'ils étaient PLUS importants que ceux du nazisme. Or, à l'époque moderne, on ne peut citer un seul massacre conçu, planifié et appliqué de façon aussi systématique, dans un laps de temps aussi court, pour exterminer une population déterminée. On peut dire que le Grand Bond en avant ou les famines soviétiques étaient du même ordre statistique, voire plus importantes, mais il n'y avait pas, derrière ces catastrophes, la volonté d'exterminer une catégorie spécifique de la population. Enfin, elles se sont étendues sur des périodes plus longues, à travers des mécanismes totalement différents.

- *La Banquise* **chérit les utopies totalitaires**

La Banquise présente le communisme comme un système qui pourrait avoir des points communs avec la pureté originelle supposée du stade de l'«homo sapiens»; cette hypothèse rappelle étonnamment la conception totalitaire de l'«homme nouveau» chère à Staline et Che Guevara ou celle de la «page blanche» chère à Mao (*«l'homme communiste se retournera sur son passé (s'il en éprouve parfois le besoin)»* et *«il se sentira probablement plus proche de cet Homo sapiens avec lequel il aura renoué pour le réaliser enfin»*).

L'idée que la «question juive» disparaîtra parce que l'humanité aura des questions économiques et sociales plus importantes à traiter illustre toute la prétention de la prose et la vanité de la pose «radicales»: *«les communistes n'ont pas à étudier gravement la question de l'inflation, parce qu'ils*

œuvrent à la destruction pure et simple de l'économie et à la fin de son règne réifiant sur les hommes, de même, parce qu'ils travaillent à l'avènement de la communauté humaine, n'ont-ils pas à se pencher sur la question juive parce qu'ils dénoncent en son existence même une survivance de la préhistoire de l'humanité». On remarquera la profondeur de la pensée banquisarde: comparer une question tout à fait secondaire pour l'humanité comme celle de l'inflation, avec celle des identités nationales ou «ethniques» qui provoquent des conflits et des guerres depuis des siècles, c'est vraiment se moquer du monde ! Mais c'est assez commode pour justifier son ignorance...

De plus cela induit l'idée naïve que toutes les différences humaines pourraient disparaître magiquement à la suite d'un processus révolutionnaire, et, pis (si c'est encore possible), que seuls les «communistes» seraient capables de savoir ce qui est important ou pas pour les êtres humains !

Si l'on veut «prouver» que les différences entre les êtres humains n'existent pas, il suffit de nier leur existence comme *La Banquise* le fait au nom du «communisme» dans sa conclusion: *«Mais, malgré son cortège d'atrocités, malgré sa splendeur et sa misère, la question juive est typiquement l'une de ces questions qui disparaîtront d'elles-mêmes et qui donc, littéralement, ne se posent pas.»*

Dans «L'horreur est humaine», paru dans *La Banquise* n° 1 (<http://troploino.free.fr/biblio/humaine>) on trouve encore plusieurs inepties, et propos aussi absurdes que les précédents.

Tout d'abord le collectif fait semblant de croire que les Juifs pensent appartenir à une même «race» et évidemment nos Don Quichotte démontrent avec brio que les races n'existent pas ! Les sionistes et les Juifs en général ne parlent pas de race mais de peuple, de nation, ce qui n'est pas du tout pareil. Mais cela évite aux Banquisards de se demander s'il existait un peuple juif (ou des peuples juifs), une nation en formation, etc. Puis ils comparent *«le juif déporté par les nazis et le prolétaire déraciné par l'accumulation primitive»* qui tous deux *«ont en commun d'éprouver dans leur chair le déchirement des liens affectifs et sociaux, la perte des rôles, qui donnaient à leur vie son contenu»*. En clair, *La Banquise* compare le fait d'aller trimer à l'usine et celui de finir en cendres dans un four crématoire...

– *La Banquise* **prépare et accompagne**

la victoire du relativisme postmoderne

Ce mode de pensée rappelle furieusement celui de certains psychologues ou féministes actuels qui, eux aussi, suppriment toutes les

différences (dans ce cas, entre les actes voire les pensées des mâles) pour mieux vendre leur camelote idéologique: ainsi une plaisanterie machiste, un regard concupiscent ou libidineux est mis sur le même plan qu'un viol ou un harcèlement systématique au travail, et rangé dans la catégorie des «violences» sévèrement punissables par la loi. Même aplatissage de la réalité, même incapacité à définir des nuances, même «pensée» simpliste – au service de causes différentes, bien sûr.

Dans le même article calamiteux, *La Banquise* compare camps nazis et supermarchés, cartes de la Sécurité sociale et numéros tatoués sur la peau des déportés. Ainsi, pour nos «radicaux», il n'existe pas de différence fondamentale entre une entreprise d'extermination industrielle de masse et une entreprise de distribution de biens de consommation !

Certains éléments de l'ultragauche, issus d'une génération radicalement antifasciste, n'ont su résister au rouleau compresseur de la propagande antitotalitaire et pro-identitaire qu'en rejetant les acquis¹ de l'antifascisme et en défendant des positions hypercritiques absurdes qu'elles soient anti-antifascistes, antiféministes, anti-antiracistes, etc.

Il est symptomatique que, dans «Le Roman des origines» (paru dans *La Banquise*) ils accusent l'affaire Faurisson et l'attentat de Copernic d'avoir réveillé un «communautarisme juif». Ils ne se rendent même pas compte que ce communautarisme (et les autres mouvements identitaires dont ils percevaient justement, dès 1983, l'influence néfaste) **ne peut** se combattre en renvoyant dos à dos sionisme et antisémitisme, racisme et antiracisme, homophobie et défense des droits des homosexuels, pédophilie et défense de l'intégrité physique de l'enfant, fascisme et antifascisme, etc.

Au nom de la compréhension du communisme comme mouvement embrassant la totalité des activités humaines, *La Banquise* (comme *La Guerre sociale* qui a écrit «Misère du féminisme» dans le n° 2 de la revue) critique toutes les idéologies basées sur des critiques partielles du capitalisme en ne voyant pas que la totalité («le capital») n'apparaît jamais en tant que telle. Corollairement, il n'y a aucune tentative de comprendre justement ses critiques partielles. Les Banquisards se sont servis d'un

¹ On peut en citer au moins trois qui tracent une ligne de démarcation politique essentielle :

– le judéocide n'est pas un «gigantesque point de détail» de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, comme le pensaient et le pensent encore Gilles Dauvé et certains de ses amis ;

– les libertés et les droits démocratiques ne sont pas un luxe superflu, ou un écran, destiné à empêcher toute révolution sociale ;

– et les militants fascistes et staliniens ne sont pas à mettre dans le même sac, même s'ils défendent des systèmes totalitaires.

langage «marxiste» et de références abstraites aux Gauches communistes des années 20 pour dénoncer l'antiracisme et l'«instrumentalisation» ou «l'usage mystificateur» par Israël et les «sionistes» du génocide des Juifs, pour dénoncer le culte de l'enfant initié par le Capital, pour s'opposer aux mouvements jugés trop parcellaires au nom de raisonnements sur le «communisme» intégral, etc.

Leur langage «radical» leur permettait (et leur permet encore pour certains comme Dauvé) de se distinguer des autres ultragauches définitivement passés au négationnisme et à l'extrême droite, mais leur rhétorique creuse, inspirée à la fois des situs et des «gauchistes» de la Troisième Internationale, brouillait et brouille encore la compréhension qu'ils prétendent combattre.

1983 est aussi l'année où Serge Quadruppani publie son *Catalogue du prêt à penser français depuis 1968*. S'il est un critique pertinent des modes intellectuelles dans l'après-68, modes qui visent toutes à liquider l'héritage de Mai, l'auteur défend malheureusement une conception dangereuse de la liberté d'expression totale, conception qui l'amène à reproduire une vingtaine de pages de la prose faurissonienne, dans un chapitre intitulé «Les nazis, la mémoire, l'avenir» situé à la fin de l'ouvrage. S'il considère que Faurisson «délire»¹ lorsqu'«il reprend à son compte un argument antisémite» à propos de la responsabilité des Juifs dans le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, il lui semble dangereux de qualifier le professeur négationniste d'antisémite ! «*Je me garderai, quant à moi, de*

¹ La notion de «délire» revient souvent chez les ultragauches pour qualifier leurs ex-amis négationnistes. Elle suppose une certaine proximité voire une compassion pour le camarade «délirant». Qu'il s'agisse d'un délire passager ou d'un délire structurant la personnalité de tel ou tel négationniste (tous les mouvements révolutionnaires, notait déjà Engels au XIX^e siècle, attirent un certain pourcentage de branquignols, d'exaltés ou de personnes «socialement inadaptées» au capitalisme), cette qualification permet surtout d'éviter de se pencher sur l'arrière-fond politique, matériel, du prétendu «délire» réduit à une lubie personnelle. On constate parfois les mêmes réactions face à des propos antisémites, sexistes, homophobes, ou antimusulmans dans les milieux militants. C'est d'autant plus «amusant» quand il s'agit de marxistes hyper orthodoxes qui prétendent que les explications «psy» ne sont que des foutaises et que seuls comptent les «rapports sociaux», la «composition de classe», etc.

passer de la condamnation des idées à la damnation des individus.» Que de prudence !

Mais Quadruppani tient quand même à retirer certains faits historiques («*chiffre des morts juifs*», «*mécanisme exact du déclenchement du massacre*», etc.) des «mains d'un idéologue» peu sérieux pour le remettre entre celles des historiens sérieux. Et il s'étonne, en même temps, que ces derniers n'aient pas envie de débattre de questions posées par un type qu'il qualifie lui-même d'«hurluberlu» !

Le lecteur éprouve un peu le tournis devant ces vagues-hésitations.

Mais ce n'est pas fini : «*Quand bien même, écrit-il, il n'y aurait pas eu de massacre intentionnel, ni de sélection mortelle dès l'arrivée dans les camps, quand bien même on se serait "contenté" de faire mourir en masses les Juifs et les autres, par la faim, l'épuisement et les coups, qu'est-ce que cela changerait ?*»

Voici un exemple typique de spéculation pseudo «radicale» qui non seulement ouvre la porte au négationnisme mais en plus relève de la science-fiction : on ne peut enlever au nazisme toutes ses caractéristiques exterminatoires concrètes, pour la bonne raison que les événements ont **déjà** eu lieu. Il est trop facile d'écrire : «*Mes ennemis ce sont des rapports sociaux*» et tout le reste c'est «*le point de vue des juges et des avocats aux procès de Nuremberg*». La lutte contre le système capitaliste s'ancre dans des faits concrets, et toute discussion politique sérieuse ne peut se passer de la connaissance de ces faits.

En réalité, Quadruppani à l'époque, comme d'autres ultragauches soixante-huitards, n'a «pas d'opinion» sur la question des chambres à gaz ! Pourquoi donc consacrer soixante-dix pages à tourner autour d'une question pour finalement avouer qu'il n'a pas d'avis ? On comprend seulement qu'il attend qu'une «opinion ait droit de cité» sur les chambres à gaz. Une «opinion» ou une analyse historique ? On se demande ce que signifie cette expression «avoir droit de cité», surtout dans le domaine historique où les spécialistes raffinent, peaufinent, voire corrigent régulièrement les interprétations des faits qu'ils construisent.

En réalité, Quadruppani n'a rien à dire sur les chambres à gaz, ni même sur les écrits de Faurisson, il s'indigne surtout contre la «*peu ordinaire répression judiciaire qu'il subit*».

Il change encore une fois de terrain : c'est en démocrate radical (à la Chomsky) que Quadruppani se pose. Pourquoi pas ? Mais pourquoi choisir de défendre seulement UN hurluberlu antisémite et négationniste, et ne pas évoquer toutes sortes d'autres injustices réelles ? Mystère.

Notre écrivain radical se lamente qu'un «hurluberlu» n'ait plus les honneurs de «*la grande presse française*»... Voilà un «hypergauchiste» qui se transforme tout à coup en avocat de la liberté d'expression totale afin

que tous les «hurluberlus» inondent les rubriques consacrées aux commentaires et critiques des lecteurs ? Serait-ce une astuce diabolique pour précipiter la ruine de la presse bourgeoise ? Car si tous les journaux publiaient les courriers de types du genre Faurisson ils feraient rapidement faillite !

On a du mal à comprendre et à prendre au sérieux ce plaidoyer en faveur de l' «hurluberlu» Faurisson qui part dans tous les sens surtout lorsque Quadruppani embraye ensuite sur le couplet classique des ultragauches contre l'antifascisme, critique qui n'a rien à voir avec la liberté d'expression qu'il vient de défendre avec des arguments confus...

Le seul intérêt de ce chapitre est de nous dévoiler la paresse intellectuelle de certains ultragauches ; ils voulaient bien défendre la liberté d'expression de Faurisson (surtout si cela permettait provoquer un scandale médiatique, aujourd'hui on dirait de faire le buzz), prendre au sérieux les questions d'un «hurluberlu» qui «délire», mais ne voulaient surtout pas lire les principaux livres sur le judéocide qui étaient parus depuis 1945 et prendre position pour clore le débat. Ils attendaient qu'une opinion ait «droit de cité», comme d'autres attendent Godot...

– 1986

Parution de *Palestine. Terre de messages divins*, dans lequel Garaudy reproduit un article d'Oded Yinon «Une stratégie pour Israël dans les années 1980» publié dans une revue éditée par l'Organisation sioniste mondiale. Cet article, selon Garaudy, prouve que Israël veut «*désintégrer*» «*tous les Etats arabes voisins*», ce qui ne manquera pas de provoquer «*un suicide planétaire*» ; «*le projet sioniste ne concerne plus seulement une partie restreinte du monde : il menace tous les peuples*». Garaudy franchit encore un cap : celui de la théorie du complot. On ne s'étonnera pas, comme le signalent M. Marzan et A. Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation, op. cit.*, que cet article soit souvent cité sur les sites négationnistes ou «propalestiniens».

– 1987

Maurice Joyeux (1910-1981), dirigeant historique de la Fédération Française anarchiste, publie un article dans *Le Monde libertaire*, dans lequel il écrit que *Le Mensonge d'Ulysse* est «*le meilleur, le plus mesuré et par sa nature même, le plus crédible de tous les livres écrits sur les camps de la mort*»

Il pense que Rassinier n'a pas sous-estimé le génocide juif et conclut : «*En vérité des millions d'hommes de toutes les races, de toutes nationalités, de toutes confessions ont disparu. De quelle manière ? On en discutera*

longtemps, aussi longtemps qu'il existera des politiciens ayant intérêt à battre monnaie sur des cadavres¹».

Une sous-estimation considérable de l'importance historique du judéocide, et un mépris total pour ses victimes et leurs descendants...

«A la décharge de la Fédération anarchiste, il faut signaler que trois semaines plus tard (dans Le Monde libertaire, n° 667, 11 juin 1987), un article signé Jacques Grégoire faisait le point sur la personnalité de Rassinier en expliquant que ses écrits n'avaient d'autre objet que de nier la réalité du génocide et de réhabiliter le nazisme. Mais comme le veut une tradition de la Fédération anarchiste, l'article de Grégoire n'attaquait pas de front le texte de Maurice Joyeux. Et l'introduction du comité de rédaction prétendait uniquement «apporter quelques précisions sur la dérive» de Rassinier. Il est des cas où l'intention, à première vue charitable, d'épargner un vieux camarade peut sérieusement entamer la crédibilité d'une organisation.» (Argery et Valjak, op. cit.)

Distribution de plusieurs textes négationnistes dans des lycées et des collèges ainsi qu'aux victimes et aux juges du procès de Klaus Barbie, signés «La Vieille Taupe» et «L'Aigle noir». Ces tracts auraient été rédigés par Alain Guionnet de *La Guerre Sociale*.

– 11 mai/4 juillet 1987

Procès Barbie à Lyon, où Jacques Vergès, contacté par François Genoud, banquier suisse pronazi et propalestinien, assure la défense du criminel de guerre allemand en mélangeant tout : Hiroshima, Dresde, les crimes du colonialisme, le judéocide, etc., pour mieux semer la confusion.

– Automne 1987

Publication dans les *Annales d'histoire révisionniste* d'un article du fasciste américain Mark Weber. Dans ce texte, comme dans un livre de Henri Roques paru la même année, *Le Procès Barbie ou le Shoah Business*, on trouve des expressions comme «Shoah Business²» ou «nouvelle religion» de l'Holocauste qui auront par la suite un grand succès chez les antisionistes de gauche.

¹ Selon Michel Dreyfus (*L'antisémitisme à gauche, Histoire d'un paradoxe, de 1830 à nos jours*, La Découverte, 2009), cela créa quelques remous dans la Fédération anarchiste.

² Ce terme aurait été utilisé pour la première fois par un historien israélien Leon A. Jick en 1981 (selon M. Prazan et A. Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation*, op. cit., p. 212) dans un article des *Yad Vashem Studies*.

«On retrouve là, comme dans le cas des nouveaux historiens israéliens, l'instrumentalisation de réflexions émanant d'intellectuels critiques juifs, recyclées à des fins de propagande par la fabrique en syllogismes du négationnisme. (...) Garaudy s'inscrit dans cette "tradition" du détournement qui consiste à puiser dans les références juives afin de se disculper par avance de toute intention malveillante à l'égard de ceux qu'il dénonce.» (M. Prazan, A. Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation*, op. cit., p. 213).

– Septembre 1989

Parution d'une interview de Roger Garaudy dans le n° 3 de *Krisis*, revue du fasciste et raciste Alain de Benoist (revue qu'il ne faut pas confondre avec la *Krisis* allemande, orientée à gauche) qui accueille aussi des intellectuels comme Olivier Mongin, Ignacio Ramonet, Jean-Michel Palmier et Jean Baudrillard. Que du beau linge... de gauche !

– **1989**

Le fasciste et antisémite Jean-Edern Hallier relance *L'Idiot International*¹, avec l'aide de Jacques Vergès, Gédé, Gabriel Matznef, Thierry Ardisson, Michel Houellebecq, Marc-Edouard Nabe et... Frédéric Taddei². Une belle brochette de réactionnaires qui ne sentent pas du tout gênés de lire les articles de Hallier dans lesquels il prétend que «l'histoire de France est tombée entre les mains des soldeurs et des fripiers haineux du sionisme», que «la France est devenue la succursale de l'américano-sionisme», etc.

– **Mai 1990**

Profanation du cimetière de Carpentras

– Vote de la loi Gayssot qui, contrairement à ce que racontera Louis Janover dans *Nuit et brouillard du révisionnisme* en 1992, n'est pas une simple petite loi «contre le racisme» mais une loi qui considère que nier l'existence de crimes contre l'humanité est un délit !

– **1991**

Février 1991 : lettre de l'évêque Richard, Williamson, membre à l'époque de la Fraternité sacerdotale Saint Pie X, fondée en 1970 et qui

¹ Cf. *Extrême gauche, extrême droite. L'inventaire de la confusion*, 2010.

² Cf. «Ce soir ou jamais, une émission prétendument "transgressive" plébiscitée par l'extrême droite pour son "courage"», <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1908>

regroupe des prêtres traditionalistes comme le tristement célèbre Monseigneur Marcel Lefebvre : «*Tant que [les Juifs] ne recouvreront pas leur vocation messianique [en acceptant l'Église catholique] il faut s'attendre à ce qu'ils continuent à mener une agitation fanatique, conformément à leur prétendue vocation messianique de dominer le monde (...). Donc ils risquent de continuer à jouer un rôle principal dans l'agitation de l'Orient et la corruption de l'Occident*¹.» Dans la même lettre il cite le *Protocole des Sages de Sion* !

En janvier 1991 Roger Garaudy prend la parole dans une réunion du groupe solidariste fasciste, Troisième Voie, avec l'avocate féministe de gauche Gisèle Halimi.

La guerre du Golfe est l'occasion, dans les manifestations comme dans les réunions, de rapprochements entre la gauche et l'extrême droite. C'est ainsi que Roger Garaudy, après avoir rendu visite à Saddam Hussein au début de l'année, participe à un colloque le 24 mars 1991 : «La guerre du Golfe, un exemple de l'impérialisme américain» aux côtés d'Alain de Benoist, pape de la Nouvelle Droite.

Au colloque du GRECE la même année on trouve toute sorte d'objets intéressants : «*fleurs de lys, croix celtiques, blason de la division SS Charlemagne, des livres aux thèmes suggestifs – les races, l'hérédité, le paganisme, l'histoire de l'extrême droite et du nazisme*» (M. Prazan, A Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation, op. cit.*).

Mais à part cela, son pote Taguieff le jure, la main sur le cœur, Alain de Benoist n'est ni fasciste ni raciste. Garaudy est évidemment présent à cette réunion.

– **Mai 1992** : parution «**Les ennemis de nos ennemis ne sont pas forcément nos amis**» dans *Le Monde libertaire, Alternative libertaire, L'Ecole Emancipée, Reflex*, etc. Signé par des «ultragauches» ou des proches de cette mouvance, ce texte condamne l'antisémitisme et ce qu'ils appellent le «révisionnisme». ***C'est donc que, un quart de siècle plus tard, la question n'est pas vraiment réglée dans ce petit milieu.*** On notera, parmi les signataires de ce texte, Christine Martineau qui cosigna «*Connaissez-vous Rassinier ?*», article paru le 9 janvier 1979 dans *Libération*. Dans ce texte écrit par Pierre Guillaume celui-ci trouvait

¹ Mark Weitzman, «Artisans...for “Antichrist” : Jews, Radical Catholic Traditionalists, and the Extreme Right», volume III: *Global Antisemitism: Past and Present*, ISGAP, 2014.

«bouleversante» la lecture de la prose anticomuniste et antisémite de Rassinier ; et Hervé Denes, qui cosigna le même texte et rencontra Faurisson.

De plus ce texte est pétri de contradictions :

– il dénonce certains «*demi-solde soixante-huitards*» qui défendent «*la liberté d'expression fétichisée*» alors qu'au moins deux des auteurs ou signataires (S. Quadruappni et J.M. Kay) soutiennent justement cette position. Serge Quadruappni l'avait fait dans son *Catalogue du prêt à penser* (1983) et, en 2012, il récidivera sur son blog: «*Je suis parfaitement d'accord avec Chomsky quand il défend la liberté d'expression*». Quant à Jean-Michel Kay, l'un des animateurs des éditions Spartacus, c'est justement dans les *Cahiers Spartacus* que Chomsky, partisan de la liberté d'expression totale, put publier son plaidoyer malhonnête : *Réponses inédites à mes détracteurs parisiens* en 1984 ;

– il désigne comme «révisionnistes¹» ceux qui furent et sont toujours des **négationnistes**, concession difficilement acceptable pour des militants qui prétendent clarifier leurs positions ;

– il dénonce «*la manipulation démocratique, sioniste et stalinienne de l'entreprise génocidaire des nazis*» sans spécifier que les Juifs ont été les principales victimes de cette «entreprise génocidaire», sans expliquer le contenu de cette «manipulation» et en plaçant les trois discours sur l'Holocauste exactement sur le même plan. Ils prétendent que cette «manipulation» aurait conduit à «*l'effacement de l'événement même*» sans nous expliquer quel statut ils donnent, eux, à cet «événement» (le judéocide réduit à un simple «événement», on admirera la litote !) et alors qu'on sait parfaitement que **le judéocide n'a, en fait, jamais intéressé l'ultragauche sinon pour en «déconstruire» la «mythologie»** ;

– il prend pour cible «*un matérialisme primaire qui érige une rationalité économique étriquée en deus ex machina de l'Histoire*» tout en ne fournissant aucune explication à ce qu'ils appellent la «destruction des juifs» ;

¹ Comme l'expliquent M. Prazan et A. Minard (*op. cit.*, p. 216) «*Précisons donc que la recherche est révisionniste, et qu'elle l'est par définition. En perpétuel mouvement, elle ajuste le produit de son enquête en fonction des sources et des témoignages ou, plus globalement, des progrès de la recherche. Les négateurs de l'histoire, ceux qui nient tout ou partie du génocide juif, se prétendent cependant "révisionnistes" et s'autoproclament ainsi historiens (aucun d'entre eux ne l'est, de formation ou de profession), en créditant d'une mot leur entreprise mensongère et manipulatrice.*». Entreprise que cautionne Chomsky en présentant Faurisson comme un individu sérieux.

– il critique les «lieux communs du nationalisme barrésien» sans expliquer qu'ils se trouvaient déjà dans les écrits de Rassinier que certains des signataires considèrent comme «non antisémites» avant 1964 ;

– il amalgame «racistes et antiracistes» comme si ces positions étaient équivalentes et reprend justement à son compte ce «matérialisme primaire» en dénonçant ceux qui s'intéressent aux «*conflits secondaires ou illusoire pour masquer les antagonismes fondamentaux*» ;

– il reprend le thème d'une «*vérité officielle*» (expression favorite des négationnistes et des opposants d'extrême droite de la loi Gayssot) ;

– il dénonce «*ceux qui prospèrent depuis quarante ans sur l'exploitation de l'horreur nazie et d'une identité juive bricolée*» sans les nommer, sans définir ce que serait une identité juive non «bricolée», et sans se démarquer du discours négationniste sur ces thèmes ;

– il dénonce à mots couverts l'utilisation politique de Carpentras («*dès lors que l'on remue des cadavres dans un cimetière*», expression qui rappelle les âneries des Banquisards à propos des camps nazis : «*en remuant avec de gros engins à chenilles la terre du cimetière de Bagneux, on obtiendrait des images à peu près aussi horribles*») en critiquant le «*chantage de l'antifascisme*» sans proposer aucune politique alternative.

Le seul aspect positif et clair de ce long texte confus est sa conclusion : «*Nous devons traiter les bouffons ultragauche de l'extrême droite pour ce qu'ils sont : des ennemis.*» Un bilan bien maigre pour un long texte qui occuperait au moins six pages de cette revue...

– 1992

Parution de *Nuit et brouillard du révisionnisme* de Louis Janover aux Editions Paris Méditerranée. Ce pamphlet nous laisse sur notre faim, car il reste beaucoup trop vague sur l'historique du négationnisme et que l'auteur n'arrête pas de se livrer à des digressions polémiques sans rapport avec le sujet annoncé. Janover se plaît à lancer de nombreuses piques pour initiés (par exemple, il critique *La Banquise* et Gilles Dauvé sans vraiment l'explicitier) ; il fait preuve d'un sociologisme facile (les adversaires de l'auteur seraient des représentants «*de la nouvelle petite bourgeoisie intellectuelle*»...mais pas ses lecteurs) ; il présente la lutte des travailleurs sans-papiers comme un «thème à la mode» en mélangeant ce combat prolétarien avec la légalisation du cannabis ou les grandes manœuvres de SOS Racisme ; il prétend que c'est parce que «*l'œil de la conscience antifasciste les observait*» que certains ultragauches n'ont pas réussi à faire un bilan approfondi de leurs erreurs. Bref, un livre décevant qui reste au niveau de l'imprécation (souvent sympathique) mais n'arrive pas à présenter une argumentation claire et cohérente.

– **Septembre 1993**

Roger Garaudy est invité à la fête de l'Humanité.

– **Décembre 1995**

A vingt-quatre heures d'intervalle, Roger Garaudy rencontre les adhérents d'une cellule du PCF à Montreuil, puis le lendemain intervient au colloque annuel du GRECE.

Parution, aux éditions de La Vieille Taupe de Pierre Guillaume, du livre de Roger Garaudy, «éminent» intellectuel et philosophe du PCF avant d'en être exclu en 1970 : *Les mythes fondateurs de la politique israélienne*. Cet ouvrage aura une grande importance politique dans le monde arabo-musulman parce que les livres et articles de cet auteur y sont traduits et publiés. Ils constituent une caution occidentale de gauche à la fusion entre antijudaïsme musulman séculaire et antisionisme antisémite moderne, à la sauce nationaliste arabe ou à celle de l'islam politique (des islamo-conservateurs aux djihadistes internationalistes).

L'originalité apparente de ce livre est qu'il est écrit au nom du «dialogue entre les civilisations», et d'un retour authentique aux sources des trois religions du Livre: selon Garaudy, «*la théologie de la domination de la Curie romaine n'est pas fidèle au Christ, l'Islamisme trahit l'Islam, et le sionisme politique est aux antipodes du grand prophétisme juif*». De plus, l'auteur semble prôner une solution à deux Etats et le retour aux frontières de 1967.

Cela n'empêche pas Garaudy de reprendre toutes les falsifications des néonazis et des négationnistes sur les chambres à gaz et les fours crématoires. Il reproduit les arguments et les citations qu'on trouve déjà chez Bardèche, Rassinier, Thion, Guillaume et Faurisson. Il se présente comme la victime d'un «lobby» qui exercerait une «influence excessive sur l'information» et Garaudy est donc opposé à la loi Gayssot au nom de la «liberté de recherche» des historiens. Il tente de nous faire croire que Hitler voulait négocier gentiment avec les sionistes (un protecteur des Juifs en quelque sorte !). Garaudy va même plus loin, dans la conclusion du livre, en affirmant que la Nuit de cristal n'a été organisée que par des «cadres subalternes» du parti nazi (la preuve : on n'a pas pris de chefs nazis en flagrant délit de meurtre ou de pillage !) et qu'elle fut «désavouée» par le Führer ! Garaudy croit en la sincérité des déclarations de Heydrich et Himmler selon lesquelles la «solution finale» aurait été purement... «territoriale».

On retrouve là un point commun à tous les négationnistes : **les dirigeants nazis disent toujours la vérité, et ce sont les «sionistes» qui mentent systématiquement sur tous les sujets...**

Bien sûr, pour Garaudy les Etats-Unis sont prisonniers du «lobby sioniste», du «vote juif» et des «banques juives». Quant aux gouvernements français ils sont soumis aux pressions de la LICRA et du «pouvoir médiatique des dirigeants sionistes» qui ont obligé Chirac à signer le traité de Maastricht et les accords du GATT.

VI. 1996-2014 :

– **Timide tentative d'autocritique de certains ultragauches.**

– **Perpétuation de l'omerta chez les «radicaux» et approfondissement de la confusion bien au-delà des milieux ultragauches soixante-huitards sur l'antifascisme de gauche, la critique du sionisme et l'antisémitisme.**

– **La campagne BDS prend le relais du boycott lancé par la Ligue Arabe en 1945, et se développe dans les pays occidentaux. Les comparaisons entre l'Afrique du Sud, l'Allemagne nazie et Israël se multiplient, y compris dans les ONG, comme cela se manifeste lors de la conférence de Durban en 2001, relançant ainsi la campagne initiée par l'URSS stalinienne et ses satellites après la Guerre des Six Jours.**

– **Le mouvement altermondialiste sert de caisse de résonance à toutes sortes de théories du complot, potentiellement antisémites, et évidemment aussi à l'antisionisme.**

– **Le gouvernement iranien organise des concours de caricatures antisémites (2006) et des conférences pour promouvoir le négationnisme de différentes façons : en remettant en cause le judéocide en 2006, mais aussi chaque année depuis 2011 en débattant de «l'hollywoodisme», lors du festival international du film de Téhéran, ce qui permet de donner la parole à toutes sortes de complotistes, de fascistes et de négationnistes occidentaux.**

En 1996 commence une polémique entre auteurs de polars staliniens, maoïstes, trotskystes et ultragauches initiée par l'écrivain Didier Daeninckx. Cette polémique n'a aucun intérêt ici. Ce qui nous intéresse, c'est la façon dont certains membres de *La Banquise* qui avaient fait la promotion d'un écrivain antisémite comme Rassinier, voire qui avaient rencontré personnellement Faurisson, ont déployé tous leurs efforts pour que s'élève un rideau de fumée autour de leurs «erreurs», ou plus exactement de leurs tares politiques, tares qui doivent être discutées et non planquées sous le tapis.

Après avoir semé la confusion sur l'antisémitisme, sur la pédophilie, sur l'antifascisme de gauche avec leurs écrits pseudo-radicaux, ils contribuent, à leur petite échelle, à empêcher aujourd'hui les jeunes qui s'intéressent aux idées ultragauches et à leurs vulgarisateurs d'y voir clair et de retomber dans les mêmes pièges ou dans d'autres déviations similaires.

– **Juin 1996**

Publication de *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme*, ouvrage qui présente une défense ambiguë et malhonnête de Dauvé,

Pourquoi *Libertaires et ultragauches* contre le *négationnisme* rata, pour l'essentiel, son objectif

Dans la version longue de son article «Bilan et contre-bilan» pour ce livre, Dauvé continue d'utiliser le terme très ambigu de «révisionnisme» au lieu de «négationnisme». Certaines mauvaises habitudes sont apparemment difficiles à perdre, ce qui est grave car les négationnistes refusent l'étiquette «négationniste» et se battent pour être appelé «révisionnistes»¹.

Dans son article pour ce petit livre, Dauvé considérait les camps de concentration comme un «gigantesque détail de la Seconde Guerre mondiale». L'ouvrage fut alors mis au pilon par les éditeurs et réédité sans cette «plaisanterie» dégueulasse, bien dans la ligne des écrits de *La Banquise* sur la pédophilie, le nazisme ou la question juive. Rappelons qu'en 1987 Le Pen avait eu son quart d'heure de célébrité médiatique en affirmant que la question des camps de concentration était un «détail» de la Seconde Guerre mondiale. Cela n'empêcha pas Dauvé d'écrire dans le même texte que «*Hitler est le criminel le plus important dans l'histoire du monde*». Compréhensible qui pourra !

Dauvé pense que le nazisme aurait pu être jugé comme un système criminel, même si les chambres à gaz n'avaient pas existé. Il ne se rend même pas compte que ce nazisme fictif-là n'a jamais pris forme que dans la tête des négationnistes ! Il considère qu'aujourd'hui la question des camps de concentration est secondaire dans la propagande des partis nationaux-populistes de masse comme le Front national. Il critique l'antisémitisme anticapitaliste de ses anciens amis de la Vieille Taupe dite «n° 1» (sans se pencher sur les origines de cet antisémitisme au sein même de la tradition marxiste ou anarchiste), mais refuse toujours d'affronter la très ancienne cécité (le terme est faible) marxiste vis-à-vis de l'existence d'un peuple juif, d'une nation juive, ou plusieurs peuples juifs.... En cela, il ne renie

¹ Dans *National Hebdo*, hebdomadaire du Front national, Martin Peltier explique l'importance de ce terme : «*Nous, les membres de l'extrême droite, nous sommes fondamentalement révisionnistes. Pourquoi ? Parce que nous aimons l'histoire (...). L'extrême droite, dans toutes ses composantes, est révisionniste par nécessité*», cité dans *Robert Faurisson, portrait d'un négationniste*, Valérie Igounet p. 316/317.

absolument rien de l'article douteux publié par *La Banquise* en 1983 «Y a-t-il une question juive ?».

On comprend aussi pourquoi dans *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme*, censé constituer LE livre qui marque une rupture définitive avec le négationnisme, on peut lire, sous la plume de François-George Lavacquerie, cette phrase qui aurait malheureusement pu être écrite par Rassinier : «*Les extrémistes de la Shoah, par leur volonté de faire servir l'histoire à la promotion de leurs thèses mystiques et à la justification de la politique de l'Etat d'Israël, font beaucoup de mal à la recherche historique, notamment en avalisant des témoins douteux comme Elie Wiesel¹. Le révisionnisme est le pendant antisémite de l'histoire sioniste de l'Holocauste.*»

Antisémitisme et sionisme, ce serait bonnet blanc et bonnet blanc, les deux têtes de la même hydre qu'il faudrait abattre ?

Le lecteur peut arriver à cette conclusion absurde, en voyant Lavacquerie multiplier les amalgames, entre d'un côté les négationnistes et, de l'autre, pêle-mêle, les «*instances dirigeantes des communautés juives*» pendant la guerre, les sionistes qui auraient «*banalisé le nazisme*» (?!), la LICRA qui aurait «*beaucoup fait pour diaboliser les révisionnistes en essayant de faire condamner leurs élucubrations par la justice*», l'«*attitude totalitaire*» (de qui ? des antiracistes de la LICRA ? Lavacquerie ne le précise pas), la «*littérature concentrationnaire de gare*», etc.

La notion d' «*extrémistes de la Shoah*» est une notion polémique² qui convient parfaitement à tous les antisionistes de gauche car ceux-ci n'hésitent pas aujourd'hui à reproduire la propagande de la «Résistance» palestinienne, donc du Hamas et du Djihad islamique, organisations qui, c'est bien connu, n'ont pas un discours «extrémiste» ! Renvoyer dos à dos les sionistes et les «révisionnistes (les négationnistes honteux) relève de la mauvaise foi.

¹ «L'ultragauche dans la tourmente révisionniste», François-Georges Lavacquerie <http://www.non-fides.fr/?L-ultra-gauche-dans-la-tourmente>

² Pierre Guillaume, lui, dans sa tribune libre à *Libération* le 24 février 1979, parlait des «zélotes d'Holocauste», le feuilleton, mais il aurait tout aussi bien pu écrire les zélotes de l'Holocauste ; aujourd'hui l'expression la plus utilisée par les disciples de Faurisson est «religion de la Shoah», que l'on retrouve d'ailleurs dans un texte de la sénatrice verte Esther Benbassa http://www.liberation.fr/tribune/2000/09/11/la-shoah-comme-religion_336807. Cet amalgame est dommageable pour Mme Benbassa, réformiste incurable qui ne mérite pas un tel rapprochement, mais elle n'a qu'à faire attention à son vocabulaire !

Quant à parler d'une prétendue «histoire sioniste de l'Holocauste» cela ne veut rien dire : Zeev Sternhell, par exemple, est un «sioniste», si l'on entend par là qu'il est favorable à l'existence d'un Etat israélien à majorité juive, mais il n'est en aucun cas un historien qui fasse l'apologie du colonialisme israélien – du moins après 1967 – puisqu'il est pour le retour aux frontières de l'époque ! Sternhell ne place pas du tout l'Holocauste au centre des raisons de l'existence de l'Etat d'Israël et il est loin d'être le seul en Israël. L'ignorance de Lavacquerie en matière d'histoire du sionisme, comme celle de ses amis de *La Banquise* est abyssale.

Il mélange tout et prétend, lui aussi, que Rassinier n'était pas antisémite avant 1964, **CE QUI EST TOUT SIMPLEMENT FAUX**. Il ose écrire en effet : «(...) quelques personnes s'étaient intéressées aux premiers ouvrages de Rassinier, «l'homme de gauche, le révolutionnaire», sans prendre garde que par la suite cet individu avait eu des fréquentations nazies et commis des livres antisémites (Le Drame des Juifs européens, Les vrais responsables de la Seconde Guerre mondiale)».

Comme nous l'avons montré *Le Parlement aux mains des banques* (1955-1956), *Le mensonge d'Ulysse* (1950) et *Ulysse trahi par les siens* (1960) étaient déjà des textes antisémites, du moins pour qui sait lire – et Dieu sait que les ultragauches prétendent procéder à une lecture super critique des ouvrages qui leur tombent entre les mains.

Lavacquerie nous raconte un conte de fées quand il écrit que les amis de Pierre Guillaume et futurs animateurs de *La Banquise* (du moins les signataires de la lettre «Avez-vous lu Rassinier?» parue en 1979 dans *Libération*) entreprirent de «lire ce qu'ils avaient omis de faire jusqu'alors, les livres [de Rassinier] étant difficilement trouvables».

C'est curieux, mais pour avoir fréquenté à l'époque la librairie La Vieille Taupe dite «n° 1» je me souviens très bien de l'emplacement exact du *Mensonge d'Ulysse* (au fond, à gauche, en haut des étagères, près du mur d'angle) pour la bonne raison que son titre incongru m'avait interpellé et que je l'avais feuilleté rapidement sans l'acheter. «Difficilement trouvables», mon œil !

Rappelons aussi que Rassinier fut condamné en **1965** pour diffamation de plusieurs déportés par le Tribunal de grande instance de la Seine. Les attendus du jugement furent publiés à l'époque dans *Le Monde*, *Combat*, *L'Humanité* et *Le Figaro*, et cette affaire fut évoquée à plusieurs reprises dans *Droit et Liberté* le journal du MRAP (http://archives.mrap.fr/images/d/d0/Dl65_248opt.pdf). Les ultragauches de La Vieille Taupe n° 1 ne lisaient-ils aucun journal ?

De plus, en **1979**, Gilles Dauvé recommanda, dans sa préface aux textes de la revue *Bilan sur la guerre d'Espagne*, la lecture des deux ouvrages de

Rassinier, prétendument non antisémites... mais antisémites tout de même selon le même Dauvé (cf. «Le roman de nos origines», 1983).

A propos de Rassinier, d'ailleurs Lavacquerie écrit n'importe quoi: «*«Les prolétaires de la VT» ont dû, les forces manquant dans leur milieu naturel, nouer des “alliances tactiques” avec des gens situés politiquement à leurs antipodes, comme avait dû s’y résoudre Rassinier»* (c'est moi qui souligne). Cela, c'est la version des menteurs et affabulateurs que furent successivement, Rassinier, Faurisson et Guillaume. Rassinier ne «dut se résoudre» à rien du tout. Il fit le choix politique délibéré, conscient, d'attaquer les détenus staliniens des camps et de blanchir les nazis en se coulant dans le moule intellectuel antisémite de l'extrême droite.

Cette collection d'inexactitudes volontaires a pour seul objectif de faire oublier le véritable contenu antisémite d'*Ulysse trahi par les siens* et des *Mensonges d'Ulysse*. Ou alors, ce qui ne vaut guère mieux, ce plaidoyer a pour but de nous faire oublier que les amis de Pierre Guillaume (Gilles Dauvé inclus) lui témoignaient une confiance aveugle, n'avaient aucun esprit critique et ne lisaient pas les livres qu'ils vendaient dans leur propre librairie avant 1972, «*Pierre Guillaume les ayant assurés que ces livres étaient honnêtes et conformes à ce qu'on pouvait attendre d'un révolutionnaire, pacifiste, antiraciste et antistalinien*» (F.H. Lavacquerie, «L'ultragauche dans la tourmente révisionniste») ?

Terminons cette critique dénonçant une autre **fable abracadabrante** que l'on retrouve dans plusieurs articles de ce livre, celle selon laquelle Faurisson se serait présenté comme un type «apolitique» et qu'on aurait pu le croire à l'époque, alors qu'il avait écrit dans la revue du fasciste Bardèche (*Défense de l'Occident*) et qu'en menant une enquête un peu approfondie les «ultragauches soixante-huitards» – et surtout leurs amis de Reflex près de vingt ans plus tard – auraient pu aboutir aux mêmes conclusions que celles auxquelles aboutit, en 2012, Valérie Igounet dans son livre *Faurisson. Portrait d'un négationniste*.

Créé en 1986, donc dix ans avant la publication de *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme*, le Réseau d'étude, de formation et de lutte contre l'extrême-droite et la xénophobie (REFLEXes) savait pourtant, en 1996, mener des enquêtes approfondies sur les réseaux d'extrême droite (réseaux auxquels appartenait Faurisson), puisque c'était une de ses spécialités. Le moins qu'on puisse dire est que cet ouvrage ne fit nullement «table rase de la confusion» contrairement à ce qu'annonçait le dernier texte des éditions Reflex à la fin de l'ouvrage en question. Et qu'il continua, au nom du copinage sans principes, à la persistance de fables dommageables à la lutte contre le négationnisme et l'antisémitisme de gauche, quelles que fussent les bonnes intentions des uns et des autres.

– 1996

Jean Ziegler, icône de la gauche et de l'extrême gauche, des altermondialistes et du *Monde diplomatique*, écrit à Roger Garaudy : «*Toute votre œuvre d'écrivain et de philosophe témoigne de la rigueur de vos analyses et de l'indéfectible honnêteté de vos intentions. Elle a fait de vous un des principaux penseurs de notre époque*¹.» Même s'il se rétractera plus tard, cette réaction de Ziegler est tout à fait typique: puisqu'on attaque un antisémite, ce mec est forcément un brave type... Et si c'est un intello, c'est forcément un grand penseur, voire dans le cas de Chomsky, «l'intellectuel vivant le plus important de notre époque»...

Quant à l'inénarrable Kouchner, il déclare à *Libération*, le 29 avril 1996, «*L'abbé Pierre n'est pas antisémite, il l'a prouvé, mais antijuif et anti-israélien.*» Nous voilà rassurés !

Et son pote curé de déclarer, toujours dans *Libération* : «*Pour le Français moyen (...) il y a une espèce de "ouf" le tabou est levé ! On ne se laissera plus traiter d'antijuif ou d'antisémite si on dit qu'un Juif chante faux.*»

Dans une brochure publiée en 1996, *Droit de réponse : réponse au lynchage médiatique de l'abbé Pierre et de Roger Garaudy* (citée dans M. Prazan et A. Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation*, op. cit.) le philosophe tiersmondiste écrit : «*Nous savons désormais qui commande et qui télécommande les présidents de la République (anciens ou nouveau) ; les assemblées, les médias, les partis comme les Eglises, et combien il est difficile, à travers ces calomnies ou ces silences, d'aider des millions de Français de bonne foi à se libérer d'un demi-siècle de "lavage de cerveaux", masquant le rôle que joue le mensonge dans la stratégie de domination mondiale des Etats-Unis et de son gardien mercenaire des pétroles du Moyen-Orient par un projet de désintégration de tous les Etats de la région.*»

De Drumont à Garaudy en passant par Rassinier, la continuité de l'antisémitisme gaulois est assurée, le prétendu «complot juif» (international) dénoncé en employant toujours les mêmes arguments, avec seulement quelques prudences supplémentaires dans l'expression, en cette fin du XX^e siècle.

– 1^{er} mai 1996

Au défilé du Front national, des manifestants crient : «A Paris comme à Gaza, Intifada ! L'abbé Pierre avec nous !»

¹ Cité dans M. Prazan et A. Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation*, Calmann Lévy, 2007.

Le même mois, l'abbé déclare au *Corriere della Serra* que l'Eglise catholique le condamne à cause des pressions du «*lobby sioniste international*».

– **Juillet 1996**

Roger Garaudy rencontre Hassan Nasrallah, dirigeant du Hezbollah, qui exprime son soutien dans un communiqué de presse.

– **18 novembre 1996**

Conférence de Roger Garaudy à Milan, organisée par la revue «national-communiste» *Orion*. Cette revue fait partie du réseau fasciste animé par Robert Steuckers. La réunion est introduite par le président d'une association religieuse liée aux Frères musulmans et bénéficie du soutien de Corrado Basile, responsable des éditions Graphos (qui publie en italien des négationnistes comme Thion, Faurisson, Guillaume et Garaudy mais aussi... les œuvres complètes du communiste de gauche Amadeo Bordiga). La confusion fonctionne à plein régime...

– **11 septembre 1997**

Publication d'un article («Révisionnisme, négationnisme... Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage !») de Jean-Marc Raynaud dans *Le Monde libertaire*, hebdomadaire de la Fédération anarchiste. Selon Raynaud, l'antisémitisme dans les milieux libertaires serait un épiphénomène (car le mouvement libertaire serait «*ontologiquement insoupçonnable de toute complaisance envers la vérole révisionniste*») et que la plupart des ultragauches et des anarchistes auraient toujours dénoncé l'antisémitisme. Cet article illustre parfaitement comment les anarchistes sous-estiment l'antisémitisme passé (il suffit de citer ce que Proudhon et Bakounine ont écrit contre les Juifs) et actuel.

– **1998**

«Le cheikh Ahmed Yassine, leader du Hamas, adresse [à Roger Garaudy] une lettre ouverte affirmant que tous les musulmans du monde le soutiennent.» (M. Prazan, A. Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation, op. cit.*)

Le 15 février 1998, au Caire, durant la Foire internationale du livre, Garaudy déclare : «*En France, les médias sont dominés à 95% par des sionistes.*» Les Indigènes de la République n'ont rien inventé !

– **Octobre 1999**

Dans un article intitulé «**Le fichisme ne passera pas**» (<http://troploin0.free.fr/biblio/fiche/>), les mousquetaires de *La Banquise* nous expliquent que l'un d'eux (Gilles Dauvé) a eu tort de se livrer à une «autocritique» défensive : «*Le lecteur qui comparerait ce texte à ma participation au recueil Libertaires et Ultragauches contre le négationnisme, (Editions Reflex, 1996), pourra constater en quoi «Le Fichisme ne passera pas» vaut autocritique de ma défense, il y a trois ans, contre ce qui méritait le silence, ou la contre-attaque, non une justification aggravant la confusion.*»

Suggérant, par quelques citations au début et à la fin de l'article, que le lynchage médiatique dont ils ont été victimes serait dans la lignée de ceux de Rimbaud ou Flaubert, nos modestes Banquisards déclarent que c'est parce qu'ils dévoilaient la véritable nature du nazisme et de la démocratie qu'on les a traînés dans la boue ! «*Qui s'excuse, s'accuse*» ; «*nous n'avons pas faurissonné*» ; «*Notre seule faute est de considérer que le paroxysme de la concentration, c'est l'extermination*».

A propos de cette phrase André Dréan remarque justement (voir <http://www.non-fides.fr/?Sous-pavillon-de-complaisance>): «*(...) Nouveau tour de passe-passe. Comme si le révisionnisme était réductible au négationnisme. Comme si les révisionnistes les plus malins des années 1980, ceux qui avançaient sous la bannière de l'antidémocratie, n'iaient la réalité de la déportation des juifs, voire même leur extermination. Dans le milieu «révolutionnaire» de l'époque, la dénégation de la spécificité du nazisme, et donc de celle du génocide des juifs, n'a pas pris la forme de la négation pure et simple, mais elle a été introduite via «le doute» sur l'existence des chambres à gaz en utilisant des textes comme «Auschwitz ou le grand alibi». Nier, au nom de l'opposition à l'Etat démocratique, les particularités de l'extermination des juifs par le nazisme, c'est accepter en réalité de s'engager sur la pente savonneuse qui conduit à le blanchir. (...) L'extermination des juifs par les chambres à gaz est partie intégrante du nazisme et tenter d'en faire abstraction, c'est procéder à des opérations de restriction mentale dignes de la Compagnie de Jésus.*»

Pourtant ni Léon Trotsky (dès les années 30), ni Amadeo Bordiga, ni Daniel Guérin, ni le très stalinien Charles Bettelheim qui ont analysé les fondements économiques et politiques du nazisme bien avant nos «ultragauches» soixante-huitards n'ont jamais été victimes d'une telle campagne de presse. Les textes de *La Banquise* ne contenaient qu'une seule

minuscule «nouveau» : les formules destinées à choquer le «bourgeois», «l'antifasciste» ou le «démocrate»... et elles ont atteint leur but. En effet, pour le reste, cela fait des décennies que les liens entre impérialisme, crise de la démocratie, anéantissement du mouvement ouvrier, antisémitisme et nazisme ont été dévoilés.

Dauvé regrette¹ d'avoir participé au livre *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme* : «*Le lecteur qui comparerait ce texte à ma participation au recueil Libertaires et ultragauches contre le négationnisme (Ed. Reflex, 1996) pourra constater en quoi "Le Fichisme" ne passera pas vaut autocritique de ma défense, il y a trois ans, contre ce qui méritait seulement le silence, ou la contre-attaque.*»

Mais continuons notre lecture : «**Les camps de concentration sont l'enfer d'un monde dont le paradis est le supermarché.** Pourquoi cette phrase est-elle irrecevable ? Pourquoi l'homme de gauche, oubliant tout ce qui précède, y entend-il une odieuse mise en équation de la chambre à gaz et d'une file d'attente à Carrefour ? Parce que, sans adorer le supermarché, il n'y voit rien de foncièrement horrible.»

«Pour qui ne fait pas la critique du supermarché en tant que concentration marchande et lieu de privation sous toutes ses formes, la formule de La Banquise apparaît au mieux comme un paradoxe, au pire comme une infamie. Pour nous comme pour nos accusateurs, c'est la vision du supermarché (et donc de la société) qui détermine la vision des camps, non l'inverse.» «La phrase de La Banquise traitait de représentations et ne comparait ni, bien sûr, ne niait les réalités qui fondent l'une ou l'autre.»

Toutes ces phrases creuses passent à côté de l'essentiel : les auteurs refusent d'exprimer leur empathie pour les victimes du judéocide, et ne se livrent à aucune critique à propos de cette comparaison stupide.

«Certes, les démocraties ont laissé perpétrer le judéocide. Certes, les états-majors du fascisme français furent autrefois peuplés, non de "bordiguistes", mais de cadres issus de la gauche et du PCF. Certes, les pourfendeurs des antisémites cachés que nous serions appuyent un PCF dont les camarades russes passés et présents manient couramment une épaisse rhétorique antijuive auprès de laquelle les phrases lepénistes semblent de la dentelle. Certes, les ex-gauchistes qui nous accablent ont vanté pendant trente ans un tiers-mondisme qui n'avait rien à envier au national-bolchévisme, et serré plus d'une main tortionnaire.»

¹ <http://www.troploin.fr/node/44>

– 1999/2000

Deux ouvrages publiés aux Etats-Unis connaissent une grande diffusion dans le monde anglosaxon, et bien au-delà, et influencent considérablement l'argumentaire antisioniste : *L'Holocauste dans la vie américaine* de Peter Novick et *L'industrie de l'Holocauste : réflexions sur l'exploitation de la souffrance des juifs* de Norman G. Finkelstein, tous deux publiés en français en 2001. Quelles que soient les intentions (d'ailleurs divergentes) des auteurs, le résultat est là : toute référence à gauche au judéocide court désormais le risque d'être qualifiée d'«arnaque sioniste».

– 2001

La confusion ultragauche face à la pédophilie continue à sévir comme en témoigne le texte sur ce sujet signé par Jean-Pierre Carasso, Gilles Dauvé, D. Martineau et K. Nestic, mais qui, pour des raisons mystérieuses, n'est pas disponible en français sur le Net. On n'en trouve qu'une version abrégée en anglais signée par le seul Dauvé. En fait, il s'agit de la reprise des positions définies dans les années 1983/1986 par *La Banquise*.

A l'époque, le groupe avait pris une position aberrante sur la pédophilie comme en témoignent ces deux citations : *«De nos jours, les intellectuels ont pris conscience du pur caractère historique de tabous qui passaient jusqu'alors pour naturels. Mais c'est une conscience purement intellectuelle, totalement séparée de leur propre vie. On verra tel prof d'université dans le vent réagir avec la même hystérie qu'une prolétaire si quelqu'un s'avise de jouer à touche-pipi avec son enfant.»* («L'horreur est humaine», «La Banquise» n° 1). Comme d'habitude, les ultragauches jouaient sur les mots: ils préféraient ne pas utiliser le terme de «viol», et se contentaient de l'expression «touche-pipi» réservée habituellement aux attouchements entre enfants, et non entre adultes et enfants !

«Si la pédophilie est la plupart de temps misérable, il en est de même de tous les rapports sexuels et amoureux.» «La plupart du temps»? Il y aurait donc des situations où la pédophilie serait autre chose qu'un viol? On a là un bon exemple de la confusion «hypergauchiste», hier comme aujourd'hui. Ils commencent par noyer le poisson puis se mettent à tout confondre : les rapports entre les enfants et les adultes, et les rapports entre adultes ; le numéro tatoué sur la peau d'un déporté et une carte de Sécurité sociale¹; le supermarché et le camp d'extermination ; le cimetière de

¹ «Mis en fiche et carte par la Sécurité sociale et tous les organismes étatiques et paraétatiques, l'homme moderne juge particulièrement horrible et barbare le numéro tatoué sur les bras des déportés. Il est

Bagneux et une fosse commune à Auschwitz, les «bourreaux et les contempteurs¹ du nazisme», philosémites et antisémites, etc.

Mais reprenons notre lecture édifiante : *«Il n'est pas nécessaire d'être un révolutionnaire pour voir que le supplément de misère de la pédophilie est le fruit de sa répression sociale.»* Donc le viol d'un enfant (ou d'un adulte) ne serait pas réprimé dans une société communiste ? Ou bien la pédophilie disparaîtrait-elle par miracle ? Mystère.

«Un pédagogue libéral américain n'explique-t-il pas que le principal traumatisme que subit l'enfant "victime" d'un satyre provient de ses parents qui en font tout un plat, alors que lui, s'il n'y a pas eu de violence, aurait plutôt tendance à s'en foutre» («Ami(e)s pédophiles bonjour», «La Banquise» n° 2). Notez l'usage des guillemets qui minimisent le traumatisme et ensuite l'utilisation du terme «satyre» qui fait partie du registre de l'humour léger (enfin, plutôt lourdingue).

Et la mauvaise foi continue à s'exprimer sans fard : *«A moins de renoncer à tout rapport avec les enfants, les adultes ne peuvent s'aveugler sur le fait qu'ils exercent vis-à-vis d'eux une fonction pédagogique.»* En quoi la pédophilie a-t-elle le moindre rapport avec la pédagogie ? La fin de l'article nous l'apprend : «apprendre [aux enfants] à se branler» serait le boulot des adultes. Difficile d'atteindre un tel sommet de bêtise. Car qui peut croire une seconde qu'un pédophile ne demande rien en échange de la «pédagogie» infantile masturbatoire qu'il est censé inculquer à l'enfant pour son bien ?

En fait, les auteurs de l'article établissent implicitement une différence entre la pédophilie acceptable (celle sans violence qui relèverait d'une sexualité, disons, banale) et la pédophile inacceptable (celle qui s'accompagne de violence)!

Près de vingt ans plus tard, Dauvé n'a pas changé d'avis puisqu'il explique dans «Alice in Monsterland» (2001) : *«A la question : "Que deviendront les relations entre les enfants et les adultes sous le 'communisme' ?" on ne peut répondre qu'en remettant en cause la question elle-même. Aux plans idéaux des utopistes (plans qui comprenaient souvent des intuitions fulgurantes) Marx opposait la critique de l'ordre social et moral existant : la critique de la philosophie et du droit, la critique de la question juive, la critique de l'économie... Toute*

pourtant plus facile de s'arracher un lambeau de peau que de détruire un ordinateur», «La Banquise» n° 1).

¹ Le terme «contempteur» désigne un individu qui dénigre une idée ou une personne. Quand et par qui le nazisme a-t-il été «dénigré» ? Ce vocabulaire apparaît généralement sous la plume d'apologues du nazisme, pas de super révolutionnaires...

solution actuelle au problème est erronée. Tout ce que nous savons c'est qu'un enfant n'est pas un adulte en miniature. Une différence insurmontable les sépare et les relie.»

Il est pour le moins étonnant que 2 500 ans de réflexion philosophique et anthropologique (de Socrate à...Dauvé) n'aboutissent qu'à un résultat théorique aussi maigre («un enfant n'est pas un adulte» !), et qu'il nous faille de surcroît attendre patiemment l'avènement d'un hypothétique communisme mondial pour prendre une position claire sur la pédophilie sous prétexte que nous serions tous des «paraphiles» (traduire : des partisans de pratiques sexuelles non reconnues par la morale dominante)... Où l'on voit que le contenu réel du radicalisme hypercritique des «provocateurs» de La Banquise est toujours aussi superficiel. Leur élitisme ne peut qu'entretenir la confusion. C'est ainsi que Dauvé écrit : *«Cette société considère, par principe, que le consentement sexuel d'un enfant n'a aucune validité parce qu'il ignore quels sont ses désirs et ses besoins. Mais ceux-ci sont considérés comme valides lorsqu'ils concernent son droit à prendre du plaisir en achetant.»*

– **Mars 2002**

Le prix Nobel de littérature portugais, José Saramago, déclare, après s'être rendu en Palestine, *«Ramallah est l'Auschwitz d'aujourd'hui : à Ramallah, j'ai vu l'humanité humiliée et anéantie comme dans les camps de concentration nazis.»*

– **3 avril 2002**

«Il faut se demander à qui profite le crime. Je dénonce tous les actes visant des lieux de culte. Mais je crois que le gouvernement israélien et ses services secrets ont intérêt à créer une certaine psychose, à faire croire qu'un climat antisémite s'est installé en France, pour mieux détourner les regards», déclare José Bové, comme n'importe quel vulgaire partisan des théories du «complot sioniste».

– **14 novembre 2003**

Mouloud Aounit, dirigeant du MRAP, explique au Forum social européen que le «racisme est un et indivisible¹» mais il mentionne seulement «l'islamophobie» pas l'antisémitisme. L'évolution entamée par le MRAP et son changement de nom en 1978 amène à sa conclusion logique : «l'oubli» de l'antisémitisme...

¹ <http://www.reperes-antiracistes.org/article-le-racisme-est-un-et-indivisible-mouloud-aounit-mrap-119485806.html>

– 2005

Dieudonné prétend que les sionistes l'empêchent de trouver des financements pour un film sur l'esclavage, film qu'il n'a jamais réalisé depuis, malgré tout l'argent qu'il a gagné, et alors qu'il n'a de toute façon jamais déposé de demande auprès du Centre national du cinéma !

Dans un sketch chez M. O. Fogiel, Dieudonné dénonce l'«américano-sionisme» et termine en criant «Sieg Heil».

– 11 et 12 décembre 2006

Organisation à Téhéran d'une conférence intitulée «Etudes sur l'Holocauste : perspective mondiale». Les invités sont accueillis par le ministère des Affaires étrangères et, parmi eux, on compte Robert Faurisson, Serge Thion et Georges Theil, ancien conseiller régional du FN. Deux fascistes et un ex-ultragauche toujours tiersmondiste.

– 2006

Dieudonné se rend à la fête du Front national de celui qu'il appelait avant le «Grand marabout borgne»

– 27 décembre 2008. Début de l'opération israélienne contre Gaza qui durera jusqu'au 18 janvier 2009.

– 28 décembre 2008

Dieudonné fait monter Robert Faurisson sur la scène du Zénith et tire ainsi de l'oubli cette vieille crapule négationniste.

– 2009

Gilles Dauvé publie une interview en anglais sur le site de Libcom : <http://libcom.org/library/21-negationists> dans laquelle il n'explique ni quand ni pourquoi il a rencontré Faurisson et a discuté avec lui. Dans «Le Roman de nos origines» (1983), Dauvé et ses amis expliquèrent : «*Fin 1978, quand éclata l'affaire Faurisson, la question concentrationnaire faisait depuis plusieurs années l'objet de discussions parmi nous.*» Pourquoi ne pas avoir répété, dans cette interview en 2009, ce que Dauvé avait lui-même écrit à propos de la présentation, par ses amis de *La Guerre sociale*, de Faurisson comme quelqu'un qui avait fait «progresser la vérité»: «Cette idée exposée dans le tract de la Guerre sociale *Qui est le Juif?*, était fausse, dès la diffusion du tract (1979). **Nous ne l'avons alors ni compris, ni dit clairement.**» (c'est moi qui souligne, Y.C.).

Cet embarras face à l'affaire du négationnisme ne s'expliquerait-il pas plutôt par le fait que, encore en 1983, Dauvé et ses amis évoquaient «le travail scientifique de Faurisson», «les travaux de Faurisson» (cf. «Le

Roman de nos origines») ? Qualifier, tout comme Chomsky d'ailleurs, les délires et les tripatouillages de Faurisson de «travail scientifique», n'est-ce pas dévoiler qu'on était, à l'époque, incapable d'établir la différence entre une recherche sérieuse (ce que *La Banquise* appelait de ses vœux et que ni elle ni Dauvé ne réalisèrent jamais, à savoir la production d'une «réelle tentative de compréhension du nazisme dans son ensemble») et les écrits de charlatans comme Faurisson ? Faurisson que les militants de *La Banquise* qualifiaient dans le même texte d'«hurluberlu lyonnais» ! Reconnaître qu'on a commis des erreurs aussi énormes est toujours douloureux et difficile quand on veut continuer à prétendre à avoir une stature intellectuelle dans l'ultragauche. Pour ma part, ce n'est pas l'autocritique, et encore moins l'acte de contrition, des animateurs de *La Banquise* ni même du PIC-Jeune Taupe ou de *La Guerre sociale* qui m'intéresse aujourd'hui, mais empêcher que de telles erreurs ou déviations plus graves se reproduisent, en trouver les fondements théoriques, et en débattre politiquement. Force est de constater que c'est encore impossible aujourd'hui, et que c'est même plus difficile que dans les années 70.

– 2009

Publication de *Au-delà de la démocratie* par Gilles Dauvé et Karl Nesic aux éditions L'Harmattan. Dans ce livre, les auteurs prétendent que la renaissance du fascisme traditionnel serait impossible aujourd'hui, et que par conséquent l'antifascisme serait un non-sens. De toute façon, l'antifascisme a toujours été absurde pour eux, car ils considèrent que sa seule fonction, hier comme aujourd'hui, est d'éviter qu'une révolution communiste se produise et de défendre le système capitaliste sous ses formes démocratiques ou dictatoriales.

– 3 décembre 2009

Parution dans *Le Monde Libertaire* d'un article signé Jacques Langlois, à propos du livre de Michel Dreyfus, *L'antisémitisme à gauche*.

Quand *Le Monde libertaire* ouvre ses colonnes à la rhétorique antisémite

Reprenant tout d'abord l'argumentaire de Roger Garaudy, soutenu par l'abbé Pierre et le père Lelong lors de son procès pour négationnisme en 1998, notre socialiste-républicain-libertaire¹ (*sic*), écrit en effet: «*Comme mon maître, Proudhon, j'ai lu la Bible, pas en hébreu, ni tous les jours comme lui. Le premier génocide racial décrit et même vanté, depuis que l'écriture et l'histoire existent, est le massacre de la population de Canaan, femmes et enfants compris, par les Juifs s'y installant. Il est vrai que ce premier génocide n'est pas opéré a priori contre un peuple, mais au nom d'un autre peuple, élu, auquel Dieu aurait attribué le territoire concerné. C'est du reste ce que les Juifs orthodoxes continuent de dire sous la houlette de l'État sioniste d'Israël. Il suffit de lire l'Ancien Testament*²».

Comme l'écrit Nicolas Weil, «*On voit [se] former par inversion et glissements successifs une nouvelle figure repoussoir dans une démonologie déjà fournie : celle de Josué, habillage typologique du Juif-Israélien moderne et conquérant et, par extension, signe de la sauvagerie primitive de l'Hébreu puis du Juif. Elle se nourrit également de la tendance à amalgamer, par un maniement pervers de symboles, les Palestiniens (ici englobés dans la notion de peuples autochtones et confondus avec les Cananéens) avec les Juifs victimes de la Shoah, tandis que les Israéliens eux-mêmes sont assimilés aux nazis*³».

Et Aurélie Cardin ajoute : «*(...) prendre, les récits bibliques comme des événements historiques établis et non comme une interprétation de ces événements relève d'une lecture fondamentaliste de la Bible. (...) En qualifiant de Shoah les massacres commis par Josué et rapportés dans la*

¹ Cf. <http://divergences.be/spip.php?rubrique177>. Sa notice biographique, au dos de ses livres publiés par les Editions libertaires, nous apprend qu'il a été «cadre supérieur» à EDF-GDF, «spécialisé dans les “richesses humaines”» et a milité à la CGT et à la CFDT.

² «L'antisémitisme prétendument de gauche», *Le Monde libertaire* n° 1575 (3-9 décembre 2009), <http://www.monde-libertaire.fr/expressions/13083-lantisemitisme-pretendument-de-gauche>.

³ Nicolas Weill, *Une histoire personnelle de l'antisémitisme*, Laffont, 2003, cité dans M. Prazan et A. Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation*, Calmann Lévy, 2007.

Bible, l'abbé Pierre sollicite le texte et donne à son propos une connotation négationniste¹.»

Non content de reprendre à son compte l'argumentaire fallacieux de l'obscurantiste religieux Garaudy² et de l'abbé Grouès³, Langlois nous explique que l'antisémitisme antérieur au judéocide n'était pas, «à l'époque

¹ Aurélie Cardin, *L'Affaire Garaudy/abbé Pierre dans la presse (janvier 1996-décembre 1998)*, mémoire de maîtrise, Paris X Nanterre, 2000, cité dans M. Prazan et A. Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation*, op. cit. Rappelons d'ailleurs que Cornelius Castoriadis s'engagea sur un terrain glissant, lui aussi, quand il écrivit, en 1984, en plein débat sur le négationnisme: «*La simple honnêteté oblige de dire que l'Ancien Testament est le premier document raciste écrit que l'on possède dans l'histoire. Le racisme hébreu est le premier dont nous ayons des traces écrites – ce qui ne signifie certes pas qu'il soit le premier absolument.*» Pour plus de détails, lire «*Haine de l'autre*», racisme et religion», <http://mondialisme.org/spip.php?article2084>

On retrouve aussi cette idée d'un prétendu racisme juif originel dans un article de la revue néofasciste *Nationalisme et République* que pompa Garaudy, et qui s'intitulait «*Faut-il censurer la Bible ? L'origine juive du racisme.*»

² Dans *Les mythes fondateurs de la politique israélienne*, Roger Garaudy a écrit à propos du mot génocide: «*Cette définition ne peut s'appliquer à la lettre que dans le cas de la conquête de Canaan par Josué*», phrase d'ailleurs relevée par le parquet dans son inculpation du philosophe musulman pour «*contestation de crime contre l'humanité et appel à la haine raciale.*»

³ L'abbé Grouès, plus connu sous le nom d'abbé Pierre, écrivit en effet à Garaudy en 1996: «*Tout a commencé pour moi dans le choc horrible qui m'a saisi lorsque, après des années d'études théologiques, reprenant pour mon compte un peu d'études bibliques, j'ai découvert le livre de Josué. Déjà un trouble très grave m'avait saisi en voyant, peu avant, Moïse apportant les Tables de la Loi qui enfin disaient "Tu ne tueras pas", voyant le Veau d'or, ordonner le massacre de trois mille gens de son peuple. Mais avec Josué je découvrais (certes conté des siècles après l'événement) comment se réalisa une véritable "Shoah" sur toute vie existant sur la "Terre promise".*» (cité dans M. Prazan et A. Minard, *Roger Garaudy, itinéraire d'une négation*, op. cit.). «*Une fois encore, commentent Prazan et Minard, les rôles sont inversés (...) à quelques millénaires de distance, les Juifs sont criminalisés par leurs textes sacrés (vocation authentifiée par la citation du livre de Josué), quand ceux de la Shoah sont dépouillés du crime dont ils furent victimes*» (op. cit., p. 235).

évidemment, si méchant» car il *«était économique-financier. C'était comme attribuer à l'ensemble des Auvergnats ou des Écossais une mentalité de rapiats»*. Langlois n'a visiblement jamais entendu parler des pogroms suscités par cette forme bénigne, «économico-financière», du racisme antijuif, ce qu'il appelle encore plus pudiquement une «humeur antijuive». Les pogromistes russes du XIX^e siècle, pour ne prendre qu'un seul exemple et ne pas remonter au Moyen Âge et aux 12 000 juifs allemands assassinés en 1 000, étaient seulement de mauvaise «humeur», tout s'explique !

Poussant le bouchon un peu plus loin, il écrit : «Ajoutons que cette malheureuse assimilation stéréotypée du Juif en général au capitaliste n'impliquait nullement leur extermination ; il suffisait de détruire les bases de la finance, ce à quoi Proudhon s'était appliqué.» Langlois «oublie» de citer les propos génocidaires de son maître Proudhon dans ses Carnets de 1846 (dont le contenu ne fut révélé que bien après sa mort) : *«Juifs. Faire un article contre cette race qui envenime tout, en se fourrant partout, sans jamais se fondre avec aucun peuple. Demander son expulsion de France, à l'exception des individus mariés avec des Françaises ; abolir les synagogues, ne les admettre à aucun emploi, poursuivre enfin l'abolition de ce culte. Ce n'est pas pour rien que les chrétiens les ont appelés déicides. Le juif est l'ennemi du genre humain. Il faut renvoyer cette race en Asie, ou l'exterminer. H. Heine, A. Weil, et autres ne sont que des espions secrets; Rothschild, Crémieux, Marx, Fould, êtres méchants, bilieux, envieux, âcres, etc. etc. qui nous haïssent...»*.

Même s'il tait le contenu de ce texte, Langlois est tout de même obligé de reconnaître à contrecœur «que Proudhon partageait les préjugés de son temps contre le Juif financier et s'est hélas livré à l'amalgame Juif égale agioteur, usurier ou spéculateur». Mais il excuse immédiatement l'antisémitisme de son gourou car le pauvre Proudhon aurait «subi les conséquences de la finance, parfois juive, par exemple dans son projet de banque du peuple ou dans sa demande d'une concession de ligne de chemin de fer» !

Donc, si votre patron, votre banquier ou votre propriétaire est juif et vous fait une crasse quelconque, et si vous tenez des propos racistes contre lui :

1) ce n'est pas grave tant que cela reste un «préjugé», une «humeur», et que vous ne passez pas à l'acte ;

et 2) ne vous bilez pas trop, vous n'êtes pas tout seuls car l'antisémitisme fait partie de l'esprit du temps...

De toute façon, poursuit Langlois, «Proudhon est avant tout un anti-judaïque religieux et culturel». Voilà qui ne nous rassure pas vraiment surtout lorsqu'il ajoute : «Proudhon ne supporte pas la "charia" judaïque qui permet de traiter différemment les autres suivant qu'ils sont juifs ou

“goys”.» Et toc, deux religions alignées d’un coup, et la haine de ces croyances justifiée par un athée qui puise ses arguments soit dans l’antijudaïsme chrétien soit dans les excuses banales des racistes («Je ne déteste pas les Arabes, je n’approuve pas leur religion et leur culture», dit-on aujourd’hui en langage politiquement correct).

Mais ce n’est pas tout : reprenant une légende du XIX^e siècle, Langlois nous explique que les Arabes et les Juifs seraient des Sémites, confondant ainsi allégrement un groupe linguistique très large (qui aujourd’hui inclut aussi une partie des Maltais, Ethiopiens, Erythréens, Somaliens et Djiboutiens) et un groupe ethnique restreint – position que plus personne ne défend aujourd’hui à part les... antisémites.

Pour finir, dans la pire tradition franchouillarde des staliniens ou des altermondialistes ignorants, son article est émaillé de réflexions contre le «lucre anglosaxon», les «financiers anglosaxons», la «doctrine libérale anglosaxonne». Tout d’abord Langlois oublie que les banquiers suisses et gaulois, chinois, japonais et saoudiens ont eux aussi un sens très développé du «lucre» et de la «finance». Il ne sait pas que, sur les onze plus grandes places financières du monde, six n’ont rien d’«anglosaxon» : Hong Kong, Singapour, Zurich, Séoul, Tokyo et Genève.

Il ignore aussi que les théoriciens du libéralisme sont loin d’être tous «anglosaxons» : les physiocrates (Gournay et Turgot) et leurs amis philosophes (Condillac et Montesquieu) étaient français, tout comme Say et Bastiat, et plus tard Walras ; Friedrich List était allemand ; Hayek et von Mises étaient autrichiens, etc.

Un tel tropisme anti-anglo-saxon est suspect car il cache généralement d’autres «humeurs»... Et dire que cette prose est parue dans l’hebdomadaire de la Fédération anarchiste, et que les livres de ce sinistre personnage sont publiés par les Editions libertaires !

– 2009

Candidature de Dieudonné aux européens aux côtés d’Alain Soral et Gouasmi.

Déclaration négationniste de l’évêque Richard, Williamson, membre à l’époque de la Fraternité sacerdotale Saint Pie X, fondée en 1970 et qui regroupe des prêtres traditionalistes comme le tristement célèbre Monseigneur Marcel Lefebvre : *«Je pense que les preuves historiques s’opposent grandement à l’idée que 6 millions de Juifs aient été délibérément éliminés dans des chambres à gaz et que cela ait fait partie d’un projet délibéré de Hitler. (...) Je crois que 200 à 300 000 Juifs ont péri*

dans les camps de concentration nazis, mais aucun d'eux dans des chambres à gaz.»

– 2010

Dieudonné réalise un film *L'antisémite* où il donne un petit rôle à Faurisson.

*** Quadruppani, la liberté d'expression et le « sionisme »**

– 27 juin 2012

«Je suis parfaitement d'accord avec Chomsky quand il défend la liberté d'expression et je pense comme beaucoup d'historiens et Vidal-Naquet en particulier que la loi Gayssot est contre-productive en créant une histoire officielle. Je suis partisan de combattre le colonialisme israélien et ses partisans en Europe et ailleurs, et donc aussi au passage l'usage instrumental que les colonialistes israéliens font de l'entreprise d'extermination des juifs par Hitler. Mais combattre cet usage instrumental et nier l'extermination et la volonté exterminatrice du nazisme, ce sont deux choses bien différentes.»

<http://quadruppani.blogspot.fr/2012/06/roger-garaudy-na-jamais-existe-et-cest.html>

Où l'on voit que Serge Quadruppani défend toujours les mêmes positions:

1) une liberté d'expression totale (sans s'interroger sur qui sont les porteurs de cette campagne et à qui elle profite ou profiterait ; sans se demander si l'existence de milices regroupant des dizaines de milliers d'hommes armés prônant le racisme et l'antisémitisme aux Etats-Unis, et de dizaines de milliers de policiers racistes qui tabassent et tuent des Américains noirs impunément n'a pas un rapport avec cette merveilleuse «liberté d'expression totale» prônée par Chomsky et que cet «anarchiste» croit être incarnée aux Etats-Unis) ;

2) la contre-productivité de la loi Gayssot (comme si cette loi avait en quoi que ce soit nui à la recherche historique) ;

3) la dénonciation de l'utilisation par Israël du judéocide. Le logiciel de compréhension politique de Quadruppani est visiblement resté bloqué dans les années 60 au moment du procès Eichmann. Aujourd'hui la politique colonialiste d'expansion permanente d'Israël a de toutes autres justifications vis-à-vis de sa population, de la Diaspora, et même de «l'opinion internationale» que le judéocide, entre autres

* les attentats suicides, puis, depuis la construction du Mur, les roquettes du Hamas et du Djihad islamique ;

* les actions armées, les attentats, les décapitations ou meurtres orchestrés par tous les groupes djihadistes-internationalistes, à commencer par ISIS (Etat islamique en Irak et au Levant, devenu l'Etat islamique) ;

* la décomposition accélérée depuis quelques années de tous les Etats (Syrie, Libye, Irak) apparus après la chute de l'empire ottoman et la Première Guerre mondiale et qui résultaient d'un partage entre les puissances européennes ;

* la propagande antisémite que l'on trouve dans tous les médias du Proche et du Moyen-Orient et dans la propagande des mouvements nationalistes, de la gauche à l'extrême droite dans ces régions.

Dans un tel contexte, on comprend (comprendre n'est pas approuver) que les habitants d'Israël ne se sentent guère en sécurité et qu'ils se réfugient dans les bras des partis qui prônent l'utilisation de la force permanente, l'absence de toutes négociations avec les mouvements palestiniens de lutte armée, quand ce n'est pas la confrontation militaire avec les Etats limitrophes (Syrie et Liban aujourd'hui, Egypte autrefois). Cette politique est à très courte vue et surtout suicidaire. Malheureusement il n'existe pas de mouvement de masse au sein de l'Etat israélien pour contrecarrer cette fuite en avant de la classe dominante locale.

La seule différence avec les âneries que Quadruppani cosignait sur la question juive dans *La Banquise* est qu'il ne nous raconte plus que les deux premiers livres de l'anticommuniste antisémite et négationniste Paul Rassinier étaient «intéressants» et qu'il ne réclame plus un débat sur les chambres à gaz pour prouver leur existence.

C'est déjà un petit progrès, mais il en reste beaucoup d'autres à effectuer pour liquider l'héritage calamiteux de La Vieille Taupe et de *La Banquise*.

– Mars 2014

Le Monde libertaire publie, dans un supplément gratuit (n° 48), un article soutenant l'antisémite Dieudonné et embrayant sur la critique d'Israël avec les habituels arguments antisionistes propagés par l'artiste-politicien. Le numéro est mis au pilon par la Fédération anarchiste quelques jours plus tard, mais une version plus longue du même texte se retrouve sur deux blogs locaux de la Fédération anarchiste (Cantal et Gironde). Cf. «Quand Michel rime avec Quenelle», *Ni patrie ni frontières* n° 42-43 et sur le blog de son auteur (cf. à ce sujet, l'article de Floreal : <http://florealanar.wordpress.com/2014/03/08/quand-michel-rime-avec-quenelle/> La discussion qui suit l'article est particulièrement intéressante

car elle montre la confusion de certains anarchistes à propos de la liberté d'expression des fascistes.)

Le titre d'un nouveau site Internet animé par Gilles Dauvé affiche son relativisme à visage découvert : intitulé «DDT21», DDT signifiant ici «Doute de tout».

La posture pseudo-«rebelle» et le cynisme relativiste ont encore de beaux jours devant eux.

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, septembre 2014

Sources utilisées pour cette chronologie

LIVRES (dont certains sont disponibles sur le Net)

- Maurice Bardèche : *Nuremberg ou la Terre promise* (1948, disponible en PDF sur Internet)
- Paul Rassinier : *Les Mensonges d'Ulysse* (1950, idem)
- Paul Rassinier : *Le Parlement aux mains des banques* (1955-1956, idem)
- Paul Rassinier : *Ulysse trahi par les siens* (1961, idem)
- Paul Rassinier : *Le Véritable procès Eichmann ou les vainqueurs incorrigibles* (1962, idem)
- Paul Rassinier : *L'opération Vicaire* (1965, idem)
- Roger Garaudy : conférence de cet antisémite négationniste sur son livre «*Les mythes fondateurs de la politique israélienne*» <https://www.youtube.com/watch?v=6GcaW8D84wo> et ouvrage aussi disponible sur Internet
- Maria Poumier, *Proche des Neg'* (entendre des négationnistes...) A voler si possible ou télécharger sur Internet gratos car c'est vraiment à gerber...

- Colin Schindler, *Israel and the European Left. Between Solidarity and Delegitimization*, Continuum, 2012
- *Global Antisemitism. A crisis of modernity*, ouvrage collectif, 5 volumes publiés par l'Institute for the global study of antisemitism, 2013
- *Anti-Semitism and anti-Zionism in Historical Perspective. Convergence and Divergence* (ouvrage collectif dirigé par le néoconservateur Jeffrey Herf), Routledge, 2007
- Daniel J. Goldhagen, *The Devil that never dies. The Rise and Threat of Global Antisemitism*, 2014
- Jack Jacobs, *On Socialists and «the Jewish Question» after Marx*, New York University Presss, 1992
- Louis Janover, *Nuit et brouillard du révisionnisme*, Paris Méditerranée, 1992
- Michael Prazan, Adrien Minard, Roger Garaudy, *itinéraire d'une négation*, Calmann-Lévy, 2007
- *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme* (ouvrage collectif), éditions Reflex, 1996
- Florent Brayard, *Comment l'idée vint à M. Rassinier. Histoire du révisionnisme*, Fayard, 1996
- Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, Seuil, 2000

– Valérie Igounet, *Robert Faurisson, Histoire d'un négationniste*, Denoël, 2012

ARTICLES, revues et brochures disponibles sur le Net

– Parti communiste international : *Auschwitz ou le grand alibi*, (1960, disponible en PDF sur Internet)

– «Amnistia.net-Les enquêtes interdites, Cahier spécial supplément au n° 57, 31 mars 2005», qui revient sur plusieurs protagonistes de l'affaire Faurisson à propos de l'adhésion du négationniste Claude Karnooh au Réseau Voltaire.

– «Inventaire du négationnisme (une chronologie)»

http://aircrigeweb.free.fr/ressources/chrono_voc_biblio/chrononega.htm

↓

– Sites contenant des écrits de Gilles Dauvé : Troploin, johngray, Libcom

– Blog non officiel de Robert Faurisson

– Site de PHDN contenant de nombreux matériaux contre le négationnisme : <http://www.phdn.org/> à ne pas confondre avec le site négationniste qui a pris presque le même nom pour semer la confusion

– «Dossier négationnisme» par J. et M. Valjak Argery, *L'Affranchi* n° 16 (printemps-été 1999) réédité par *Ni patrie ni frontières* en 2008

– Le site web de Werner Cohn : <http://wernercohn.com/index.html>

– Le site web de Noam Chomsky comprend <http://www.chomsky.info/letters/19890601.htm> sa «préface» au livre de Faurisson («Mémoire en défense») : «Quelques commentaires élémentaires sur les droits de la liberté d'expression» en anglais : <http://www.chomsky.info/articles/19801011.htm>

– Nadine Fresco : «Parcours du ressentiment», *Lignes* n° 2, février 1988

<http://www.anti-rev.org/textes/Fresco88a/>

– Nadine Fresco : «Les redresseurs de morts. Chambres à gaz: la bonne nouvelle. Comment on révisé l'histoire», *Les Temps Modernes* n° 407, juin 1980

<http://www.anti-rev.org/textes/Fresco80a/>

– Résumé d'une intervention de Nadine Fresco à la librairie La Gryffe

<http://www.lagryffe.net/Genealogie-du-negationnisme-en.html>

– Henry Rousso, «Les racines politiques et culturelles du négationnisme en France»

www.chgs.umn.edu/.../Rousso_Roots_of_Negationism_in_France.pdf

– André Dréan «Sous pavillon de complaisance. Bref survol des thèses révisionnistes», recueil de lettres écrites de 1983 à 2002

<http://www.non-fides.fr/?Sous-pavillon-de-complaisance>

- Alain Bihr : Les mésaventures de sectarisme révolutionnaire», 1997, article extrait de *Négationnisme : les chiffonniers de l'histoire*, éditions Syllepse et Golias
<http://www.phdn.org/negation//bihr1997.html>
- «Le roman de nos origines» (écrit par des ex-membres de «*La Banquise*» dont Gilles Dauvé)
<http://www.geocities.com/~johngray/romtit.html>
- «Bilan et Contre bilan» (1996) de Gilles Dauvé
<http://www.geocities.com/~johngray/dauve.htm>
- «Un procès qui sent la poussière» de Serge Quadruppani
<http://quadruppani.samizdat.net/spip.php?article89>
- «Le racisme existe encore mais ce n'est plus une idéologie officielle» (2000, Gilles Dauvé) en allemand
<http://www.wildcat-www.de/zirkular/58/z58dauve.htm>
- «Y a-t-il une question juive ?» présentation de 2011 + article de 1983 dans «*La Banquise*»
<http://www.troploin.fr/la-banquise/58-yat-il-une-question-juive?showall=1>
- «L'horreur est humaine», *La Banquise*»n° 1
<http://troploin0.free.fr/biblio/humaine/>
- «Un monde sans morale», *La Banquise*
<http://www.troploin.fr/la-banquise/49-pour-un-monde-sans-morale?showall=1>
- «Alice in Monsterland» (version ou traduction d'un texte écrit en français sur la pédophilie et «clandestin» sur le Net pour le moment)
<http://www.troploin.fr/textes/46-alice-in-monsterland>
- «Le fichisme ne passera pas», Gilles Dauvé
<http://www.troploin.fr/textes/30-le-fichisme-ne-passera-pas>
- «Lettre à Aufheben sur l'antifascisme», Gilles Dauvé
<http://www.troploin.fr/textes/57-letter-to-aufheben-on-anti-fascism?showall=1>
- <https://libcom.org/library/fascism-anti-fascism-reply-aufheben-7>
Une réponse de Gilles Dauvé sur l'antifascisme et l'antiracisme
- Gilles Dauvé, Karl Nesic : *Au-delà de la démocratie*, L'Harmattan, 2000
- Les Amis de Nemesis : correspondance avec les Gimenologues
<http://www.lesamidenemesis.com/wp-content/uploads/2006/11/correspondance.gimenologues1.pdf>
- Six numéros de *La Guerre sociale* à partir de 1977
<http://archivesautonomies.org/spip.php?article35>

Petite bibliographie sur les camps nazis et le judéocide entre 1945 et 1978

Cette bibliographie, évidemment non exhaustive, vise à répondre à l'argument de ceux qui, comme Ariane Chemin du *Monde*, prétendent qu'on ne savait pas grand-chose sur les camps de concentration et d'extermination en 1978 quand *Le Monde* publia la lettre de Robert Faurisson. Cette liste d'ouvrages permet aussi de se rendre compte que les militants «révolutionnaires» qui ont décidé de croire Paul Rassinier ont effectué un choix politique très conscient : ils ont accordé foi au témoignage d'un anticommuniste antisémite acoquiné avec l'extrême droite, plutôt qu'à des antifascistes de gauche ou des historiens antifascistes, comme l'étaient la plupart des auteurs cités ci-dessous. Il suffit de penser au fait que, en 1979, le nombre de livres sur les soviets russes, l'écrasement de Kronstadt ou la révolution allemande de 1919-1923 était bien moins important... tout en remportant l'adhésion enthousiaste de ces mêmes ultragauches hypercritiques.

Des dizaines de témoignages sur les camps de concentration et d'extermination furent publiés en France, juste après la guerre, entre 1944 et 1948. On en trouvera une longue liste dans le livre d'Annette Wieworka, «*Déportation et génocide*», Plon 1993, réédition Pluriel 2013, pages 447-475. Une vingtaine, publiés **AVANT 1948**, portent sur Auschwitz, donc on savait déjà l'essentiel – à moins, bien sûr, de considérer les déportés comme des menteurs et les nazis comme des «porteurs de vérité», comme MM. Bardèche, Rassinier, Guillaume, Garaudy et Faurisson... On peut en plus citer les ouvrages suivants parus avant que les ultragauches ne rencontrent Faurisson ou ne le soutiennent, **ouvrages dont ils ne pouvaient ignorer l'existence et le contenu** :

Vassili Grossmann, *L'Enfer de Treblinka*, Arthaud, 1945

David Rousset, *L'univers concentrationnaire*, Editions du Pavois, 1946

Eugen Kogon, *L'enfer organisé*, La Jeune Parque, 1947 (republié sous le titre *L'Etat SS*, 1970)

David Rousset, *Les Jours de notre mort*, 1947

François Bayle, *Croix gammée contre Caducée*, Imprimerie nationale, 1950

Léon Poliakov, *Bréviaire de la haine : Le Troisième Reich et les Juifs*, Calmann-Lévy, 1951

Michel de Bouard *Mauthausen*, 1954

Olga Wormser-Migot : *La tragédie de la Déportation 1940-1945. Témoignages de survivants des camps de concentration allemands*, Hachette, 1954

Elie Wiesel, *La Nuit*, éditions de Minuit, 1958

Joseph Billig, *Le dossier Eichmann et la solution finale de la question juive*, Buchet-Chastel, 1963

Léon Poliakov, *Le procès de Jérusalem*, Calmann-Lévy, 1963

Léon Poliakov, *Auschwitz*, Julliard, 1964

Olga Wormser-Migot, *Le retour des déportés. Quand les alliés ouvrirent les portes*, 1965

Charlotte Delbo, *Le convoi du 24 janvier 1943*, Minuit, 1966

Joseph Billig, *L'Hitlérisme et le système concentrationnaire*, PUF, 1967

Miriam Novitch, *La vérité sur Treblinka*, Presses du Temps Présent, 1967

Roger Manvell et Heinrich Fraenkel *Le crime absolu*, Stock, 1968

Olga Wormser-Migot, *Le système concentrationnaire nazi 1933-1945*, 1968

Yves Ternon et Helan Socrate, *Histoire de la médecine SS : le mythe du racisme biologique*, Castermann, 1969

Olga Wormser-Migot, *L'ère concentrationnaire*, 1970

Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra, Auschwitz et après I*, Minuit, 1970

Charlotte Delbo, *Une connaissance inutile, Auschwitz et après II*, Minuit, 1970

Saul Friedländer, *L'antisémitisme nazi. Histoire d'une psychose collective*, Seuil, 1971

Charlotte Delbo, *Mesure de nos jours, Auschwitz et après III*, Minuit, 1971

François Bédarida, *Le génocide et le nazisme*, Press Pocket, 1972

Georges Wellers, *De Drancy à Auschwitz*, Fayard, 1973

Joseph Billig, *Les camps de concentration dans l'économie du Reich hitlérien*, PUF, 1973

Olga Wormser-Migot, *L'ère des camps*, 1973

Germaine Tillon, *Ravensbrück*, Seuil, 1973

Poliakov Léon, *Les totalitarismes au XX^e siècle*, 1975

Gitta Sereny, *Au fond des ténèbres*, Denoël, 1975

Hermann Langbein, *Hommes et femmes à Auschwitz*, Fayard, 1975

Le point de vue d'ex-membres de La Vieille Taupe et de La Banquise

Nous reproduisons ces extraits de *La Banquise* et de trois textes de Serge Quadruppani parce qu'ils donnent un certain nombre d'informations factuelles utiles mais aussi pour montrer à quel point le système de défense de certains ultragauches est faiblard. En refusant de reconnaître leur part de responsabilité dans la confusion létale créée par leurs ex-amis devenus négationnistes ; en réduisant la question à la dérive individuelle (au «délire») de quelques personnes devenues ensuite ouvertement d'extrême droite ; en expliquant que, jusqu'en 1973, «à la Vieille Taupe n° 1, le nazisme et le génocide étaient très loin d'être au centre de nos préoccupations» (Quadruppani), ils brouillent les cartes car certains d'entre eux rencontrèrent Faurisson en 1978-1979, Faurisson dont l'unique centre d'intérêt était justement «le nazisme et le génocide» et que ces thèmes furent aussi traités dans *La Banquise* entre 1983 et 1986 d'une façon absolument scandaleuse ; en réduisant leurs affirmations inadmissibles dans *La Banquise* à un simple goût de la «provocation», ils désarment théoriquement les militants plus jeunes, qui les considèrent comme des références idéologiques «radicales», face aux pièges tendus par l'extrême droite actuelle. En dédouanant leurs écrits du passé, ils fournissent un blanc-seing à tous les «radicaux» qui, à l'avenir, voudront se livrer aux mêmes provocations pseudo littéraires.

C'est d'autant plus grave que l'antisémitisme (sous couvert soit de l'antisionisme, soit de l'anticapitalisme hostile à la «finance», soit des deux à la fois) se répand comme une traînée de poudre dans cette période de crise grâce notamment aux réseaux sociaux et à l'usage redoutable fait de la métapolitique par les différentes tendances fascistes et fascisantes.

Dernier point, non négligeable : ces textes oublient de mentionner que la «Vieille Taupe n° 1» n'accueillait pas simplement toute une littérature marxiste ou antistalinienne de gauche, d'extrême gauche et d'ultragauche, mais aussi un solide fonds anticommuniste de droite, provenant de maisons d'édition comme Les Iles d'Or (éditeur de Maurras, Jacques Bainville, et du très pétainiste amiral Auphan mais aussi du trotskiste Gluckstein alias Tony Cliff ou de l'historien Leonard Shapiro), de publications comme *Le Crapouillot* avant 1967 (revue où écrivaient de nombreux individus de

droite et antisémites), *Est-Ouest* et *Le Contrat social* de Boris Souvarine (qui étaient des mines d'informations mais adoptaient un point de vue très orienté «guerre froide») et bien sûr les écrits de l'antisémite négationniste Rassinier, des anticommunistes comme Angelo Tasca (ou Rossi), Paul Barton, Benoist-Méchin, etc. En fait de «synthèse théorique» (cf. le texte de *La Banquise* qui suit) cette librairie semait la confusion dans ses rayons même si elle ne prétendait pas la semer dans les têtes de ses amis et acheteurs.

Dans un tel contexte, il est plutôt indécent que *La Banquise* se moque des «sectes» et des éditeurs «à gauche du PC» (Maspero, par exemple). C'était certainement, selon eux, aux lecteurs et lectrices de se faire une idée par eux-mêmes, notion généreuse mais au minimum naïve. Cette conception d'une librairie éclectique dans ses choix commerciaux, de l'extrême droite à l'ultragauche, annonçait les âneries de Chomsky, Baillargeon, Bricmont et de la Fédération anarchiste en matière de liberté d'expression totale, avec leurs conséquences politiques : soutien de Chomsky, Baillargeon et Bricmont à la liberté d'expression de fascistes et de néonazis ; théorisation par Bricmont des côtés positifs de l'antisémitisme¹ ; publication d'articles douteux dans *Le Monde libertaire*, etc. (*Ni patrie ni frontières*)

¹ «La véritable raison pour laquelle Jean Bricmont soutient la liberté d'expression des néonazis et des antisémites», *Ni patrie ni frontières* n° 42-43, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1918>

Extrait

du «Roman de nos origines»¹,

La Banquise n° 1:

«En 1965, Pierre Guillaume, membre de Socialisme ou Barbarie puis de Pouvoir ouvrier, fonde la librairie la Vieille Taupe, rue des Fossés-Saint-Jacques à Paris. Autour d'elle s'agrège un pôle de réflexion et d'activité où l'on s'intéresse autant à l'Internationale situationniste, qui entretint quelque temps des rapports avec la Vieille Taupe, qu'à la Gauche italienne, connue alors presque uniquement à travers le filtre du Parti Communiste International (PCI). Pierre Guillaume prend part, par exemple, à l'édition en anglais du texte de l'Internationale situationniste sur les émeutes de Watts. Pouvoir ouvrier, se sentant sans doute vulnérable au point de craindre que ce (second) pôle pût menacer l'unité et la vie du groupe, organise un procès délirant, en septembre 1967, à la suite duquel Pierre Guillaume et Jacques Baynac sont exclus pour "travail fractionnel"... Une bonne demi-douzaine d'autres membres démissionnent. Il se forme ainsi un groupe informel que tout le monde appelle "La Vieille Taupe".

Dès ses origines, la librairie refuse une étiquette doctrinale. Ce n'est ni le local de Pouvoir ouvrier (tant que Pierre Guillaume en est membre), ni sa librairie. A une époque où il est difficile de se procurer les textes révolutionnaires essentiels, peu nombreux sur "le marché", épuisés, etc., elle veut d'abord y faciliter l'accès. Le simple fait de sélectionner des textes de Marx, Bakounine, l'Internationale situationniste, Programme Communiste (organe du PCI), les textes de l'ultragauche, prend en 1965 un sens théorique et politique. A sa façon, la Vieille Taupe participe à la synthèse théorique indispensable à toutes les époques. Elle dépasse les sectes sans rassembler tout ce qui est "à gauche du PC", comme Maspero (à qui il arriva de refuser de vendre Voix Ouvrière, ancêtre de l'actuel Lutte Ouvrière, parce que ce journal se montrait trop hostile aux partis et syndicats de gauche !).

En 1967, la librairie racheta les restes considérables du fonds Costes, seul vrai éditeur de Marx en France avant-guerre, quand le PCF se préoccupait plus de publier Thorez et Staline. Début 1968, Le Capital étant épuisé aux Editions Sociales, le seul lieu où l'on peut s'en procurer les trois

¹ Pour plus de clarté dans ce court extrait, nous avons remplacé les sigles – PO, IS, VT – par leur signification, *Ni patrie ni frontières*.

Livres est la Vieille Taupe. La librairie diffuse les invendus de Socialisme ou Barbarie, mais aussi les Cahiers Spartacus, qui avaient publié beaucoup de titres après la guerre, sur l'ensemble du mouvement ouvrier de l'extrême gauche à l'extrême droite. Des milliers d'exemplaires de Luxembourg, Prudhommeaux..., qui dormaient depuis des années dans une cave de la mairie du V^e arrondissement sont ainsi de nouveau offerts au public.

La Vieille Taupe ne niait pas le besoin de cohérence. Elle estimait seulement qu'on ne pouvait l'atteindre ni à partir d'un seul des courants radicaux (tous unilatéraux) d'alors, ni en se mettant à l'écoute des ouvriers (comme Informations et correspondance ouvrières), ni en étudiant les formes qu'avait prises le capitalisme moderne (comme l'aurait souhaité Souyri, qui se tint à l'écart des remous provoqués par la scission de Pouvoir ouvrier). Mais par une appropriation théorique de l'ensemble des courants de la Gauche communiste (et donc aussi du sol historique sur lequel ils avaient vu le jour), de l'Internationale situationniste, et par une réflexion sur le communisme et en particulier sur l'apport de Marx. Le petit groupe hétérogène sorti de Pouvoir ouvrier eut peu ou n'eut pas d'activités "publiques" dans les mois qui précédèrent mai 68. Pour l'essentiel, il lut collectivement Le Capital et commença à assimiler les composantes de la Gauche communiste, ainsi que l'Internationale situationniste. La Vieille Taupe n'était pas un groupe ; c'était plutôt le lieu de passage de divers fils, avec une dominante anti-léniniste où la venue d'Invariance créait une perplexité nouvelle.

Il serait absurde de prétendre que l'existence de ce petit regroupement ait joué un rôle décisif en mai 68 ou après. Ce qui s'est passé là, dans des conditions privilégiées, parce qu'on y profitait des expériences transmises par divers groupes ayant déjà passé au crible une foule d'idées et de faits, s'est bien sûr produit aussi ailleurs souvent dans la confusion, parfois peut-être avec plus de clarté. L'important c'est que le processus de maturation théorique sans lequel la secousse de 1968 serait allé moins loin, ait concerné ces points-là: le communisme, la fonction de la démocratie, la spontanéité prolétarienne, et non pas la kyrielle de faux problèmes véhiculés même par une partie de l'ultragauche (conscience, direction, gestion, autorité, etc.). Mai 68 n'était pas une révolution (!), mais ce que fut ce mouvement n'aurait pas existé sans cette maturation-là.

La Banquise

Extraits

de deux textes

de Serge Quadruppani

sur La Banquise

Le premier est tiré de «*Daeninckx ou la calomnie pour vocation*» le second d'une lettre à Valérie Igounet (tous deux sur quadruppani.samizdat.net)

«(...) Depuis l'âge de 20 ans, mes convictions me situent au carrefour de ce qu'on appelle aujourd'hui les "libertaires" et les "ultragauche". En 1978, quand le personnage de Faurisson a commencé à faire son apparition dans les médias, j'ai écrit une lettre (non publiée) à Libération pour protester contre un appel implicite au cassage de gueule que contenait un article, au nom de la défense de la liberté d'expression et sans prendre aucunement parti pour ses thèses. Pour comprendre une telle position, il faut la resituer dans le contexte d'une époque où très peu nombreux étaient ceux qui avaient pris la mesure de la malfaisance de Faurisson qui se présentait alors comme un antinazi viscéral. Il faut rappeler qu'à l'époque, Le Monde lui accordait un quart de page pour exposer son point de vue et Libération, dans plusieurs numéros, ouvrit ses colonnes à ses défenseurs.

En 1983, j'ai participé à la création de *La Banquise*, revue de critique sociale qui eut quatre numéros (jusqu'en 1986). Cet organe fut créé par un groupe d'ex-camarades opposés à la dérive faurissonienne de Pierre Guillaume, fondateur de l'ex-librairie la Vieille Taupe (nom qu'il reprenait alors pour des publications négationnistes) et à la dérive parallèle de la revue La Guerre Sociale qui le soutenait. *La Banquise* démontrait la nature antisémite des raisonnements de Faurisson, affirmait qu'on ne pouvait discuter avec quelqu'un comme lui qui "tord le sens des mots" et le déclarait "indéfendable". Dans nos positions globalement anti-faurissoniennes subsistaient néanmoins des ambiguïtés, des formulations malencontreuses et, dans notre souci de dénoncer l'instrumentalisation du génocide, nous utilisions des formules polémiques qui, détachées du contexte, apparaissent aujourd'hui passablement choquantes. A la même époque (1984), j'ai publié un livre aux éditions Balland (Catalogue du prêt à penser français depuis 1968) qui attaquait pour l'essentiel la nouvelle droite et les nouveaux philosophes et, accessoirement, intervenait sur l'affaire Faurisson pour affirmer les positions de *La Banquise*. Je porte

aujourd'hui un regard très critique sur ce passage du «Catalogue» : si je montrais encore une fois le caractère antisémite de son argumentaire, même si j'avais raison de m'opposer à l'idée d'instaurer une «vérité officielle» par voie de tribunaux (position défendue aussi par beaucoup de monde, dont la LDH et Vidal-Naquet), la formulation de cette position est par trop ambiguë, dans le sens où je pouvais donner à croire que j'étais ébranlé par les «démonstrations» faurissonniennes, ce qui n'était nullement le cas. Mais personne, à l'époque, n'a vu dans mon propos une défense et illustration de Faurisson : le livre a eu des recensions élogieuses dans la grande presse et aussi dans des publications comme Rouge, Le Canard Enchaîné ou l'organe du Mouvement des Citoyens. Voilà la totalité de ce que Daeninckx a le culot d'appeler "mon long compagnonnage" avec un individu que je n'ai jamais ni croisé ni rencontré.

Depuis, j'ai à plusieurs reprises pris publiquement partie contre le négationnisme. En 1993, j'étais à l'origine d'un appel, "Les ennemis de nos ennemis ne sont pas forcément nos amis", qui invitait en termes virulents les milieux ultragauches et libertaires à en finir avec toute complaisance envers le négationnisme, «figure moderne de l'antisémitisme» et à traiter les négationnistes pour ce qu'ils sont : «des ennemis». En 1996, j'ai donné une contribution à un recueil, Libertaires et ultragauche contre le négationnisme, aux éditions antifascistes Reflex, où je procédais à une critique des insuffisances de *La Banquise*. L'appel et le livre nous ont valu, à chaque fois, le soutien de Pierre Vidal-Naquet, dont la compétence et l'engagement sur ces questions ne font guère de doutes. **Serge Quadruppani**»

Extrait de «Un procès qui sent la poussière»

(<http://quadruppani.samizdat.net/spip.php?article89>)

«Lettre à Valérie Igounet Paris, le 25 avril 2000

Madame,

J'ai pris connaissance avec intérêt de votre livre Histoire du négationnisme en France. Je ne n'ai pas encore eu le temps de lui consacrer une lecture approfondie mais ce genre de travail a évidemment toute ma sympathie, dans la mesure où il peut contribuer à clarifier l'histoire d'un délire et à percer ce que mes amis et moi avons appelés voilà quelques années «le masque moderne de l'antisémitisme». Toutefois, un premier survol me donne le sentiment que cet excellent programme n'est pas tout à fait rempli.

1° S'agissant du contenu de *La Banquise*, vous ne semblez pas saisir la différence entre le fait de critiquer l'usage mystificateur du génocide, et le fait d'en nier la réalité. La deuxième démarche était celle de Guillaume, de La Guerre Sociale et de leurs groupuscules alliés. La première démarche, qui est certes discutable mais qui inclut nécessairement la reconnaissance de la réalité du génocide, était celle de *La Banquise*. Les textes de cette dernière revue péchaient par leur légèreté intellectuelle sur le si lourd sujet des chambres à gaz, et ils contenaient quelques odieuses bêtises, fruits de l'arrogance et du goût de la provocation propres aux milieux «radicaux». Je me suis assez étendu là-dessus dans ma contribution à *Libertaires et «ultragauches»*... pour ne pas y revenir. J'ajouterai seulement que la pire ambiguïté était sans doute la référence élogieuse au texte sur les camps publié par La Guerre Sociale, texte dont nous critiquions pourtant un peu plus loin les fondements. De votre part, il aurait été plus conforme à l'honnêteté intellectuelle de signaler justement cette critique et aussi le fait qu'avec tous ses défauts, la revue fut la seule, dans les milieux «ultragauches» et à cette époque (1983), à dénoncer publiquement le caractère antisémite du raisonnement faurissonien sur la Deuxième Guerre mondiale, et l'idiotie nauséabonde de ses pinaillages sur le terme «génocide». Inutile de vous citer les numéros des pages, vous êtes docteur en histoire, vous savez forcément de quoi je parle. (...)

4° Il est ridicule de parler, à propos de François-Georges Lavacquerie, d'«autocritique» (p. 488) : il n'avait pas plus à s'autocritiquer que vous, puisqu'il n'est jamais intervenu que pour critiquer le négationnisme sur les bases les plus fermes, et avec une rigueur qui lui a valu des appréciations très positives de M. Vidal-Naquet.

Il est scandaleux de dire de Christine Martineau et d'Hervé Denès qu'ils étaient «aux côtés de Faurisson dans les années 80» (note 96, p. 485), formule qui suggère une forme de compagnonnage ou de collaboration : là, vous sombrez carrément dans la calomnie. Ni l'un ni l'autre n'a jamais apporté aucune forme de soutien au clown antisémite.

A première vue, sur l'essentiel — à savoir le faurissonisme, ses rapports avec l'extrême droite, et la dérive faurissonienne de Guillaume-Thion-Blanc — votre travail me paraît solide et rigoureux. Mais dès qu'il s'agit de traiter cet aspect très secondaire : les insuffisances et ambiguïtés de *La Banquise* et de ses rédacteurs, il me semble que vous cédez à l'esprit du soupçon et au goût de l'amalgame, tel qu'ils furent exacerbés par les règlements de comptes internes aux milieux du polar et de l'antifascisme militant en 1996-1997. (...) Avec mes sentiments de radicale hostilité envers l'antisémitisme, le racisme, et toutes les formes, même infiniment plus anodines, de la passion d'exclure.

Serge Quadruppani»

Serge Quadruppani :

Quelques éclaircissements

sur La Banquise

La Banquise, «revue de critique sociale» à diffusion extrêmement confidentielle est parue entre 1983 et 1986 et a eu quatre numéros. Les 279 pages qu'ils représentent en tout traitaient, dans une perspective de critique anticapitaliste radicale, du prolétariat, du travail, de la morale, de la biologie, de la guerre et de bien d'autres sujets. 26 pages concernaient, de près ou de loin (parfois de très loin) le génocide et les faurissonneries. Comme il est expliqué dans son n° 2 (in «Le roman de nos origines»), *La Banquise* a été fondée notamment parce que ses animateurs, dont j'étais, ont rompu avec les gens animant la revue *La Guerre Sociale*, lesquels soutenaient Pierre Guillaume dans une dérive révisionniste que nous condamnions. Une bonne partie d'entre nous avaient fréquenté la librairie la Vieille Taupe jusqu'en 1973. La Vieille Taupe n° 1, librairie créée dans les années 60, fut jusqu'à sa fermeture en 1973 un lieu de rencontre, de diffusion et d'édition des textes du courant libertaire et «ultragauche», de Rosa Luxembourg à Pannekoek en passant par les révolutions allemande des années 20 et espagnole des années 30. En 1980, Pierre Guillaume a ressuscité le label Vieille Taupe pour ses activités d'édition et de librairie exclusivement consacrées à la défense du négationnisme. Cette Vieille Taupe-là, avec laquelle nous étions en désaccord radical, nous avons décidé de l'appeler Vieille Taupe n° 2.

A la Vieille Taupe n° 1, le nazisme et le génocide étaient très loin d'être au centre de nos préoccupations. Nous étions principalement occupés à déchiffrer les signes d'une révolution qui tardait à venir, et à dénoncer les forces contre-révolutionnaires du passé et du présent, au premier rang desquels les staliniens et la social-démocratie. Certains (dont je n'étais pas) avaient lu les deux premiers livres de Rassinier (qui ne sont pas négationnistes, le délire négationniste apparaissant dans les ouvrages ultérieurs, que nul n'avait lus) et les avaient déclarés «intéressants» en raison de leur critique du rôle de la bureaucratie stalinienne dans les camps. D'autres (dont je n'étais pas non plus) avaient réédité *Auschwitz ou le grand alibi* (voir l'article «Bilan et contre-bilan», ci-après). Rassinier ou *Auschwitz...* n'étaient présentés et compris que comme des instruments à utiliser de manière critique pour analyser et dénoncer les politiques d'Union Sacrée qui, au nom de l'unité antifasciste, prétendent regrouper sous la même bannière révolutionnaires et contre-révolutionnaires, exploités et exploités.

La Vieille Taupe n° 2, c'est-à-dire Pierre Guillaume et quelques supplétifs, ne parlait plus que du génocide et des chambres à gaz, pour nier leur existence. Au nom de cette obsession unique, et les années passant, la Vieille Taupe n° 2 allait s'allier de plus en plus avec n'importe qui, depuis l'extrême droite (présence à la fête du FN, diffusion par Ogmios, articles dans *Nationalisme et République*) jusqu'à éditer aujourd'hui Garaudy qui, aux temps stalinophobes de la Vieille Taupe n° 1 incarnait l'ennemi absolu.

C'est pour préserver de la dérive révisionniste cette critique de l'Union Sacrée qui était parmi les sujets de préoccupation des la Vieille Taupe n° 1, que *La Banquise* a rompu avec la Vieille Taupe n° 2. Cette rupture ne s'est pas accomplie en un jour, il fallait trancher des liens d'amitié et de confiance qui avaient lié depuis de nombreuses années des camarades unis par les rêves et les luttes des années 68. Les textes de *La Banquise* reflètent les difficultés et les insuffisances de ce processus de rupture.

Derrière la négation de l'existence des chambres à gaz, nous avons su voir et dénoncer la volonté de nier le génocide. Nous avons montré que, derrière la vision de la destruction des juifs comme simple fait de guerre, se cache une vision antisémite de la deuxième guerre mondiale (les «juifs fauteurs de guerre»).

Si j'estime que, sur l'essentiel, nous avons vu juste, si l'on peut porter à notre crédit d'avoir été parmi les premiers, dans le micromilieu «ultragauche» [1] à nous être opposés à cette dérive négationniste, quand je relis *La Banquise* aujourd'hui, j'y vois deux faiblesses principales, l'une sur notre attitude à l'égard de Faurisson, l'autre sur la «question des chambres à gaz».

Sur Faurisson, nous aurions dû être beaucoup plus virulents beaucoup plus rapidement. C'était une erreur et une faute, de le renvoyer dos à dos avec Vidal-Naquet, qui est un chercheur rigoureux et honnête [2], alors que Faurisson est un faussaire antisémite. Si, au début, les déclarations humanistes et antinazies de Faurisson avaient pu faire illusion, si ses acoquinements avec l'extrême droite et les néo-nazis ne nous étaient pas encore apparus, très vite, à travers ses écrits, ce personnage nous avait été antipathique. Ses manières de comptable des cadavres et ses ricanements sur les récits des rescapés nous avaient fait sentir, en dehors même de tout le reste, que cet individu n'avait pas la même attitude que nous devant la saloperie du monde. Néanmoins, nous avons, un moment, continué à le traiter comme un hurluberlu qui, malgré tout, avait peut-être mis le doigt sur des failles de l'histoire officielle.

Cette attitude s'explique par le mauvais usage de deux bons principes : la méfiance à l'égard des experts officiels et la confiance accordée aux amis (en l'occurrence, Pierre Guillaume). Nucléaire, alimentation, économie, questions militaires... il n'est pas un domaine où les experts officiels n'aient

montré leur capacité éclatante à mentir. Qu'il ne faille pas prendre les affirmations des historiens officiels pour vérité révélée, c'était le minimum. A la nuance près que la recherche historique universitaire, en raison des intérêts qui s'y disputent, laisse beaucoup plus de place à l'apparition contradictoire de la vérité, que par exemple, le nucléaire, secteur associé à des intérêts beaucoup plus monolithiques. A l'énorme nuance près qu'il n'y a pas que les experts dans l'histoire, il y a des témoins, et que si leurs témoignages devaient être analysés et croisés, leur parole est la première réalité dont il faut partir, qu'il faut écouter avec respect, quels que soient les sentiments qu'inspirent par ailleurs les organisations qui les rackettent.

La méfiance à l'égard des querelles d'experts explique aussi en partie notre attitude à propos des chambres à gaz. Le nazisme est une des pires saloperies que l'humanité ait jamais produites entre autres, du fait qu'il a organisé le massacre de juifs parce que juifs. S'il nous semblait réellement secondaire que les chambres à gaz aient existé ou non, c'est parce que, pour nous, elles n'ajoutaient rien à l'horreur que devait inspirer le nazisme. Si, sur le principe, je pense que nous avons raison, il me semble que nous passions à côté d'un point essentiel, à savoir que l'aspect froidement technique et administratif des chambres à gaz introduisait une nouveauté radicale, qui distinguait effectivement le génocide des juifs et des tziganes de ceux qui l'avaient précédé. Mais fallait-il voir dans ce signe distinctif l'horreur maximum ? Là, encore, c'est une question d'opinion (voir plus loin).

Nous n'avons, en tout cas, pas besoin d'expert pour juger inacceptable la tentative d'effacement du génocide derrière un simple fait de guerre. Il suffisait de faire appel à nos propres armes. En effet, la connaissance critique de l'histoire et notre propre expérience du racisme, singulièrement dans sa version étatique, nous permettait de comprendre sans mal comment, une fois lancée, une dynamique de haine raciale encouragée par l'État, avait conduit jusqu'à l'extermination. Je reste convaincu qu'on peut très bien réagir sagement, en se passant d'entrer dans les profondeurs d'un savoir spécialisé. Il suffit de s'orienter sur ses connaissances critiques aussi bien que sur sa propre expérience des tendances barbares du monde moderne, et de la lutte contre celles-ci. Si, dans toute *La Banquise*, nous nous étions contentés d'un paragraphe pour dire que Faurisson était un hurluberlu dangereux qui développait une argumentation antisémite, l'affaire aurait été réglée.

Le problème est que *La Banquise* n'était pas une revue d'humeurs et de coups de gueule. On y prenait son temps pour traiter de toutes sortes de questions, en utilisant le savoir de spécialistes. Nous avons donc eu tort, dans un tel contexte, de laisser les chambres à gaz à la rubrique «querelle d'experts». Un effort documentaire minime nous aurait montré ce que nous

avons depuis pris le temps de vérifier, à savoir que, sur ce sujet-là comme sur le reste, Faurisson est un faussaire.

La principale explication à cette lacune est sans doute à chercher dans les rapports avec Pierre Guillaume et notre passé commun avec lui. Pierre G. joua un grand rôle dans la publication et la diffusion des théories révolutionnaires antistaliniennes et son rôle en 68 a justement été souligné par un de ses ex-amis, Jacques Baynac, dans *Mai retrouvé*. Nous ne pouvions imaginer qu'un ami, un camarade, un esprit pénétrant et cultivé ait pu passer si vite du côté de l'ennemi. La première fois que Pierre G. m'a parlé de l'affaire Faurisson, il m'a lancé : «Il faut qu'on s'occupe de ça, sinon, c'est l'extrême-droite qui va s'emparer l'affaire». A présent qu'il est devenu supplétif pittoresque et clown ultragauche de l'extrême droite, on a du mal à imaginer que c'est par confiance en lui que des amis ont, par exemple, avant que commencent les faurissonades, signé un texte en défense de Rassiner, auteur qu'ils n'avaient pas lu, ou dont ils n'avaient lu que les deux premiers livres. La seule conclusion que j'en tire, ce n'est pas qu'il ne faut plus faire confiance aux amis, mais qu'il ne faut pas s'épargner les critiques entre nous, et se critiquer assez tôt pour éviter de laisser les dérives atteindre l'inacceptable. Poursuivre sans cesse l'échange, comme nous le faisons, par exemple, en ce moment, dans ce livre.

Il me semble d'autant plus nécessaire de vider l'abcès, y compris en critiquant nos propres faiblesses, que, par ailleurs, sur le terrain de l'antifascisme, nos critiques de l'Union Sacrée n'ont, pour moi, rien perdu de leur validité.

Comme je l'ai expliqué dans mon texte de 93 «Passerelles et viaduc», il y a un antifascisme et un antinazisme consensuels qui font beaucoup de mal à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et le national-populisme. Car il n'est que trop visible que cet antifascisme incantatoire est un des derniers gadgets par lesquels la gauche institutionnelle et les intellectuels qui la servent tentent de se distinguer de la droite – une gauche et des intellectuels qui ont soutenu par leurs actes ou leur silence la xénophobie d'État des vingt dernières années. Le véritable antifascisme aujourd'hui, c'est certes la dénonciation des fachos, mais c'est surtout la lutte contre Vigipirate et contre la chasse au faciès, c'est le refus de la paix sociale, bref, c'est le refus du terreau sur lequel l'État et ses experts laissent prospérer les haines racistes.

Ce qui mérite encore d'être défendu, selon moi, dans nos positions d'alors, c'est la critique de l'utilisation mystificatrice du génocide. Il faut être doté de beaucoup de mauvaise foi, ou être très bête, ou très stalinien, ou les trois à la fois, pour voir là une négation du génocide. C'est au contraire rendre au génocide tout son poids d'horreur, et sa spécification historique que de le séparer des utilisations politiciennes postérieures, et de

prendre la mesure de son intégration dans un imaginaire dominant façonné pour faire accepter les horreurs présentes comme un moindre mal. L'article «L'horreur est humaine» (*La Banquise* no. 1), à la relecture, peut choquer par certaines de ses formules, marquées par l'arrogance et le goût polémique si présent en milieu «radical». Son sens général ne devrait faire aucun doute pour les lecteurs de bonne foi : il s'agit de combattre le fait que l'horreur bien réelle des camps serve à faire accepter l'horreur diffuse du monde moderne, pas de minorer l'horreur des camps. Le résumé de l'article publié en première page de la revue, dont il faut bien supposer qu'il exprime forcément les intentions des auteurs, est déjà assez clair : «Le monde moderne met en scène la misère et l'horreur qu'il produit pour se défendre contre la critique réelle de cette misère et de cette horreur. Cette mise en scène entretient et conforte le besoin d'exclure et d'éliminer une partie des membres du corps social, besoin qui est lui-même la matrice de toutes les horreurs. Les camps sont l'enfer d'un monde dont le paradis est le supermarché.» Le but de l'article est clair : il s'agit de concevoir l'unité temporelle et spatiale d'un monde qui a su si bien produire l'enfer et si mal le paradis.

Pour nous, c'est l'idée même d'un «maximum d'horreur» qu'il fallait critiquer. Certains voudraient voir là une tendance à «relativiser» l'horreur nazie pour la rendre plus acceptable. En réalité, ce que nous nions, c'est qu'il puisse y avoir une horreur absolue, plus horrible que toutes les autres, qui relativiserait donc les autres et les rendrait ainsi, au bout du compte, plus acceptables. Je suis sûr que des tutsis victimes du récent génocide encouragé par la France démocratique ou des Arméniens, rescapés de celui perpétré par la Turquie laïque et moderniste, auront des arguments forts pour démontrer que ce fut leur horreur à eux qui fut la plus horrible.

S'il est indispensable de montrer les perversités intrinsèques de tel ou tel phénomène (par exemple, le caractère froidement administratif-technique du génocide des juifs), il est absurde de prétendre en déduire une place sur une impossible échelle de l'horreur. Ce sont les tenants de l'horreur absolue qui relativisent l'horreur du génocide des Amérindiens, des massacres coloniaux, des hyper massacres staliniens. L'horreur bien réelle de l'entreprise génocidaire des nazis, l'horreur qu'elle doit encore inspirer ne doivent pas être un frein, mais un stimulant à la réflexion : tel fut le cas pour des historiens comme Raul Hilberg, Arno Mayer ou Vidal-Naquet. Mais il y a un pathos de l'horreur absolue qui fait beaucoup de mal à la compréhension du nazisme et des véritables dangers xénophobes et racistes d'aujourd'hui.

Refusant une réflexion sur la «banalité du mal» telle que l'a brillamment menée Hannah Arendt, on ne voit plus dans le nazi qu'un monstre (en réalité, pour quelques pervers, combien de milliers de banals salopards,

combien de millions de froussards et d'aigris...) et dans le négationniste nazi (alors qu'il n'est que l'exécuteur testamentaire du nazisme, en ce sens qu'il tente de poursuivre le projet nazi, à l'œuvre dès le début, d'effacer les traces du crime), dans celui qui un jour a croisé la route d'un négationniste, un négationniste discret, et dans celui qui a croisé le discret, un suspect, etc. etc. On a reconnu le processus : c'est celui de la contagion. Et de fait, chez ces antinégationnistes-là, on utilise volontiers un vocabulaire biologique (on parle de «contagion», de «vérole») qui n'est pas sans ressemblance avec celui des frénétiques de l'antisémitisme.

D'un côté, jamais la xénophobie d'État ne s'était autant aggravée que ces dernières années. L'immigré est le bouc émissaire d'une crise du travail que les gouvernants sont bien incapables de résoudre, puisque c'est la course à la compétitivité qui rend le travail inessentiel et qu'il n'y a pas de solution dans le cadre du présent système social. Par le jeu des réglementations de plus en plus restrictives, on crée sans cesse de nouveaux «clandestins», c'est-à-dire de nouvelles couches de population en position de très grande précarité, afin de faire pression sur le niveau des salaires. Pour détourner aux dépens des surexploités la colère des exploités, on crée une atmosphère détestable de délation et de flicage, à coup d'amalgames et de plans vigipirates. Tout cela avec une bonne conscience écoeurante : «Nous ne pouvons pas accueillir toute la misère du monde», a gémi Rocard, négligeant d'ajouter que cette misère, nous contribuons très largement à la produire, en soutenant des régimes assassins comme en Afrique (quand ce n'est pas en fomentant des génocides, comme au Rwanda) et plus largement en participant à un système économique mondial qui ravage des zones entières de la planète.

D'un autre côté, l'antiracisme et l'antifascisme forment l'idéologie officielle de tous les dirigeants, le langage commun de tous les médias. L'antiracisme est même le discours des expulseurs de «clandestins» : pour eux, combattre le racisme, c'est se débarrasser de ses victimes potentielles. Dans ce contexte, le combat contre les «bruns-rouges» et les négationnistes est certes indispensable. Mais trop d'intérêts, politiques et médiatiques, se conjuguent pour transformer ce combat en une chasse obsessionnelle et totalitaire qui dispenserait d'affronter le danger essentiel qu'est la montée de la xénophobie, singulièrement dans sa version humaniste, étatique et «démocratique». Pour les chasseurs de primes politiques ou médiatiques, ce type de traque présente un double avantage : d'une part, «sujet fédérateur» qui ne dérange aucun pouvoir, cette chasse est assurée d'avoir une vaste couverture médiatique, et, d'autre part, aux antifascistes officiels, bien incapables, sur le terrain, de faire reculer d'un millimètre le racisme et le Front National, elle fournit de la bonne conscience pour pas cher. En outre, elle ouvre la porte à des amalgames staliniens bien utiles pour démoniser

l'ultragauche et l'ensemble de l'aire révolutionnaire anticapitaliste et anti-étatique.

Antisémites totalement indéfendables (comme nous l'avons dit, dès 1992, soit un an avant la campagne médiatique anti «bruns rouges», dans «Les ennemis...»), les négationnistes tombent à point nommé pour donner à l'antifasciste impuissant l'impression de faire quelque chose. Et comme les négationnistes se nourrissent et s'exaltent de cette répression qui les confirme dans la conviction qu'ils ont mis le doigt sur une vérité scandaleuse, le jeu peut durer indéfiniment, pendant que dans la réalité, les charters décollent...

La censure est notre ennemie, qui que soit celui à qui elle s'applique. Quand on fait appel au bombardement médiatique et à la répression judiciaire pour liquider un courant de pensée, si minuscule que soit ce courant, si extravagante et méprisable que soit cette pensée, tous ceux (et ils sont de plus en plus nombreux) qui pensent beaucoup de mal des tribunaux et des médias risquent de douter de la justesse de la cause des censeurs. C'est pourquoi je ne regrette pas d'avoir, dans mon *Catalogue du prêt à penser français*, défendu la liberté d'expression de Faurisson. [3] Il est parfaitement vrai que le «débat» sur l'ampleur du génocide comme sur les chambres à gaz, est clos, tout comme est close la question de savoir si la terre est ronde. Mais, comme l'ont dit Pierre Vidal-Naquet et de nombreux historiens, demander aux tribunaux de fixer une vérité historique, c'est un processus pervers. Ajoutons aussi : un dangereux précédent.

Il me semble enfin que demander à un État xénophobe de lutter contre le racisme, c'est vraiment exiger de l'incendiaire qu'il joue les pompiers : mais c'est là un autre débat. Suis-je autorisé à le considérer comme bien plus important que tout ce qui précède ?

Serge Quadrupani

Notes

[1] Sur l'emploi de ce terme, voir le texte «Bilan et contre-bilan» de Gilles Dauvé.

[2] Mais nul n'est infallible : quand il me traite, en note des assassins de la mémoire, de «révisionniste discret», ce n'est pas un concept très rigoureux : ou on est révisionniste ou on ne l'est pas. Et s'il s'agit de suggérer que j'étais révisionniste mais que je m'en cachais, outre que c'est un procès d'intention peu acceptable, cela présente l'inconvénient d'être complètement faux. Je crois qu'en fait, Vidal-Naquet a du mal à admettre que, pour nous, la question du mode d'extermination ne nous intéressait réellement pas, qu'elle nous paraissait réellement secondaire eu égard au fait que l'extermination avait bel et bien eu lieu. C'était de notre part un manque de compréhension historique, un défaut d'appréhension des enjeux du révisionnisme, tout ce qu'on voudra, mais certes pas du révisionnisme. En

juin 1992, Pierre Vidal-Naquet, réagissant à la publication du texte «Les Ennemis de nos ennemis ne sont pas forcément nos amis» (voir en annexe), écrivait aux signataires de ce manifeste : «Chers amis, même si je ne puis contresigner tous les termes de votre manifeste, je ne puis voir dans ses auteurs que des amis et, par conséquent, je le leur dis, quelles qu'aient pu être, dans le passé, mes dissentiments avec tel ou tel d'entre eux. Avec donc mon amitié.»

[3] En me relisant dans le *Catalogue*, je constate que je n'écrirais plus aujourd'hui de la même manière le passage qui concerne Faurisson. Que, par exemple, je perdrais moins de temps à critiquer les bouffonneries de certains antirévisionnistes et en consacrerai davantage à analyser le délire révisionniste et que je ne gâcherais plus de papier à reproduire l'ébouriffante correspondance de Faurisson. Les raisons de mes faiblesses d'alors sont les mêmes que celles des faiblesses de *La Banquise*. Je remarque quand même qu'à sa parution, ce livre a bénéficié de quelques bonnes critiques, notamment, si ma mémoire ne me trahit pas, dans le *Canard* et dans *Rouge*. C'est qu'on s'était intéressé à sa partie la plus forte, et de très loin la plus longue, celle qui constitue l'essentiel de ce livre, le démontage des deux modes successives de la «nouvelle philosophie» et de la «nouvelle droite», l'aggiornamento de la vieille extrême droite dans la pseudo-nouvelle, le recyclage du droit à la différence dans un projet social d'apartheid généralisé, etc. Il me semble que l'essentiel du bouquin peut encore servir aujourd'hui pour critiquer des idées qui n'ont fait que progresser dans la société. Et pourtant, j'ai le sentiment que, s'il paraissait aujourd'hui, les commentateurs autorisés se focaliseraient uniquement sur sa courte partie fautive. Qu'en conclure ? Qu'en douze ans, la conscience antifasciste des commentateurs a considérablement progressé ou bien que la capacité de discernement et d'esprit critique ont régressé ?

Il n'est pas possible de comprendre les discussions sur *Auschwitz* ou le grand alibi, discussions souvent de mauvaise foi, ou menées par des historiens pressés et des journalistes en quête de scandale, sans l'avoir lu. Voici donc cet article, finalement très court, suivi par plusieurs contributions qui en font la critique ou qui y font allusion, sous différents angles. *Ni patrie ni frontières.*

***AUSCHWITZ OU LE GRAND ALIBI**

La presse de gauche vient de montrer de nouveau que le racisme, et en fait essentiellement l'antisémitisme, constitue en quelque sorte le Grand Alibi de l'antifascisme : il est son drapeau favori et en même temps son dernier refuge dans la discussion. Qui résiste à l'évocation des camps d'extermination et des fours crématoires ? Qui ne s'incline devant les six millions de Juifs assassinés ? Qui ne frémit devant le sadisme des nazis ? Pourtant c'est là une des plus scandaleuses mystifications de l'antifascisme, et nous devons la démonter.

Une récente affiche du MRAP attribue au nazisme la responsabilité de la mort de 50 millions d'êtres humains dont 6 millions de Juifs. Cette position, identique au «fascisme-fauteur-de-guerre» des soi-disant communistes, est une position typiquement bourgeoise. Refusant de voir dans le *capitalisme lui-même* la cause des crises et des cataclysmes qui ravagent périodiquement le monde, les idéologues bourgeois et réformistes ont toujours prétendu les expliquer par la *méchanceté* des uns ou des autres. On voit ici l'identité fondamentale des idéologies (si l'on ose dire) fascistes et antifascistes : toutes les deux proclament que ce sont les pensées, les idées, les volontés des groupes humains qui déterminent les phénomènes sociaux. Contre ces idéologies, que nous appelons bourgeoises parce que ce sont des idéologies de défense du capitalisme, contre tous ces «idéalistes» passés, présents et futurs, le marxisme a démontré que ce sont au contraire les rapports sociaux qui déterminent les mouvements d'idéologies.

C'est là la base même du marxisme, et pour se rendre compte à quel point nos prétendus marxistes l'ont renié, il suffit de voir que chez eux tout est passé dans l'idée : le colonialisme, l'impérialisme, le capitalisme lui-même, ne sont plus que des *états mentaux*. Et du coup tous les maux dont souffre l'humanité sont dus à de *méchants fauteurs* : fauteurs de misère, fauteurs d'oppression, fauteurs de guerre, etc...

Le marxisme a démontré qu'au contraire la misère, l'oppression, les guerres et les destructions, bien loin d'être des anomalies dues à des volontés délibérées et maléfiques, font partie du fonctionnement «normal» du capitalisme. Ceci s'applique en particulier aux guerres de l'époque impérialiste. Et il y a là un point que nous développerons un peu plus, à cause de l'importance qu'il représente pour notre sujet : c'est celui de la destruction.

Lors même que nos bourgeois ou réformistes reconnaissent que les guerres impérialistes sont dues à des conflits d'intérêts, ils restent bien en deçà d'une compréhension du capitalisme. On le voit à leur incompréhension du sens de la destruction. Pour eux, le but de la guerre est la Victoire, et les destructions d'hommes et d'installations faites chez l'adversaire ne sont que des *moyens* pour atteindre ce but. A tel point que des innocents prévoient des guerres faites à coup de somnifères ! Nous avons montré qu'au contraire la destruction était le *but* principal de la guerre. Les rivalités impérialistes qui sont la cause immédiate des guerres, ne sont elles mêmes que la conséquence de la surproduction toujours croissante. La production capitaliste est en effet obligée de s'emballer à cause de la chute du taux du profit et la crise naît de la nécessité d'accroître sans cesse la production et de l'impossibilité d'écouler les produits. La guerre est la solution capitaliste de la crise ; la destruction massive d'installations, de moyens de production et de produits permet à la production de redémarrer, et la destruction massive d'hommes remédie à la «surpopulation» périodique qui va de pair avec la surproduction. Il faut être un illuminé petit bourgeois pour croire que les conflits impérialistes pourraient se régler tout aussi bien à la belote ou autour d'une table ronde et que ces énormes destructions et la mort de dizaines de millions d'hommes ne sont dues qu'à l'obstination des uns, la méchanceté des autres et la cupidité des derniers.

En 1844, déjà, Marx reprochait aux économistes bourgeois de considérer la cupidité comme innée au lieu de l'expliquer, et montrait pourquoi les cupides étaient obligés d'être cupides. C'est aussi dès 1844 que le marxisme a montré quelles étaient les causes de la «surpopulation». *«La demande d'hommes règle nécessairement la production d'hommes, comme celle de n'importe quelle marchandise. Si l'offre dépasse largement la demande une partie des travailleurs tombe dans la mendicité ou meurt de faim.»* écrit Marx. Et Engels : *«Il n'y a surpopulation que là où il y a trop de forces productives en général»* et *«...(nous avons vu) que la propriété privée a fait de l'homme une marchandise dont la production et la destruction ne dépendait que de la demande, que la concurrence a égorgé et égorgé ainsi chaque jour des millions d'hommes»*. La dernière

guerre impérialiste, loin d'infirmer le marxisme et de justifier sa «remise à jour» a confirmé l'exactitude de nos explications.

Il était nécessaire de rappeler ces points avant de nous occuper de l'extermination des Juifs. Celle-ci, en effet, a eu lieu non pas à un moment quelconque, mais en pleine crise et guerre impérialistes. C'est donc à l'intérieur de cette gigantesque entreprise de destruction qu'il faut l'expliquer. Le problème se trouve de ce fait éclairci ; nous n'avons plus à expliquer le «nihilisme destructeur» des nazis, mais pourquoi la destruction s'est concentrée en partie sur les Juifs. Sur ce point aussi, nazis et antifascistes sont d'accord : c'est le racisme, la haine des Juifs, c'est une «passion», libre et farouche, qui a causé la mort des Juifs. Mais nous marxistes, savons qu'il n'y a pas de passion sociale libre, que rien n'est plus *déterminé* que ces grands mouvements de haine collective. Nous allons voir que l'étude de l'antisémitisme de l'époque impérialiste ne fait qu'illustrer cette vérité.

C'est à dessein que nous disons : l'antisémitisme de l'époque impérialiste, car si les idéalistes de tous poils, des nazis aux théoriciens «juifs», considèrent que la haine des Juifs est *la même* dans tous les temps et en tous lieux, nous savons qu'il n'en est rien. L'antisémitisme de l'époque actuelle est totalement différent de celui de l'époque féodale. Nous ne pouvons développer ici l'histoire des Juifs, que le marxisme a entièrement expliquée. Nous savons pourquoi la société féodale a maintenu les Juifs comme tels ; nous savons que si les bourgeoisies fortes, celles qui ont pu faire tôt leur révolution politique (Angleterre, États-Unis, France), ont presque entièrement *assimilé* leurs Juifs, les bourgeoisies faibles n'ont pu le faire. Nous n'avons pas à expliquer ici la survivance des «Juifs», mais l'antisémitisme de l'époque impérialiste. Et il ne sera pas difficile de l'expliquer si, au lieu de nous occuper de la nature des Juifs ou des antisémites, nous considérons leur place dans la société.

Du fait de leur histoire antérieure, les Juifs se trouvent aujourd'hui essentiellement dans la moyenne et petite bourgeoisie. *Or cette classe est condamnée par l'avance irrésistible de la concentration du capital. C'est ce qui nous explique qu'elle soit à la source de l'antisémitisme, qui n'est comme l'a dit Engels, «rien d'autre qu'une réaction de couches sociales féodales, vouées à disparaître, contre la société moderne qui se compose essentiellement de capitalistes et de salariés. Il ne sert donc que des objectifs réactionnaires sous un voile prétendument socialiste».*

L'Allemagne de l'entre-deux-guerres nous montre cette situation à un stade particulièrement aigu. Ébranlé par la guerre, la poussée révolutionnaire de 1918-28, toujours menacé par la lutte du prolétariat, le capitalisme allemand subit profondément la crise mondiale d'après-guerre. Alors que les bourgeoisies victorieuses plus fortes (États-Unis, Grande-

Bretagne, France), furent relativement peu touchées, et surmontèrent facilement la crise de «réadaptation de l'économie à la paix», le capitalisme allemand tomba dans un marasme complet. Et ce sont peut-être les petites et moyennes bourgeoisies qui en pâtirent le plus, comme dans toutes les crises qui conduisent à la prolétarisation des classes moyennes et à une concentration accrue du capital par l'élimination d'une partie des petites et moyennes entreprises.

Mais ici la situation était telle que les petits bourgeois ruinés, faillis, saisis, liquidés, ne pouvaient même pas tomber dans le prolétariat, lui-même durement touché par le chômage (7 millions de chômeurs au paroxysme de la crise) : ils tombaient donc directement à l'état de mendiants, condamnés à mourir de faim dès que leurs réserves étaient épuisées. C'est en réaction à cette menace terrible que la petite bourgeoisie a «inventé» l'antisémitisme. Non pas tant, comme disent les métaphysiciens, pour *expliquer* les malheurs qui la frappaient, que pour tenter de s'en *préserver en les concentrant sur un de ses groupes*. A l'horrible pression économique, à la menace de destruction diffuse qui rendaient incertaine l'existence de chacun de ses membres, la petite bourgeoisie a réagi en sacrifiant une de ses parties, espérant ainsi sauver et assurer l'existence des autres. L'antisémitisme ne provient pas plus d'un «plan machiavélique» que «d'idées perverses» : il résulte directement de la contrainte économique. La haine des Juifs, loin d'être la *raison a priori* de leur destruction, n'est que l'expression de ce désir de délimiter et de concentrer sur eux la destruction.

Il arrive parfois que les ouvriers eux-mêmes donnent dans le racisme. C'est lorsque menacés de chômage massif, ils tentent de le concentrer sur certains groupes : Italiens, Polonais ou autres «métèques», «bicots», nègres, etc. Mais dans le prolétariat ces poussées n'ont lieu qu'aux pires moments de démoralisation, et ne durent pas. Dès qu'il entre en lutte, le prolétariat voit clairement et concrètement où est son ennemi : il est une classe homogène qui a une perspective et une mission historiques.

La petite bourgeoisie, par contre, est une classe condamnée. Et du coup elle est condamnée aussi à ne pouvoir rien comprendre, à être incapable de lutter : elle ne peut que se débattre aveuglément dans la presse qui la broie. Le racisme n'est pas une aberration de l'esprit : il est et sera la réaction petite bourgeoise à la pression du grand capital. Le choix de la «race», c'est-à-dire du groupe sur lequel on essaie de concentrer la destruction, dépend évidemment des circonstances. En Allemagne, les Juifs remplissaient les «conditions requises» et étaient seuls à les remplir : ils étaient presque exclusivement des petits-bourgeois, et, dans cette petite bourgeoisie, le seul groupe suffisamment identifiable. Ce n'est que sur eux que la petite bourgeoisie pouvait canaliser la catastrophe.

Il était en effet nécessaire que l'identification ne présentât pas de difficulté : il fallait pouvoir *définir* exactement qui serait détruit et qui serait épargné. De là ce décompte des grands-parents baptisés qui, en contradiction flagrante avec les théories de la race et du sang, suffisait à en démontrer l'incohérence. Mais il s'agissait bien de logique ! Le démocrate qui se contente de démontrer l'absurdité et l'ignominie du racisme passe comme d'habitude à côté de la question.

Harcelée par le capital, la petite bourgeoisie allemande a donc jeté les Juifs aux loups pour alléger son traîneau et se sauver. Bien sûr, pas de façon *consciente*, mais c'était cela le sens de sa haine des Juifs et de la satisfaction que lui donnait la fermeture et le pillage des magasins Juifs. On pourrait dire que le grand capital de son côté était ravi de l'aubaine : il pouvait liquider une partie de la petite bourgeoisie avec l'accord de la petite bourgeoisie ; mieux, c'est la petite bourgeoisie elle-même qui se chargeait de cette liquidation. Mais cette façon «personnalisée» de présenter le capital n'est qu'une mauvaise image : pas plus que la petite bourgeoisie, le capitalisme ne sait ce qu'il fait. Il subit la contrainte économique immédiate et suit passivement les lignes de moindre résistance.

Nous n'avons pas parlé du prolétariat allemand. C'est parce qu'il n'est pas intervenu directement dans cette affaire. Il avait été battu et, bien entendu, la liquidation des Juifs n'a pu être réalisée qu'après sa défaite. Mais les forces sociales qui ont conduit à cette liquidation existaient avant la défaite du prolétariat. Elle leur a seulement permis de se «réaliser» en laissant les mains libres au capitalisme.

C'est alors qu'a commencé la liquidation économique des Juifs : expropriation sous toutes les formes, éviction des professions libérales, de l'administration, etc. Peu à peu, les Juifs étaient privés de tout moyen d'existence : ils vivaient sur les réserves qu'ils avaient pu sauver. Pendant toute cette période qui va jusqu'à la veille de la guerre, la politique des nazis envers les Juifs tient en deux mots : «*Juden Raus !*» Juifs, dehors ! On chercha par tous les moyens à favoriser l'émigration des Juifs. Mais si les nazis ne cherchaient qu'à se débarrasser des Juifs dont ils ne savaient que faire, si les Juifs de leur côté ne demandaient qu'à s'en aller d'Allemagne, *personne ailleurs ne voulait les laisser entrer*. Et ceci n'est pas étonnant, car personne ne pouvait les laisser entrer : il n'y avait pas un pays capable d'absorber et de faire vivre quelques millions de petits bourgeois ruinés. Seule une faible partie de Juifs a pu partir. La plupart sont restés, *malgré eux et malgré les nazis*. Suspendus en l'air en quelque sorte.

La guerre impérialiste a aggravé la situation à la fois quantitativement et qualitativement. Quantitativement, parce que le capitalisme allemand, obligé de réduire la petite bourgeoisie pour concentrer entre ses mains le capital européen, a étendu la liquidation des Juifs à toute l'Europe centrale.

L'antisémitisme avait fait ses preuves ; il n'y avait qu'à continuer. Cela répondait d'ailleurs à l'antisémitisme indigène de l'Europe centrale, bien que celui-ci fût plus complexe (un horrible mélange d'antisémitisme féodal et petit bourgeois, dans l'analyse duquel nous ne pouvons entrer ici).

En même temps la situation s'est aggravée qualitativement. Les conditions de vie étaient rendues plus dures par la guerre ; les réserves des Juifs fondaient ; ils étaient condamnés à mourir de faim sous peu.

En temps «normal», et lorsqu'il s'agit d'un petit nombre, le capitalisme peut laisser crever tout seuls les hommes qu'il rejette du processus de production. Mais il lui était impossible de le faire en pleine guerre et pour des millions d'hommes : un tel «désordre» aurait tout paralysé. Il fallait que le capitalisme *organise* leur mort.

Il ne les a d'ailleurs pas tués tout de suite. Pour commencer, il les a retirés de la circulation, il les a regroupés, concentrés. Et il les a fait travailler en les sous-alimentant, c'est-à-dire en les surexploitant à mort. Tuer l'homme au travail est une vieille méthode du capital. Marx écrivait en 1844 : «*Pour être menée avec succès, la lutte industrielle exige de nombreuses armées qu'on peut concentrer en un point et décimer copieusement.*» Il fallait bien que ces gens subviennent aux frais de leur vie, tant qu'ils vivaient, et à ceux de leur mort ensuite. Et qu'ils produisent de la plus-value aussi longtemps qu'ils en étaient capables. Car le capitalisme ne peut exécuter les hommes qu'il a condamnés, s'il ne retire du profit de cette mise à mort elle-même.

Mais l'homme est coriace. Même réduits à l'état de squelettes, ceux-là ne crevaient pas assez vite. Il fallait massacrer ceux qui ne pouvaient plus travailler, puis ceux dont on n'avait plus besoin parce que les avatars de la guerre rendaient leur force de travail inutilisable.

Le capitalisme allemand s'est d'ailleurs mal résigné à l'assassinat pur et simple. Non certes par humanitarisme, mais parce qu'il ne rapportait rien. C'est ainsi qu'est née la mission de Joël Brand dont nous parlerons parce qu'elle met bien en lumière la responsabilité du capitalisme mondial. Joël Brand était un des dirigeants d'une organisation semi-clandestine des Juifs hongrois. Cette organisation cherchait à sauver des Juifs par tous les moyens : cachettes, émigration clandestine, et aussi corruption de SS. Les SS du JudenKommando toléraient ces organisations qu'ils essayaient plus ou moins d'utiliser comme «auxiliaires» pour les opérations de ramassage et de tri.

En avril 1944, Joël Brand fut convoqué au Judenkommando de Budapest pour y rencontrer Eichmann, qui était le chef de la section juive des SS. Et Eichmann, avec l'accord de Himmler, le chargea de la mission suivante : aller chez les Anglo-Américains pour négocier la vente d'un million de Juifs. Les SS demandaient en échange 10 000 camions, mais

étaient prêts à tous les marchandages, tant sur la nature que sur la quantité des marchandises. Ils proposaient de plus la livraison de 10 000 Juifs dès réception de l'accord, pour montrer leur bonne foi. C'était une affaire sérieuse.

Malheureusement, si l'offre existait, il n'y avait pas de demande ! Non seulement les Juifs, mais les SS aussi s'étaient laissés prendre à la propagande humanitaire des alliés ! Les Alliés n'en voulaient pas, de ce million de Juifs ! Pas pour 10 000 camions, pas pour 5 000, même pas pour rien.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des mésaventures de Joël Brand. Il partit par la Turquie et se débattit dans les prisons anglaises du Proche-Orient. Les Alliés refusaient de «prendre cette affaire au sérieux», faisaient tout pour l'étouffer et le discréditer. Finalement Joël Brand rencontra au Caire Lord Moyne, ministre d'État britannique pour le Proche-Orient. Il le supplie d'obtenir au moins un accord écrit, quitte à ne pas le tenir : ça ferait toujours 100 000 vies sauvées :

«Et quel serait le nombre total ?

– Eichmann a parlé d'un million.

– Comment imaginez-vous une chose pareille, Mister Brand ? Que ferai-je de ce million de Juifs ? Où les mettrai-je ? Qui les accueillera ?

– Si la terre n'a plus de place pour nous, il ne nous reste plus qu'à nous laisser exterminer», dit Brand désespéré.

Les SS ont été plus lents à comprendre : ils croyaient eux, aux idéaux de l'Occident ! Après l'échec de la mission de Joël Brand et au milieu des exterminations, ils essayèrent encore de vendre des Juifs au Joint, versant même un «acompte» de 1 700 Juifs en Suisse. Mais, à part eux, personne ne tenait à conclure cette affaire.

Joël Brand, lui, avait compris, ou presque. Il avait compris où en était la situation, mais pas pourquoi il en était ainsi. Ce n'est pas la *terre* qui n'avait plus de place, mais la *société capitaliste*. Et pour eux, non parce que *Juifs*, mais parce que *rejetés du processus de production*, inutiles à la production.

Lord Moyne fut assassiné par deux terroristes juifs, et J. Brand apprit plus tard qu'il avait souvent compatit au destin tragique des Juifs. «*Sa politique lui était dictée par l'administration inhumaine de Londres.*» Mais Brand n'a pas compris que cette administration n'est que l'administration du capital et que c'est le *capital qui est inhumain*. Et le capital ne savait pas que faire de ces gens. Il n'a même pas su quoi faire des rares survivants, ces «personnes déplacées» qu'on ne savait où replacer.

Les Juifs survivants ont réussi finalement à se faire une place. Par la force, et en profitant de la conjoncture internationale, l'État d'Israël a été formé. Mais cela même n'a pu être possible qu'en «déplaçant» d'autres

populations : des centaines de milliers de réfugiés arabes traînent depuis lors leur existence inutile (au capital !) dans les camps d'hébergement.

Nous avons vu comment le capitalisme a condamné des millions d'hommes à mort en les rejetant de la production. Nous avons vu comment il les a massacrés tout en leur extrayant toute la plus-value possible. Il nous reste à voir comment il les exploite encore après leur mort elle-même.

Ce sont d'abord les impérialistes du camp allié qui s'en sont servis pour justifier leur guerre et justifier après leur victoire le traitement infâme infligé au peuple allemand. Comme on s'est précipité sur les camps et les cadavres, promenant partout d'horribles photos et clamant : «Voyez quels salauds sont ces Boches ! Comme nous avons raison de les combattre ! Et comme nous avons raison maintenant de leur faire passer le goût du pain !» Quand on pense aux crimes innombrables de l'impérialisme ; quand on pense par exemple qu'au moment même (1945) où nos Thorez chantaient leur victoire sur le fascisme, 45000 Algériens (provocateurs fascistes !) tombaient sous les coups de la répression ; quand on pense que c'est le capitalisme mondial qui est responsable des massacres, l'ignoble cynisme de cette satisfaction hypocrite donne vraiment la nausée.

En même temps tous nos bons démocrates antifascistes se sont jetés sur les cadavres des Juifs. Et depuis ils les agitent sous le nez du prolétariat. Pour lui faire sentir l'infamie du capitalisme ? Non, au contraire : pour lui faire apprécier par contraste la *vraie* démocratie, le *vrai* progrès, le *bien-être* dont il jouit dans la société capitaliste ! Les horreurs de la mort capitaliste doivent faire oublier au prolétariat les horreurs de la vie capitaliste et le fait que les deux sont *indissolublement liées* ! Les expériences des médecins SS doivent faire oublier que le capitalisme expérimente en grand les produits cancérigènes, les effets de l'alcoolisme sur l'hérédité, la radioactivité des bombes «démocratiques». Si on montre les abat-jour en peau d'homme, c'est pour faire oublier que le capitalisme a transformé *l'homme vivant* en abat-jour. Les montagnes de cheveux, les dents en or, le corps de l'homme mort devenu marchandise doivent faire oublier que le capitalisme a fait de l'homme vivant une marchandise. C'est le travail, *la vie même de l'homme*, que le capitalisme a transformé en marchandise. C'est cela la source de tous les maux. Utiliser les cadavres des victimes du capital pour essayer de cacher la vérité, faire servir ces cadavres à la protection du capital c'est bien la plus infâme façon de les exploiter jusqu'au bout.

Parti communiste international

Quatre critiques d'Auschwitz ou le grand alibi

André Dréan (lettre de)

«Dans Auschwitz ou le grand alibi, [Bordiga¹] n'hésite pas à affirmer que «du fait de leur histoire antérieure, les juifs sont aujourd'hui essentiellement dans la moyenne et la petite bourgeoisie. Or, cette classe est condamnée par l'avance irrésistible de la concentration du capital. C'est ce qui explique qu'elle soit à la source de l'antisémitisme.» Et d'en appeler aux mannes d'Engels pour justifier sa position sur le pourquoi de l'extermination des juifs d'Europe. (...) A l'époque des révolutions de 1848, Engels partage, à propos de la «communauté juive», la position de Marx qui la définit comme communauté du capital et, à ce titre, objet de la haine des autres communautés médiévales en cours de désagrégation sous les coups du capitalisme.

Dans *La Question juive*, Marx reprend à son compte les préjugés chrétiens : «L'émancipation juive a consisté à se rendre maître du marché financier et grâce au juif, l'argent est devenu puissance mondiale.» Mais, dans les années 1890, Engels avait déjà changé de position et, là, Bordiga fait preuve d'amnésie pour le moins troublante.

Dans la réponse à Ehrenfreund, social-démocrate autrichien, qui souligne que l'antisémitisme en Europe centrale prend de l'ampleur et revêt même l'aspect de la lutte contre le capitalisme, Engels affirme : «L'antisémitisme falsifie le véritable état des choses. Il ne connaît même pas ces juifs contre lesquels il vocifère. Sinon il saurait qu'ici, en Angleterre, et en Amérique, grâce aux antisémites d'Europe orientale, et en Turquie, grâce à l'Inquisition espagnole, il y a des milliers et des milliers de prolétaires juifs, et que ce sont précisément eux qui subissent l'exploitation la plus féroce et qui connaissent l'existence la plus misérable. Chez nous, ici, en Angleterre, il y a eu trois grèves importantes de travailleurs juifs. Comment peut-on donc parler de l'antisémitisme comme moyen de lutte contre le capital ? (...)»

«En réalité, l'idée de la communauté juive comme communauté du capital n'est rien d'autre que l'un des préjugés du capital justement, ladite communauté étant, depuis belle lurette, traversée et plus qu'ébranlée par les antagonismes de classe. Des juifs, on en retrouve, au moins depuis l'époque des révolutions bourgeoises, à tous les échelons de la pyramide sociale et le

¹ Il s'agit en fait de Martin Axelrad (*Ni patrie ni frontières*).

mythe de la communauté n'est plus que le fonds de commerce idéologique commun des sionistes et des antisémites.»

Mitchell Abidor (2008)

Si tout ce qu'il y avait à reprocher à «Auschwitz ou le grand alibi» de Bordiga était son interprétation mécaniste du marxisme, sa négation du rôle de l'action des hommes durant le plus horrible des événements, sa réduction de l'individu à un comportement uniquement dicté par ses intérêts de classe, «Auschwitz, ou le grand alibi» ne représenterait qu'une trahison supplémentaire de la riche pensée de Marx. Si l'on ajoute à cela son traitement impitoyable et froid de l'Holocauste comme le simple fait que des millions d'êtres humains auraient été «*rejetés du processus de production*», la façon dont cet article préfigure la façon dont Jean-Marie Le Pen écartera cet événement comme un «point de détail» de la Seconde Guerre mondiale, ce texte prend une dimension odieuse. Et enfin, si l'on tient compte de sa postérité, de son utilisation par un petit courant de la gauche (principalement française) qui aboutit à la négation de l'Holocauste, sa véritable horreur est mise à nu.

Cet article a une histoire un peu controversée, puisqu'il n'a jamais été publié sous le nom de Bordiga. Il a d'abord paru, cependant, en 1960, dans une revue française bordiguiste, *Programme Communiste*, et Bordiga lui-même n'a jamais pris position contre ses thèses. C'est pourquoi, en écho aux Anciens, nous appellerons l'auteur le pseudo-Bordiga.

L'article a été publié sous forme de brochure en 1970 par Pierre Guillaume, ancien membre du Parti communiste international¹ de Bordiga et du groupe autour de la librairie ultragauche «La Vieille Taupe» [fermée en 1972]. Quelques années plus tard [en 1979], La Vieille Taupe devint le porte-parole du négationnisme de gauche, et c'est dans l'attirance ancienne de Guillaume pour cet article – accueilli non seulement sur marxists.org,

¹ En fait, Pierre Guillaume a été exclu de Pouvoir Ouvrier, lui-même issu de Socialisme ou Barbarie, mais n'a jamais appartenu au Parti communiste international, l'un des groupes de la Gauche communiste italienne, dite «bordiguiste». Pierre Guillaume et la plupart des sympathisants de la librairie «La Vieille Taupe n° 1» étaient, comme les situationnistes qu'ils admiraient, ce qu'on appelle des «conseillistes» (partisans du pouvoir des conseils ouvriers) farouchement anti-léninistes et hostiles à l'idée d'un Parti unique d'avant-garde, comme c'était, par contre, et c'est encore le cas du PCI (*Ni patrie ni frontières*).

mais aussi sur des sites révisionnistes – que nous pouvons voir le germe de ce mouvement.

En effet, il est assez facile de passer d' «Auschwitz ou le grand alibi» à la négation de l'Holocauste.

L'auteur de l'article place les nazis et les antifascistes sur le même niveau, les rejetant tous les deux parce qu'ils considèrent que la «haine des Juifs» a provoqué l'Holocauste (*«les idéologues bourgeois (...) en tirent la conclusion que la haine des Juifs est un caractère universel de la “nature humaine”, indépendant des conditions économiques, sociales et historiques»*). Pour l'auteur, la *«haine des Juifs, loin d'être la raison a priori de leur destruction, n'est que l'expression de ce désir de délimiter et de concentrer sur eux la destruction»*. Leur choix en tant que victimes serait dû à la fois à leur place dans la société capitaliste et à la facilité de leur *«identification»*. L'antisémitisme ne serait donc rien d'autre qu'une question secondaire, un élément accessoire à la discussion. Après tout, ils n'ont pas été tués *«parce que juifs, mais parce que rejetés du processus de production, inutiles à la production»*. Deux décennies de diatribes antisémites hitlériennes ne signifiaient rien. *Der Stürmer*¹ ne signifiait rien. La Nuit de cristal² non plus. Le capitalisme cherchait un moyen de sortir d'une crise, telle est la seule explication admise.

A partir de cette hypothèse, l'auteur en vient à rendre l'Occident partiellement responsable de la mort de millions de personnes. Et puisque l'Occident n'a pas accepté d'accueillir les Juifs, il est clair, d'après le ton de l'article, que c'est lui qui porte la plus grande responsabilité. Si *«seule une faible partie de Juifs a pu partir, la plupart sont restés, malgré eux et*

¹ Journal nazi publié de 1923 à 1945 sous la direction de Julius Streicher, instituteur puis député du parti nazi. Sa devise affichée sur sa première page : «Les Juifs sont notre malheur.» Son contenu : beaucoup de caricatures et de photos, une phraséologie anticapitaliste, des histoires «drôles». Son public : jeune et prolétarien. Sa diffusion : 27 000 exemplaires avant 1933, jusqu'à 600 000 exemplaires après (*Ni patrie ni frontières*).

² On appelle «Nuit de cristal» (certains préfèrent l'appeler la «Nuit du pogrom dans le Reich») un pogrom, organisé par les plus hautes autorités nazies mais qu'elles ont présentée comme une manifestation spontanée. Il s'est déroulé dans la nuit du 9 novembre au 10 novembre, et durant la journée du 10 dans toute l'Allemagne, suite à l'assassinat à Paris d'Ernst von Rath, fonctionnaire de l'ambassade d'Allemagne. Bilan de 2 000 à 2500 morts (le jour même et par la suite) et 30 000 Juifs déportés en camp de concentration. L'importance de ce pogrom ne fut reconnue en Allemagne qu'en 1978, quarante ans plus tard ! (*Ni patrie ni frontières*)

malgré les nazis. Suspendus en l'air en quelque sorte», alors le Reich devient une figure secondaire dans le drame du judéocide. Non seulement les nazis voulaient expulser les Juifs dans d'autres pays et ne pas être obligés de les tuer, mais l'Occident a refusé de les sauver : *«Les Alliés n'en voulaient pas, de ce million de Juifs ! Pas pour 10 000 camions, pas pour 5 000, même pas pour rien.»*

Dans l'un des passages les plus énormes et scandaleux de cet article, l'auteur va jusqu'à écrire que les SS *«croyaient, eux, aux idéaux de l'Occident»*. Lorsque le pseudo-Bordiga évoque les négociations entre Joel Brand et Eichmann en vue d'échanger des Juifs contre des camions, c'est Eichmann et les Allemands qui semblent préoccupés par le sort des Juifs, puisqu'ils vont même verser *«un "acompte" de 1 700 Juifs en Suisse»* pour préparer l'échange final.

Ensuite le pseudo-Bordiga se lâche jusqu'à balancer une ultime ignominie : *«Le capitalisme allemand s'est d'ailleurs mal résigné à l'assassinat pur et simple. Non certes par humanitarisme, mais parce qu'il ne rapportait rien.»* Sa main a apparemment été forcée de tuer six millions d'hommes, de femmes et d'enfants juifs. On peut presque entendre Himmler soupirer tristement en lisant la prose du pseudo-Bordiga. Et bien sûr, dans l'univers bordiguiste, c'est le «capitalisme» qui a tué les Juifs, pas une forme spécifique, le nazisme allemand, et ils ne sont pas morts à cause du Zyklon B, de maladies ou des pelotons d'exécution; ils sont morts parce qu'ils ont été *«rejetés de la production»*.

Mais l'ignominie de cet article ne s'arrête pas là: les «impérialistes» sont coupables d'utiliser la mort des Juifs *«pour justifier leur guerre et justifier après leur victoire le traitement infâme infligé au peuple allemand»*. Sur ce point, le pseudo-Bordiga est parfaitement cohérent. Aucun Allemand n'est tenu responsable des crimes commis; seul le capitalisme, entité abstraite, est responsable de tout. Et en tout état de cause, dans le dernier paragraphe, nous apprenons que la vie capitaliste est partout et serait un enfer dans tous les sens du terme (*«Les horreurs de la mort capitaliste doivent faire oublier au prolétariat les horreurs de la vie capitaliste et le fait que les deux sont indissolublement liées !»*) Une équivalence précise est posée entre la vie quotidienne sous le capitalisme et les camps de la mort, puisque si les *«bons démocrates antifascistes se sont jetés sur les cadavres des Juifs (et) depuis les agitent sous le nez du prolétariat (...), si on montre les abat-jour en peau d'homme, c'est pour faire oublier que le capitalisme a transformé l'homme vivant en abat-jour»*.

Visiblement le mot «honte» ne fait pas partie du vocabulaire de l'auteur.

Les camps de la mort sont banalisés, les Allemands sont disculpés, le sort des Juifs est réduit à un simple hasard. La négation de l'existence même de la Shoah ne peut que découler naturellement d'une telle analyse.

Alain Bihr (1997)

La longue citation qui suit est extraite d'un texte d'Alain Bihr intitulé «Les mésaventures du sectarisme révolutionnaire» publié dans un ouvrage collectif *Négationnisme: les chiffonniers de l'histoire*, Éditions Syllepse et Golias, 1997, et qui se trouve en entier sur le site phdn.org.

«Les objections abondent évidemment contre cette explication économiste jusqu'à l'absurde de l'exterminionisme nazi, y compris d'un point de vue marxiste. Sans même reprendre ici la discussion sur la nature de classe du régime nazi ou du fascisme en général, qui n'est en tout cas pas réductible à un simple mouvement de réaction panique de la petite bourgeoisie, remarquons pour commencer que, loin d'expliquer l'antisémitisme, cette analyse le présuppose ; car comment expliquer sans lui que ce soit précisément sur sa partie juive que la petite bourgeoisie ait "choisi" de dévier le coup mortel que lui portait le grand capital ? Selon les termes de la blague célèbre, pourquoi les Juifs plutôt que les coiffeurs ? Il fallait bien que, par l'Histoire antérieure et d'une manière spécifique, la population juive ait fait l'objet d'une haine commune d'une part significative du restant de la population allemande.

«D'autre part, s'il n'avait été question que de détruire une partie de la petite et moyenne bourgeoisie en tant que telle, sa simple expropriation aurait amplement suffi : pour détruire socialement une classe possédante, il n'est pas nécessaire de détruire physiquement ses membres, il suffit de la priver de ses moyens de production. C'est d'ailleurs par une pareille expropriation que les nazis commencèrent, incitant ainsi les Juifs (du moins ceux qui le pouvaient encore) à quitter l'Allemagne ; et, de ce point de vue leur tâche était en gros accomplie dès 1938. Mais précisément, ils n'allaient pas s'en tenir là, ce qui ne peut absolument pas s'expliquer par une quelconque exigence ou conséquence immédiate des contradictions sociales que fait naître le procès d'accumulation du capital.

«En troisième lieu, en concédant que l'essentiel des Juifs allemands se concentraient dans la petite et moyenne bourgeoisie, ce n'était certainement pas le cas des Juifs en Europe centrale et orientale (en particulier en Pologne, en Ukraine, en Russie, dans les Balkans) ; là, l'essentiel du monde juif faisait partie du prolétariat et même de la paysannerie. S'il s'était

seulement agi pour la petite bourgeoisie allemande de liquider ses concurrents juifs, le nazisme n'aurait pas eu à s'en prendre à ces populations juives d'Europe centrale et orientale. Or ce sont précisément elles qui paieront le tribut le plus lourd à la Shoah. Et la même objection pourrait se répéter à propos des autres populations qui ont été victimes de l'entreprise génocidaire nazie, à commencer par les Tziganes ou les malades mentaux.

«Enfin, l'analyse précédente n'explique pas non plus pourquoi, alors que la contradiction entre grand capital et petite bourgeoisie était générale en Europe à l'époque, ce soit sous l'égide du seul régime fasciste allemand que cette contradiction ait abouti à la destruction systématique des Juifs. Bien plus, on aura vu un autre régime fasciste, celui de Mussolini, non seulement ne pas suivre une pareille voie, mais mettre des obstacles à l'entreprise génocidaire nazie, du moins jusqu'à ce qu'il se transforme en régime fantoche aux mains des nazis, après 1943, dans le cadre de la "République de Salo"; lorsqu'au contraire, certains régimes pas toujours qualifiés de fascistes, même s'ils comprenaient d'authentiques composantes fascistes, tels le régime de Vichy ou celui d'Antonescu en Roumanie, se sont montrés des zélés collaborateurs de cette entreprise génocidaire. Autrement dit, antisémitisme et fascisme ne coïncidaient pas et n'allaient pas nécessairement de pair.» **Alain Bihr**

Sur La conception matérialiste de la question juive d'Abraham Léon et Auschwitz ou le grand alibi (progressisme.info, 2014)

Ce texte est extrait d'un article plus long intitulé «De la contradiction fallacieuse sioniste/antisioniste» écrit par un groupe qui se réclame de Mao et de Staline! <http://progressisme-info.blogspot.fr/2014/02/de-la-contradiction-fallacieuse.html>

(...) Abraham Léon tombe dans un travers. Il assimile le juif à une et une seule classe sociale, car il est issu (en Europe) de la sphère économique de l'usurier. En effet, dans la période féodale, l'argent étant «sale» on laissait le soin au juif de le manier et en allant de ville en ville de générer un commerce. Si historiographiquement ces faits sont vrais, la conclusion de Léon est ici est éminemment fausse. Le juif n'a pas qu'une position sociale au sein de nos sociétés: il existe bien sûr de riches banquiers juifs dont

l'antisémitisme se délecte, mais il existe tout autant de juifs dans des métiers modestes.

Donc Abraham Léon, se trompe lorsqu'il parle de peuple-classe, il se trompe car le juif n'est pas une et une seule classe, mais toutes les classes sociales peuvent comprendre des juifs, comme du reste des Rroms, des homosexuels, des femmes. Il n'y a pas une unité économique au sein du judaïsme qui positionnerait ce groupe humain dans une et une seule classe. Certains penseurs gauchistes vont même jusqu'à penser que les juifs ne sont qu'une petite bourgeoisie constante.

Un commentateur de Léon, Maxime Rodinson souligne en 1968: «Actuellement, la société capitaliste, au bord de l'abîme, essaie de se sauver en ressuscitant le Juif et la haine des Juifs. Mais c'est précisément parce que les Juifs ne jouent pas le rôle qui leur est attribué que la persécution antisémite peut prendre une telle ampleur. Le capitalisme juif est un mythe, c'est pourquoi il est si facile de le vaincre».

Rodinson pourtant valide la thèse du peuple-classe: «Le caractère principalement commercial et artisanal du judaïsme, héritage d'un long passé historique, en fait l'ennemi numéro un de la petite bourgeoisie sur le marché intérieur. C'est donc le caractère petit bourgeois du judaïsme qui le rend si odieux à la petite bourgeoisie. Mais si le passé historique du judaïsme exerce une influence déterminante sur sa composition sociale actuelle, il a des effets non moins importants sur la représentation des Juifs dans la conscience des masses populaires. Pour celles-ci, le Juif demeure le représentant traditionnel des "puissances d'argent".»

Nous refusons cette lecture. Si elle est historiquement déterminée, la réalité du mode de production capitaliste parachevant la diaspora juive, les juifs sont tous installés dans des classes sociales diverses: donc le juif est inscrit dans la lutte de classe, il n'y est pas de classe singulière à la judéité.

Léon néanmoins en désignant les juifs par le peuple-classe ne se trompe pas entièrement: il reprend l'exact argument que voulait produire l'antisémitisme et tous les antisionistes de tout temps: le juif est singulier, il n'entre dans aucune grille de lecture. Léon en faisant cela, sans le vouloir, rend service à toute lecture de l'antisémitisme contemporain.

Auschwitz est un «alibi», le sionisme son prophète ou l'indigence française de la gauche radicale

Bien sûr Abraham Léon, lui même israélite, ne vient pas par hasard à la conception du peuple-classe. Serions-nous en Inde, que le juif serait de la caste des intouchables. Comme le rappelle Sartre, «*on les a contraints de se penser juifs, on les a amenés à prendre conscience de leur solidarité avec les autres juifs*», cela renvoie à la citation que nous faisons de Camus plus haut.

Ceci s'est bien sûr accentué par un fait que certains pensent mineur nous allons le voir ci-après, mais sans nul précédent dans l'histoire de l'humanité: la tentative de génocide massif industrialisée. Il y a eu et il y aura hélas des génocides. Néanmoins jusqu'à présent aucun ne fut organisé systématiquement au niveau industriel.

En cantonnant le juif aux marges, à une seule identité possible, non celle d'être bourgeois ou prolétaire, mais uniquement celle d'être juif, on pousse le juif à soutenir un régime politique néo-colonialiste nationaliste et sanguinaire à l'égard de la population palestinienne.

On réduit le juif à lui-même et le Palestinien à une identité mythique d'opprimé universel. Sartre écrit «Cela signifie que l'antisémitisme est une représentation mythique et bourgeoise de la lutte des classes et qu'il ne saurait exister dans une société sans classe.[...]».

Or pour l'heure, nous sommes en pleine lutte de classe et la judéité n'est pas une classe singulière à part.

(...) Toutes les sorties antisémites de Dieudonné ont toujours été excusées longtemps par les anticapitalistes romantiques

A cela il y a trois raisons principales :

1. La gauche radicale (libertaire, anarchiste, trotskyste, marxiste-léniniste...) ne connaît rien à la Shoah, qui n'est un thème jamais abordé par elle (tout comme l'antisémitisme en général) ;

2. Elle considère l'antisémitisme comme un simple racisme et non comme une idéologie autonome, mobilisatrice et pogromiste comme anticapitalisme romantique et c'est bien la contradiction paradoxale de cette gauche radicale qui dans un même mouvement pense l'antisémitisme similaire à tout racisme, mais dans le même temps érige l'antisionisme comme condition nécessaire à distinguer le «bon» militant du «mauvais». Moishe Postone écrira à ce sujet : *«Les deux positions (de droite et de gauche) comprennent l'antisémitisme moderne comme de simples préjugés anti-juifs, comme un exemple particulier du racisme en général. Leur accent sur la nature psychologique de masse de l'antisémitisme isole des considérations de l'Holocauste et absout d'enquêtes socio-économiques et socio-historiques le national-socialisme. L'Holocauste, cependant, ne peut pas être compris si longtemps que l'antisémitisme est considéré comme un exemple de racisme en général et aussi longtemps que le nazisme est conçu seulement en termes du grand capital et comme un Etat policier bureaucratique terroriste.»* ;

3. Elle est influencée par la brochure «Auschwitz ou le grand alibi» prêtée à Amadeo Bordiga, mais qui est vraisemblablement l'œuvre d'un bordiguiste français (et qui donnera naissance aux négationnismes d'ultra-gauche, celui de la librairie la Vieille taupe qui va populariser dans

les années 1970 et 1980, les thèses révisionnistes contre l'existence des camps de la mort nazis et/ou la volonté génocidaire du régime nazi).

Auschwitz ou le grand alibi est une brochure de 1960, publiée par le courant dit «bordiguiste», une tendance rejetant l'Internationale Communiste dès le début des années 1920 au nom d'une ligne très sectaire et proche de ce que sera le trotskysme. Cette ligne, «invariante» comme elle se nomme, reconnaît Marx et Engels, certaines analyses de Lénine, mais pense que le capitalisme est le lieu de certains complots, notamment pour exprimer la puissance impérialiste. Ainsi Bordiga sera-t-il persuadé que les Etats-Unis n'ont jamais conquis la lune, mais qu'il s'agissait d'un montage cinématographique récurrent destiné à répondre à l'URSS. On le retrouve de ce fait sur le site trotskyste «marxists.org» alors qu'en même temps sous la forme de brochure des gens l'ont diffusé, passant dans le camp ouvert du négationnisme et du nazisme, etc.

On y retrouve deux thèses :

La première est une explication économiste où les masses juives auraient été exterminées comme fruit d'une sorte d'automutilation des classes moyennes petites bourgeoises en panique devant la crise capitaliste de 1929 ; le document dit ainsi de manière hallucinante et irrationnelle:«*Harcelée par le capital, la petite bourgeoisie allemande a donc jeté les Juifs aux loups pour alléger son traîneau et se sauver.*» Les nazis n'auraient pas voulu exterminer la population juive (qui serait entièrement «petite bourgeoisie»), mais simplement l'exproprier et la déporter, notamment vers l'île de Madagascar, mais techniquement cela n'aurait pas été possible, donc il aurait fallu exterminer. C'est une explication absurde et antiscientifique, s'opposant à tout le matériel historiographique.

La seconde grande thèse du document *Auschwitz ou le grand alibi* est que les capitalistes utilisent le thème du génocide nazi pour masquer leur propre caractère génocidaire. Ainsi en focalisant sur une barbarie à nulle autre pareille, on relativise ou on occulte l'ensemble des crimes capitalistes. Ainsi le sort des juifs dans les camps de la mort n'est pas plus différent que celui des ouvriers au Bangladesh aujourd'hui par exemple.

Bien sûr ce document négationniste, non au sens où il nie l'holocauste, mais au sens où il relativise la *shoah* en l'assimilant à un génocide capitaliste parmi d'autres, force alors à relativiser :

– La caractéristique propre du nazisme comme ***régime génocidaire prévisionnel*** à l'encontre des minorités (bien que la solution finale soit amorcée assez tard, elle préfigure dans l'*Aktion T4* concernant l'euthanasie des déficients mentaux, celle-ci déjà annoncée dans *Mein Kampf*);

– L'autre caractéristique propre du nazisme est niée : ***la production d'un génocide industriel***, découlant de l'aspect prévisionnel, qui nécessite

la destruction par tous les moyens technologiques en présence d'une ou plusieurs minorités n'apparaît pas. C'est pourtant la caractérisation du nazisme parmi les autres fascismes.

Auschwitz serait un «alibi», un masque pour occulter les crimes capitalistes, une sorte de «focus» sur des événements malheureux mais isolés qui évitent d'aborder la vraie question de la nature criminogène du capitalisme.

Dans la position de la gauche radicale française, ce point de vue est dominant : on a tué des juifs oui et alors ? Il y a aussi eu des Roms, des homosexuels et tout cela a été orchestré pour nous détourner de «l'horreur capitaliste». Là encore, il y a une vision irrationnelle et antiscientifique de l'histoire et de tout le matériel historiographique accumulé, qui s'il devient trop gênant sera comparé à des falsifications et des complots «pour faire croire que».

C'est ainsi par cette démarche intellectuelle qu'on parvient, dans une manifestation antifasciste, à mettre sur un pied d'égalité le sionisme et le fascisme, et surtout le sionisme quel qu'il soit, même d'extrême gauche, même celui qui reconnaît la nation palestinienne. En somme on mélange tout en se donnant l'apparence de savoir tout sur tout, sans savoir rien, au mépris de l'histoire dans un esprit français de suffisance, alors que ces mêmes gauchistes (libertaires ou marxistes) ne connaissent rien de l'histoire ni du corpus théorique de leurs écoles de pensée. La bêtise crasse petite-bourgeoise dans toute sa splendeur. (...)

progressisme.info 28/02/2014

Cet article de Lutte Ouvrière ne répond qu'à la marge aux critiques de Michel Dreyfus, tout en refusant d'aborder le cœur du problème. Signalons aussi que Lutte ouvrière ignore que les premiers écrits véritablement négationnistes furent ceux de Maurice Bardèche, en 1948, dans *Nuremberg la Terre promise*. Et que le même individu fonda une maison d'édition négationniste, Les Sept Couleurs, la même année, et une revue mensuelle négationniste, *Défense de l'Occident*, en 1951. La même critique s'applique à son affirmation selon laquelle Rassinier aurait été un «précurseur du négationnisme» quelques pages plus loin !!! Ou alors LO joue sur les mots, car effectivement le terme «négationnisme» proprement dit est apparu pour la première fois dans le livre de Henry Rousso, *Le syndrome de Vichy*, paru en 1987 qui s'en expliqua en ces termes: «Le révisionnisme de l'histoire étant une démarche classique chez les scientifiques, on préférera ici le barbarisme, moins élégant mais plus approprié, de "négationnisme", traduction du No Holocaust américain». (*Ni patrie ni frontières*).

Lutte de Classe n° 130 (octobre 2010)

***Michel Dreyfus,
«Lutte Ouvrière
et le négationnisme» :
Une mise au point nécessaire***

Les éditions de La Découverte ont publié en août 2009 un livre de Michel Dreyfus qui accuse Lutte Ouvrière de «complaisance» «à l'égard du négationnisme» – c'est-à-dire de la négation du massacre de plusieurs millions de Juifs par les nazis au cours de la Seconde Guerre mondiale – idéologie dont un certain Robert Faurisson s'est fait le champion, et l'éditeur de La Vieille Taupe, Pierre Guillaume, le propagandiste.

Ce n'est pas la première fois que de telles accusations sont proférées. Le 19 avril 2002, le journal *Le Monde*, sous la plume de Caroline Monnot, rendant compte à sa manière d'un meeting d'Arlette Laguiller, candidate à l'élection présidentielle, avait écrit: «À la sortie, les troupes sont "blindées". Et ne voient rien d'autre. Pas même la présence, dehors, de

Pierre Guillaume, négationniste notoire, qui peut très tranquillement distribuer pendant de longues minutes son dernier tirage de La Vieille Taupe, sans que quiconque ne lui demande de s'éloigner.» On peut se demander ce que *Le Monde* aurait écrit si le service d'ordre de Lutte Ouvrière, à supposer qu'il ait reconnu ledit Pierre Guillaume (qu'il connaissait certainement moins bien que Caroline Monnot), était intervenu dans la rue pour régenter qui avait, ou n'avait pas, le droit d'y distribuer des tracts ! Suivait, dans cet article du *Monde*, une «analyse politique» qui vaut son pesant de cacahuètes : «*Non que LO entretienne une quelconque sympathie pour ces thèses (négationnistes) mais cette organisation a toujours considéré que le combat antifasciste n'était pas le sien, ou plutôt qu'il était secondaire, car il détournait les militants de leur objectif principal, la formation d'un grand parti des travailleurs, dont la constitution réglerait à elle seule le problème.*»

Mais il s'agissait là de propos de journaliste, auxquels on n'est pas obligé d'accorder plus d'importance qu'ils n'en méritent.

L'ouvrage de Michel Dreyfus, intitulé *L'antisémitisme à gauche – Histoire d'un paradoxe de 1830 à nos jours*, a une autre dimension. L'auteur est un historien professionnel, directeur de recherche au CNRS. Il consacre plus de 280 pages à son sujet, assorties de 37 pages de notes. Mais en fait il s'agit bien plus d'une collection de citations sur le sujet, dont un certain nombre n'ont jamais été rendues publiques, d'après l'auteur lui-même, et ne sont donc que de simples on-dit, simplement présentées, par prudence, au conditionnel. Tout le contraire de ce que l'on est en droit d'attendre d'un historien professionnel.

Le but de cette mise au point n'est cependant pas de faire une critique exhaustive du livre de Michel Dreyfus, mais plus modestement de rectifier les contre-vérités qu'il contient en ce qui concerne Lutte Ouvrière, sur le plan des faits comme sur celui des idées.

C'est ainsi que Michel Dreyfus écrit : «*Les thèses de Faurisson auraient été exposées à la fête de Lutte Ouvrière en 1981.*» «Aurait» ! «Ce qui y aurait suscité la protestation de plusieurs organisations présentes à cette manifestation.» «Aurait», encore une fois. Mais que signifie «exposées» ? Exposées oralement par un quidam au détour d'une allée, ce qui n'engagerait en rien Lutte Ouvrière ? Ou exposées officiellement dans le cadre des activités de la fête ? Ce flou dans la formulation ne peut pas être innocent de la part de quelqu'un dont le métier est d'écrire.

Et plutôt que de rapporter au conditionnel ce genre de propos, pourquoi diable Michel Dreyfus ne s'est-il pas donné la peine d'interroger à ce propos Lutte Ouvrière, dont l'adresse est publique ?

Et qui aurait bien pu «exposer» les thèses de Faurisson à la fête de Lutte Ouvrière de 1981 ? Dans le programme de la fête, publié dans le numéro de

notre hebdomadaire qui l'a précédée, on trouve la liste des 68 stands qui avaient été attribués à des organisations politiques invitées, et bien sûr La Vieille Taupe ne figure pas parmi elles. Ces organisations avaient la possibilité d'exprimer leurs positions auprès de notre public. Avec la plupart nous avions des divergences politiques, quelquefois très importantes. Mais si toutes avaient la possibilité de vendre leur presse et les ouvrages qu'elles éditaient elles-mêmes, elles s'engageaient – cela est toujours la règle pour les groupes auxquels nous fournissons un emplacement et un stand gratuitement – à ne rien vendre d'autre, en particulier aucun livre. Si un livre négationniste avait été vendu lors de cette fête – à supposer qu'il y en ait eu un – ce ne pouvait être qu'en contrebande, contre notre volonté.

Mais Michel Dreyfus poursuit : «L.O. fait preuve d'une certaine constance en ce domaine, puisqu'une décennie plus tard un autocollant au sigle de La Vieille Taupe est à nouveau affiché lors de deux fêtes annuelles successives ; il l'est d'ailleurs aussi à la fête du Front National.» On admirera le maniement subtil de l'amalgame entre Lutte Ouvrière et le Front National ! À propos d'un weekend qui voit des dizaines de milliers de personnes circuler dans les allées de la fête, personne ne peut évidemment jurer qu'une main malveillante n'ait pas pu coller un autocollant quelconque sur un tronc d'arbre ou dans les lieux d'aisance. On peut au moins espérer que la personne dont Michel Dreyfus tient cette information sensationnelle, concernant «deux fêtes annuelles successives» (c'est une habituée ?) aura eu à cœur d'arracher ces autocollants, pour ne pas se rendre complice de cet affichage !

«*L'histoire mal connue de LO ne permet pas de savoir si cette relation ambiguë s'est poursuivie durant cette période*», poursuit Michel Dreyfus, en professionnel de l'insinuation. Mais il a trouvé une explication politique, dans les origines de LO pendant la Deuxième Guerre mondiale, à ce qu'il appelle son «*indifférence*» par rapport au négationnisme. C'est d'un ridicule achevé : à l'origine du Groupe communiste qui devait s'appeler plus tard Union communiste, il y avait deux militants juifs roumains, une Juive polonaise, puis plus tard un Juif allemand, qui vivaient tous dans la clandestinité en zone occupée. Comment peut-on penser que ces militants étaient indifférents à la persécution des Juifs par les nazis ?

Mais, poursuit Michel Dreyfus, «à la différence des autres courants du trotskysme français, le Groupe communiste (...) n'a aucun acte de résistance à l'occupant à présenter durant la Seconde Guerre mondiale». Parce que, pour ce monsieur, travailler dans ces conditions à former des militants révolutionnaires, ce n'était pas résister. Il est vrai que le Groupe communiste ne s'est jamais réclamé de l'idéologie de la «Résistance», qui consistait à s'intégrer dans un ensemble dirigé par des hommes politiques

de la bourgeoisie, en particulier par le général réactionnaire qu'était De Gaulle. Mais de cela nous sommes fiers, parce que, pour des révolutionnaires communistes, le premier devoir est de lutter pour l'indépendance politique de la classe ouvrière.

«*On retrouve ici, poursuit Michel Dreyfus, le rejet de l'antifascisme commun aux anarchistes, aux bordiguistes et aux pacifistes.*» Nous laisserons le soin aux anarchistes et aux pacifistes de préciser, s'ils le jugent bon, ce qu'ils pensent de cette affirmation. Mais la mise en cause des bordiguistes – dont nous sommes bien loin de partager les opinions – appelle quelques remarques.

Dans l'article du *Monde* cité plus haut, Caroline Monnot écrivait : «Il y a quelques années, à la fête de Lutte Ouvrière, cette attitude passive (devant le négationnisme) avait déjà provoqué un incident. À la vue d'une brochure intitulée *Auschwitz ou le grand alibi* sur le stand d'un groupuscule italien, plusieurs militants d'Alternative libertaire, de la LCR et de Ras l'Front étaient allés protester auprès des organisateurs en exigeant de ces derniers qu'ils interviennent immédiatement. Ils s'étaient fait éconduire.»

Et pour cause, car cet incident prouvait seulement que la culture politique des militants en question était, comme celle de Caroline Monnot, proche de zéro.

Auschwitz ou le grand alibi a été publié en 1960 (à une époque où le négationnisme n'était pas encore inventé), par le courant bordiguiste, et souvent attribué à Amedeo Bordiga lui-même, l'un des fondateurs du Parti communiste italien, qui en fut exclu en 1926. Cette brochure n'y conteste nullement l'existence du génocide ayant visé les Juifs (ce que, contrairement à ce que laisse entendre Caroline Monnot, Michel Dreyfus ne nie pas).

Ce texte donne de ce génocide une explication qui est bien dans la manière caricaturale, apolitique, purement économiste du courant bordiguiste d'interpréter les événements, et en l'occurrence l'assassinat de millions de Juifs. D'après son auteur, ce serait parce que la bourgeoisie n'avait plus besoin de cette couche sociale qui avait joué un rôle économique indispensable dans la société précapitaliste que l'impérialisme aurait décidé de la faire disparaître.

Pourtant, l'élimination des Juifs (et des Tziganes) n'était nullement nécessaire, ni même utile à l'impérialisme. Mais ayant décidé, dans le contexte de la crise mondiale de 1929, de remettre en cause le traité de Versailles qui l'étranglait, l'impérialisme allemand avait besoin, avant de se lancer dans la guerre, de briser la classe ouvrière et ses organisations. Et pour cela il a ouvert les portes du pouvoir au parti nazi, qui comptait dans ses rangs la fange de la société allemande, dans ses sphères dirigeantes nombre de tarés et de pervers, d'obsédés de l'antisémitisme.

Mais, quelles que soient les divergences qui nous séparent de l'analyse du courant bordiguiste, quoi que nous pensions du titre de cette brochure, qui n'évoque que la période où elle a été écrite, et pas le drame des années de guerre, et qui est de ce point de vue contestable parce qu'inutilement provocant, elle n'en décrit pas moins une certaine réalité : le génocide servant d'alibi aux dirigeants israéliens pour justifier une politique qui nie tous les droits nationaux du peuple palestinien, et aux dirigeants des différentes puissances impérialistes solidaires de cette politique d'Israël, parce qu'ils en ont fait le gendarme du monde arabe.

Encore une fois, Michel Dreyfus n'accuse pas Bordiga de négationnisme. Mais il affirme que ce texte «*va devenir une des références du négationnisme*», et écrit, à son propos, que «*dix ans plus tard (...) sa rencontre avec la pensée de Rassinier (un précurseur du négationnisme, mort en 1967) lui attribue une portée différente*». Nous voilà de nouveau devant un bel amalgame : ce n'est pas Rassinier qui a rencontré le texte des bordiguistes (dont on ne voit pas trop ce qu'il aurait pu en faire, car il ne va pas du tout dans le sens de la remise en cause de l'étendue du génocide), ce serait le texte de ces derniers qui aurait «rencontré» la pensée de Rassinier et qui du coup a revêtu «une portée différente».

Dans les quelques lignes consacrées à la prétendue complaisance de Lutte Ouvrière face au négationnisme, Michel Dreyfus met en cause «*le rejet de l'antifascisme commun aux anarchistes, aux bordiguistes et aux pacifistes*». Mais là aussi il confond, volontairement ou pas, l'attitude par rapport au fascisme et l'idéologie qui s'abrite derrière le mot «antifascisme».

Les militants bordiguistes qui continuèrent la lutte sous la dictature de Mussolini, les militants anarchistes de la CNT espagnole qui, en 1936, furent à la pointe du combat contre le soulèvement franquiste étaient-ils coupables d'indifférence vis-à-vis du fascisme ?

Mais ce que Michel Dreyfus, comme tous les réformistes, appelle «antifascisme», ce n'est pas le fait de lutter contre le fascisme, c'est la politique qui consiste à dissocier la lutte contre le fascisme et la lutte contre le capitalisme, à oublier cette dernière au nom de l'unité avec tous ceux qui prétendent être opposés au fascisme... même si ce n'est qu'en paroles.

Dans la période de montée du péril hitlérien, personne n'a défendu plus énergiquement que Trotsky la nécessité d'un front unique des organisations ouvrières contre les nazis, mais pour Trotsky ce front unique ne consistait pas à renoncer à la perspective de la révolution prolétarienne, comme seule solution à la crise de la société.

Dans la période actuelle, les problèmes se posent – du moins pour l'instant – de manière infiniment moins aiguë. Mais «l'antifascisme» qui consistait en 2002 à appeler à voter au deuxième tour de l'élection

présidentielle pour Chirac (et derrière lui Sarkozy), sous prétexte d'empêcher l'élection d'un Le Pen qui n'avait de toute manière aucune chance de l'emporter, était au mieux une ânerie, quand ce n'était pas une trahison.

Michel Dreyfus ne partage pas ce point de vue. Ses sympathies vont à la social-démocratie et au sionisme. C'est son droit. Mais puisqu'il se présente en historien, la moindre des choses serait qu'il manifeste un minimum de respect pour les faits et qu'il ne caricature pas outrageusement les idées de ceux qu'il considère comme des adversaires politiques.

Lutte ouvrière, 24 septembre 2010

Fidèle à sa tradition invariante et dogmatique le Parti communiste international se défend contre l'accusation injuste de négationnisme, mais n'approfondit absolument pas les causes de l'antisémitisme, particulièrement pendant les années 1930 et 1940. Notons aussi que visiblement l'auteur de cet article, comme la plupart des gauchistes et des antisionistes, ignore ce que recouvre l' «élection» du peuple juif et ne sait pas non plus que l'expression «peuple élu» ne figure pas dans la Bible.

Comme l'écrit Martin Buber : «L'«élection» ne désigne pas un sentiment de supériorité, mais un sens de la destinée. Ce sentiment ne naît pas d'une comparaison avec les autres, mais d'une vocation et d'une responsabilité d'accomplir une tâche que les prophètes n'ont cessé de rappeler : si vous vous vantez d'être choisis au lieu de vivre dans l'obéissance à Dieu, c'est une forfaiture.» **Il ne s'agit pas du tout d'une supériorité quelconque du peuple juif par rapport aux autres peuples, mais au contraire de contraintes supplémentaires et de châtiments divins d'autant plus sévères que ceux qui ont reçu la parole de Dieu comme un «bien précieux» n'appliquent pas ses enseignements !**

Notons enfin que le PCI est particulièrement de mauvaise foi lorsqu'il prétend que seuls les «sionistes» dénonceraient les «prétendus» rapprochements rouges-bruns. Cf. le numéro le n° 36/37 de notre revue sur «L'inventaire de la confusion» publié en 2011, le livre-recueil d'articles des camarades de Doorbraak/De Fabel van de illegaal La Fable de l'illégalité publié en 2008, etc. *Ni patrie ni frontières*

Lutte Ouvrière, les «bordiguistes» et Auschwitz ou le grand alibi : à propos d'une «mise au point»

Sur le n° 130 (octobre 2010) de sa revue théorique, *Lutte de Classe*, Lutte Ouvrière a publié un article intitulé: «*Michel Dreyfus, Lutte Ouvrière et le négationnisme: une mise au point nécessaire*».

Il s'agit d'une réponse à un ouvrage intitulé *L'antisémitisme à gauche* publié en août 2009. L'auteur de ce livre, Michel Dreyfus, historien membre du CNRS (Centre national de la recherche scientifique), y fait une étude fouillée pour répertorier les manifestations d'antisémitisme dans les partis et organisations de gauche, ouvrières, anarchistes, socialistes ou communistes, depuis les origines.

Qu'est-ce que l'antisémitisme?

Comme nous n'avons pas la place ici de faire une analyse détaillée de l'antisémitisme, nous rappellerons juste qu'il s'agit d'une position politique réactionnaire dont la fonction est de protéger le système capitaliste, car elle attribue la responsabilité de ses méfaits non au système lui-même et à ses lois, mais à une fraction bien particulière et restreinte des capitalistes: ceux de confession juive. Par exemple pour l'humoriste antisémite Dieudonné, ce ne sont pas les premiers capitalistes, mais les Juifs, qui ont été responsables de la traite des Noirs. Lorsque des courants ou des individus qui se disent révolutionnaires, socialistes, de gauche, etc., versent dans l'antisémitisme, ils démontrent par ce fait même qu'ils ne se situent pas ou plus sur les positions prolétariennes de classe, mais qu'ils reprennent des positions de la classe ennemie. Ce fut par exemple le cas d'un Proudhon.

Ne comprenant pas ou ne s'étant pas posé la question de l'origine, de la nature et du rôle de l'antisémitisme, Dreyfus, lui, n'y voit qu'une sorte de perversion mystérieuse de l'esprit dont ne sont peut-être pas atteints tous les non-Juifs (comme le veut la mythologie religieuse judaïque pour qui la haine des Juifs caractérise les Gentils, par jalousie vis-à-vis du «Peuple élu»), mais qui est cependant une «menace» pour tous, quelle que soit leur classe sociale ou leur appartenance politique. Son étude est en conséquence un catalogue fastidieux et sans intérêt, qui, bien que se voulant objective et critique par rapport à certains dénonciateurs obsessionnels d'antisémites et

affirmant que «la gauche» a moins de responsabilité que la droite en la matière, additionne d'authentiques manifestations d'antisémitisme à des insinuations ou des affirmations stupides ou des rumeurs reprises ici ou là¹: c'est ainsi que les historiens professionnels écrivent scientifiquement l'histoire.

Dreyfus se définit comme «*citoyen juif et laïc*» et de gauche ; en fait c'est un social-démocrate partisan d'Israël. Voulant démontrer que l'extrême gauche n'est pas indemne d'antisémitisme, il consacre entre autres «quelques lignes» pleines d'insinuations à LO ; il y écrit que, lors de la fête de cette dernière en 1981, les thèses de Faurisson «auraient été exposées» (admirons le conditionnel) et que dix ans plus tard des autocollants de la Vieille Taupe (librairie dirigée par Pierre Guillaume qui s'est rendu célèbre pour son soutien à Faurisson) y ont été vus. Pour Dreyfus, c'est le signe de «l'indifférence» de LO vis-à-vis du négationnisme (négarion de l'existence des chambres à gaz). Circonstance aggravante selon lui, le groupe qui a été à l'origine de Lutte Ouvrière n'a pas participé, à la différence des autres trotskystes, à la Résistance pendant la dernière guerre mondiale. «On retrouve ici, commente notre historien, le rejet de l'antifascisme commun aux anarchistes, aux bordiguistes et aux pacifistes».

LO réplique avec raison que la «Résistance» était «un ensemble dirigé par des hommes politiques de la bourgeoisie» et que le groupe en question avait eu raison de ne pas s'y intégrer «parce que, pour des révolutionnaires communistes, le premier devoir est de lutter pour l'indépendance politique de la classe ouvrière». A la bonne heure! Lutte Ouvrière ne nous avait guère habitués à des déclarations de ce genre, pourtant effectivement élémentaires pour des communistes ; mais encore faut-il que les déclarations se concrétisent dans la pratique...

Après avoir fait les citations ci-dessus, *Lutte de Classe* revient sur un article du *Monde* d'avril 2002 qui reprochait à LO, outre le fait que Guillaume avait distribué des tracts à la sortie d'un de ses meetings, de permettre la présence de la brochure *Auschwitz ou le grand alibi* à sa fête. Nous avons alors analysé cet article comme s'inscrivant dans le cadre des pressions sur LO pour qu'elle rejoigne le rassemblement de gauche, sous prétexte d'opposition au FN, qui allait donner quelques semaines plus tard

¹ Tentant sans doute de prévenir cette accusation, Dreyfus trouve bon de faire cette précision curieuse qu'il a «privilegié ce qui a été formulé explicitement, au détriment de ce qui a pu être chuchoté confidentiellement au sein de telle ou telle organisation»: champion en insinuations, il laisse ainsi entendre qu'il en sait beaucoup plus que ce qu'il en dit.

les résultats que l'on sait aux élections présidentielles, et en définitive pour qu'elle s'intègre davantage dans le théâtre politique bourgeois.

Lutte Ouvrière n'avait pas réagi à l'époque ; huit ans après, pour des raisons qui lui appartiennent, elle sort de sa torpeur et décide de répondre au *Monde* en même temps qu'à Dreyfus, en expliquant au passage ce qu'elle pense de notre brochure, et en prenant en quelque sorte la «défense» des... «bordiguistes»! Leur lutte sous la dictature de Mussolini, écrit elle, montre ce que vaut l'accusation portée contre eux d'indifférence face au fascisme.

Mais voyons plus précisément comment elle juge *Auschwitz ou le grand alibi*.

Caricature ?

Selon elle, l'analyse qui se trouve dans notre brochure «est bien dans la manière caricaturale, apolitique, purement économiste du courant bordiguiste d'interpréter les événements (...). D'après son auteur, ce serait parce que la bourgeoisie n'avait plus besoin de cette couche sociale qui avait joué un rôle économique indispensable dans la société précapitaliste que l'impérialisme aurait décidé de la faire disparaître (...). Pourtant l'élimination des Juifs (et des Tsiganes) n'était nullement nécessaire, ni même utile à l'impérialisme».

En fait de caricature, LO nous donne là un bel exemple de caricature de notre texte! Nous n'avons jamais écrit cette stupidité selon laquelle l'impérialisme allemand aurait un beau jour «décidé» d'éliminer la «couche sociale» particulière constituée par les Juifs parce qu'elle était devenue inutile. Mais, plus important, en voulant se démarquer de notre prétendu économisme apolitique et caricatural, LO montre qu'elle est en rupture avec le marxisme.

Car c'est Marx qui a expliqué que ce sont les lois économiques du capitalisme qui, dans les périodes de crise, entraînent l'élimination d'une bonne partie la couche sociale constituée par les petits-bourgeois. Dans ces moments de tension les petits-bourgeois écrasés par la concurrence, enragés (comme disait Trotsky) et désespérés, s'en sont pris au bouc-émissaire que depuis longtemps les bourgeois leur désignaient pour éviter qu'ils se tournent contre le capitalisme: le concurrent immédiat, étranger ou pas vraiment allemand, différent en tout cas, le Juif, avec l'espoir que son élimination puisse leur apporter un certain soulagement.

Si l'antisémitisme a revêtu une telle importance dans l'Allemagne où le capitalisme en crise ruinait les petits-bourgeois (et même moyens bourgeois) par centaines de milliers, c'est bien parce qu'il était utile et nécessaire à la sauvegarde de l'ordre bourgeois.

Que par la suite l'élimination sociale des Juifs se soit transformée en élimination physique (chose que les nazis eux-mêmes n'avaient pas prévue), cela est dû aux circonstances extrêmes de la guerre (qui, ne l'oublions pas, signifie pour le capitalisme international liquidation massive des forces productives en surnombre, et tout particulièrement de la principale, la force de travail, les prolétaires par dizaines de millions) ; nous renvoyons le lecteur à notre brochure et à nos textes sur la question pour une explication plus détaillée. Ce que nous voulons rappeler ici, c'est que pour le matérialisme historique, pour le marxisme, il n'existe pas d'évènements importants dans l'histoire qui ne répondent à des causes déterminées, à des nécessités objectives.

Pour nos adversaires, le massacre des Juifs est au contraire un événement qui échappe au déterminisme historique et que par conséquent le marxisme est incapable d'expliquer (un événement unique et irréductible, ajoutent ceux qui répandent les fables du judaïsme sur le Peuple Elu) parce qu'il relève du seul domaine des idées, où règnent le hasard, l'indéterminisme, la liberté absolue de la pensée.

– Tarés et pervers

Cette explication idéaliste du génocide par la seule idéologie raciste de Hitler et des nazis n'est pas une idiotie inoffensive ; c'est une «explication» utile et nécessaire pour consolider le système capitaliste en l'absolvant de toute responsabilité dans ce massacre! LO nous donne une explication de ce genre, en attribuant l'élimination des Juifs au fait que le parti nazi, appelé au pouvoir par l'impérialisme pour «*briser la classe ouvrière et ses organisations*», comptait «*dans ses sphères dirigeantes nombre de tarés et de pervers, d'obsédés de l'antisémitisme*». Ce ne sont plus les «grands hommes» comme dans la vieille historiographie idéaliste bourgeoise, mais les tarés et les pervers qui font donc l'histoire selon LO...

A l'inverse, expliquait un commentateur que Marx lui-même a cité parce qu'il expliquait exactement la méthode matérialiste: «Marx envisage le mouvement social comme un enchaînement naturel de phénomènes historiques, enchaînements soumis à des lois qui, non seulement sont indépendantes de la volonté, de la conscience et des desseins de l'homme, mais qui, au contraire, déterminent sa volonté, sa conscience et ses desseins»¹: Marx aurait-il été le premier à utiliser une méthode caricaturale, apolitique, et purement économiste d'interprétation des événements? Notre brochure se veut précisément une analyse marxiste, matérialiste, et non pas

¹ Marx publie ce passage d'un auteur russe en écrivant qu'il s'agit d'un exposé très juste de la méthode matérialiste. Cf. *Le Capital*, tome 1, Postface à la deuxième édition allemande, Editions Sociales 1976, p. 1920.

idéaliste, subjective ou psychologisante. Il est pour le moins curieux, pour des gens qui s'affirment marxistes, de prétendre expliquer un phénomène historique d'une aussi grande ampleur par les obsessions de quelques tarés et pervers.

Michel Dreyfus n'accuse pas comme d'autres *Auschwitz ou le grand alibi*, dont il attribue d'autorité la paternité à Bordiga, d'antisémitisme ou de négationnisme ; mais, dit-il, «*ce texte va devenir une des références du négationnisme*» car, «*dix ans plus tard, sa rencontre avec la pensée de Rassinier [un précurseur du négationnisme] lui attribue une portée différente*». «*Bel amalgame*», commente LO, amalgame fantasmagorique, ajouterons-nous, où l'on voit le texte rencontrer la pensée de Rassinier (mort à ce moment), probablement dans l'au-delà, et du coup changer de «portée»...

Mais en dépit des «divergences qui [la] séparent de l'analyse du courant bordiguiste», en dépit du titre «inutilement provocant» de notre brochure, L. O. trouve qu'«elle n'en décrit pas moins une certaine réalité: le génocide servant d'alibi aux dirigeants israéliens (...) et aux dirigeants des différentes puissances impérialistes solidaires de cette politique d'Israël».

Lutte Ouvrière serait-elle finalement tombée d'accord avec notre brochure, au ton et à quelques autres divergences près? Rien n'est moins sûr.

En effet, quand la brochure parle d'alibi, ce n'est pas par rapport à Israël (ce ne serait d'ailleurs qu'une banalité), mais par rapport aux démocraties bourgeoises. Un démocrate bourgeois aussi influent que feu l'intellectuel de gauche Vidal-Naquet l'avait, lui, parfaitement compris ; il affirmait que l'existence d'Auschwitz est la preuve d'une différence de nature fondamentale entre le fascisme et la démocratie ; et donc la démonstration que la défense de la démocratie est une nécessité dépassant les clivages de classe. Il nous reprochait logiquement d'affirmer qu'en réalité Auschwitz était utilisé comme alibi par la démocratie bourgeoise pour couvrir ses propres crimes, massacres et génocides, y compris sa complicité dans le massacre des Juifs ; bref, comme un alibi pour cacher l'identité de nature entre ces deux formes politiques de la domination bourgeoise¹. Et si identité de nature il y a, c'est la justification de l'antifascisme démocratique, cette alliance interclassiste pour défendre une forme de la dictature de classe de la bourgeoisie – la dite *démocratie* –, qui disparaît. Cela n'implique pas que les prolétaires ne doivent pas combattre le fascisme, mais qu'ils ne peuvent vraiment le combattre qu'en conservant leur indépendance de classe et en combattant le capitalisme et toutes les formes politiques de la domination bourgeoise.

¹ Cf. *Les assassins de la mémoire*, La Découverte 1995.

Lutte de classe passe sous silence cet aspect du texte, qui est l'aspect politique essentiel. Pour quelle raison, sinon que LO se refuse à dénoncer et combattre, même sur le papier, la démocratie?

L'article se termine en accusant – justement – Dreyfus, «comme tous les réformistes», de «dissocier la lutte contre le fascisme et la lutte contre le capitalisme, [d']oublier cette dernière au nom de l'unité avec tous ceux qui prétendent être opposés au fascisme».

Trotsky a défendu énergiquement le front unique contre les nazis, continue l'article, mais «ce front unique ne consistait pas à renoncer à la perspective de la révolution prolétarienne». La réalité n'est pas si simple et la tactique préconisée par Trotsky était beaucoup plus ambiguë, comme nous avons eu l'occasion de le rappeler, puisqu'il était arrivé à dire que le programme du front unique était de défendre certaines institutions de l'Etat bourgeois: «Si Hitler s'avise de liquider le Reichstag [c'est-à-dire le Parlement], et si la social-démocratie se montre décidée à combattre pour ce dernier, les communistes aideront la social-démocratie de toutes leurs forces», écrivait il ainsi¹.

C'est la condamnation de cette position, c'est-à-dire de la défense – momentanée, partielle, conditionnée, tant qu'on voudra, mais défense quand même, en alliance avec les adversaires de la révolution que sont les sociaux-démocrates – de la démocratie bourgeoise qui a caractérisé et caractérise notre courant et qui est explicité dans la brochure *Auschwitz ou le grand alibi*. De cela l'article de *Lutte de classe* ne dit rien. Ce n'est bien sûr pas par hasard: n'est-il pas arrivé à LO lors d'élections municipales d'appeler à voter pour le PS pour «faire barrage» au FN?

De même que ce n'est pas par hasard si nous avons été exclus des fêtes de Lutte Ouvrière précisément parce que nous y exposions *Auschwitz ou le grand alibi* (ce dont l'article «oublie» d'informer ses lecteurs): il était utile et nécessaire pour LO de ne pas risquer de se retrouver associée, de quelque façon que ce soit, à nos positions sur cette question brûlante.

La «mise au point» de *Lutte de classe* voulait peut-être réaffirmer la fidélité de Lutte Ouvrière aux positions marxistes: c'est raté.

Pour terminer, relevons rapidement quelques affirmations significatives de Dreyfus. Il estime par exemple que l'analyse de notre brochure est proche de celle de Louzon (membre du groupe syndicaliste *La Révolution*

¹ Cf. L. Trotsky, «Entretien avec un ouvrier social-démocrate», 23/2/1933, cité dans *Programme Communiste* n° 98, p. 49.

prolétarienne) qui faisait une «*analyse économiciste du nazisme*», ce qui est «*l'un des fondements d'une argumentation*» qui sera utilisée ultérieurement par les négationnistes (bien que selon lui Louzon affirmait que «*l'attitude des nazis dans leurs dernières années "relève de la psychiatrie, non de la sociologie"*» et est inexplicable par le matérialisme historique!): pour les réformistes, il s'agit toujours de disqualifier le marxisme et la possibilité d'expliquer l'histoire de façon matérialiste et donc déterministe, car cela impliquerait la reconnaissance que le capitalisme obéit à des lois et ne peut devenir autre chose que ce qu'il est, et d'autre part qu'il est une forme économique et sociale transitoire qui devra laisser place à une forme supérieure.

De même, Dreyfus répète à plusieurs reprises dans son ouvrage que l'opposition à la démocratie bourgeoise et l'antisémitisme vont souvent de pair¹ : la lutte contre l'antisémitisme, justification de la démocratie bourgeoise, il n'y a là en vérité qu'une variante du funeste antifascisme démocratique, à laquelle Lutte Ouvrière devrait pouvoir souscrire sans problème...

Le prolétaire, n° 500, mai septembre 2011, **Parti communiste international**

¹ Par exemple: «Jusqu'à nos jours, ce sont généralement les militants les plus hostiles à la «démocratie bourgeoise» – anarchistes, syndicalistes révolutionnaires, socialistes antiparlementaires – qui feront preuve d'antisémitisme». cf. *L'antisémitisme à gauche*, p. 41-42. Les plus révolutionnaires seraient donc les plus antisémites: c'est l'antienne classique des sionistes qui n'ont de cesse de dénoncer un prétendu rapprochement «rouge-brun»...

A propos des racines et des excroissances du négationnisme

Dans la deuxième partie des années 2000, en France et ailleurs, les militants négationnistes sont devenus non seulement fréquentables, mais très fréquentés et courtisés : au fur et à mesure de l'expansion de l'extrême droite organisée, leur public s'est élargi. Des dictatures, au premier rang desquelles l'Iran, les ont soutenus et leur ont offert des moyens de propagande inédits. Dans le même temps, à gauche, les négationnistes bénéficient du soutien de plus en plus répandu de figures intellectuelles et d'une base assez vaste sous couvert de défense de la liberté d'expression ou d'«antisionisme». Le négationnisme est devenu un des pivots, une des centralités autour desquelles s'articule la synthèse néofasciste entre des éléments venus de tout le spectre politique.

Décrypter les lignes de force au moyen desquelles le négationnisme se diffuse, dessiner les contours d'une mouvance qui va bien au-delà des négateurs assumés, est donc nécessaire ; nous essaierons ici de commencer ce travail en nous intéressant à deux schémas de pensée intrinsèques à la sphère négationniste et à ses soutiens, la soi-disant défense de la liberté d'expression et le relativisme.

«Je ne prends pas la défense de l'Allemagne. Je prends la défense de la vérité (...).»

C'est par ces mots que s'ouvre le premier pamphlet de littérature négationniste publié en France, *Nuremberg ou la Terre Promise*, en 1947.

A l'époque, peu de lecteurs prendront la phrase au sérieux, son auteur Maurice Bardèche, beau-frère de Brasillach, ayant entamé depuis l'exécution de celui-ci une entreprise de réhabilitation du nazisme et de la collaboration française sans équivoque, qui l'amène immédiatement à se lier avec l'ensemble des nazis encore actifs dans l'Europe de l'immédiate après-guerre.

Soixante-dix ans après, cependant, la posture d'objectivité de Bardèche, aussi grotesque soit elle, est adoptée par ses héritiers avec un immense succès.

Hormis Vincent Reynouard, qui se dit ouvertement néonazi, la plupart des négationnistes et tous leurs soutiens se prétendent totalement neutres vis-à-vis du nazisme, et même pour beaucoup ses opposants. Dans le débat public, le négationnisme ne s'impose pas par une défense ouverte de ses thèses (de fait, très peu de gens parmi ceux qui défendent Faurisson

connaissent les «arguments» qu'il invoque pour nier les chambres à gaz), mais toujours par le biais de débats sur la liberté d'expression ou la liberté de recherche historique soi-disant opposée à la mainmise de l'Etat sur l'Histoire qu'incarneraient les lois qui pénalisent l'expression des thèses négationnistes. Les négationnistes seraient des chercheurs de vérité.

C'est le long aboutissement d'un combat fasciste pour dépolitiser l'image du négationnisme. La dépolitisation est ce processus par lequel le négationnisme parvient à apparaître dans le débat public comme une idéologie ou une démarche historique ou militante pas forcément liée à l'extrême droite.

Ce combat a commencé par la mise en avant de certains parcours plutôt que d'autres : ainsi Bardèche, premier négationniste publié avec un tirage d'importance est généralement mis au second plan des récits négationnistes sur l'histoire de leur courant.

Le père fondateur officiel, c'est Rassinier. Un Dieudonné avant l'heure, dans la construction du personnage, au moins. Rassinier est en effet systématiquement présenté comme l'antithèse du militant fasciste à la base : résistant, déporté, homme de gauche. Insoupçonné, donc comme sera censé l'être Dieudonné, soixante-dix ans plus tard, parce qu'artiste, victime du racisme en tant que Noir et homme de gauche, lui aussi.

Si eux doutent, alors qu'objectivement ils n'ont aucune raison politique de le faire, bien au contraire, alors le doute serait permis...

De fait, l'histoire n'est pas celle-là, ni pour Rassinier, ni pour Dieudonné. *Le Mensonge d'Ulysse*, et les textes qui l'ont précédé révèlent bien d'autres préoccupations que celles de la vérité historique. Rassinier s'y attache au départ, non pas spécialement à nier la vérité de l'extermination des Juifs, mais à dénoncer ce qu'il estime être le comportement abject de ses compagnons de déportation, en premier lieu les communistes, qu'il déteste. Déjà Rassinier ment, notamment sur une anecdote, où il décrit le communiste allemand Ernst Thaelmann, plus tard assassiné par les nazis, se comportant de manière odieuse et brutale. Il sera avéré par la suite que Thaelmann n'a pas pu croiser Rassinier au camp, où il n'était pas à la période où Rassinier s'y trouvait¹.

De même, à l'époque de la publication du *Mensonge d'Ulysse*, Rassinier a déjà un certain passif qui n'est pas exactement celui d'un militant de gauche : il a par exemple, avant sa participation à la Résistance, fait partie d'une revue collaborationniste. Après-guerre, surtout, il vit extrêmement mal son éviction à la députation par un radical. A partir de là, il commence à produire des écrits à la rhétorique antisémite classique, sous couvert de dénonciation des «banquiers» et des «réseaux».

¹ 1. <http://www.phdn.org/negation/rassinier/deportation.html>

Le père fondateur est donc bien moins insoupçonnable qu'on ne le dit. Comme Dieudonné, il glissait vers la rhétorique fasciste et antisémite, bien avant de rejoindre officiellement l'extrême droite. Son négationnisme est un aboutissement politique, pas une quête de la vérité.

Il en va de même pour les suivants, dont Faurisson qui se fait arrêter, jeune homme, pour avoir apposé une plaque à la gloire du maréchal Pétain.

D'ailleurs, au départ, personne ne doute que le négationnisme ne soit que l'une des stratégies fascistes de réhabilitation du passé nazi.

C'est de la gauche que viendra un apport inespéré, avec notamment l'affaire autour de la Vieille Taupe. C'est cet apport qui va permettre de fausser le débat.

Voilà tout un tas de militants qui vont tolérer pendant des années à leurs côtés des gens qui nient le génocide. Hormis quelques-uns, dont Pierre Guillaume, la plupart ne le nient pas ouvertement eux-mêmes, une bonne partie déclarent même qu'il a bien existé. Mais que là n'est pas le débat ouvert par la propagande négationniste.

Le débat serait «la liberté d'expression» d'une part, le sens de l'Histoire d'autre part.

Pour une partie de l'ultragauche, la «répression» contre les négationnistes, la réaction de la «bourgeoisie», de l'«université bourgeoise» et des «médiats dominants» à leur égard serait le symptôme d'un mal bien plus profond que le négationnisme : celui du capitalisme qui a cherché à ériger le génocide des Juifs en horreur absolue, le fascisme et le nazisme en repoussoir intégral pour faire passer à côté le capitalisme comme le meilleur des mondes possibles.

Par conséquent, il faudrait à tout prix défendre la liberté d'expression des négationnistes, même s'ils ont peut-être tort, car ce que le «système» attaque à travers eux, c'est la possibilité de remettre en cause l'horreur du capitalisme... dont le nazisme ne serait qu'un avatar sans réelle originalité.

C'est ainsi que le négationnisme gagne la bataille de la dépolitisation : même si à l'époque, la fraction venue de la gauche qui va soutenir les Faurisson et consorts est numériquement ultraminoritaire, issue de courants extrêmement marginalisés à l'extrême gauche, ce qui pouvait sembler anecdotique à la fin des années 70 est en réalité une graine empoisonnée dont la récolte interviendra bien plus tard, le temps que ses racines aient pris.

Ce qui a été semé à gauche, c'est l'idée que «le négationnisme posait de bonnes questions même s'il apportait de mauvaises réponses», et qu'il n'était donc pas seulement une stratégie néonazie.

Au début des années 80, Noam Chomsky, par exemple, écrit ceci «*Les tribunaux français ont maintenant condamné Faurisson pour avoir, entre autres vilenies, manqué à la "responsabilité" et à la "prudence" de*

l'historien, pour avoir négligé d'utiliser des documents probants, et avoir "laissé prendre en charge par autrui (!)" son discours dans une intention d'apologie des crimes de guerre ou d'incitation à la "haine raciale". Dans un déploiement de lâcheté morale, la cour prétend ensuite qu'elle ne restreint pas le droit pour l'historien de s'exprimer librement mais qu'elle punit seulement Faurisson pour en avoir usé. Par ce jugement honteux, on donne à l'État le droit de déterminer une vérité officielle (en dépit des protestations des juges) et de punir ceux qui sont coupables d'"irresponsabilité". Si cela ne déclenche pas de protestations massives, ce sera un jour noir pour la France.»

Noam Chomsky, «Réponses inédites à mes détracteurs parisiens», Spartacus n° 128 (1984).

Contrairement à ce que tous ses défenseurs ont dit depuis, ce n'est pas la simple liberté d'expression pour tous, y compris les militants fascistes qui est défendue par Chomsky, le positionnement par rapport aux négationnistes va bien plus loin que cela.

Faurisson y est bien intronisé «historien», et c'est bien le fait que ne lui soit pas reconnu ce statut, qu'il soit considéré comme un propagandiste du nazisme punissable par la loi qui constitue pour Chomsky un «jour noir pour la France».

Chomsky emploie également une autre expression – «vérité officielle»–, une des expressions préférées des négationnistes pour qualifier la réalité du génocide des Juifs.

Or, le génocide des Juifs et plus globalement les crimes nazis ne sont pas «une vérité officielle», ils sont la réalité. Que l'État reconnaisse le réel ne transforme pas celui-ci en «vérité officielle». Il y a des mensonges d'État, il n'y a pas de «vérité d'État». Un État peut nier l'esclavage, et à ce moment, il devra être combattu par les historiens, mais le fait qu'un État interdise la négation de la réalité de l'esclavage ne fait pas de celui-ci «une vérité officielle».

Dès les années 80, donc, des militants de gauche et d'extrême gauche tiennent un discours sur le négationnisme et les négationnistes qui va éminemment plus loin qu'une simple défense de la liberté d'expression pour tous.

Pouvait-il en être autrement ? Était-il possible de prendre parti contre le principe même de la répression du négationnisme sans glisser d'une manière ou d'une autre ?

Il ne s'agit pas ici de salir ceux qui ont pris parti contre la loi Gayssot en jugeant qu'elle ne serait pas efficace, car c'est là un débat d'autant plus légitime que la prolifération des discours négationnistes n'a pas cessé depuis. Mais il importe de rappeler à ceux qui brandissent avec le plus

grand culot un Vidal-Naquet qui a toujours combattu fermement l'expression des discours négationnistes et a été une de leurs cibles, que celui-ci n'était évidemment pas forcément opposé à la poursuite des négationnistes au titre des lois antiracistes classiques préexistantes à la loi Gayssot. Comme d'autres, il n'a jamais exigé l'impunité totale pour les néonazis qui se prétendent historiens.

Il importe aussi de rappeler qu'il y avait bien d'autres choix possibles que ceux consistant, soit à soutenir la répression étatique, soit à défendre la «liberté» des nazis à répandre le nazisme. A commencer par celui de ne pas se préoccuper du sujet du tout, ce qui a été le cas de la plupart des militants au départ. Ou si l'on voulait à tout prix montrer que le négationnisme se combat par la véritable démarche historique et politique, s'en préoccuper, justement, et écrire sur le sujet.

Or, l'on cherchera en vain, dans la prose des défenseurs de la liberté d'expression d'un Faurisson ou d'un Reynouard, de Quadruppani à Bricmont, des textes sur le sujet, alors même que ces messieurs exigeaient ou exigent des autres un «contre-argumentaire» aux élucubrations sinistres des néonazis.

De fait, le discours défendant la liberté d'expression des négationnistes consiste donc à imposer non seulement de supporter le crachat permanent que constitue l'expression de ces thèses, mais également très souvent de leur apporter la contradiction.

Il aurait fallu, donc, que l'agenda des historiens et des militants se règle sur celui des faussaires et des nazis : c'est ce que dit explicitement Bricmont, une des références antisionistes contemporaines, dans un texte récent titré «Suggestion aux profs d'histoire».

Selon lui, la seule démarche honnête de leur part, consisterait actuellement à *«démonter une à une les assertions de Faurisson pour les réfuter : montrer que les documents dont il affirme qu'ils n'existent pas, en réalité existent, ou expliquer rationnellement pourquoi ils n'existent pas, analyser autrement que lui les documents qu'il exhibe, ou restituer dans leur contexte les phrases un peu étonnantes d'historiens antirévissionnistes citées par Faurisson»*.

Voilà le visage du «débat libre et non faussé», qui serait soi-disant la seule revendication de tous ces personnages issus de la gauche, qui se prétendent totalement neutres dans leur rapport au négationnisme : celui d'une totale soumission des non-fascistes aux exigences des fascistes concernant la manière de faire l'Histoire. A chaque nouvelle provocation déguisée sous la «démarche historique», historiens, professeurs et antifascistes auraient à répondre sérieusement.

Voilà à quoi aboutit le soi-disant combat pour la liberté d'expression : pas étonnant dans ces conditions que les plus stratégiques des

négationnistes considèrent que leur victoire ne passe pas forcément par la prise de parti ouverte à l'égard de leurs thèses, mais par la simple reconnaissance du droit à les exprimer.

Pierre Guillaume écrivait ceci, dans cette lettre ouverte à une chroniqueuse de *Rivarol*, journal de l'extrême droite antisémite, à propos d'un article où celle-ci critique Chomsky, qui, selon elle, ne serait pas allé bien loin dans son soutien à Faurisson ou à Reynouard. *«En soulevant le problème de cette manière, qui prenait les belles âmes à contre-pied, et en rappelant les principes élémentaires de la liberté d'expression, Chomsky fournissait, clefs en main, à Faurisson et aux révisionnistes, un bastion d'autant plus inexpugnable que les principes qu'il rappelait étaient élémentaires. Ce rappel faisait éclater d'un seul coup l'évidence. Si des principes aussi élémentaires avaient besoin d'être rappelés, c'était bien la preuve que l'on avait quitté, en cette affaire, le domaine de la connaissance rationnelle et scientifique, où l'on confronte des arguments et où tout est discutable. On était entré subrepticement dans le domaine du dogme, de la religion, de la connaissance métaphysique de vérités indiscutables... alliées à la censure et à la répression.»*

Un peu plus loin dans cette défense de Chomsky accusé par l'extrême droite traditionnelle de *Rivarol* de ne pas aller assez loin, Guillaume ajoute : *«Il résulte de cette situation qu'un affrontement portant sur la liberté d'expression pourrait aboutir, à la condition expresse que ce rétablissement n'apparaisse pas trop évidemment comme une étape vers le triomphe des thèses révisionnistes. Par contre, un affrontement portant sur l'existence de Dieu, dans le rapport des forces actuel, ne peut aboutir qu'à la défaite des révisionnistes et à l'aggravation de la répression qu'ils subissent.*

«C'est ainsi. Les choses étant ce qu'elles sont et le monde ce que nous savons, il faut qu'une partie des forces qui sont mûres pour engager un combat contre la censure puissent penser, ou affecter de penser, qu'elles contribuent ainsi à retirer leur meilleur argument rhétorique aux révisionnistes!»

Aux Bricmont et aux Chomsky qui se croient autorisés à faire injonction aux historiens de démonter les argumentations délirantes de fascistes qui n'ont jamais été historiens à propos du génocide commis par les nazis, on ne peut que conseiller de commencer par répondre plutôt à ce petit précis de stratégie politique, qui les décrit pour ce qu'ils sont objectivement : au mieux de pauvres abrutis, idiots au service du négationnisme, au pire des antisémites qui ne l'assument pas publiquement, mais n'en propagent pas moins le mal. Et ce d'autant plus que Pierre Guillaume est bien, pour le coup et exceptionnellement, un expert du sujet qu'il aborde dans ces

lignes : lui, n'est pas issu des sphères de l'extrême droite, mais de celles de la partie de l'ultragauche où prit naissance ce qui est une des formes pernicieuses du négationnisme, ce qui est devenu en France, son expression la plus répandue : le relativisme relatif au génocide et au nazisme.

En définitive, la répression contre le négationnisme devient déjà dans le discours des défenseurs de la liberté à l'exprimer, le symptôme visible d'une attaque de l'appareil d'État contre «les vérités non officielles».

Déjà le négationnisme en soi est donc présenté au pire comme un moindre mal face au «mal réel», dont les contours sont définis assez vaguement par certains, plus précisément par d'autres : en effet, pour une partie de l'ultragauche, une des grandes catastrophes théoriques et pratiques pour le mouvement révolutionnaire, c'est l'antifascisme.

Nombre de courants antistaliniens développent une critique de la Résistance, du Front populaire avant, et de l'union entre le PC et la bourgeoisie française au sortir de la Seconde Guerre mondiale. La plupart des courants révolutionnaires, également, ne se privent pas de dénoncer les collusions et le laisser-faire des démocraties d'avant-guerre face au nazisme, comme ils continuent bien évidemment à dénoncer et à critiquer le capitalisme et ses horreurs après-guerre, et à pointer les insuffisances, et les complaisances de certaines formes d'antifascisme vis-à-vis de la social-démocratie. Pour autant, pour l'immense majorité des militants, ceci ne remet absolument pas en cause, ni la spécificité du nazisme, et à l'intérieur même de son histoire la spécificité du génocide des Juifs, dans l'intention comme dans sa réalisation effective.

Mais la petite cohorte des défenseurs de la liberté de Faurisson et des autres aura cependant une postérité inespérée : à l'aube des années 80, elle a introduit le négationnisme dans l'extrême gauche, et initié un discours culpabilisateur vis-à-vis des militants qui le combattent.

Trente ans plus tard, en effet, désigner les antifascistes comme des collaborateurs conscients ou inconscients de l'État et des capitalistes est presque devenu une banalité à l'extrême gauche.

Ironie ou leçon de l'histoire, pour les libertaires et les ultragauchistes des années 80 qui pensaient démasquer notamment l'alliance entre les capitalistes du bloc de l'Ouest et les pays du bloc de l'Est faite autour de l'«idéologie de la Résistance», leurs arguments visant à relativiser la spécificité du nazisme sont aujourd'hui repris par des courants qui, à nouveau, soutiennent que la révolution mondiale passe par le soutien à des dictatures sanglantes comme l'Iran ou à de tristes parodies de régimes «socialistes» comme le Venezuela de Chavez.

Comment en est-on arrivé là ? Sans doute en partie à cause d'une obsession partagée par de nombreux courants du mouvement révolutionnaire, liée au sentiment de défaite face à la social-démocratie et à

la gauche de gouvernement. Dans une certaine pensée d'extrême gauche, l'échec de la révolution sociale tient avant tout au fait que les prolétaires auraient été trompés par les courants réformistes et se seraient fait une illusion mortelle sur les régimes démocratiques.

Dans cette pensée-là, démasquer la démocratie, montrer «son vrai visage» devient le remède magique, le déclencheur de la révolution : si les prolétaires voient que la démocratie est horrible, alors ils iront vers la solution révolutionnaire.

Ces courants ont dès 1945 la même analyse, le même espoir en ce qui concerne le stalinisme et les pays dits «communistes».

Le problème de la fraction qui va basculer dans le soutien partiel ou total au négationnisme, et plus globalement chez tous ceux qui vont désigner l'antifascisme comme un ennemi de la révolution, est que la critique de la démocratie va vite passer par la diabolisation irrationnelle de la démocratie. Puisque l'on doit montrer au prolétariat que le communisme d'État et la démocratie occidentale sont les ennemis à abattre, et puisque ce sont ces deux types de régimes qui ont de fait mis le nazisme et le fascisme à terre, alors présenter comme une victoire la défaite du nazisme et du fascisme est forcément contre-révolutionnaire.

Dans ces conditions, il faut alors démontrer que nazisme et fascisme n'étaient finalement pas pires que communisme et démocratie.

Ceci était déjà le sens du «témoignage» de Rassinier sur les camps, qui vise à démontrer que les détenus communistes ne vaudraient finalement pas mieux que leurs bourreaux SS.

Comment ce «témoignage» classé à gauche n'aurait-il pas retenu l'attention de Bardèche le néonazi qui, dès la fin de la guerre, entame la réhabilitation du régime nazi, non pas en niant totalement ses crimes, mais en prétendant qu'aucun d'entre eux n'est différent de ceux commis par les armées alliées ?

Et de ce temps-là jusqu'à aujourd'hui, la diffusion du négationnisme passera d'abord par la relativisation non seulement des crimes nazis, mais aussi par celle du régime nazi.

Le procédé utilisé jusqu'à la nausée est simple : détacher le crime du mobile et des conditions de sa réalisation. Aligner les massacres, les actes de tortures, d'emprisonnement, de travail forcé, commis effectivement par tous les régimes capitalistes ou liés à l'URSS. Égrener le décompte des morts, par millions, de famine et d'épidémies qui auraient pu être évitées avec la simple réduction des inégalités sociales. Et puis affirmer que l'histoire n'est qu'une longue litanie de sang et de morts et de misère, et que pour la victime, de toute façon condamnée, peu importe le motif de la condamnation.

Sur les réseaux sociaux, cela donne ces raccourcis censés être exemplaires et faire taire immédiatement le contradictoire : «la vie d'un Juif mort à Auschwitz vaut-elle plus que celle d'un Africain mort du paludisme ?» (ou d'un Palestinien bombardé à Gaza, ou d'un prisonnier mort de faim au Goulag, ou d'un Vietnamien brûlé au napalm...).

Mais si tout se vaut, alors rien ne vaut...

Le nazisme, la planification intentionnelle de l'extermination d'une partie des habitants d'un continent en fonction de leur appartenance supposée à une catégorie ethnique et/ou culturelle et la mise en œuvre industrialisée de cette extermination sont pourtant bien quelque chose de spécifique historiquement.

Ce «quelque chose» n'a pas fini d'être analysé soixante-dix ans après. Les controverses historiques et politiques sur ses causes, sur l'origine des régimes fascistes, comme sur leur nature et leur évolution ne sont pas tranchées. La question des réactions ou des non réactions des démocraties occidentales de l'époque comme du régime soviétique est également un enjeu de débats. Et ces débats bien évidemment concernent aussi le mouvement ouvrier et ses tendances révolutionnaires : penser que l'extermination planifiée d'une partie de l'humanité ne constitue pas un événement particulier et essentiel dans l'histoire du capitalisme et de la lutte des classes, qu'il s'agit là au fond d'un événement comme un autre, relève au mieux de la démente.

Serge Quadruppani dit tranquillement des années après, à propos de l'état d'esprit qui était celui de ses camarades au milieu des années 70: *«A la Vieille Taupe n° 1, le nazisme et le génocide étaient très loin d'être au centre de nos préoccupations. Nous étions principalement occupés à déchiffrer les signes d'une révolution qui tardait à venir, et à dénoncer les forces contre-révolutionnaires du passé et du présent, au premier rang desquels les staliniens et la social-démocratie.»*

La phrase est claire : le nazisme et l'idéologie qu'il portait ne faisaient pas partie des forces contre-révolutionnaires du passé et du présent à dénoncer, ou du moins étaient anecdotiques comparées à d'autres. Dans ce contexte, explique Quadruppani, certes Faurisson est un peu dérangeant : *«Ses manières de comptable des cadavres et ses ricanements sur les récits des rescapés nous avaient fait sentir, en dehors même de tout le reste, que cet individu n'avait pas la même attitude que nous devant la saloperie du monde.»* *«Néanmoins, nous avons, un moment, continué à le traiter comme un hurluberlu qui, malgré tout, avait peut-être mis le doigt sur des failles de l'histoire officielle.»*

Le «tout» du terrible «malgré tout» de Quadruppani et de ses amis, c'est «juste» la négation du génocide, et le «ricanement» antisémite devant le récit des survivants....

Il est vrai que Faurisson n'a pas la même attitude que Quadrupani devant la saloperie du «monde». Négationniste assumé, il prétend, lui, que l'extermination planifiée n'a pas existé, et à travers ce mensonge, au moins, le vieux néonazi dit-il quelque chose en filigrane, accorde-t-il une certaine spécificité au génocide, une certaine importance en voulant en exonérer les nazis.

Le relativisme d'une ultragauche qui finit tardivement par condamner la négation avérée du génocide va finalement encore plus loin, en ce début des années 80, dans *La Banquise*, au travers de la comparaison restée célèbre entre le numéro de Sécurité sociale et celui inscrit sur la peau des déportés, le second étant d'une certaine manière moins grave que le premier.

«Mis en fiches et cartes par la sécurité sociale et tous les organismes étatiques et paraétatiques, l'homme moderne juge particulièrement barbare le numéro tatoué sur le bras des déportés. Il est pourtant plus facile de s'arracher un lambeau de peau que de détruire un ordinateur.»

Délire absolu, posture littéraire provocatrice et non réfléchie ou conviction profonde, peu importe. La question de ce qui pouvait bien animer quelques militants pour qu'ils en arrivent à se prétendre communistes en trouvant une conquête ouvrière comme l'accès aux soins, avec ses lacunes et ses défauts, plus grave qu'un génocide n'aurait absolument aucun intérêt s'ils n'avaient eu aucune postérité.

Malheureusement, ce relativisme obscène est aujourd'hui presque la norme dans des cercles bien plus vastes : non seulement la comparaison de tout et n'importe quoi avec le génocide des Juifs est devenue chose courante à gauche, où il faut, absolument, par exemple, que chaque mesure prise contre les étrangers soit comparée avec Vichy et le nazisme, comme si elle ne pouvait être horrible et critiquable en soi.

Mais aussi et surtout, le relativisme relatif aux crimes du passé n'a pas abouti à une prise de conscience plus grande de ceux du présent : il n'a pas amené les masses à «démasquer» la démocratie parlementaire et bourgeoise, mais il permet chaque jour par contre de légitimer les crimes de sanguinaires dictatures.

Ces dernières années, une bonne partie des militants d'extrême gauche, rouges, noirs, verts et même roses ont trouvé peu dérangeant voire utile de manifester pour la Palestine, ou contre les guerres impérialistes aux côtés de religieux intégristes, de fascistes à peine masqués, de partisans du gouvernement syrien ou iranien.

A l'inverse, et pour le malheur des prolétaires syriens, libyens ou iraniens, par exemple, le «soutien» le plus timoré, le plus dénué d'actes, de quelque démocratie occidentale, que ce soit à une révolte ou à une

révolution visant à renverser un dictateur suffit à beaucoup pour immédiatement considérer que la cause est «bien louche» et qu'elle ne peut que «faire-le-jeu-du-capitalisme-en-masquant-les-vrais-problèmes».

Mais contrairement à ce que pensent les tenants sincères du relativisme, dire que tous les crimes se valent, ce n'est pas valoriser les victimes du capitalisme, c'est au contraire également les banaliser. Si tout se vaut, alors rien ne vaut, et aucun combat n'a plus de sens.

Ne reste que l'absolue soumission devant la force brutale et dominatrice comme moteur de l'histoire, absolue soumission qui est bien celle des héritiers gauchistes du relativisme, fascinés par ces dictatures sanglantes qui ont à leurs yeux le «mérite» de menacer ces démocraties où leur révolution fantasmée n'a pas eu lieu.

Dans les années 90, lorsque, enfin, fut posé publiquement le problème de la collusion entre des militants révolutionnaires de gauche et les milieux négationnistes, deux facteurs empêchèrent de fait de crever l'abcès qui a macéré depuis, aboutissant aujourd'hui à l'existence de nouvelles collusions, à la formation d'un vaste courant animé par de nombreux militants venus de la gauche dans le sillage de Dieudonné, par des néonazis revendiqués et par des soutiens des dictatures iranienne, russe ou vénézuélienne.

Le premier est factuel : dans le sauve-qui-peut général, chacun, dans les milieux concernés, s'empressa de minimiser ses propres responsabilités en pointant celles du voisin. Certes on avait tenu des propos ignobles, mais on n'avait pas rencontré physiquement Faurisson, bien sûr, on avait dit dans *La Banquise* des ignominies tout à fait comparables à celles qui se disaient dans *La Guerre sociale*, mais il n'était pas avéré qu'on eut participé au journal *La Guerre sociale* avec les négationnistes assumés...Des dizaines d'années plus tard, le même type d'arguties aura lieu à propos du copinage avec Dieudonné, la plupart des concernés postdatant de plusieurs années le début de la dérive antisémite de l'humoriste.

En tout état de cause, le débat sur le négationnisme dans les années 80 et 90 tourna surtout autour de la négation ouverte des chambres à gaz : finalement tant qu'on n'avait pas franchi ce cap-là, devant plusieurs témoins et de manière répétée, l'honneur s'avérait à peu près sauf, dès lors qu'on consentait à s'excuser de quelques excès, qu'on avait après tout commis «pour la bonne cause».

Que cette orientation du débat ait permis à quelques raclures de poursuivre leur petite carrière littéraire ou militante n'est pas le plus grave, dans un monde où Faurisson monte sur la scène du Zénith de Paris, devant des milliers de personnes.

Le principal problème réside dans le fait que la *reductio ad faurissonem* du négationnisme permet encore aujourd'hui à ses thuriféraires et soutiens de voir leur discours minimisé : pour beaucoup de gens, le négationnisme se réduit à l'acte réitéré de nier ouvertement la réalité même du génocide, et la sphère négationniste est circonscrite alors aux quelques-uns qui se livrent à ces actes.

C'est pourtant essentiellement au travers de la stratégie de présentation du négationnisme comme une thèse historique qui devrait non seulement pouvoir être exprimée mais aussi considérée comme digne d'être prise en compte dans le débat, et au travers des discours relativistes sur ce qu'est un génocide, sur ce qu'est l'idéologie nazie que le négationnisme se répand.

Et sa diffusion n'est pas seulement un crachat contre les victimes passées, une oppression antisémite intolérable, mais aussi une arme de propagande massive au service des nouveaux fascistes et des dictatures les plus sanglantes.

Luftmenschen

L'objectif de cet article est de compléter celui des *Luftmenschen*, pas d'en diminuer la portée et l'intérêt. Le contexte idéologique dans lequel ont pris place les déviations négationnistes de certains «ultragauches» ou le flirt temporaire avec les idées négationnistes ne peuvent en aucun cas servir d'excuse à tous ceux qui écrivirent des textes équivoques ou répugnants il y a quarante ans, et ne nous ont toujours pas expliqués pourquoi ils sont tombés dans un piège aussi grossier tendu par un fasciste comme Faurisson. (*Ni patrie ni frontières*).

Sur les origines d'un certain relativisme «ultragauche» et ses dérives hypercritiques

Dans leur texte intitulé «Racines et excroissances du négationnisme» (republié dans *Ni patrie ni frontières* n° 38-39 en mai 2012 et que nous reproduisons dans les pages précédentes), les *Luftmenschen* soulignent le rôle du négationnisme antisémite dans le développement d'un relativisme aux effets particulièrement nocifs. Ils considèrent notamment que ces idéologies (le relativisme et, l'un de ses sous-produits, le négationnisme) ont sapé les bases de l'antifascisme traditionnel de la gauche et de l'extrême gauche et permis l'établissement de passerelles, voire de collaborations actives, entre des courants de gauche, d'extrême gauche et d'extrême droite aujourd'hui, comme on le constate par exemple dans le mouvement altermondialiste, chez les Indignés, dans le mouvement de «soutien à la Palestine», etc.

Ils dénoncent le rôle de certains militants de l'ultragauche¹ dans la diffusion de ce relativisme, notamment ceux qui acceptèrent de discuter

¹ Ils donnent à cette notion une acception plus large que la mienne, mais peu importe puisque, au niveau international, les textes de Gilles Dauvé (alias Jean Barrot) traduits en anglais et dans d'autres langues suscitent encore l'intérêt des milieux communistes libertaires, postsitus, postautonomes, communistes, etc., au-delà des ultragauches classiques –

avec Faurisson, défendirent sa liberté d'expression, ou ceux qui, moins téméraires mais tout aussi dangereux, prétendirent banaliser le judéocide à grands coups de comparaisons imbéciles.

Les *Luftmenschen* ont raison de dénoncer le rôle mortifère du négationnisme, mais aussi les positions hypercritiques de certains ultragauches qui semèrent la confusion, voire facilitèrent une forme de complicité objective avec les thèses de Faurisson, mais à mon avis il faut replacer ce relativisme des négationnistes, mais aussi les réactions infantiles et dangereuses de certains de leurs critiques ultragauches, dans un contexte plus large pour bien comprendre les positions et surtout les responsabilités des uns et des autres dans la confusion actuelle.

- Le relativisme, fruit de Mai 68 ?

Le relativisme est apparu comme une réaction après Mai 1968 au dogmatisme marxiste (en tout cas stalinien) et au scientisme (souvent assimilé à la science). Schématisme marxiste présent dans tous les domaines de la pensée et qui se combinait au dogmatisme structuraliste¹ qui avait envahi la philosophie, la linguistique, les sciences sociales, etc.

Ce dogmatisme marxiste qui sévissait dans les milieux d'extrême gauche, et évidemment chez les jeunes attirés par les organisations «révolutionnaires» dans l'immédiat après Mai, a, après une phase de fascination (grosso modo les années 1965/1973 qui chevauchent donc l'année 1968), provoqué un rejet massif non seulement des pratiques bureaucratiques des groupuscules trotskystes ou maoïstes, de leur logorrhée, mais aussi de leurs analyses «marxistes».

Dès le début des années 1980, on pouvait constater, dans les facs, des différences importantes avec les comportements de la population universitaire durant les années 1960 et 1970. Les étudiants exprimaient ouvertement une véritable phobie des organisations gauchistes ; ils fuyaient les débats entre étudiants, y compris en classe avec des professeurs ouverts au dialogue, et avaient le plus souvent une vision strictement utilitaire du savoir. Cette attitude ne concernait pas seulement les salariés trentenaires, voire quadragénaires, qui venaient en cours pour achever une licence et espérer toucher une paie moins minable en passant ensuite un concours, ou

les partisans des Gauches communistes italienne, allemande et néerlandaise, communément appelés «bordiguistes» et «conseillistes».

¹ Pour ceux qui n'ont jamais entendu parler du structuralisme, disons que cette idéologie était aussi à la mode dans l'intelligentsia de gauche qu'aujourd'hui le multiculturalisme, la théorie de la déconstruction, l'écologie, le féminisme et ses théories du genre, et la biopolitique (ajout de juin 2014).

en postulant pour un job plus qualifié, mais aussi les étudiants beaucoup plus jeunes qui n'étaient pas encore entrés dans la vie active.

- La disparition du sens de l'Histoire et ses conséquences

A la même époque, on pouvait déjà percevoir aussi la montée de l'irritation chez les jeunes lycéens contre l'enseignement de l'Histoire, «Ça sert à rien, c'est des vieux trucs», etc. Irritation qui est désormais devenue presque une doctrine d'Etat (cf. les programmes d'histoire au collège et au lycée dont l'émiettement ne peut qu'engendrer la confusion et la perte de repères politiques).

Ce renversement total dans l'enseignement de l'Histoire, ce passage d'un récit cohérent à un patchwork de documents divers, de fragments d'idéologies opposées, d'événements épars et sans lien, a contribué à déformer, fausser la réflexion de générations de collégiens et de lycéens.

Au début des années 60, l'Histoire avait encore un sens – pour les lycéens (rappelons qu'à l'époque le collège unique n'existait pas et que les lycéens constituaient une catégorie sociale beaucoup plus privilégiée qu'aujourd'hui) comme pour les enseignants. Les manuels offraient certes un grand «récit national» gaulois (évidemment chauvin et procapitaliste mais homogène) auquel on pouvait relativement facilement opposer un contre-récit socialiste, communiste ou anarchiste ; ils présentaient de façon plus ou moins neutre, mais détaillée, ce qu'étaient les prétendues révolutions «socialistes» (Russie, Chine) ; les élèves découvraient l'enjeu de la lutte historique entre le bloc soviétique et le monde capitaliste occidental, même si la présentation du conflit «Est/Ouest» était tendancieuse ou erronée. Nous savions ce qu'était le nazisme, même si nous ne mettions pas autant l'accent sur le rôle de l'antisémitisme et du judéocide qu'aujourd'hui.

Ce récit cohérent, étayé par la conviction que l'Humanité évoluait vers un progrès social (stimulé par des réformes ou des révolutions, selon l'orientation idéologique des enseignants) était relayé par les organisations d'extrême gauche dans leurs publications et leurs structures de formation. Même à la Fédération anarchiste.

Ceux qui ne militaient pas dans des organisations de gauche, d'extrême gauche ou libertaires, mais adhéraient au MRAP, à la LICRA, aux Comités Vietnam de base, au Comité Vietnam national, etc., étaient antifascistes et antinazis sans la moindre ambiguïté ni réticence.

Une bonne portion du mensuel du MRAP (*Droit et Liberté*), par exemple, était constituée d'articles dénonçant de façon argumentée Tixier-Vignancour, Le Pen, tous les groupuscules d'extrême droite en France, les ex-collabos qui continuaient à sévir dans des publications comme *Aspects*

de la France, Rivarol, Minute, etc., les néonazis en Allemagne, la ségrégation aux Etats-Unis, l'apartheid en Afrique du Sud, etc.

Le nazisme et le collaborationnisme pendant la Seconde Guerre mondiale étaient constamment attaqués et les articles étaient parfois illustrés par des photographies des cadavres de déportés, donc il ne venait à l'esprit de personne de nier l'existence des chambres à gaz.

Si tu étais vaguement de gauche et passais par ces organisations-là, ce qui était un chemin de politisation normal lorsque tu n'adhérais pas directement à un groupuscule d'extrême gauche ou un parti politique de gauche, il était impossible de ne pas être antinazi et antifasciste.

Dans les années 60, à l'extrême gauche et même souvent à gauche (PCF, PSU), la notion qu'il existait un sens de l'Histoire était très répandue, et elle supposait d'avoir foi en :

- un héros (le prolétariat),
- un modèle, le modèle soviétique (même s'il existait des divergences sur la date à laquelle ce modèle avait failli),
- et des sous-modèles: yougoslave, chinois, cubain, albanais, etc.

L'enseignement de l'Histoire a, depuis cette époque, totalement changé dans les manuels de lycée. L'Histoire n'a désormais plus de sens puisque, au nom de la «mondialisation», de la «fin des grandes idéologies», de la disparition du bloc de l'Est et de l'URSS, nous devons tous accepter une «modernisation» incessante, en clair, pour la majorité d'entre nous, une adaptabilité et une précarité permanentes.

Nous ne devons plus prendre position face à un combat historique entre le capitalisme et le «socialisme» ou le «communisme»... réellement inexistant. On ne nous enseigne plus l'histoire du XX^e siècle comme une continuité, très marquée par la Seconde Guerre mondiale, mais comme des blocs d'événements discontinus sans rapport entre eux, des idéologies qui se valent toutes, même si les systèmes totalitaires sont jugés plus néfastes que d'autres.

Le relativisme a été enseigné à plusieurs générations par le biais de l'Éducation nationale, du moins, en France, et ce décervelage en matière historique a sans doute sévi sous d'autres formes ailleurs.

– Le rôle des antitotalitaires de droite et des partisans de la «déconstruction»

De plus, à partir de 1975, nous avons assisté à l'offensive des «nouveaux philosophes» (BHL, Glucksmann) et à celle des antitotalitaires de droite à partir de l'œuvre de Soljenitsyne (dont *L'Archipel du Goulag* fut traduit en français en 1973). Ce sont eux qui ont introduit définitivement le

relativisme, en matière historique, par rapport notamment à la nature du stalinisme et du nazisme. A mon avis, ces différents phénomènes ont eu mille fois plus d'impact sur les militants de gauche et d'extrême gauche que les discussions au sein de la petite minorité d'ultragauches influencés par la Vieille Taupe n° 1 à partir de 1968 et la découverte des écrits de Rassinier, ou par les thèses négationnistes de La Vieille Taupe n° 2 à partir de 1979 !

Sur le plan scientifique, c'est certainement l'écologie et tous les mouvements annexes qui ont le plus développé une atmosphère favorable au relativisme: critique de la médecine (qui a abouti à l'apologie acritique des médecines douces, orientales, etc.), critique de la technique (nucléaire, informatique, etc.), critique de l'agriculture industrielle, critique de la science (qui aboutit souvent à une critique de la rationalité), etc.

Certains courants du féminisme ont eux aussi contribué à développer le relativisme. On constate l'aboutissement absurde de ces interprétations quand aujourd'hui l'opération des transsexuels est présentée quasiment comme un droit humain par les mêmes personnes qui affirment que les différences sexuelles n'ont aucun fondement physique et biologique, et que les différences entre les hommes et les femmes relèveraient seulement de l'idéologie et de l'éducation sexistes.... Cette forme de relativisme part d'une critique juste des rapports de domination entre les sexes, mais aboutit à un acte chirurgical aux conséquences irréversibles (empêchant l'homme – ou la femme – de devenir biologiquement père – ou mère –, le tout au nom d'une idéologie qui se présente comme radicalement... égalitaire)¹.

¹ Je ne résiste pas à l'envie de citer ici le mail d'un internaute dans lequel le scientisme des chirurgiens plasticiens (censés obtenir un changement de «sexe biologique» par la magie du bistouri !) se conjugue à un relativisme «antisexiste» assez ébouriffant. Car ce type d'opération n'est qu'une façon de passer, la tête haute, sous les fourches caudines des apparences du «sexe social» si violemment dénoncé : *«Vous vous méprenez en ce qui concerne les transsexuelles :refusant le sexe social qui est obligatoirement assigné au sexe biologique, illes refusent ouvertement les normes de genre et sont ainsi cataloguées malades mentaux. Entre autres, illes revendiquent le droit de changer leur état civil (immuable et attribué à la naissance), notamment au niveau des prénoms et sexes. D'après ce que j'ai cru comprendre, la plupart ne veulent pas forcément se faire opérer. Ce sont les autorités qui les obligent à se faire opérer pour changer cet état civil ; quand bien même certaines souhaitent changer de sexe biologique (mais on ne peut pas non plus réduire les transsexuelles uniquement à une volonté de changement de sexe biologique), quand bien même certaines souhaitent changer de sexe biologique: pourquoi pas ? En ce qui concerne*

On pourrait aussi citer, comme exemple de relativisme, les débats actuels entre féministes sur la prostitution, où à partir d'une position juste (refuser la répression de l'Etat contre les hommes ou les femmes qui se prostituent), certaines d'entre elles en arrivent à nier toute différence concrète entre la «prestation» d'un travailleur ou d'une travailleuse sexuels et le travail d'un éboueur, gommant ainsi toute la place de l'intime dans l'équilibre psychique et l'auto-estime d'un ou d'une prolétaire¹...

Ce relativisme a été aussi nourri par ce qui est devenu très à la mode dans les milieux universitaires anglosaxons, et hélas aussi dans les milieux militants, d'abord le «droit à la différence», puis le multiculturalisme et enfin la *French Theory* (Deleuze, Foucault, Guattari, Derrida) et le postmodernisme. Ce n'est pas un hasard si ces théoriciens ont remplacé l'analyse historico-sociale ou historico-économique fondée sur l'existence de classes sociales aux intérêts irréconciliables par des réflexions sur la «déconstruction» des «discours» politiques, sociologiques, littéraires, etc. Ils ont ainsi accompagné utilement (du point de vue de la classe dominante) le grand décervelage en matière historique des jeunes générations qui se

la paternité biologique, ce n'est pas tant important, ou alors si cela l'est vraiment pour une individuée, elle peut déposer son sperme ou ovocyte en lieu sûr avant toute opération, et le réutiliser après coup.» Autant il me semble totalement justifié de lutter contre toutes les discriminations dont sont victimes des individus, quelle que soit leur orientation sexuelle, leur apparence physique, etc., autant le fait de croire que les problèmes complexes d'identité sexuelle peuvent être résolus par la chirurgie, les bébés éprouvettes ou n'importe quelle «technique» matérielle ou psychologique, y compris la psychanalyse, me semble terriblement naïf. Et ce discours pseudo-égalitaire ne fait que fournir une justification idéologique supplémentaire, pseudo-radical, aux manipulations du corps humain par certains scientifiques.

¹ Comme l'expliquent, par exemple, les témoignages inclus dans le reportage britannique – un peu naïf par ailleurs – sur les «Happy hookers» (les «Prostituées joyeuses», www.youtube.com/watch?v=AVAuH12cvXQ, divisé en quatre parties), les prostituées ne peuvent s'interroger sur les traumatismes qu'elles subissent («*there is no place for trauma*», déclare l'une d'elles) et sont obligées, pour tenir le coup, de se persuader qu'elles contrôlent tout, qu'elles maîtrisent à la fois leur vie, les risques physiques, les clients et les agences qui les emploient et leur piquent la moitié de leur fric. Mais dès qu'elles arrêtent cette activité, leurs jours et leurs nuits sont envahis par toutes sortes de souvenirs destructeurs, pour ne pas parler des conséquences des coups, viols, et autres traumatismes physiques (ajout de juin 2014).

sont cru désormais autorisées à ignorer, comme leurs maîtres à penser affectaient de le faire, l'histoire des luttes et des combats du mouvement ouvrier, des débats théoriques au sein des mouvements anarchiste, socialiste et communiste. Pour remplacer ce solide héritage militant par une bouillie hypercritique, pseudo radicale et postmoderne.

A l'offensive des antitotalitaires et des nouveaux philosophes, se sont ajoutés tous les discours sur le droit à la différence, les droits des minorités, la multiplicité des oppressions que le marxisme avait sous-estimées ou carrément ignorées. Plusieurs générations se sont politisées depuis 1968. Elles ont été formées à l'école, dans les associations antiracistes et dans les luttes avec l'idée que les oppressions identitaires étaient les plus importantes, qu'il n'y avait plus ni classes sociales ni luttes de classe. Et en croyant souvent que les prolétaires étaient plus racistes, homophobes et sexistes que les autres couches ou classes sociales, donc qu'il avait été vraiment risible de croire qu'ils auraient pu être l'avant-garde d'un profond mouvement social et encore moins capables de construire un autre monde.

- Individualisme, pseudo «libération sexuelle», etc.

Le relativisme que l'on constate, de façon très concrète, sur tous les forums de discussion Internet est aussi un produit du recul fantastique des luttes ouvrières, de la démoralisation que ces défaites ont entraînée pour les militants des années 60 et 70, mais également de tous les courants «mouvementistes» qui, en attaquant systématiquement la centralité du rôle du prolétariat, ont tout mis sur le même plan. Pas étonnant que l'on soit arrivé au citoyennisme béat des mouvements altermondialistes puis Occupy.

Ce relativisme est issu d'une montée de l'individualisme (produit des défaites de la classe ouvrière, et d'une bataille idéologique gagnée par la réaction au sein de la société, des entreprises, des médias et des universités), individualisme qui a envahi les milieux militants. Tout comme les croyants se bricolent leur religion, les militants bricolent désormais leur idéologie et choisissent des pratiques à la carte en fonction de leurs centres d'intérêt temporaires, de leurs trips identitaires variés, etc. Ils s'avèrent incapables de structurer une activité de façon régulière, responsable, etc., parce que tout cela serait, selon eux, «dogmatique», «aliénant», «stalinién», «digne de curés rouges» ou de «moines soldats», etc.

Donc ce qui aurait pu être un enrichissement (sortir du dogmatisme marxiste, léniniste, trotskyste ou maoïste en intégrant des analyses plus fines des oppressions et de l'exploitation) s'est traduit par un appauvrissement, un morcellement des explications, des luttes, des discussions, des formes d'organisation, etc.

Il y a un qu'il faudrait creuser, c'est celui des expériences liées à la «libération sexuelle». Comme le montrent à la fois le livre de Cohn-Bendit (*Le Grand Bazar*, 1975) où il évoquait certains jeux sexuels avec des

enfants, ou l'émission d'Apostrophes de 1982 avec Bernard Pivot et Paul Guth (visible sur le Net) où il déclare en riant : «*La sexualité d'un gosse, c'est absolument fantastique, faut être honnête. J'ai travaillé auparavant avec des gosses qui avaient entre 4 et 6 ans. Quand une petite fille de 5 ans commence à vous déshabiller, c'est fantastique, c'est un jeu érotico-maniaque...*», et les pitoyables textes («Un monde sans morale»¹ et «Ami(e)s pédophiles bonjour») de *La Banquise*, le relativisme a aussi frappé dans ce domaine. Sous prétexte de lutter contre l'oppression des enfants, des adultes ont en fait imposé leurs désirs à des enfants ou au moins entretenu la confusion à propos des relations adultes/enfants². (...)

A propos de Chomsky et de sa position sur l'antifascisme

Dans leur critique du relativisme, les *Luftmenschen* mettent Chomsky et Bricmont dans le même sac que Dauvé et Quadrupani. Je ne pense pas que cela soit pertinent, en tout cas pour Chomsky qui a pris position depuis très longtemps en faveur d'une liberté d'expression totale (cf. la fin de son interview en anglais sur la liberté d'expression et l'antifascisme www.zcommunications.org/freedom-of-speech-and-antifascism-by-noam). Son soutien à la liberté d'expression du négationniste Robert Faurisson ou du néonazi Vincent Reynouard, plus récemment n'a rien à voir avec le relativisme qui fleurit depuis les années 70 en Europe et aux États-Unis.

Son éloge permanent de l'exceptionnelle liberté d'expression qui règnerait aux États-Unis montre qu'il adhère totalement à l'un des mythes de la démocratie bourgeoise, conviction qui n'a rien d'anarchiste ou de libertaire, ou de relativiste (à ce sujet on lira les deux articles de Brasiers et Cerisiers reproduits dans le numéro 42-43 de *Ni patrie ni frontières*, «Sur la liberté d'expression» et «La connerie du jour : "Moi je parle avec tout le monde"» et qui constituent d'excellentes réponses à la «naïveté» chomskienne et à celle de ses disciples). Chomsky est convaincu qu'il faut «présenter des arguments convaincants» («*win the argument*») face aux fascistes et ne pas empêcher les négationnistes de s'exprimer.

Aux États-Unis, selon Chomsky, personne «n'entend parler des négationnistes» «même s'ils sont des milliers» (?!); on ne s'intéresse pas plus aux négationnistes qu'à «ceux qui prétendent que la Terre est plate»; en Europe, par contre, «tous les journaux font de la publicité à leurs thèses en les évoquant». Cette argumentation ridicule sépare de façon schématique

¹ On le trouvera ici : http://troploin0.free.fr/biblio/moral_fr/#deb

² Le passage coupé a été intégré dans la partie de la Chronologie consacrée à *La Banquise* dans ce numéro.

et arbitraire la propagande des fascistes, des antisémites ou des racistes et leurs inéluctables passages à l'acte¹...

Dans son interview sur l'antifascisme, Chomsky cite les persécutions au moment de la Première Guerre mondiale contre les socialistes antimilitaristes américains comme Eugene Victor Debs, puis contre le Mouvement des droits civiques, mais curieusement il oublie le plus important : les conséquences de la guerre froide et du maccarthysme dans la si libre Amérique. Il ignore superbement l'existence légale, officielle, de centaines de milices armées d'extrême droite, de près de mille groupes racistes et néonazis, de gangs partisans de la «suprématie aryenne» actifs jusque dans les prisons, etc., tout cela dans ce merveilleux pays où, selon notre distingué linguiste libertaire, le négationnisme serait resté groupusculaire grâce à la liberté d'expression. Étrange cécité politique !

Sur le relativisme anti-antifasciste de Dauvé et Quadruppani

Pour ce qui concerne l'hypothèse des *Luftmenschen* sur le relativisme anti-antifasciste de Quadruppani et Dauvé, je proposerai une autre explication.

Certains éléments de l'ultragauche, issus d'une génération radicalement antifasciste, n'ont su résister au rouleau compresseur de la propagande antitotalitaire et pro-identitaire qu'en rejetant les acquis de l'antifascisme² et en défendant des positions hypercritiques absurdes qu'elles soient anti-antifascistes, antiféministes, anti-antiracistes, etc. Il est symptomatique que,

¹ Comme en témoigne une actualité récente: le 14 avril 2014, un septuagénaire néonazi américain a ouvert le feu dans une maison de retraite et un centre communautaire juifs. Armé d'un fusil à pompe, le tueur a d'abord descendu un enfant de 14 ans et son grand-père devant le centre communautaire qui abrite l'école juive de Kansas City. Puis il a repris sa voiture pour se rendre à Village Shalom, une maison de retraite de la communauté juive située à 1,5 km du centre, où il a assassiné une septuagénaire. Preuve, s'il en était besoin, que la liberté d'expression totale n'est nullement un frein aux activités criminelles des fascistes...

² J'en distinguerai au moins trois qui tracent une ligne de démarcation politique essentielle:

– le judéocide n'est pas un «gigantesque détail de la Seconde Guerre mondiale» comme le pense Gilles Dauvé (expression censurée par les éditeurs de *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme* mais qui figurait bien son texte original) ;

– les libertés et les droits démocratiques ne sont pas un luxe superflu, ou un écran, destiné à empêcher toute révolution sociale ;

– et les militants fascistes et staliniens ne sont pas à mettre dans le même sac, même s'ils défendent des systèmes totalitaires.

dans «Le Roman des origines» (paru dans *La Banquise*), ils accusent l'affaire Faurisson et l'attentat de Copernic d'avoir réveillé un «communautarisme juif», et qu'ils ne se rendent pas compte que ce communautarisme (et les autres mouvements identitaires dont ils percevaient dès 1983 l'influence néfaste) ne peut se combattre en renvoyant dos à dos sionisme et antisémitisme, racisme et antiracisme, homophobie et défense des droits des homosexuels, pédophilie et défense de l'intégrité physique de l'enfant, fascisme et antifascisme, etc. (...)

Et alors, oui, si l'on restitue ce contexte plus large, l'ignoble passage sur le tatouage des déportés dans la revue *La Banquise*¹ prendrait peut-être tout son sens. Leur langage «radical» leur permettait (et leur permet encore pour certains comme Dauvé) de se distinguer des autres ultragauches définitivement passés au négationnisme et à l'extrême droite, mais la rhétorique creuse, inspirée à la fois des situs et des «gauchistes» de la Troisième Internationale, qu'ils nous proposent est un remède aussi néfaste que les maux qu'ils prétendent combattre.

Y.C., 20 avril 2014, modifié le 10 août 2013

¹ «Mis en fiches et cartes par la Sécurité sociale et tous les organismes étatiques et paraétatiques, l'homme moderne juge particulièrement barbare le numéro tatoué sur le bras des déportés. Il est pourtant plus facile de s'arracher un lambeau de peau que de détruire un ordinateur.» «L'horreur est humaine», *La Banquise* n°1.

Judéocide : Dominique Vidal, un «historien critique» du *Monde diplomatique* qui croit à la fable de la solution territoriale

Tout le monde sait, ou du moins devrait savoir, que les dirigeants nazis (Heydrich, Himmler, Hitler ; et ensuite les néonazis et les négationnistes) ont prétendu qu'ils étaient favorables à une «solution territoriale» du prétendu «problème juif».

C'est cette fable que reprend le nouveau *Manuel d'histoire critique du Monde diplomatique*. Sous le titre «La solution définitive du problème juif», on peut en effet y lire, page 79, dès les premières lignes: «*Adolf Hitler n'a pas toujours eu pour projet la "destruction des Juifs d'Europe". Quand il parvient au pouvoir en 1933, il cherche plutôt à les isoler puis à les expulser d'Allemagne ; les dignitaires nazis envisagent par exemple de les déporter à Madagascar, en Pologne ou en Sibérie. C'est la guerre qui fait émerger la solution finale et donne naissance aux camps d'extermination.*»

Il est curieux qu'un historien a priori sérieux comme Dominique Vidal, de surcroît soixante-dix ans après les faits, ne cite aucune des déclarations clairement exterminationnistes de Hitler, de 1919 à 1926 (celles-ci sont dûment répertoriées sur le site phdn <http://www.phdn.org/histgen/hitler/declarations.html> mais il suffit de lire les deux tomes de *Mein Kampf* publiés en 1925 et en 1926 pour le savoir) et ne prenne en compte que celle du 30 janvier 1939, déclaration qui elle-même fait porter la responsabilité du déclenchement de la guerre aux... Juifs.

Il est curieux qu'un historien sérieux ne présente pas plusieurs explications possibles du judéocide (complémentaires ou contradictoires) et n'en retienne qu'une seule, quand le préfacier (Serge Halimi) de ce manuel vante l'esprit de «liberté» que revendiquent les auteurs. La «liberté» d'un historien consiste-t-elle à reproduire seulement l'explication bouffonne des nazis quand il s'agit du judéocide ?

Il est curieux que, au-delà des traces écrites laissées par les nazis et prouvant leur volonté génocidaire, cet historien ne se pose pas la question et surtout n'incite pas les lecteurs à se demander à quelles autres mesures que l'extermination des Juifs pouvaient aboutir vingt ans de propagande antisémite, neuf ans de persécutions systématiques (et pas simplement

d'«isolement» comme l'indique pudiquement Dominique Vidal en introduction) et des opérations militaires de grande envergure comme celles qu'entreprit l'Allemagne à partir de 1939.

Il est curieux qu'il ne se demande pas quelles conséquences concrètes pouvaient avoir sur la vie des Juifs le fait de les priver de travailler, ce que les historiens critiques appellent pudiquement leur «isolement». A moins d'imaginer que tous les Juifs allemands fussent millionnaires ou disposaient d'économies suffisantes pour tenir pendant des années sans bosser ?

Comment est-il possible de prendre pour argent comptant les déclarations des nazis affirmant qu'ils voulaient seulement «expulser» les Juifs à Madagascar ou ailleurs sur la planète ?

Comme l'écrit Louis Janover dans *Nuit et brouillard* du révisionnisme, «il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre que, antisémitisme ou pas, l'arrivée au pouvoir de Hitler signifiait la guerre à brève échéance. De même, on en a très vite su assez sur le système de répression nazi et ses cibles, comme sur la structure du pouvoir et de son idéologie, pour comprendre que la volonté exterminatrice ne pouvait rester lettre morte et devenait avec lui une possibilité de l'Histoire. La mise en œuvre de l'entreprise se limitait, si l'on peut dire, à une question de planification que l'organisation du capitalisme rendait justement possible».

L'auteur ne rappelle même pas, du moins dans cet article, le contexte international de ces années-là (chômage de masse, xénophobie, protectionnisme, montée des nationalismes et des mouvements fascistes partout dans le monde). En fonction de ce contexte, les nazis savaient d'avance, dès 1933, que toutes les grandes puissances occidentales s'opposeraient à cette prétendue «expulsion» (ce qu'elles ont d'ailleurs fait jusqu'au bout, même après 1942). Les nazis n'ont évoqué cette solution qu'à des fins de propagande ; propagande qui apparemment marche encore puisqu'un «historien critique» du *Monde diplo* veut nous faire avaler cette fable rocambolesque de la «solution territoriale» nazie !

Présenter Hitler et les nazis comme des partisans sincères d'une «solution territoriale» relève certes de la démarche chic et choc («*Aucun dogme, aucun interdit, pas de tabous*») invoquée par Serge Halimi dans sa préface, mais surtout du foutage de gueule !

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, 13 septembre 2014

P.S. : Je n'ai pas lu pour le moment le reste de ce manuel. Je crains néanmoins le pire de la part des philostaliniens, gaullistes de gauche et tiersmondistes du *Monde diplo*. Il suffit de lire les explications concernant le «pacte germano-soviétique», pages 70-71 (écrites elles aussi par

Dominique Vidal) qui n'évoquent même pas la façon dont les procès de Moscou décapitèrent l'Etat-major soviétique et en restent au niveau de la psychologie individuelle de Staline... Bonne lecture, en tout cas, si vous l'achetez ! Gardez votre calme et surtout votre esprit critique, vous en aurez besoin.

Discussion à propos de *Ni patrie ni frontières* n° 42-43, Nos tares politiques, tome 1

Yves,

Après notre échange à propos de ton texte sur l'antisémitisme de gauche j'ai lu ton recueil *Ni patrie ni frontières* (*Nos tares politiques*, vol I) sur les convergences éventuelles ou avérées entre extrême droite et extrême gauche et je voudrais te faire quelques brèves remarques.

– La critique politique doit éviter autant que faire se peut le ton de la dénonciation parce qu'alors elle peut se voir reprocher le procès d'intention, ce que ne manquent d'ailleurs pas de faire, par exemple, les responsables du journal *Militant*. Il leur est alors facile de te transformer, dans un premier temps en quelqu'un qui procède par raccourcis, amalgames et autres, dans un deuxième temps, en flic de la pensée.

Pour ne prendre qu'un exemple du «à vouloir trop prouver», je prendrais la note 1 de la page 27 dans laquelle à propos de *Krisis*, non seulement tu accuses D. Collin de ne pas signaler la différence entre la revue de de Benoist et la revue allemande du même nom, mais tu trouves que la première est scandaleusement homonyme de la seconde parce que postérieure alors qu'elle lui est au contraire antérieure (1988 pour la revue de de Benoist ; 1989 pour le groupe Kurz-Lohoff-Sholz) ! Une fois reconnu cela va-t-on alors accuser Kurz et autres d'homonymie scandaleuse ? Bien sûr que non.

– La critique politique doit donc éviter de prendre les moyens d'investigation et les finalités de l'enquête de police. Attirer l'attention sur des ambiguïtés ou des compromissions ne doit pas conduire à des condamnations comme au tribunal car à partir de quelle position condamner puisque tu le dis toi-même ton point de vue n'est pas celui du démocrate (p. 78) ?

Est-ce alors à partir d'une position de classe ? Bien malin qui la déterminerait aussi bien historiquement comme on a pu déjà en parler avec l'antisémitisme au sein d'une partie de l'anarchisme historique et dans le courant stalinien, qu'aujourd'hui où les «frontières de classes» sont aussi mouvantes que les frontières nationales et où la notion de classe elle-même, si on veut la considérer comme catégorie historique et non comme simple réalité sociologique, pose elle aussi problème. Est-ce alors à partir de la position du «révolutionnaire» ? Si c'est le cas alors je ne peux te suivre car pour moi il n'y a pas de révolutionnaires en dehors de la révolution. Il y a

des individus ou/et groupes qui peuvent développer des positions et activités pratiques dans une perspective qu'ils pensent révolutionnaire, mais c'est tout.

– La critique politique ne doit pas être une chasse à l'homme, ce qui menace toujours quand les deux premiers points que j'ai cités sont réunis et surtout redoublés par une continuité dans cette activité qui peut virer à l'obsession. C'est ce qui est arrivé au sieur Daeninckx et je souhaite bien évidemment que ça ne t'arrive pas parce que c'est une maladie dans laquelle on s'enfoncé jusqu'à en devenir autiste.

D'autre part, si ton intervention se concentre sur des critiques ad hominem elle risque de manquer son objet en ne prenant pas le problème de la convergence à la racine mais en en faisant des questions d'ego. Par exemple, p. 44, à propos de Costanzo Preve, il ne s'agit pas pour l'extrême droite de «flatter l'ego de Preve» en lui donnant de la place ou de l'importance mais bien d'utiliser son revirement parce qu'ils le considèrent comme un grand penseur et un grand penseur qui aurait viré de bord.

Je te rappelle que tu as chez toi un livre de Preve en italien qui plus est, sur la théorie opéraïste (que tu m'as d'ailleurs prêté) que tu ne t'es sûrement pas procuré par hasard. Preve est donc suffisamment connu par des gens comme nous, sans parler de l'Italie, pour qu'il n'ait pas besoin de flatter son ego dans d'obscures revues numériques comme *Rébellion*.

Il n'est pas non plus étonnant que la sortie récente de son *Histoire critique du marxisme* ait été saluée à l'extrême gauche comme une contribution intéressante car ce n'est pas tout le monde qui va, comme toi et moi, par exemple s'apercevoir que Preve publie de longs interviews sur *Rébellion*.

Ce qui va être considéré c'est ce qui est dans le livre et c'est bien normal après tout pour celui qui ne connaît pas «tout».

Dans le même ordre d'idées, p. 70, ceux qui signent *Poulpe* se trompent s'ils pensent que ce qui est fondamental pour les penseurs «antisystème» en provenance de la gauche, c'est de ne pas se «mouiller» avec l'extrême droite pour ne pas nuire à leur «respectabilité». C'est croire qu'ils ne sont que des politiciens alors qu'ils se voient comme «penseurs» justement. S'ils ne se mouillent pas avec les fascistes de base ou avérés c'est pour ne pas mettre les mains dans le cambouis, mais les ont-ils déjà mis ailleurs ? L'exemple de Philippe Marx, le candidat du PCF et du Parti de gauche aux législatives, est au contraire un exemple de cette absence de peur de prendre des positions antisystème au risque de la respectabilité, au risque de l'exclusion. Le parti et les organisations staliniennes ne forment plus un monde clos dont on ne sort jamais et qui s'exprimerait en une seule voix.

Comme tu le dis très bien p. 75, le ras-le-bol de certains vis-à-vis de la «pensée unique» ou du «politiquement correct» conduit parfois (et pas

qu'au Parti de Gauche) à des aventurismes ou dérapages. D'ailleurs, Max Vincent que tu cites longuement pour sa critique du livre sur les «20 penseurs vraiment critiques» des éd. L'Échappée, le dit clairement p. 167 : «D'aucuns parleront de 'récupération' chez Soral. Une explication un peu rapide. Michea et une certaine critique comme «boîte à idées» de la droite !

Refuser toute posture victimaire comme «brasiers et cerisiers» le proposent p. 189 est certes juste, mais cela ne doit pas conduire à nier certains faits. Par exemple, ce n'est pas parce que parmi les «économistes atterrés» il y a le souverainiste Courtot qu'il faut nier le fait que la pensée unique existe bel et bien en économie, que ce soit pour postuler à un poste universitaire ou pour avoir accès à une publication dans les revues «scientifiques» anglo-saxonnes. Et si le refuge c'est internet c'est bien parce qu'il n'y a plus que ça pour certains. Oublies-tu que de nombreux universitaires critiques «non suspects» de ton point de vue sont obligés aujourd'hui de se réfugier chez l'Harmattan parce que plus personne ne veut les éditer ?

Les mêmes «Brasiers et cerisiers» jouent les sentinelles mais au nom de quoi ? «des rapports de classe» (p. 194) qui font que la bourgeoisie (non définie, Ndlr) connaît des contradictions et qu'elle doit utiliser tous les moyens pour contrer les mouvements sociaux. On connaît l'antienne, mais de quels mouvements sociaux parlent-ils (en Allemagne et en Italie, à la naissance du fascisme il y en avait effectivement, mais aujourd'hui ?).

En fait, ils confondent les mouvements sociaux avec les banderoles de la CNT Vignoles ou autres gauchistes («C'est pas à l'Élysée, c'est pas à l'assemblée, mais bien dans la rue qu'il faut lutter/qu'on va gagner», p. 195). Il en est de même pour ceux qui signent «des prolétaires de gauche» (p. 216) qui opposent une rage ouvrière qui existe peut être mais de façon souterraine et les fausses mobilisations des centrales syndicales et partis de gauche. Les souverainistes de gauche se voient même reprocher de pleurer parce qu'ils ne sont plus des interlocuteurs crédibles alors qu'ils ne l'ont jamais été puisque le gaullisme a rempli cette fonction en France en synthétisant tendances de gauche et de droite du souverainisme (avec appui de l'URSS si ce n'est du PCF).

Ce qui est grave, Yves, ce n'est pas la convergence dans les mots. Par exemple, tu montres bien p. 54 que le site OSRE de *Rébellion* est capable d'utiliser les mots de «Gemeinwesen» et «d'extrême gauche du capital» qui sont des concepts de Marx et des communistes radicaux («l'ultragauche»), ce qui est grave, c'est que eux ils lisent, ils développent une pensée politique syncrétique faite de recyclages divers (la communauté humaine, ils la transforment en une pensée communautariste mais cela ne doit pas nous amener à réduire la première à la seconde, là serait le danger d'une contre-dépendance critique pour parler comme Jacques Guigou) ;

alors que le «milieu» auquel tu t'adresses principalement (c'est net dans tes réponses aussi bien à moi qu'à Okapi) est un milieu qui ne lit pratiquement plus rien de théorique, à la limite un peu de l'historique orienté.

Cela nous amène à considérer la question de l'anticapitalisme parce que finalement c'est bien de ça qu'il s'agit si on élargit pour ne pas en rester à l'antisémitisme de gauche ou même à la convergence. Comme cela apparaît bien dans ta compilation, il y a déjà, si ce n'est un courant ou une pensée, une opinion qu'on peut qualifier «d'antisystème»", une opinion largement partagée parce que c'est celle du «moins disant» politique mais qui paradoxalement en dit le plus par sa façon de se lâcher, y compris au coin de la rue. Ce n'est certes pas la parole du peuple que les souverainistes de gauche voudraient retrouver alors qu'elle est d'un autre siècle mais sa version populacière, celle qui est en partie canalisée par le vote FN. Ce courant s'alimente des fractures sociales, de la crise de la classe ouvrière, de celle de l'État-nation-providence etc. Elle est donc loin d'être anticapitaliste même si elle est en général anti-mondialisation et anti-finance, mais on y trouve aussi, de façon minoritaire des fractions qui expriment tout ça en termes plus politiques de droite comme de gauche. Elles ne raisonnent pas principalement en termes de «tous pourris», mais en termes de domination des «gros» sur les «petits», de la finance et des profiteurs et assistés sur les travailleurs, de l'Europe sur la nation, des États-Unis et de ses alliés (surtout Grande-Bretagne et Israël) sur le reste du monde. Pour ce qui est des fractions de gauche, la plupart de leurs composantes ne sont pas «antisystème» car elles se reconnaissent plus ou moins dans certains éléments systémiques parce que le «système», est à distinguer de la société, de sa forme démocratique et de certaines de ses institutions.

Leur anticapitalisme est donc limité aux dysfonctionnements que celui-ci produit sur ce qu'on pourrait appeler la marche normale de la société (progrès, croissance, emploi, bien-être, pas trop d'inégalités et de discriminations, liberté individuelle) et ces dysfonctionnements proviendraient d'organisations ou de personnes qui sont très visibles (les banques, la finance en général, le FMI, les FMN, les tenants de l'universalisme abstrait, les Blancs) mais derrière lesquelles se cachent des forces plus occultes (les services secrets américains, les juifs, les francs-maçons, etc).

On peut trouver au sein de toutes ces fractions des tendances ou idées que nous refusons totalement ou que nous attaquons, mais vu qu'elles sont à la fois bien partagées et très particularisées, en faire un cheval de bataille reviendrait à se battre contre des moulins à vent.

C'est plus le contexte historique et les événements qui surviendront qui permettront que se clarifient les confusions plutôt que de croire que c'est à

nous de le faire et surtout d'en faire une priorité. Marqué un peu trop, à mon avis, par ton ancien passé gauchiste, tu crois trop à l'importance du combat idéologique comme possibilité d'inverser les tendances surgies de crises réelles. À l'inverse, le choix de la librairie la Vieille Taupe, première manière (cf. ta note p. 78) a été d'exhumer un large éventail de publication oubliées, mais quoique tu en dises bien marquées à gauche (même si l'antistalinisme basique a permis une convergence certaine parfois) et que les lecteurs fassent leur propre tri, en conscience. Il est vrai que l'époque n'était pas tout à fait la même, au moins à partir de 1967-68 et que c'est bien l'époque et comment on peut y intervenir qui permet de se frayer un chemin et de clarifier ce qui est confus : ce n'est pas par la recherche de la vérité ou uniquement à partir de grands principes qu'on peut espérer dégager une perspective. On reste dans la vigilance au mieux. Pour prendre un exemple décalé, mais pas tant que ça, si on a en tête mon dernier livre autour de la nature et du genre, regarde ce qui se passe au sein du féminisme à propos de la prostitution et de PMA/GPA. Cela tire à hue et à dia malgré ou à cause des grands principes.

Voilà pour le moment,
Amicalement,
- Jacques Wajnstezjn
15/08/2014

Cher Jacques,

Je vais essayer de te répondre sur quelques points.

1° Tu écris que le premier numéro de la série «Nos tares politiques» porterait sur les «*convergences éventuelles ou avérées entre extrême droite et extrême gauche*». Or ce n'est pas du tout son sujet!

Cela c'était le thème de *L'inventaire de la confusion* (n° 36/37) il y a trois ans en septembre 2011, et tes critiques pourraient s'appliquer à ce numéro-là même si je ne les partage pas. D'ailleurs, dès l'introduction qui situe le cadre de cette série de numéros sur NOS tares politiques, j'évoque les alliances sans principes, le souverainisme, la xénophobie de gauche (et même d'ultragauche), le social-chauvinisme, la «liberté d'expression» et le complotisme, sans compter l'antisémitisme, le racisme, le sexisme (viol et harcèlement de militantes au sein de groupes d'extrême gauche), l'homophobie (idem) dans l'extrême gauche et dans la gauche. Le sommaire de ce numéro et des suivants qui figure en fin de volume aurait dû t'indiquer que ta critique était totalement à côté de la plaque, puisque les sujets annoncés sont «l'opportunisme vis-à-vis des religions, les vieux dogmes, les illusions autogestionnaires, les impasses du post-modernisme:

nation, religion, genre, «race» et classe, le pessimisme des militants». Où vois-tu des convergences explicites et immédiates avec l'extrême droite dans cette liste de thèmes ?

Quant au numéro lui-même, il évoque des questions comme le nationalisme de gauche, l'antisémitisme de gauche voire libertaire (article de soutien à Dieudonné dans *Le Monde libertaire*), l'hostilité à l'immigration parmi les intellectuels de gauche comme Michéa, Collin ou un auteur raciste d'ultragauche, toutes tares qui ont une longue tradition gauloise, indépendante de l'extrême droite.

J'ai d'ailleurs déjà consacré de nombreux articles à la question de la xénophobie de gauche (à propos de Riposte laïque mais aussi de la politique des syndicats et partis de gauche français ; de la laïcité républicaine, de l'islam en France, etc.) et au racisme (<http://www.mondialisme.org/spip.php?article1057> qui porte sur le racisme institutionnel qui n'a rien à voir avec l'extrême droite), «Haine de l'autre, racisme et religion» – <http://mondialisme.org/spip.php?article2084> – ou ma lettre à Philippe Coutant sur le racisme à Air France, entreprise dans laquelle j'ai travaillé quatre ans, et texte dans lequel j'essaie justement de combattre le mantra gauchiste selon lequel le racisme parmi les salariés viendrait uniquement de la propagande du méchant FN : <http://libertaire.free.fr/DiscriminationPrejuges.html>). Idem pour mes critiques de Michéa sur le fait qu'il propage des idées réactionnaires à propos de toutes sortes de questions, sans pour autant que j'y dénonce la main invisible de l'extrême droite.

2) *«la critique politique doit éviter autant que faire se peut le ton de la dénonciation»*, écris-tu.

Je ne comprends pas bien ce que tu appelles la dénonciation, sauf si tu entends par là qu'il ne faut jamais polémiquer ou du moins polémiquer le moins possible. Dans ce cas-là, je ne comprends pas bien pourquoi tu as polémique à plusieurs reprises à propos d'articles que j'ai écrits ou même ton mail lui-même...

Ou alors faut-il comprendre par «dénonciation» ce que tu énonces un peu plus loin: le fait de *«prendre les moyens d'investigation et les finalités de l'enquête de police»* ? J'utiliserais les mêmes «moyens d'investigation» et j'aurais les mêmes «finalités» qu'un flic ? Et mes «condamnations» auraient les mêmes «finalités» et les mêmes conséquences que celles d'un «tribunal» (*«conduire à des condamnations comme au tribunal»*) comme tu l'écris plus loin ?

Cela me semble absurde de te le rappeler, mais je n'ai aucun pouvoir d'infliger la moindre amende, le moindre travail d'intérêt général, la

moindre peine de prison à qui que ce soit. Cette comparaison est gratuite et insultante comme les précédentes.

A moins que tu entendes par «condamnation» le simple fait d'avoir une opinion et de la défendre contre d'autres ? Mais un «tribunal» ne défend pas une opinion, il sanctionne et impose son avis.

Utiliser Internet serait avoir un esprit «policiier» ? Internet permet de retrouver tout un tas de textes et de vérifier des données biographiques et bibliographiques rapidement, et de façon beaucoup plus commode que d'aller à la Bibliothèque nationale si l'on veut reconstituer le parcours politique ou idéologique d'un militant ou d'un groupe. Et à condition de confronter plusieurs sources, bien sûr.

Quant à mes prétendues «finalités» policières, il me semble que celles de la Maison Poulaga sont de fichier les militants pour éventuellement exercer sur eux du chantage, les arrêter, les amener à dénoncer leurs camarades, les emprisonner, les torturer, les livrer à la justice ou les flinguer, non ? Ou alors de mener une «chasse à l'homme» comme tu m'en accuses plus loin ?

Penses-tu que ce sont mes «finalités» ?

Tu affirmes que je ferais des «procès d'intention», mais j'ai du mal à comprendre ce qu'impliquent tes propos et quelles sont tes «intentions».

Pour conclure je ne peux que t'inciter à méditer sur ces deux citations

«On en a marre de ce genre d'ouvrages d'apprentis-procureurs: il est tellement plus facile d'être clairvoyant avec dix ou vingt ans de recul.» Didier Eribon dans un article éreintant un livre de Serge Quadrupani dans Libération

«Ceux qui traitent ma critique de “travail de procureur” révèlent seulement leur mentalité policière: pour ces gens-là, dénoncer, ce ne peut être que pour, tôt ou tard, dénoncer à la police. (...) Crier au flicage chaque fois qu'on rappelle à un auteur ses propos de la veille, ou qu'on attire l'attention sur la faiblesse de son texte, est un procédé courant du terrorisme intellectuel.» Serge Quadrupani, Catalogue du prêt à penser, Balland, 1983

Pour ma part, je ne parlerais pas, comme Serge Quadrupani, de «terrorisme intellectuel» mais plus simplement et plus crûment de paresse intellectuelle, d'absence d'esprit critique, d'incapacité de débattre et de mauvaise foi chez ces individus que tu évoques sans indiquer qu'ils inventent des positions que je ne défends pas.

3) Tu écris que mes accusations contre Denis Collin seraient infondées. Il existe DEUX revues du même nom (*Krisis*), une d'extrême droite, française, et une autre de gauche, allemande. Peu de gens le savent mais Denis Collin lui le sait parfaitement, puisqu'il a publié en 2013 un article

dans la «Krisis» allemande. Il n'est pas du tout innocent que Collin «oublie» de mentionner que Costanzo Preve a écrit dans la revue française d'extrême droite *Krisis*, et non dans la *Krisis* allemande. Tu m'indiques que la création de la revue d'Alain de Benoist (*Krisis*) serait antérieure de quelques mois à celle de Kurz. Admettons que je me sois trompé, mais ce n'est pas là l'essentiel. Le mensonge par omission de Collin n'est pas dû à l'ignorance ou à sa distraction (contrairement à ce que tu sembles penser), mais à une volonté délibérée d'entretenir la confusion entre une revue fasciste et une revue de gauche.

Tu me signales, toujours à propos de Preve, que j'aurais dans ma bibliothèque un de ses livres sur l'*operaismo*. Je ne vois pas le rapport entre un livre de Preve écrit en 1984 alors qu'il collaborait avec l'extrême gauche (Democrazia Proletaria) et animait des colloques rassemblant la fine fleur des marxistes européens et les ouvrages qu'il a publiés après son tournant nationalitaire (au milieu des années 90 apparemment) dans des maisons d'extrême droite.

Et même s'il s'agissait d'un livre plus récent, je ne vois pas le moindre rapport entre LIRE un ouvrage et en FAIRE LA PROMOTION comme le fait Collin, en dissimulant sciemment son involution politique, ses positions nationalitaires en ce qui concerne l'Italie et ses alliances éditoriales et politiques avec les fascistes italiens, français, russes, etc. J'ai un certain nombre de livres de réacs chez moi, je n'en fais pas la promotion et quand je les cite c'est en indiquant leurs positions (cf. par exemple ma critique du livre d'Alain Bauer <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1525>) et en les critiquant, pas en les dissimulant....

4) *«à partir de quelle position condamner puisque tu le dis toi-même ton point de vue n'est pas celui du démocrate ? Est-ce alors à partir d'une position de classe ?»*

A partir des principes élémentaires du refus de la collaboration de classe (qu'on appelait dans l'ancien mouvement ouvrier des principes de lutte de classe et auxquels je suis toujours attaché, ne t'en déplaie).

5) *«Est-ce alors à partir de la position du “révolutionnaire” ?»*

Sur cette question je t'ai déjà longuement répondu dans la première partie de «Malentendus et désaccords» <http://mondialisme.org/spip.php?article548> donc je ne répète pas ce que j'ai déjà écrit. Mais il me semble que tu me prêtes généreusement des positions que je n'ai pas.

6) *«Ce qui est grave, Yves, ce n'est pas la convergence dans les mots. (...) ce qui est grave, c'est que eux ils lisent, ils développent une pensée politique syncrétique faite de recyclages divers».*

Je pense que je ne m'attache pas simplement à la «convergence dans les mots», mais aussi à des liens humains précis, des collaborations éditoriales, des réunions communes voire la participation à des manifestations communes. Et je m'intéresse à l'extrême gauche pas à l'extrême droite !!!!

Pour prendre un exemple récent, le fait que la droite islamiste ou pro-islamiste (PIR, collectif Cheikh Yassine) manifeste aux côtés du Nouveau parti anticapitaliste et de l'Union des juifs français pour la paix et que tous les quatre signent des communiqués communs ne traduit pas simplement une «convergence dans les mots». C'est une convergence dans les faits, qui explique en partie comment les attaques de synagogues et de magasins juifs, cet été, ont pu se dérouler dans les marges de manifestations appelées en commun par ces organisations ou groupuscules. Le Nouveau parti anticapitaliste et l'Union des juifs français pour la paix ne sont nullement manipulés par l'extrême droite islamiste. Ils font consciemment alliance avec elle, ils défendent sur certains points exactement les mêmes positions et pleurnichent ensuite parce qu'ils doivent en assumer les conséquences MATÉRIELLES...

7) «C'est plus le contexte historique et les événements qui surviendront qui permettront que se clarifient les confusions plutôt que de croire que c'est à nous de le faire et surtout d'en faire une priorité (...) tu crois trop à l'importance du combat idéologique comme possibilité d'inverser les tendances surgies de crises réelles».

Tu animes avec d'autres copains une revue qui s'appelle *Temps critiques* et vous menez ensemble un combat idéologique depuis des années, donc je ne comprends pas ce que tu veux dire. On peut juger que, sur la forme, dans le style, vous menez ce combat d'une façon différente de la mienne, mais sur le fond vous menez bel et bien un combat au niveau des idées !!!!

Je n'ai jamais prétendu «inverser les tendances surgies de crises réelles». Il faudrait être complètement mythomane pour croire qu'une revue qui vend entre 60 (le plus souvent) et 140 exemplaires (exceptionnellement) depuis douze ans, comme *Ni patrie ni frontières*, puisse «inverser» quoi que ce soit, à part le cours de mes finances vers un déficit permanent.... Même en tenant compte des quelques dizaines de hits quotidiens sur la partie de mondialisme.org consacrée à *Ni patrie ni frontières*, il est impossible de se faire un plan mytho comme celui que tu me prêtes...

Sans compter que le contenu de cette revue n'a absolument rien d'original, puisqu'il reprend pour moitié des textes déjà publiés en français ou traduits d'autres langues mais écrits par d'autres groupes.... Contrairement à *Temps critiques*, je ne prétends proposer aucune explication nouvelle du fonctionnement de la société, du mode de

production capitaliste ou de l'Etat. Je n'ai aucune prétention théorique Je me contente de présenter des analyses issues de différents groupes ou individus sur des thèmes précis. Quant à ce que j'écris, ce sont neuf fois sur dix des descriptions de la situation française destinées à des camarades américains, britanniques ou néerlandais qui me demandent quelques éclaircissements. Je n'ai donc aucune illusion quant à l'inversion d'une quelconque tendance...

Amitiés

- Yves

6/09/2014

Plusieurs échanges avec Jacques Wajnsztein et *Temps critiques* ont déjà été publiés dans *Ni patrie ni frontières* (le dernier texte de J. Wajnsztein n'a pas été publié dans notre revue mais tous sont disponibles sur Internet).

- Quelques remarques sur «*La triste farce de la victoire du non*», 2005
- Réponse à *Temps critiques* : malentendus et désaccords, Y.C., 2005
- Misère et continuité du philostalinisme de gauche : des *Quaderni Rossi* à Toni Negri, Y.C., 2010
- *Temps critiques* ou «le communisme-tout-de-suite» ? Sur les positions de J. Wajnsztein à propos du terrorisme d'extrême gauche, Y.C., 2010
- À nouveau sur l'opéraïsme, 2010, par Jacques Wajnsztein
- Toni Negri, J. Wajnsztein et le «philostalinisme de gauche», Y.C., 2010
- *Temps critiques* : Le communisme, une médiation ? À partir d'un commentaire d'Y. Coleman, 2010
- Peut-on discuter du terrorisme d'extrême gauche ou faudra-t-il attendre encore un siècle ? Y.C., 2010
- Lutte armée et révolution. Nouvelle réponse à Coleman, par Jacques Wajnsztein <http://mondialisme.org/spip.php?article1634>, 2011

SOMMAIRE

Multiplicité des formes de l'antisémitisme et antisémitisme mondialisé
actuel 1

INCROYABLES NEGATIONNISTES. ULTRAGAUCHES, LIBERTAIRES ET ANTISEMITISME UN LONG AVEUGLEMENT

(1948-2014)	19
Présentation	22
Autocritique nécessaire	32
1948-1960 : fondations du négationnisme	44
1960-1965 : première brèche dans la digue antifasciste	60
1965-1978 : La Vieille Taupe dite n° 1	68
1978-1983 : L'Affaire Faurisson	84
1983-1986 La Banquise	112
1996-2014 Autocritique, omerta et confusion	132
Sources utilisées	153
Petite bibliographie sur les camps nazis et le judéocide (1945-1978)	156

Points de vue d'ex-membres de La Vieille Taupe et de *La Banquise* 159

Extrait du «Roman de nos origines» 161

Extraits de deux textes de **Serge Quadruppani** 163

Quelques éclaircissements sur *La Banquise* (**Serge Quadruppani**) 104

Auschwitz ou le grand alibi (**Parti communiste international**) 174

Comment **André Dréan** analyse *Auschwitz et le grand alibi* 182

Mitchell Abidor (2008) : *Auschwitz et le grand alibi* de Bordiga 183

Comment **Alain Bihl** analyse *Auschwitz et le grand alibi* 186

Progressisme info : Abraham Léon et *Auschwitz et le grand alibi* 187

Michel Dreyfus, «Lutte Ouvrière et le négationnisme» : une mise au point nécessaire (**Lutte de Classe**) 192

Lutte Ouvrière, les «bordiguistes» et *Auschwitz ou le grand alibi* : à propos d'une «mise au point» (**Le prolétaire**) 199

À propos des racines et des excroissances du négationnisme (**Luftmenschen**) 206

Sur les origines d'un certain relativisme "ultragauche" et ses dérives hypercritiques 218

Dominique Vidal et le judéocide 228

Discussion avec Jacques Wajstzejn 231

Pourquoi

Ni patrie ni frontières ?

«Le communiste moyen, qu'il soit fidèle à Trotsky ou à Staline, connaît aussi peu la littérature anarchiste et ses auteurs que, disons, un catholique connaît Voltaire ou Thomas Paine. L'idée même que l'on doit s'enquérir de la position de ses adversaires politiques avant de les descendre en flammes est considérée comme une hérésie par la hiérarchie communiste.» EMMA GOLDMAN

Au moment où l'Europe tente de réaliser son unification politique, les divisions linguistiques, politiques et culturelles sont encore suffisamment fortes pour entretenir l'isolement entre les militants de différents pays. Certes le capitalisme repose aujourd'hui sur des multinationales, les États possèdent de multiples structures de dialogue et de confrontation, les possédants et les technocrates utilisent la visioconférence, mais le mouvement ouvrier semble encore très en retard par rapport à ses adversaires.

À l'heure où la prétendue lutte contre la mondialisation a le vent en poupe, force est de constater que l'isolement national se perpétue dans les luttes de classe. Malgré Internet, les voyages militants à Seattle, Gênes, Göteborg, Barcelone ou Porto Alegre, et la multiplication des chaînes de télévision, le flux d'informations qui circulent n'a, en fait, que peu d'incidences sur la vie quotidienne, les pratiques des groupes existants et les luttes des travailleurs dans chaque pays. C'est un tel constat pessimiste qui nous incite à vouloir créer cette revue. Mais c'est aussi la conviction qu'une autre attitude est possible face au riche patrimoine politique et théorique qui existe à l'échelle internationale.

Pour débloquer la situation, toute une série de conditions seraient nécessaires, conditions qui ne sont pas liées à la simple volonté de ceux qui rejettent absolument cette société et toute solution de rafistolage. Mais nous pourrions au moins commencer par discuter et réfléchir ensemble autrement.

Dans les milieux d'extrême gauche, en effet, on débat rarement dans le but d'avancer, d'apprendre des autres «camarades», qu'ils militent en France ou dans d'autres pays. Il s'agit surtout de «(con)vaincre» son interlocuteur, de le coincer, de le dominer. Il n'est pas vraiment utile de connaître les positions de son vis-à-vis, toujours perçu comme un «adversaire». Un petit vernis politicien et un bon bagout suffisent largement à la tâche.

Non seulement on est fier de son ignorance, mais on la théorise: les autres groupes ne diraient rien d'essentiel, ils feraient tous le jeu du réformisme ou de la bourgeoisie; ce seraient d'obscurs intellectuels souvent carriéristes, toujours confus; la situation dans telle ou telle région du globe serait trop différente; les autres organisations seraient «activistes», «ouvriéristes», «syndicalistes», etc. Le stock d'anathèmes et de faux-fuyants est inépuisable. Pourtant la réflexion politique et théorique n'avance pas du même pas, suivant les États et les continents, et — ne serait-ce qu'à ce niveau — les échanges devraient être fructueux.

Malheureusement, chaque groupe se contente d'un petit «capital» de références qui, avec les ans, non seulement ne s'accroît pas mais s'amenuise régulièrement. Plus grave encore: l'indifférence à la réflexion ne se limite pas aux questions dites «théoriques».

Elle concerne aussi la réalité des luttes ouvrières, des pratiques syndicales ou extra-syndicales dans d'autres pays. Lorsque des centaines de milliers d'ouvriers portugais ont occupé leurs usines en 1974-1975, qu'ils ont essayé de les gérer eux-mêmes, il ne se s'est trouvé que fort peu de militants pour se mettre à leur écoute et les soutenir efficacement. Certains ont fait le voyage jusqu'au Portugal ou se sont précipités sur les différents journaux militants pour avoir des «nouvelles». Mais toute leur attention était centrée sur le groupuscule ou le parti qui allait grossir le plus vite, voire qui allait prendre le pouvoir. Résultat, les travailleurs portugais ont dû se dépatouiller tout seuls avec leurs problèmes. On pourrait établir la même constatation à propos de l'Iran au moment de la prise de pouvoir par Khomeyni (où l'agitation ouvrière ne fut presque jamais évoquée), de Solidarnosc, des grèves ouvrières dans la Russie de Poutine, sans parler de l'Argentine ou du Venezuela actuels.

Dans tous les cas, on a l'impression que seuls comptent les discours des possédants et les récits dithyrambiques des «victoires» minuscules des groupuscules ou des partis politiques. Les luttes des travailleurs, les formes originales d'organisation qu'ils créent, tout cela passe à la trappe — à l'exception de quelques revues confidentielles qui s'en font l'écho. Et l'incompréhension est encore aggravée par le fait que, les rares fois où on les interroge, les militants ont souvent du mal à synthétiser leur expérience et qu'ils adoptent, sans le vouloir, un langage de politicien ou de commentateur, qui affadit la valeur de leur témoignage.

• À notre échelle, nous ne sommes évidemment pas en mesure de renverser une telle situation. Mais nous pouvons poser quelques infimes jalons, notamment en traduisant des textes théoriques et politiques classiques qui ont formé des générations de militants dans d'autres pays et ne sont jamais parvenus jusqu'à nous, ainsi que des textes plus récents, liés à l'actualité.

- Quels seront nos critères de choix ? Tout d'abord la lisibilité. Ce qui exclut les commentaires verbeux, les sempiternelles et vaines exégèses de textes sacralisés. Nous ne sommes pas opposés aux polémiques, mais à condition qu'il ne s'agisse pas de diatribes sectaires et stériles. L'objectif n'est pas de rassurer, de ronronner, mais d'apprendre quelque chose. Nous puiserons dans les traditions marxistes, libertaires, ou autres, sans exclusive. À condition que leurs auteurs soient mus par une saine révolte contre toutes les formes d'oppression et d'exploitation.

Nous souhaitons éveiller la curiosité, le sens critique. Nous voulons sortir des carcans mentaux et idéologiques imposés par de longues années d'isolement. Rien ne nous est plus étranger que le patriotisme, y compris sa variante étriquée: le patriotisme d'organisation. Le célèbre: RIGHT OR WRONG, MY PARTY («Qu'il ait tort ou raison, c'est mon parti et je défends sa ligne et ses frontières») a montré ses aspects catastrophiques pour tous les aspects du mouvement d'émancipation.

Cette revue essaiera, en tâtonnant, de provoquer la réflexion et l'échange, en ces temps d'apathie et de désintérêt pour les idées, et de peur de la discussion. Il présentera des positions différentes voire contradictoires, avec la conviction que de ces textes, anciens ou récents, peut naître un dialogue fécond entre les hommes et les femmes qui prétendent changer le monde. Enfin, cette revue se prononcera aussi sur la situation française puisqu'elle paraît dans ce pays. Notre contribution à la clarification politique consistera à rappeler quelques principes et à mettre en évidence les conceptions, à notre avis erronées, qui sous-tendent les schémas d'interprétation les plus courants.

Septembre 2002

Depuis septembre 2002

Ni patrie ni frontières a publié

Revues (photocopiées)

N° 1 : *Sur l'URSS – Élections 2002 – Nouveau Parti «anticapitaliste» – Lutte ouvrière (2002)*, 7, 5 €

N° 2 : *Famille, mariage et morale sexuelle (2002)*, 7, 5 €

N° 3 : *Que faire contre les guerres ? (2003)*, 7, 5 €

N°4/5 : *États, nations et guerre ; Grèves de mai-juin (2003)*, 10 €

N° 67 : *Les syndicats contre les luttes ? – athéisme et religion (2003)*, 10 €

N° 89 : *Anarchistes et marxistes face à la question juive, au sionisme et à Israël (2004)*, 10 € (l'essentiel des textes sont repris dans la compil' n° 1 et de nouveaux articles y ont été ajoutés, cf. infra)

N° 10 : *Religions, athéisme, multiculturalisme, citoyennisme, «islamophobie» et laïcité (2004)*, 7, 5 € (l'essentiel des textes sont repris dans la compil'n° 5 et de nouveaux articles y ont été ajoutés, cf. infra), 7,5 €

N° 11-12 : *Terrorismes et violences politiques (2004)*, 10 € (l'essentiel des textes sont repris dans la compil'n° 4, et de nouveaux articles y ont été ajoutés, cf. infra)

N° 13-14 : *Europe ? Référendum ? Démocratie ? (2005)*, 10 €

N° 15 : *«Quand les jeunes dansent avec les loups» – Tracts – analyses – Témoignages (2005)*, 7, 5 €

N° 16-17 : *«Rêve général» – Tracts, interviews et analyses du mouvement contre le CPE (2006)*, 10 €

N° 18-19-20 : *Dieu, race, nation : mythes mortifères (2007)*, 10 € (l'essentiel des textes sont repris dans la compil' n° 5, et de nouveaux articles y ont été ajoutés, cf. infra)

Revues (imprimées)

N° 21-22 : *Offensives réactionnaires : Sarkozy – blairisme – Banlieues et guérilla urbaine – Trotskystes et obsessions électorales – Questions noires en France (2007)*, 10 €

N° 23-24 : *Justice sociale contre démocratie occidentale (2008)*, 10 €

N° 25-26 : *Sans-papiers – Venezuela – Précarité (2008)*, 10€

N° 27-28-29 *Gauchisme postmoderne – Iran, Israël, Venezuela – Sans-papiers – Insurrectionnisme (2009)* 12 €

N° 30-31-32. *Travailleurs contre bureaucrates (18761968)*, 12 € (2010)

N° 33-34-35 *Les pièges mortels de l'identité nationale (2011)*, 12€

N° 36-37 *Inventaire de la confusion (2011)*, 10 €

- N° 38-39 De l'altermondialisme aux Indignés (2012), 10 €
- N° 40-41 Soulèvements arabes (2012), 10 €
- N° 42-43 Nos tares politiques, tome 1 (2014), 10 €
- N° 44-45 Nos tares politiques, tome 2 (2014), 10 €

– **Brochures :**

- Emma Goldman et la révolution russe (2002, 4 €)
- La révolution russe : L. Goldner, C. Harman, M. Martin (2002, 4 €)
- Voltairine de Cleyre, militante anarchiste féministe (2002, 4 €)

Anthologies et livres :

- Compil' 1 : «Question juive» et antisémitisme, sionisme et antisionisme (anthologie), 2008, 336 p., 10 €
- Compil' 2 : *Islam, islamisme, «islamophobie»* (anthologie), 2008, 344 p., 10 €
- Compil' 3 : La Fable de l'illégalité : les sans-papiers aux Pays-Bas, les limites de l'altermondialisme et de l'écologie (recueil d'articles), 2008, 360 p., 10 €
- Loren Goldner, *Demain la Révolution* (recueil d'articles) tome 1, 2008, 12 €
- Compil' 4 : *De la violence politique* (anthologie), 2009, 300 p., 10 €
- Compil' 5 : *Religion et politique* (anthologie), 2010, 400 p. 12 €
- Compil' 6 : Polémiques et antidotes contre certains mythes et mantras gauchistes (anthologie), 12 €
- Encyclopédie anarchiste : La Raison contre Dieu (anthologie), 484 p, 2010, 12 €
- *Restructuration et lutte de classes dans l'industrie automobile mondiale* (recueil articles d'Échanges et Mouvement 1979-2009), 230 p, 2010, 6 €
- Patsy, Le monde comme il va, Chroniques 1999-2010, 345 p., 2010, 12 € (épuisé)
- G. Munis, Textes politiques, Œuvres choisies, tome 1. De la guerre d'Espagne à la rupture avec la Quatrième Internationale (1936-1948), 400 p., 2012, 12 €
- Michel Roger, Les années terribles (1926-1945), La Gauche italienne dans l'émigration parmi les communistes oppositionnels, 326 p., 2012, 12 €
- Karim Landais, *De l'OCI au Parti des travailleurs*, 600 p., 2013, 14 €
- L'enfer continue. De la guerre de 1940 à la guerre froide. La Gauche communiste de France parmi les révolutionnaires, 332 p., 2013, 12 €

COMMANDES : Tous les prix incluent les frais de port. Certaines revues sont épuisées mais nous pouvons les envoyer en format PDF par

mail ou les photocopier. Les articles les plus intéressants sont repris dans les «compil'» 1 à 6.

Site : mondialisme.org puis cliquer sur *Ni patrie ni frontières* et chaque numéro ou rubrique

Contact : écrire à Yves Coleman (sans autre mention) 10, rue Jean Dolent 75014 Paris ou bien yvescoleman@wanadoo.fr

Des altermondialistes aux Indignés : Bilan provisoire

Avril 2012 – N° 3839 – 10 €, mai 2012

L'altermondialisme commence à avoir une longue histoire et est présent dans de nombreux pays. Ce numéro tente de dresser un bilan provisoire, partiel et partial, en évoquant les lignes de force idéologiques qui font consensus au sein du «mouvement des mouvements», au-delà des divergences multiples, profondes ou superficielles. Nous republions plusieurs textes du groupe néerlandais De Fabel van de illegaal, du Cercle social et de *L'Oiseau Tempête*, qui, il y a dix ans, avaient fort bien perçu les limites et les faiblesses de l'altermondialisme. Leurs critiques n'ont, hélas, pas été démenties par les faits.

La revue présente ensuite trois points de vue différents sur le mouvement des Indignés, deux assez sévères et le dernier plus dans le questionnement. Nous ne prétendons pas, bien sûr, épuiser dans ce numéro l'étude de ce récent produit dérivé de l'altermondialisme.

Les camarades néerlandais du groupe Doorbraak nous racontent leur première campagne contre le travail obligatoire aux Pays-Bas, ce laboratoire de toutes les politiques antisociales en Europe.

Nous abordons ensuite la façon dont les milieux d'extrême gauche ont réagi face à la tuerie de Toulouse, en niant sa dimension antisémite, comme à leur habitude, et en s'alignant sur la version des médias et du pouvoir selon laquelle Mohamed Merah aurait été un «fou», un «sociopathe», un «psychopathe» et/ou un «loup solitaire». Ou bien en cherchant désespérément une explication dans une abracadabrante théorie du complot.

Nous publions deux textes des *Luftmenschen*, l'un sur la signification des attentats commis par le fasciste norvégien Anders Behring Breivik, l'autre sur «les racines et les excroissances du négationnisme». Ces deux articles tentent d'expliquer ce qu'est le néofascisme aujourd'hui et quelles sont ses influences idéologiques.

Nous lançons quelques pistes sur la question de l'antisionisme en soulignant certains éléments peu connus, en tout cas peu discutés, de son histoire, qui à notre avis permettent de mieux saisir les *Limites de l'antisionisme* de gauche actuel.

Enfin, nous publions un article sur les proximités idéologiques entre Alain Soral et Hassan Iquioussen, texte qui éclaire les convergences surprenantes entre les extrêmes droites «gauloise» et «musulmane» en France. Prix: 10 euros

Sur les soulèvements arabes

Ni patrie ni frontières n° 4041, 10 €, juin 2012

Ce numéro porte essentiellement sur les révoltes dans les pays arabes. La première partie, la plus longue, contient deux imposantes brochures du groupe Mouvement communiste («Tunisie: Restructuration à chaud de l'État après une tentative d'insurrection incomplète» et «Égypte: Compromis historique sur une tentative de changement démocratique»), qui tentent de nous donner quelques clés sur ce qui s'est passé dans ces deux pays en 2011.

En dehors de nous fournir une chronologie précise, une bibliographie, et de nombreuses données statistiques, ces articles essaient de décrire et comprendre les forces sociales et politiques en présence. Les auteurs partent d'un point de vue de classe et non de considérations sur le «conflit des civilisations» ou le retard «culturel ou anthropologique» des Arabes comme le font certains esprits distingués.

Qu'ils approuvent ou pas le parti-pris marxiste orthodoxe de Mouvement communiste et le fait que ces camarades placent au centre de leurs espérances l'auto-organisation et les luttes des prolétaires, les lectrices et lecteurs de cette revue disposeront d'analyses sociales, historiques et économiques solides, loin de tout triomphalisme gauchiste et de toute naïveté tiersmondiste.

L'idéal aurait sans doute été de publier un recueil de traductions d'articles écrits par des groupes ou des individus militant sur place, malheureusement cela ne nous a pas été possible – cette fois-ci.

La seconde partie de la revue, beaucoup plus polémique que la première, commence par souligner la complicité des régimes de Chavez et Castro avec les dictatures de Bachar al-Assad et Mouammar Kadhafi, complicité dont les fondements économiques et financiers ont apparemment échappé aux «anti-impérialistes», aux altermondialistes de tout poil, au *Monde Diplomatique*, à Acrimed, etc. Bref, à tous ces militants qui sont prêts à payer 1 500 billets d'avion pour montrer leur solidarité avec les Palestiniens soumis au colonialisme israélien, mais pour qui les 10 000 morts (et le compteur macabre continue à tourner à toute vitesse) massacrés en quelques mois par le régime «anti-impérialiste» syrien, soutenu par Castro et Chavez, leurs idoles, n'est qu'un «point de détail»...

Un article rappelle la complicité de tous les partis de l'Internationale socialiste avec les régimes de Ben Ali et de Moubarak, car les militants ont souvent la mémoire courte, très courte.

Deux textes proposent quelques définitions provisoires des modalités du racisme, des différentes formes de discriminations, mais aussi de termes comme ceux de culture, peuple et civilisation.

Enfin, nous nous interrogeons sur la pertinence de certaines déclarations du philosophe Cornelius Castoriadis à propos du monde arabo-musulman. Cette réflexion est née d'une discussion avec un collectif de «castoriadiens» (Lieux Communs). Le débat a tourné court et s'est mal terminé, mais il aura au moins permis de révéler que, même chez des individus «radicaux» qui prétendent avoir un esprit critique ; qui affirment échapper à tous les pièges des modes intellectuelles réactionnaires ; qui dénoncent ce qu'ils appellent avec hauteur le simplisme, l'inculture et le sectarisme de l'extrême et de l'ultra gauche, eh bien, même chez ces individus-là, on trouve des pulsions xénophobes bien enracinées et des raisonnements racialisants, parfaitement ordinaires, sous un vernis intellectuel propre à épater les gogos.

Au nom du droit à la critique de la religion, de l'islam et de l'islamisme, d'une dénonciation justifiée des régimes dictatoriaux dans les pays dits arabo-musulmans, et au nom d'une prétendue nouvelle pensée «révolutionnaire» favorable à «l'autonomie» (tarte à la crème, déjà avariée, venue remplacer l'autogestion des années 60 et 70, idéologie désormais inutilisable) et à la «démocratie», ces individus tombent en fait dans les pièges les plus grossiers que nous tendent les politiciens, les médias et les intellectuels au service du pouvoir.

Triste époque...

***Nos tares politiques*, tome 1. Alliances sans principes, souverainisme, xénophobie de gauche, social-chauvinisme, «liberté d'expression ?» et complotisme.**

Audelà de l'allusion et du jeu de mots contenus dans le titre de ce numéro divisé en deux volumes, «Nos tares politiques», souligne notre responsabilité collective face à un certain nombre de maux qui sévissent dans l'extrême gauche et l'ultragauche, comme dans les milieux anarchistes et libertaires.

Nous n'avons jamais eu aucune sympathie pour l'omerta, le copinage ou les excuses faciles que beaucoup d'entre nous trouvent à des «camarades» ou des compagnons qui se livrent à des commentaires nationalistes, racistes, sexistes ou xénophobes, mais que l'on s'obstine à considérer comme de «braves types», dans l'erreur, dévoués, courageux, intelligents, cultivés, etc.. Le catalogue d'excuses est inépuisable.

Les organisations «révolutionnaires» ont toujours du mal à admettre qu'elles puissent être infestées par les mêmes travers que les autres et à trouver des moyens d'en débattre honnêtement et publiquement.

Elles défendent un programme, une méthodologie, une philosophie voire une «science» marxistes, donc toute oppression raciste, homophobe ou sexiste est «évidemment» bannie de leurs rangs théoriquement, mais est aussi jugée quasi impossible pratiquement.

Dès que l'on touche à certains discours automatiques, à certains mantras, les aboyeurs de l'extrême ou de l'ultragauche se mobilisent pour répandre un flot continu de calomnies et empêcher toute remise en cause et toute discussion.

Et lorsqu'on dénonce les rapprochements entre certains individus dits de gauche ou d'extrême gauche et des cercles d'extrême droite, la violence verbale passe à son maximum: «flics de la pensée, méthodes staliniennes, provocatrices», rien n'est épargné à celles et ceux qui pointent vers des convergences non seulement «objectives» (dixit le maître en manipulation Alain de Benoist), mais aussi vers des convergences amicales, souvent de longue date, insérées dans une stratégie où l'on se demande sans cesse si les «idiots utiles» de gauche ou d'extrême gauche qui jouent avec l'antisémitisme, l'anti-impérialisme réactionnaire, le «souverainisme» ou l'hostilité à l'immigration ne sont pas finalement des calculateurs cyniques.

Tome 1, 244 pages, 10 euros

Tome 4 : à paraître en décembre 2014

G. Munis: De la guerre civile espagnole à la rupture avec la Quatrième Internationale (1936-1948)

Textes politiques – Œuvres choisies, tome I, 12 €, 2012

G. Munis n'est pas très connu en France, même si plusieurs de ses ouvrages sont déjà parus dans ce pays. Ce premier volume de ses œuvres choisies retrace son évolution théorique, du trotskysme le plus orthodoxe à des positions plus proches de ce qu'il est convenu d'appeler les Gauches communistes – ce que les journalistes désignent sous le nom d'«ultragauche».

Les documents réunis dans ce volume couvrent la période 1937-1952, année où G. Munis est incarcéré par le franquisme. C'est une période marquée d'abord et avant tout par la guerre civile espagnole, puisque Munis se trouvait à Barcelone, où il tenta, avec une poignée de militants, de construire une organisation révolutionnaire ; la prison et les tortures en Espagne, puis l'exil en France et enfin au Mexique ; sa collaboration avec Trotsky à Mexico ; la Seconde Guerre mondiale, les mouvements de résistance et les discussions que ces événements provoquèrent au sein des groupes trotskystes ; la naissance des démocraties populaires et la construction d'un glacis autour de l'URSS considérée désormais par Munis comme un capitalisme d'Etat ; la naissance de la guerre froide et les problèmes nouveaux qu'elle posa.

Toutes ces questions peuvent paraître lointaines, voire dépassées, mais elles sont toujours actuelles. Il suffit de voir avec quelle rapidité la crise mondiale que nous subissons provoque de nouveau, à gauche comme à droite, des discours antiallemands ou antichinois, l'apologie du protectionnisme, ou au contraire les appels au renforcement des structures politiques de l'impérialisme européen, pour vérifier que le poison du nationalisme est toujours là, même si l'URSS et ses satellites ont disparu et même si le déclenchement d'une nouvelle guerre mondiale en Europe ne semble, pour le moment, pas crédible.

La lecture de ces textes, en grande partie inédits en français et en tout cas introuvables, a aussi un autre intérêt: nous faire découvrir les écrits d'un homme qui n'a jamais abdiqué son combat pour le communisme, qui ne s'est vendu ni aux staliniens, ni à la social-démocratie, ni à la bourgeoisie, et a su rester fidèle à ses convictions.

Prix 12 €

Michel Roger : Les années terribles (1926-1945). La Gauche italienne dans l'émigration, parmi les communistes oppositionnels 12 €, 2013

Où l'histoire d'ouvriers italiens émigrés obligés d'échapper au fascisme rejoint l'histoire, la grande Histoire !

«Suivre l'évolution politique de la Fraction italienne de la Gauche communiste et de ses membres, nous conduit à comprendre les questions politiques qui se posent à la classe ouvrière après l'effondrement de l'Internationale communiste et à appréhender autrement, et de façon plus vivante, le XXe siècle.

«Le lecteur d'aujourd'hui pourra aborder ainsi les questions politiques fondamentales posées par la dégénérescence de l'Internationale communiste, des partis communistes et l'échec de la révolution russe qui a entraîné la montée du fascisme, du stalinisme et la guerre d'Espagne pour enfin aboutir à l'horreur absolue de la guerre impérialiste mondiale jusqu'à l'enfer atomique à Hiroshima et Nagasaki.

«C'est au quotidien et parfois dans leur corps que ces ouvriers italiens, nos camarades, ont subi cette vie de proscrits à travers l'Europe où tous les gouvernements y compris le gouvernement russe, les pourchassaient. Restés fidèles à l'internationalisme prolétarien, malgré les horreurs de cette période, les camps de concentration que certains ont connus, la relégation dans les îles pour d'autres, ils ont combattu pour nous léguer une méthode critique et vivante du marxisme et de la théorie révolutionnaire. En réaction contre l'hystérie nationaliste de la Résistance, ils ont encore eu la force de créer le Parti communiste Internationaliste en Italie en 1944 et la Fraction de la gauche communiste de France.»

Michel Roger

Antisémitisme de gauche et antisionisme

«SPD et KPD face à l'antisémitisme nazi – Vergès - Dieudonné – Tariq Ramadan, les Juifs et la quenelle –Moishe Postone (interview)- Alain Badiou, un mao très banal *suivi de* : **Quelques points de vue anarchistes sur l'antisémitisme et l'antisionisme (Non Fides, CGA, IAL, Fédération anarchiste)**

«Je ne suis ni juif ni sioniste, mais ce n'est certainement pas un crime que d'être l'un ou l'autre.» Paul Merker (membre du Bureau politique du Parti stalinien allemand, lors de son procès secret pour «sionisme», «défense des intérêts des déportés capitalistes juifs» et «espionnage» en RDA en 1952, innocenté en 1956).

Ce numéro est consacré à **l'antisémitisme de gauche**. L'extrême gauche et le mouvement libertaire non seulement n'apprennent rien de leurs erreurs, de leurs déviations et de ce que nous appelons leurs tares (qui sont aussi les «nôtres» pour ceux d'entre nous qui ont baigné dans ces milieux pendant des années), mais chaque affrontement entre, d'un côté, Israël et, de l'autre, l'OLP, le Hamas ou le Djihad islamique, chaque bombardement meurtrier de l'Etat d'Israël, chaque crime de guerre ou assassinat «ciblé» israélien, chaque incident violent, meurtre ou attentat antisémites en France (séquestration, torture et assassinat d'Ilan Halimi en 2009, meurtres commis par Mohamed Merah à Toulouse en 2012, attaques contre des synagogues et des magasins juifs en juillet 2014 à Paris et Sarcelles) montre, par le contenu de leurs **réactions molles et confuses**, que la plupart des groupes anarchistes, trotskystes et «ultragauches», pour ne même pas parler des altermondialistes ou du Parti de Gauche, **ne comprennent rien à l'antisémitisme**. Plus exactement **ils ne veulent rien y comprendre**.

Nous consacrons donc ce deuxième numéro de la série «Nos tares politiques» à l'antisémitisme de gauche et le troisième numéro, qui paraît en même temps, au négationnisme.

L'enfer continue De la guerre de 1940 à la guerre froide - La Gauche communiste de France parmi les révolutionnaires (1942-1953) – Textes à l'appui avec des écrits politiques de Jean Malaquais, 12 €

L'enfer mondialisé ! Nous ne sommes pas uniquement «condamnés à vivre dans le monde où nous vivons», nous devons sans cesse revenir sur notre histoire, l'histoire du mouvement ouvrier. Nous gagnerons un avenir uniquement parce que nous aurons réinvesti notre passé pour le dépasser en l'assimilant. L'analyse minutieuse et la critique sans concession de ce passé et des erreurs commises par nos camarades sont les seuls gages permettant de dépasser la situation présente. Nous constatons forcément, à la lecture de l'histoire passée, que leur situation politique n'était pas meilleure que la nôtre. Loin s'en faut !

«J'ai été jeté dans la vie en plein brasier révolutionnaire, écrivait Marc Chirik en 1949. C'était les années glorieuses de la Révolution d'Octobre ! Depuis, cela va faire trente ans que j'ai parcouru physiquement et moralement tous les degrés du calvaire du prolétariat. J'ai suivi personnellement ce mouvement rétrécissant qui va de la III^e Internationale à l'Opposition de Gauche, de l'Opposition à la Gauche italienne pour aboutir aux petits groupes qui sont les nôtres aujourd'hui. Dans l'histoire et même dans l'histoire d'une classe, trente années c'est peu de choses, mais pour un pauvre diable c'est presque toute une vie.» (Lettre à Jean Malaquais)

La Gauche communiste internationale et la Gauche communiste de France (GCF) nous apprennent à penser librement en remettant en cause nos certitudes et en observant les modifications survenues au sein du capitalisme mondial, qui favorisent la tendance au capitalisme d'État. Elles nous apprennent à nous situer d'abord au niveau international et à celui de la classe ouvrière, pour analyser des situations. Avec la GCF apparaît pour la première fois en France un courant de gauche dans le mouvement communiste, courant rattaché aux tendances de la Troisième Internationale qui ont été critiquées dans les années 20 par Lénine dans son ouvrage *La maladie infantile du communisme*.

En publiant cet ouvrage, nous adressons un salut tout spécial aux membres de la Gauche communiste de France qui ont vécu ce que décrivait *Programme Communiste* dans un article à la mémoire du camarade Perrone. *«Pour affronter un tel désastre (la contre-révolution et la guerre), il fallait aux militants une loyauté envers le prolétariat, un désintéressement, un mépris de la popularité et même, devant les méthodes de voyou de l'adversaire, un courage absolument sans limites.»*

Livres imprimés sur des papiers labellisés
FSC
Certification garantissant une gestion durable de la forêt
Dépôt légal 3^e trimestre 2014
Achévé d'imprimer sur les presses du
Centre Littéraire d'Impression Provençal
Artizanord n° 203
42, boulevard de la Padouane – 13015 Marseille
[www. imprimerieclip. com](http://www.imprimerieclip.com)
N° d'impression 07100227